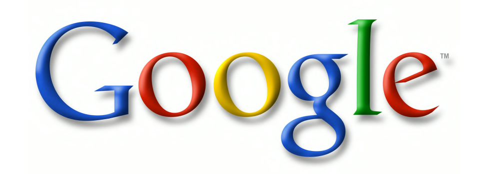


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

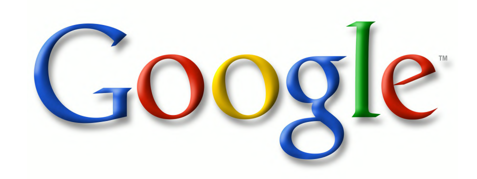
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

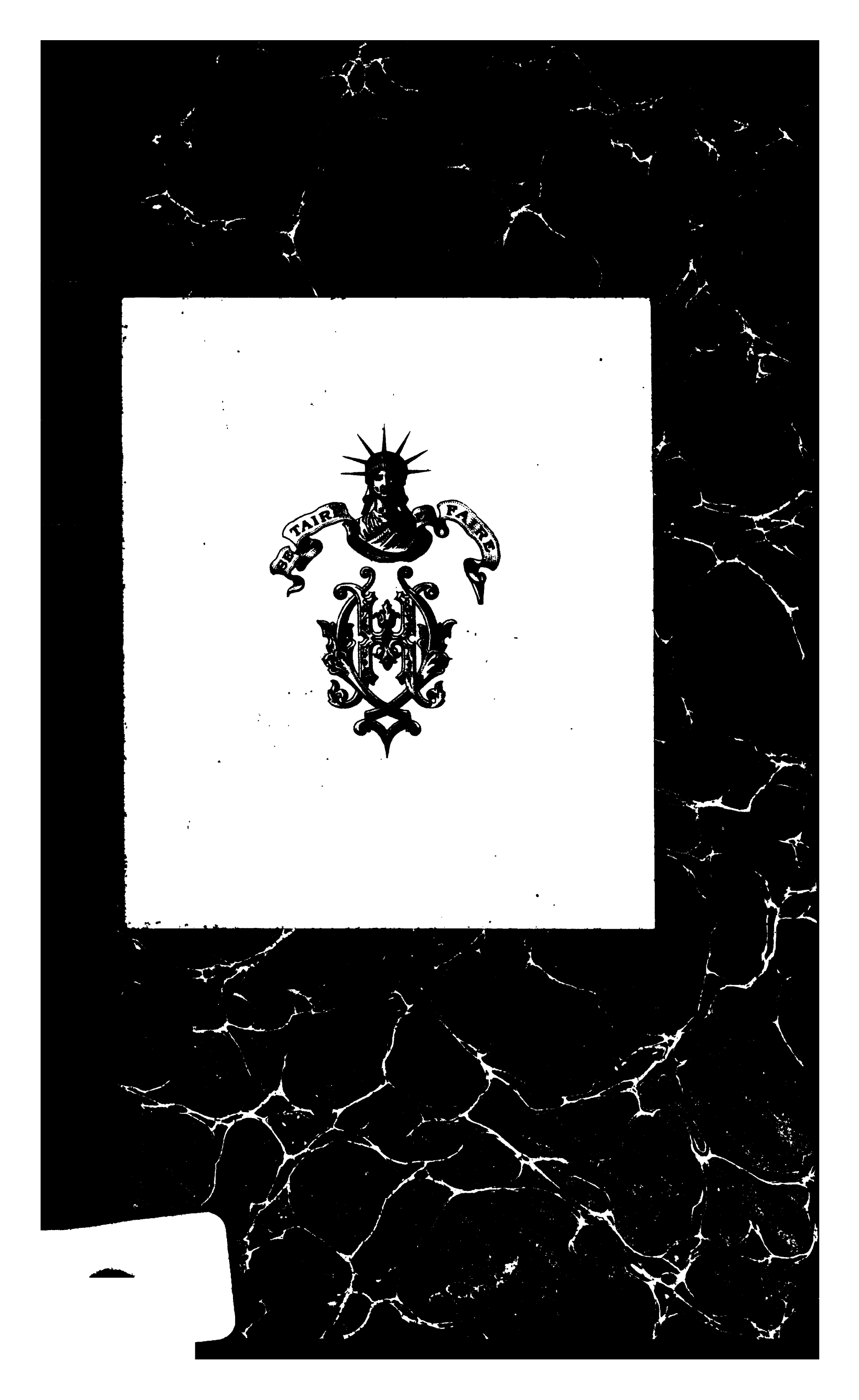
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

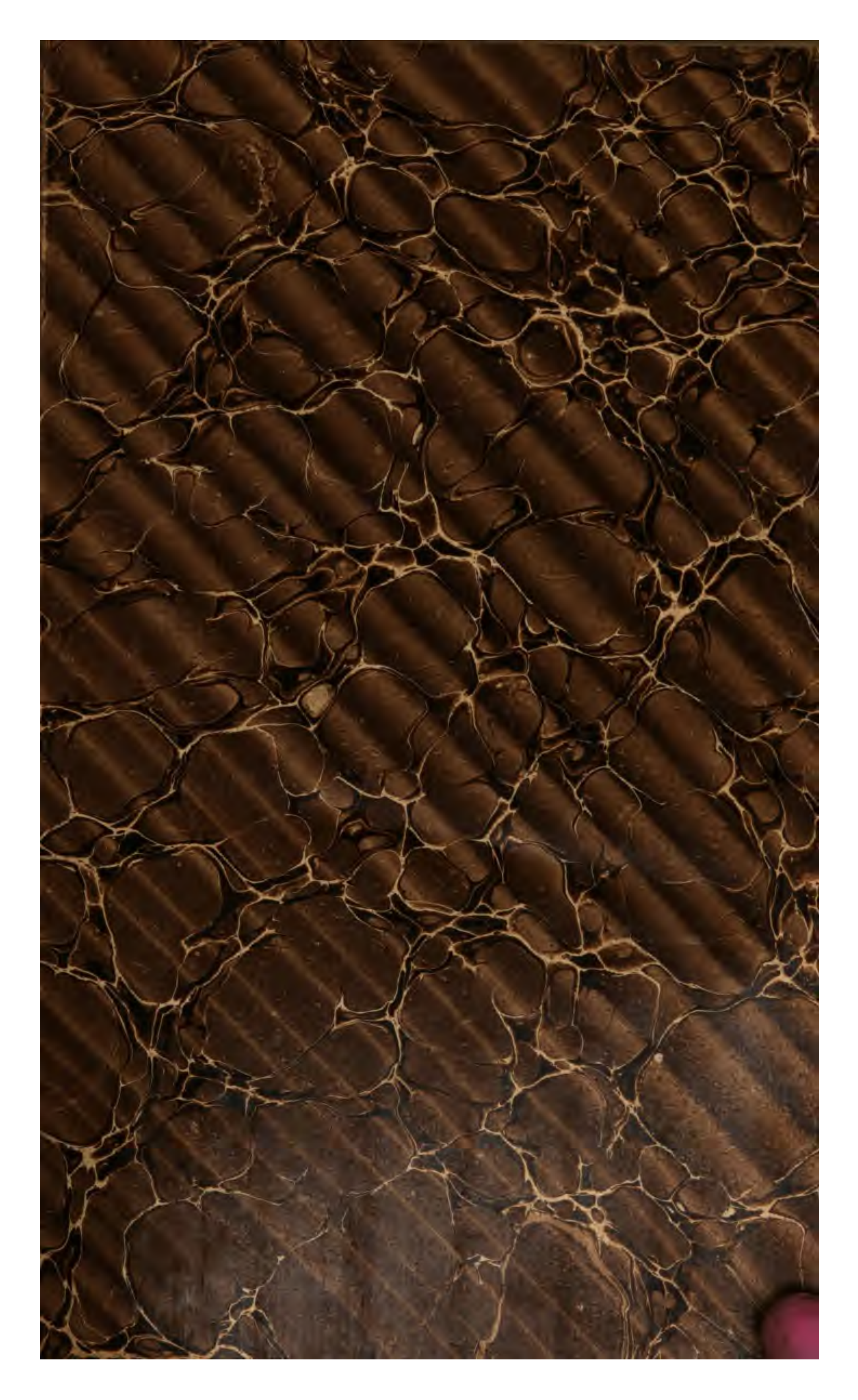
Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


SE TAIR
FAIRE



DK
511
.C1
D81

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE.

V.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n. 37.

VOYAGE

AUTOUR DU CAUCASE,

CHEZ LES TCHERKESSES ET LES ABKHASES,

EN COLCHIDE, EN GÉORGIE, EN ARMÉNIE
ET EN CRIMÉE;

AVEC UN ATLAS GÉOGRAPHIQUE, PITTORESQUE,
ARCHÉOLOGIQUE, GÉOLOGIQUE, ETC.

Ouvrage qui a remporté le prix de la Société de Géographie
de Paris, en 1838.

PAR FRÉDÉRIC DUBOIS DE MONTPÉREUX.

TOME V.

PARIS.
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE DES PETITS-AUGUSTINS, 5, PRÈS LE QUAI MALAQUAIS.
1843.

VOYAGE

DE

PÉTIGORSK A TEMROUK.

M. de Stéven retournait en Crimée après son inspection d'usage; il eut, comme je l'ai dit, l'obligeance de m'offrir une place dans sa voiture, et si quelque chose pouvait dissiper l'effet que produit la monotonie d'un voyage tel que celui que nous avions à faire, jusqu'à Kertche, c'était bien la société d'un homme aussi distingué par ses connaissances que par son expérience, fruit des nombreux voyages qu'il avait faits dans les contrées que nous parcourions. Sortir du sein des plus hautes montagnes et se trouver sans transition dans une steppe immense qu'il faut traverser, et où rien ne récrée la vue, ne distrait l'esprit; quel contraste!—Des tumulus en foule, qui masquent peut-être des trésors, mais qu'on n'a guère le pouvoir d'ouvrir qu'avec une baguette magique, voilà tout ce que l'antiquité a laissé de traces sur cette route et tout ce qui

rappelle la foule des peuples qui ont erré sur ces plaines, à commencer par les Méotes...... Non que le pays soit laid ou stérile par lui-même, Dieu me garde d'en médire ; je souhaiterais à plusieurs capitales célèbres un sol aussi riche, et même des accidents pareils à ceux qui marquent quelques cours de ruisseaux et de rivières.

La terre noire, vrai humus, recouvre en bonne partie l'ancien bas-fond qui liait la Mer Noire à la mer Caspienne, et une végétation des plus vigoureuses en céréales et en graminées récompense les cultivateurs.

Mais quand on pense que ce n'est que depuis la fin du siècle dernier que des laboureurs ont remplacé les tribus nomades des Nogais, on ne peut s'attendre à y trouver la féerie des travaux de l'homme qui sème les villes, les palais, les châteaux, les parcs, en un mot, tout le luxe de la civilisation sur un sol prêt à les recevoir..... Les stanitses des Cosaques et deux villes naissantes, sont les seules ébauches de cet avenir que je souhaite à ce pays..... D'ailleurs qui oserait se complaire nonchalamment dans le luxe de la paix sur la frontière des Tcherkesses, sur une terre sans cesse menacée par eux et où la nécessité fait de tous les habitants des soldats.

Les monuments sont sur la rive gauche du Kouban, sur les flancs des contreforts du Cau-

case, à l'entrée des hautes vallées (1); là se trouvait l'antique *Asia* que j'ai décrite, et spé-

(1) Les archéologues se sont beaucoup occupés d'une découverte de *De la Motraye*, dans son voyage en Circassie en 1712. Il rapporte qu'il alla visiter les ruines d'une ancienne ville, qu'il nomme *Eski-Schéhet* (vieille ville), et il a publié les dessins de plusieurs antiquités qu'il a découvertes au milieu des ruines. Il parle surtout d'un temple où une inscription lui révéla les mots ΘΕ...ΑΓΑΤΟΡ... ΜΑΘ..ΑΡΝ...ΔΙ, ce qui indiquerait un culte voué à Vénus Apaturiade jusque dans les vallons du Caucase. Mais où sont ce temple et cette ville? Personne n'a pu arriver à quelque certitude, la narration du voyageur étant très-incomplète. Cependant je n'ai pas cru la chose impossible, et voici comment j'interprète le narré de cette course. Parti de Temrouk, le 26 décembre, pour arriver au dernier village stable, il met 24 h.

Il trouve le premier keddi ou camp nogai, après une marche de 24 h.

Le keddi de son guide, après un marche de 10 h.

Le 30 décembre, il fait 12 h.

Il traverse sur la glace le Kouban ou Boyouk-Sou (la grande eau) le 1er janvier 1712, après une marche de 15 h.

Sur la rive gauche du Kouban, il arrive au dernier keddi nogai après 15 h.

Il repart le 3 janvier à 9 h. du matin, et arrive le soir au premier keddi des *Nogais* des montagnes, très-différents des vrais Nogais. Ils ne parlent pas le tatare; ils sont moins hospitaliers, et la recommandation du souverain de la Crimée ne les huma-

A reporter. 100 h.

cialement la tribu des *Aspourghiens* qui fit périr Polémon Ier, roi du Bosphore, et celle des

Report. 100 h.

nise guère : on reconnaît les *Béchilbey*, ou quelqu'autre tribu montagnarde des anciens *As*. Le 4, après avoir traversé, après le Kouban, deux rivières, sans doute l'*Ouroup* et le *Kéfar*, il arrive à 3 heures après midi aux ruines, apès une marche en tout de 20 h.

Total 120 h.

marquées par de la Motraye, et qui, estimées à 4 verst par heure, moyenne d'une bonne marche à cheval, donnent environ 480 verst. — Or, en se dirigeant dans le sens de la marche du voyageur, on trouve à peu près à cette distance de Temrouk, les ruines de Madjar-Ouneh, sur les bords du *Grand Zélentchouk*. Voy. t. Ier de mon voyage, p. 322, où il faut lire *grand* pour *petit* Zélentchouk. C'est à *Madjar-Ouneh* que je crois qu'il faut chercher Eski-Schéher. Ce qui me confirme dans mon opinion, c'est la suite de la narration. — Il ne passe que 3 heures aux ruines, ce qui étonne un peu quand on lit la description de tout ce qu'il a fait en si peu de temps. Le 5 janvier à midi, il passe un *Koutchouk-sou* (petite eau) qui ne peut être que le *Petit Zélentchouk* ou *Indjik*.

Le lendemain 6, il arrive à midi au bord d'une *grande eau* qu'il suppose être le *Koubcn*. Le 8, il se trouve au pied d'une longue barrière de montagnes dites de *la Circassie*, séparées par des plaines qui lui ouvrent un facile passage. On reconnaît aussitôt les montagnes du *Béchetau*. Ce qui le prouve, c'est qu'en face de ces montagnes, le guide lui montre les vallées où les Nogais ont été déconfits par les Tcherkesses en 1705. Or, l'on sait fort bien que le com-

Dandariens, inondés par Pharnau, fils de Mithridate, qui fit rouvrir un ancien bras du Kouban. Ceci mérite une petite explication.

Le Kouban, en se promenant dans l'ancien golfe que ses attérissements ont vraisemblablement comblé, s'est formé dans ses inondations périodiques une digue naturelle qui suit sa rive gauche, et qui a refoulé son cours plus au nord. Cette digue est un rempart qui empêche le Kouban d'inonder, dans ses crues, la plaine qui remplit le fond du golfe; de plus elle met obstacle à ce qu'aucun ruisseau, à ce qu'aucune rivière puisse arriver jusqu'à lui; ils se réunissent tous

bat eut lieu dans la vallée du *Baksan* et que l'armée nogaie s'était réunie au pied du Béchetau, le sujet de la guerre.

Le 9, notre voyageur arrive à *Helléïpsa*, ville tcherkesse de la petite Kabardah, qui commence effectivement au-delà du Béchetau. Je ne suivrai pas plus loin de la Motraye. Il me suffit d'avoir démontré qu'Eski-Schéher doit se chercher sur la rive gauche du Kouban, entre son premier et son second grand affluent, chez une tribu montagnarde qui n'est pas tatare. Il serait fort intéressant de faire une petite expédition pour vérifier le fait, et si par hasard Eski-Schéher n'est pas le Madjar-Ouneh (ville de briques) des cartes russes, ce ne serait pas beaucoup plus bas qu'il faudrait le chercher; car la position de cette ville était évidemment au débouché de la grande route du Tsébelda, qui menait de Dioscourias dans les plaines du nord du Caucase. Comparez de la Motraye, *Voyages en Europe, en Asie*, etc., t. II, p. 63 et suiv.

dans le Psetz (Psathis) qui coule parallèlement au Kouban, dont il est séparé par la digue, servant ainsi de réceptacle à tout le versant des vallées de l'ancien territoire des Dandariens qui embrassait aussi la plaine fertile. — Pharnau, dans une crue d'eau du Kouban, n'avait qu'à percer cette digue pour inonder tout le pays plat.

De la route que nous suivions, nous pouvions aisément juger de la position de ces pays, et du Kouban.

En partant de Pétigorsk, nous étions allés rejoindre la grande route de Stauropol à *Alexandrof.* Avant d'arriver à la capitale de la province cis-caucasienne, nous montâmes sur un plateau, composé de tertiaire récent de Kertche, qui est la continuation de celui que Messieurs Engelhardt et Parrot ont traversé par N. Abas, Kamlyk (1). C'est la ligne de faîte qui sépare les eaux qui se jettent par le Kouban dans la Mer Noire, de celles que la Kouma porte à la mer Caspienne. *Stauropol* même est placé à l'extrémité septentrionale du plateau, et présente aux sources qui jaillissent un troisième versant qui les entraîne au nord jusqu'au Manitche, et par conséquent jusqu'au Don. Stauropol, en 1833, comptait 5,015 habitants.

(1) Voyez la coupe du nivellement que ces Messieurs ont donnée dans leur Atlas.

Nous ne descendîmes du plateau à l'ouest qu'à *Novoï-Troitskoï*, à 25 verst de Stauropol. Là la route aborde une petite vallée encaissée par les légers escarpements du calcaire coquiller de Kertche, qu'on y taille pour les nouvelles constructions un peu importantes du pays (1).

Le calcaire suit constamment la route jusqu'à *Rachévatka*, à 35 verts de Novoï-Troitskoï. Cette stanitse des Cosaques est encore sur un affluent du Don par l'Egorlik. Jusqu'ici il n'avait pas été rare pour nous de rencontrer sur notre route des caravanes de Petits-Russiens que différents intérêts attiraient dans ces pays. M. de Stéven me fit remarquer l'habitude qu'ils ont encore d'orner leurs chariots d'*agathyrses*, pour lesquels ils recueillent en paquets ou panaches la *Stipa pennata*.

Ici nous quittâmes la grande route impériale pour entrer dans le bassin du Kouban que longe la route d'Ekatérinodar, desservie d'abord par les Cosaques de la ligne.

En partant de Rachévatka, nous traversâmes un léger plateau avec quelques ravins tournés vers l'Egorlik. Il est couronné comme les steppes de la Petite-Russie, de tumulus qu'on compte

(1) Il m'a paru que le *Cardium rusticum* en débris, et un autre *Cardium* à 6 ou 7 côtes qui touche de près à une espèce vivante de la Mer Noire, composent la masse principale de ce tertiaire récent.

par trentaines à la fois disséminés sur l'horizon.

Après une marche de 18 verst, une pente presque insensible nous amena à *Témicheberskaïa*, la première station, bâtie au bord même du plateau qui se termine par une haute falaise (1) de glaise jaune mêlée de sable, que baigne le Kouban. Ici je vis pour la première fois ce fleuve dont je connaissais les embouchures.

La pente qui mène sur ses rives est couverte de chênes entourés de chèvre-feuille, d'érables de Tatarie aux fruits rouges ailés, de muguet, de troëne. Là je trouvai le Kouban, qui déploie majestueusement ses nombreux contours, et derrière lequel s'étend une plaine basse à perte de vue, presqu'au niveau du fleuve. C'est ce que j'ai appelé l'ancien golfe du Kouban, qui n'est terminé que par les montagnes du Caucase. Les Tcherkesses occupent ce sol fertile, et leurs villages ne sont qu'à 20 verst du fleuve. Tout ce qu'on voit de cette plaine est nu comme le plateau que nous avons traversé : il n'y a de bois que le long du Kouban et sur les îles. Le reste du pays paraît avoir été boisé aussi, à en juger par quelques traces d'anciennes forêts qu'on voit çà et là : mais les nomades qui n'ont cessé depuis l'origine de l'histoire d'errer sur ce sol, semblent avoir pris à tâche de le dépouiller de sa parure.

(1) Elle ne dépasse guère cent pieds en hauteur.

Jusqu'à *Ekatérinodar*, nous ne nous écartâmes pas de la rive du Kouban que nous cotoyâmes en suivant le bord du plateau glaiseux, qui, chose singulière, n'envoie pas une goutte d'eau pour alimenter le fleuve ; car même les sources qui jaillissent à quelques centaines de pas de la rive vont se jeter directement dans la mer d'Azof.

Nous aurions trouvé les stanitses des Cosaques dans un état plus florissant, si le choléra et la famine de 1833 à 1834 n'avaient sévi cruellement sur le pays. La *Kaukavskaïa* stanitse, qui est à 12 verst de Témicheberskaïa, perdit seule 180 personnes par l'un de ces fléaux, et plus de 1,000 chevaux par l'autre : un officier cosaque y était dans ce nombre pour 400 chevaux.

Toutes les maisons sont en bois ou en clayonnage. Quelques églises sont en pierre de Kertche ; toutes sans exception rappellent le style grec ou le byzantin de l'Abkhasie : croix grecque avec un dôme, trois portiques et une abside.

Dans ces vastes steppes, il est singulier de voir l'extension que prennent certaines plantes ; cela m'avait déjà frappé en traversant les steppes du gouvernement d'Ekatérinoslav. Ici, sur les rives du Kouban, vous voyez le *Hyosciamus niger* entourer les villages. Entre Témicheberskaïa et la Kaukavskaïa stanitse, le *Phlomis pungens* couvre tout seul de vastes espaces de terrain.

D'autrefois c'est le *Triticum repens*, aussi épais, aussi pur que l'avoine d'un beau champ (1).

Je vis entre la *Kaukavskaïa* stanitse et la *Kazanskaïa*, un grand groupe de tumulus au bord du Kouban. Ces tertres funéraires bordent le fleuve. Quelques-uns ont 30 pieds de haut, ils sont le plus souvent écrasés, et adoptent de préférence la ligne des hauteurs.

Nous quittâmes à *Redoutskoï-Karantine* le territoire des Cosaques de la ligne, pour entrer sur celui des Cosaques de la Mer Noire, vrais descendants des fameux *Saporogues* qui habitaient au-dessous des cataractes du Dniepr et que l'impératrice Catherine II envoya, en 1792, habiter ces nouveaux quartiers, après avoir fait enlever d'assaut la nuit la *sitcha* de *Pokrofskoï* (2).

(1) Cette prodigalité de certaines espèces de fleurs avait frappé le comte J. Potocki, qui cite des champs entiers couverts de *tulipes panachées*. *Voyage dans les Steppes d'Astrakhan*, t. I, p. 231. Clarke, t. I, p. 469, fait la même remarque.

(2) Le général-major *Sazigow* fut chargé de cette expédition qui eut lieu en 1775. *Voyages historiques et géographiques dans les pays situés entre la Mer Noire et la Mer Caspienne*. Paris, 1798, IIIe partie, p. 11. Ces cosaques réfugiés sur les rives du Danube, rendirent des services aux Russes pendant la guerre de Turquie, et ce fut

On compte 232 verst, soit 60 lieues de France, de Redoutskoï-Karantine à Taman, distance qui représente la largeur entière du territoire des Cosaques de la Mer Noire ou Tchernomorses.

Ekatérinodar (don de Kathrine) dans une steppe très-fertile, est entourée de restes de forêts antiques dont les traces reparaissent même jusque dans les rues.

On a essayé d'y cultiver le raisin : il ne réussit ni sur les bords du Kouban, ni sur le plateau : il paraît qu'on n'a pas choisi de bonnes espèces, ou que le climat, surtout les vents du nord lui sont nuisibles, car pendant les journées de la fin de juin, il souflait un vent N. E. très-frais, et au lever du soleil, le thermomètre ne montait pas au-delà de 9 à 11° de R. Les brouillards

alors que l'impératrice Cathrine II leur céda par un oukase du 2 juin 1792, le territoire de Taman, et tous les pays entre le Kouban et la Mer d'Azof, jusqu'aux rivières Eja et Laba. Voy. Pallas et E. D. Clarke, *Voy. en Russie, en Tartarie*, etc., t. I, p. 462. Lisez les détails fort intéressants que donne ce voyageur et que je ne veux pas répéter inutilement. Ceux qui furent dépossédés par les nouveaux venus, p. 463, appartenaient principalement à la peuplade de Cosaques du Dōn, *Nékrassovtsy*, qu'une rébellion, en 1708, avait amenés sur les rives du Kouban. *Voyage dans les steppes d'Astrakhan et du Caucase*, par le comte J. Potocki, t. I, p. 233.

sont très-fréquents pendant huit mois de l'année (1).

Entre *Mitchatofskoï* et *Karakoubanskaïa*, reparaissent les groupes de tumulus; les prairies sont magnifiques.

A *Karakoubanskaïa*, on quitte le règne de la terre pour celui de l'onde, c'est-à-dire qu'ici commencent les bas-fonds remplis de roseaux qui durent jusqu'à Kourki, l'espace de 68 verst. Là le Kouban s'égare et hésite par laquelle de ses cent bouches il enverra ses ondes en tribut à la Mer Noire ou à la mer d'Azof.

Le *Lithrum virgatum*, la *Medicago falcata* fructifient parmi les roseaux.

En face de *Kopil*, nous passâmes sur un bon radeau le bras du Kouban dit *Protok*, qui se jette dans la Mer d'Azof; il n'est pas moins considérable que le bras qui conserve le nom de Kouban (*Hypanis* des anciens), et qui a son embouchure à *Bougaze*, dans la Mer Noire. L'eau du Protok est trouble, mais courante; son niveau n'est pas à plus de 3 ou 4 pieds au-dessous de la plaine. D'ici je commençai à distinguer les colline de Kourki et de Temrouk.

Kopil était une ancienne forteresse turque, placée à la bifurcation des deux bras du Kouban.

(1) *Voyage dans les steppes d'Astrakhan*, par le comte J. Potocki, t. I, p. 232.

A *Kalaus*, quoique le soir fût arrivé, M. de Stéven crut que nous pourrions pousser jusqu'à Kourki avant la nuit et gagner ainsi toute une station, ce qui rendrait notre journée du lendemain beaucoup plus longue, et nous donnerait le loisir d'étudier Phanagorie et d'autres ruines importantes.

Depuis Kopil, on nous avait donné une escorte de Cosaques, parce que les bas-fonds que nous devions traverser sont très-dangereux à cause des embuscades des Tcherkesses, cachés au milieu des roseaux qui favorisent leurs brigandages. Arrivés sur la rive septentrionale du Kouban, ils parviennent facilement à se glisser par des sentiers et des gués à eux seuls connus au milieu des énormes tiges aquatiques qui, formant deux murs élevés, les masquent à tous les regards. Ils passent ainsi inaperçus sur le territoire russe et tombent à l'improviste sur les villages. Pour prévenir leurs incursions, on a établi le long de la route des ponts semblables à ceux qui bordent le Térek. La sentinelle hissée sur un plancher ou sur une claie suspendue entre trois ou quatre poutres dressées sur un tertre, domine assez bien les roseaux pour pouvoir deviner de jour le passage des ennemis; d'ailleurs les postes sont très-rapprochés les uns des autres; mais les Cosaques ne montent la garde que le jour, et dès que la nuit arrive, tous les corps-de-garde rentrent

dans les stanitses, de crainte d'être enlevés inopinément par les partis ennemis.

Or il se faisait tard; on nous avait néanmoins donné à Kalaus une escorte qui nous accompagna jusqu'au premier poste, où elle nous quitta, nous remettant aux soins du nouveau chef. On se préparait précisément à la retraite, et quand nous demandâmes le convoi d'usage, on nous le refusa; c'est trop tard, nous répondit-on; revenez avec nous, car nous ne vous escorterons pas. Qu'on juge de notre désappointement. M. de Stéven néanmoins fit partir la voiture, croyant que les Cosaques se décideraient à nous suivre généreusement, mais ce fut inutilement, nous étions décidément abandonnés à notre fortune.

Notre anxiété allait croissant, et nos regards attentifs cherchaient à deviner ce qui se passait derrière les lugubres roseaux qui bordaient la route; mais nous ne vîmes rien, dans ce triste demi-jour, que leurs hautes parois entr'ouvertes par les sentiers des Tcherkesses; et M. de Stéven qui connaissait le danger, croyait voir l'ennemi fondre sur nous à chaque instant.

Enfin, après une heure d'une marche inquiète dans le marais, nous arrivâmes aux confins d'une terre protectrice, et nous criâmes : « Dieu « soit béni, nous sommes sauvés. »

Sur ce sol amphibie, l'abondance des cousins ou mosquites est presque incroyable; nous ne

savions comment nous en défendre. Nos postillons avaient, à cet usage, une queue de vache dont ils se balayaient sans cesse le visage, faisant entrer ce mouvement dans celui du fouet qu'ils tenaient de la même main (1).

En traversant le bas-fond marécageux de Karakoubanskaïa à Kourki, nous avions franchi toute la distance qui séparait les anciennes rives du golfe du Kouban de la Polynésie dispersée au-devant. Je ne puis entrer ici dans les détails que je réserve pour la partie géologique, où j'expose l'histoire diluviale et antédiluviale de ce coin de terre; il suffira de résumer les faits. J'y prouve :

1° Qu'à la fin des *dépôts jurassiques*, de formidables éruptions de roches porphyriques, principalement de *granite ophitique et protogyne*, ont soulevé la *chaîne Taurique* et le *Caucase*, qui, pendant l'époque de la craie, ont formé deux longues îles étroites.

2° La fin de l'*époque crayeuse* vit soulever les chaînes d'*Akhaltsikhé* et des *Karpathes*, avec une partie des flancs du Caucase. Pendant l'*époque tertiaire*, la *Mer Noire* et la *mer Caspienne* communiquaient par un long et large bras de

(1) Quoique voyageant à la même époque que M. E. D. Clarke, nous n'eûmes pas à supporter des tourments pareils à ceux qu'il décrit, t. I, p. 514.

mer resserré par l'île caucasienne au sud, et par le plateau crayeux du Don, au nord. — Au-delà du Caucase, il ne paraît pas que la communication existât; seulement, deux grands golfes de *Colchide* et de *Géorgie* venaient se toucher par leurs extrémités, séparés seulement par l'isthme étroit et porphyrique du *Kordokhti* qui servait de pont entre la chaîne du Caucase et celle d'Akhaltsikhé. Alors, la plupart des rivières actuelles existaient déjà dans la partie supérieure de leurs cours, l'*Aragvi*, le *Térek*, le *Kouban*, le *Phase-Rion*, etc.

3° Le soulèvement qui eut lieu à la fin de l'*époque quaternaire* donna en gros, à la Crimée et aux pays du Caucase, la forme qu'ils ont à présent. Ce soulèvement et ses effets furent, à ce qu'il paraît, contemporains avec la rupture du Bosphore de Thrace et du Bosphore Cimmérien, la dépression de la Mer d'Azof et du cours du Don. Qu'on regarde la carte que j'en donne dans mon atlas; on verra que ces ruptures et ces dépressions sont toutes sur la même ligne. Ainsi, le changement qui s'opéra dans la Mer Noire, et surtout dans la Mer d'Azof, fut autant produit par l'abaissement des eaux, suite de digues rompues, que par des soulèvements. On s'explique alors comment l'eau, s'échappant du bassin supérieur pour chercher son niveau dans le bassin inférieur, et trouvant une issue par les lon-

gues vallées de la presqu'île de Kertche, dont les sommités sont couronnées de roches coralliques, creusa, par la violence du courant, les golfes, aujourd'hui lacs, qui sont à l'ouverture de toutes les vallées.

Comment une pareille révolution a-t-elle pu s'opérer, me demandera-t-on? Quels sont donc les agents d'un pareil déchirement? Il ne faut pas aller bien loin pour les chercher. En face de la baie actuelle de *Sévastopol*, n'a-t-il pas existé un puissant volcan qui a couvert de cendres et de *lapilli* toute la Chersonnèse héracléotique et une partie de la Crimée? Qu'on se rappelle aussi les rochers volcaniques des *Cyanées*, à l'entrée du Bosphore de Thrace, des roches de même origine, en face d'*Opouk*, presqu'à l'entrée du Bosphore Cimmérien, on verra que les forces volcaniques ne manquaient pas : l'agent formidable était là.

4° Après l'*ouverture des Bosphores*, lorsque l'équilibre des eaux fut rétabli, les pays du Kouban étaient bien loin d'avoir la forme actuelle. Le fleuve se jetait dans un golfe qu'il comblait par ses attérissements, et jusqu'à Kertche, au lieu des marais que j'ai signalés et du groupe irrégulier de collines qui forme la presqu'île de Taman, il n'y avait qu'un large bras de mer dans lequel se baignait une petite île détachée de la côte de Kertche, Iénikalé, par la rupture du Bosphore;

elle ne comprenait qu'une portion du territoire actuel de Taman (1).

5° Mais un nouvel agent devait continuer à bouleverser ce sol, où Homère place la bouche des enfers (2). Les tristes *volcans de boue*, avec leurs irruptions fangeuses et leurs sources de bitume, n'ont cessé d'agir jusqu'aujourd'hui, et leurs accumulations ont créé petit à petit de nouvelles terres, comblé des bras de mer, barré des rivières et des golfes, digué des lacs. Ainsi, à l'île de Taman se sont groupées l'*île Kimmérienne* ou de *Fontan*, l'*île de Tyrambé*, l'*île de Temrouk*, l'*île de Phanagorie*, toutes séparées par autant de détroits. C'étaient de vraies îles, et le Kouban, loin de là, créait aussi, par le dépôt de ses ondes troubles, le nouveau terrain d'attérissement qui a rempli successivement son golfe et le bras de mer qui le séparait de la Polynésie.

6° Alors, par les travaux si continus de ces deux agents, ce qui était mer se changea en terre ou en un sol amphibie, où l'eau, la terre et le feu, luttant d'effort, marquèrent la topographie de chaque année par de nouvelles métamorphoses. Ainsi, la terre antique qu'habitaient les *Kimmé-*

(1) Voyez la carte de ces changements géologiques de Kertche et Taman, V^e série, coupes, plans, pl. 26.

(2) Voy. t. I, p. 60, et t. IV, p. 327 de mon Voyage.

riens d'Homère et d'Hérodote, n'est pas celle de Strabon, et celle de Strabon n'est plus celle d'aujourd'hui. Le Kouban, qui baignait alors les murs de Phanagorie et lui servait de port, a quitté ces parages pour chercher d'autres embouchures. Ce qui, il y a cent ans, était encore un canal navigable pour des vaisseaux, n'est plus que fange immonde.... Des îles paraissent et disparaissent.

C'est avec ce préambule géologique que j'aborde la polynésie du Kouban, et si mon lecteur m'entend parler maintenant de bras de mer, d'îles, de golfes, il saura ce que je veux dire.

Kourki ou *Kourganskoï* est le premier point où l'on met le pied sur la polynésie; quelques tumulus ou *kourgan*, semés autour de la station, lui ont donné son nom.

Kourki est le nom d'un petit bras du Kouban qui se dilate en formant de petits lacs, et se jette dans le liman de Temrouk, ou *Gorkov Liman* (1).

Les Turcs avaient près d'ici un fort dont on voit les traces; c'est une enceinte en terre de forme parallélipipède; avec un vaste appendice qui paraît avoir été un faubourg fortifié. J. Po-

(1) En russe, *Liman amer*.

tocki croit avoir trouvé ici la cité des Aspourghiens, ce qui me paraît impossible (1).

Ile ou dos de Kandaur.

Anciennement, on pouvait se rendre à Taman en passant au sud du lac ou liman Aftaniz, par les gués et les forts de *Smolianoï*, de *Pérevlanskoï*, de *Sednoï;* on arrivait à Stéblievska, et de là à la capitale de l'île. Cette route n'est plus fréquentée, et la route de poste passe en faisant un grand contour par *Temrouk*, *Péressipskaïa* et *Sennaïa-balk*.

Temrouk, la première station, est à 25 verst de Kourki, et la route traverse dans toute sa plus grande extension le long dos de l'île de *Kandaur*, couverte de beaux pâturages et élevée de 200 pieds au plus au-dessus du niveau du liman. Les sommités sont couvertes de quelques petits tumulus semés sans ordre, et dans lesquels, au dire de M. de Stéven, on n'a rien trouvé d'intéressant. Cependant, des tumulus groupés sont toujours un signe d'habitation, et il faudrait chercher quelque part une ruine, là où sont ceux indiqués sous le nom de *Tchomak Tovessi*, au-dessus du fort abandonné de *Smo-*

(1) *Voyage dans les steppes d'Astrakhan*, etc., t. I, p. 240.

lianoï. Si toutes les autres îles de la Polynésie ont été si peuplées, celle-ci ne peut l'avoir été moins, vu que c'est une des plus fertiles; l'herbe qui bordait le chemin était magnifique.

D'ailleurs, la position que j'assigne à cette ruine était l'une des plus favorables pour le commerce du Kouban; l'on verra bientôt que ce fleuve, pour arriver à Phanagorie, devait passer au pied de ces ruines.

Du haut du dos verdoyant de l'île, nous avions à droite le liman de Temrouk : la mer s'est retirée çà et là de plusieurs centaines de toises du pied de la colline. A droite nous planions sur le lac Aftaniz, dont les embranchements se perdaient à l'horizon : nous avions en face le *Doubovoï-Rinok* (en russe, marché du bois de chêne), haute colline boisée de chênes, sur laquelle on voit, dit-on, les ruines d'un monastère grec (1); rien ne ressemble dans notre Europe à la vue de ce dédale de mers, de lacs, de golfes, de marais qui se perdent à l'horizon, de quelque côté que l'on se tourne.

Le lac Aftaniz (2) alimenté par le Kouban, a de l'eau douce,

(1) Voyez plus bas ce que je dis au sujet d'*Apaturon*.

(2) *Andenisskoï-Liman* (Carte Khatof); *Aftonis-Liman* (C. mss. Stéven); *Aphtoniz-Liman* (C. mss. Favre); *Temrioukskoï-Liman* (Carte milit. de 1800); *Koubanskoï-*

L'île de Kandaur m'offrit le premier échantillon d'une création non douteuse des volcans de boue; car l'extrémité septentrionale qui avoisine Temrouk est encore le théâtre de leur action continue. Les plus anciens cônes boueux sont à 6 verst au S. E. de Temrouk. L'un des plus récents fit éruption au mois de février 1815; une coulée de boue se déversa dans une petit lac qui fut bientôt rempli, le lac fut comblé et à la place il se forma une petite éminence qui a une verst de circonférence et qu'on connaît sous le nom de *Gnila-Gora* (la montagne pourrie).

Temrouk.—Ile et château Adass.

Temrouk, station bâtie à la pointe de l'île, a été beaucoup plus considérable qu'il ne l'est aujourd'hui : sous les Turcs il avait une certaine importance : Clarke dit qu'en 1800, il n'y avait qu'une hutte pour les employés de la station. Lors de mon passage, Temrouk avait 80 maisons environ et une très-jolie église, bâtie avec les pierres de l'ancienne forteresse *Adass*, qui est à 3 verst de Temrouk, au N. O. M. de Stéven me dit qu'on avait déposé auprès de ce

Liman (Carte de l'état-major, Tiflis, 1834.) On écrit aussi *Ak-denghis*, en turc, *Mer blanche* et *Aphtaniz*.

temple l'extrémité inférieure du *tibia* d'un éléphant fossile, qui avait 1 archine et $\frac{1}{4}$ de diamètre. Une dent qui pesait 5 livres fut transportée à Iénikalé.

Près de la station, pour continuer notre route, nous traversâmes une espèce de canal fangeux, qui met le lac Aftaniz en communication avec le liman de Temrouk. La tradition assure que les vaisseaux qui venaient de la Mer Noire, passaient d'abord par le Bougaze du liman Kisiltache, remontaient le Kouban, et par un des bras qui sont à sec maintenant autour du fort de Pérevlanskoï, entraient dans le lac Aftaniz d'où ils pénétraient dans la Mer d'Azof par le canal de Temrouk.... Le liman de Temrouk est poissonneux; il n'a que 2 à 3 toises de profondeur; on charge les poissons sur de petits bateaux qui les transportent à l'embouchure du liman qui est profonde, où on les transborde sur de plus grands bâtiments.

Du canal de Temrouk à l'île suivante marquée par la *redoute de Souvarof*, s'étend un bas-fond à roseaux à peine distinct du lac; l'inondation du Kouban qui était à son maximum avait même recouvert de grands espaces de ses ondes, qui s'élevaient sur la route à 1 $\frac{1}{2}$ pied de haut. M. de Stéven avait passé par là, à sec, en mai.

Au milieu de ce triste marais, bras de mer de 8 verst de large, qui naguère unissait le liman

d'Aftaniz à la Mer d'Azof et au liman de Temrouk, s'élevait presque à fleur d'eau une petite île de quelques cents pas de diamètre. Je fus bien surpris d'y trouver les restes d'un petit fort. De La Motraye (1) dit que c'était un château des Janissaires, que les habitants du pays appelaient *Adass* (île). Les Russes, qui lui donnent le nom de *Kamennaïa-Batéria* (batterie en pierres) ont ont conservé la même tradition.

Le fort construit en briques et en pierres avec de la chaux, formait un carré régulier de 120 pieds sur toutes les faces (2). La porte regardait le nord.

Ce carré était entouré d'un second rempart irrégulier muni de tours, qui se dessinait suivant la forme de l'île.

Clarke rapporte que les Russes perdirent 500 hommes à l'attaquer sans pouvoir s'en emparer. Ils s'étaient flattés d'emporter un des ouvrages extérieurs en passant un canal qui était alors entièrement gelé : mais les Turcs en avaient rompu la glace à leur insu; les Russes surpris tout-à-coup et tenus en échec par la profondeur de l'eau, furent impitoyablement mitraillés

(1) *Voyages en Europe, en Asie*, etc. t. II, p. 61.

(2) Ceci rappelle les constructions turques de Soukoumkalé, de Poti, qui sont toutes pareilles. Clarke dit avoir vu à celle d'Adass, quatre tours aux quatre angles du carré. *Son Voyage*, t. I, p. 525.

par les Turcs qui les attendaient, cachés derrière un petit rempart.

En 1800, le fort existait encore dans son entier; mais depuis que les habitants de Temrouk en ont fait leur carrière, la dernière bonne pierre à bâtir a disparu, et l'on ne voit plus que de légers remparts produits par le tassement des déblais. Les fondations des maisons ne sont pas plus visibles.... Cependant un vieux canon en fer est encore là pour attester la primitive destination de ce lieu désolé. D'ailleurs il fallait être passablement résolu et insouciant des agréments de la vie pour aller se loger dans un endroit aussi triste et aussi privé des dons de la nature. Ceci me fait croire que lors de la fondation de ce fort, l'île existait seule au milieu des ondes; les marais seront venus plus tard en rendre la position affreuse.

Redoute de Souvarof. — Tyrambé.

Passé le marais, nous abordâmes une autre île de même nature que celle de Kandaur, mais placée dans un sens différent, d'E. vers O. L'extrémité E. la plus rapprochée de Temrouk, était terminée par un fort en terre que fit élever Souvarof; il est carré, muni de quatre bastions et d'un fossé, et a 130 pas de diamètre.

Précisément à la place du fort existait une an-

cienne ville grecque dont la géographie de Strabon nous révèle le nom. C'était *Tyrambé* (1), avec son port sur la Mer d'Azof. Le port est encore visible et se reconnaît à une espèce de môle qui s'avançait dans la Mer d'Azof pour le protéger contre les vents du N. E. A l'ouest il était abrité par un léger cap. Il est presque entièrement comblé et couvert de roseaux. Sur la plage du port où s'étendait une partie de la ville grecque, se trouvent aujourd'hui quelques maisons de pêcheurs, qui portent le nom de *Khouter de Temrouk.*

Sur la colline, au-dessus du port, l'acropolis ou ville fortifiée occupait une partie du sol des fortifications russes et s'étendait plus à l'O. Le fossé qui l'entourait existe encore en partie, et la séparait de ses nombreux tumulus qui couvrent par centaines tout le sommet de l'île jusqu'à 5 ou 600 pas de distance : ils ont 6 à 7 pieds de haut, à l'exception d'un seul qui est au milieu, et qui est beaucoup plus grand.

Ces tumulus seuls suffiraient pour prouver l'existence d'une ville milésienne, et nous verrons bientôt leur apparition liée à toutes les anciennes colonies du Bosphore ; le nombre seul et la

(1) *Θυραμβη* peut se traduire par la porte élevée, la porte sur la colline ; *αμβη*, *αμβων* signifie le bord élevé du milieu d'un bouclier, la partie élevée d'une montagne, ce qui correspond assez bien avec la localité.

grandeur des tumulus décident de l'importance de la localité.

Des traces d'habitations sont aussi visibles vers la rive du lac Aftaniz. Le sol qui est en falaise le long de la Mer d'Azof, s'incline doucement vers le lac et se compose d'un sable coquiller tout semblable à celui du rivage de la mer, ce qui prouve que cette île est d'origine azovienne ou récente. Ce sable est parfaitement le même que celui qui compose la pierre de Kertche, calcaire tertiaire très-récent, et je ne puis m'empêcher de croire qu'il se forme encore de ce calcaire comme il s'en formait jadis dans une mer basse à courtes lames.

En avançant vers le centre de l'île, le sol devient glaiseux et fertile : il offre les traces d'anciennes forêts.

L'île a 6 verst de long (1), et se termine par une pente douce, sablonneuse, vers la station de *Pérésippe*. Le haut de cette pente est couronné derechef par deux grands tumulus que de La Motraye appelle *Adas-Bournout* (pointes de l'île).

A l'extrémité sud-ouest s'accolle une colline isolée, large, écrasée, voisine du lac Aftaniz,

(1) Plus exactement, la redoute de Souvarof est à 8 verst 400 sagènes de Temrouk et à 5 v. 300 sagènes de Pérésippe.

sur laquelle il peut avoir existé quelques ruines.

Mais nulle part, l'on n'a encore remarqué de traces de volcans de boue, ce qui pourrait rendre douteuse la naissance de l'île de Tyrambé par le phénomène des éruptions volcaniques; mais d'autres faits viennent bientôt combattre ce doute.

Regardez devant vous la Mer d'Azof : là où les flots brillants semblent se balancer sans effort à une demi ou à trois quarts de lieue du rivage; si vous vous y étiez trouvé en 1799 ou en 1814, vous auriez pu vous y promener à pied sec. Une île qui avait 721 toises de long, 48 de large et 7 pieds de haut, sortit tout à coup de l'onde le 5 septembre 1799. Le jour de son apparition, il y eut un grand tremblement de terre à Ekatérinodar. Son existence ne fut pas longue; car, dans le courant de 1800, elle avait disparu.

Une autre île s'est montrée le 10 mai 1814, qui avait $\frac{1}{2}$ verst de tour ; elle est aussi rentrée sous les flots.

En voilà assez pour expliquer comment les commotions plutoniennes, presque toujours compagnes des phénomènes des volcans de boue, ont pu soulever, en tout ou en partie, les îles de Kandaur et de Tyrambé, quoiqu'il n'y ait pas trace de volcan de boue sur cette dernière.

J'ajouterai que ces îles qui paraissent et dis—

paraissent ne sont rien de nouveau dans le voisinage des volcans de boue. La mer Caspienne, autour de la presqu'île volcanique d'Abchéron ou de Bakou, présente le même phénomène ; et même, sur quelques-unes de ces nouvelles îles, on a vu des volcans de boue éclater avec intensité.

Station et bas-fond de Pérésippe. — Ancien bras de mer.

Au-delà de la station de *Pérésippe*, il faut encore traverser un ancien bras de mer qui unissait la mer d'Azof avec le lac Aftaniz et le liman de Taman. Rien n'est plus clair, n'est mieux marqué : il en est resté trois grandes flaques d'eau ou petits lacs ; le reste est marais ou roseaux. La route profite d'une dune étroite de sable, élevée de 2 à 3 pieds, qui unit la plage de la mer d'Azof à un canal qui est resté l'unique témoin de l'antique bras de mer. On le passe sur un pont. Au-dessus du pont aboutissent les deux ramifications, dont l'une vient en serpentant du lac Aftaniz, qui est, ainsi que le marais, parfaitement au même niveau que la Mer d'Azof.

Ile Kimmérienne ou de Fontan. — Les Kimmériens. — Fontan. — Volcan de boue de Koukouoba. — Volcan de boue et naphte de Koutchougourei.

A 3 verst à peu près de Pérésippe, on atteint de nouveau l'extrémité d'une grande île, dont on côtoie le bord pendant plusieurs verst, jusqu'à ce qu'on redescende dans le bas-fond qui sépare cette île de celle d'Aftaniz.... Ici, à moitié chemin entre la Mer d'Azof et le liman de Taman, encore sur l'île, j'aperçois un fort assez élevé, en terre ; c'est un carré parfait, sans bastion, revêtu du fin gazon des tumulus ; on s'aperçoit à l'instant que c'est un monument fort ancien.

Plus loin, je vois commencer un *vallum* en terre qui a 10 pieds de haut, et qui suit toujours le bord du bas-fond, large d'une centaine de pas, jusqu'au liman de Taman. Je m'arrête aussitôt, et je me dis que je suis en pays de connaissance, et que le *vallum* et le bas-fond sont évidemment le retranchement et le fossé des Kimmériens, dont parle Strabon, quand il dit (1) :

(1) Strabon, liv. XI. Je donne ici le texte intégral de sa description du Bosphore d'Asie ou presqu'île de Taman, afin de ne pas être obligé d'y revenir plus tard. J'ai compté 8 stades pour la verst, me fondant sur les 800 stades qu'il

« Du Petit-Rhombites (le Protok du Kouban) jusqu'à *Tyrambé* (Khouter de Temrouk) et au fleuve *Antikitès* (liman de Temrouk), il y a 600 stades (75 verst environ).

« A 120 stades plus loin (15 verst) est *Kimmericum* (Kizlar à peu près), d'où partent les vaisseaux pour le Limène (Palus Méotis). Le long de cette côte se voient des tours de garde qu'on attribue aux Clazoméniens.

« Kimméricum était anciennement une cité située *dans une Chersonnèse dont l'isthme était fermé par un fossé et par un rempart en terre.* Car les *Kimmériens* furent jadis très-puissants sur le Bosphore auquel ils ont donné leur nom. Ils étaient partis d'ici quand ils pénétrèrent si avant dans l'intérieur des terres situées sur la rive droite du Pont-Euxin et jusque dans l'Ionie.

« Les *Scythes* les expulsèrent (1) de leurs habitations, et les Scythes furent chassés à leur tour par les *Grecs*, qui fondèrent Panticapée et les autres villes du Bosphore.

« A 20 stades (3 verst) plus loin est le bourg (χομη) d'*Achillœum* (le *Cordon* à l'entrée de la langue d'Avernas), où l'on voit un temple d'A-

compte de Panticapée à Théodosie; il y a 100 verst à peu près.

(1) Voyez plus haut, t. IV, p. 327 et suiv., t. II, p. 26.

chille (1). C'est là que le détroit qui ferme l'embouchure du Palus Méotis est le plus rétréci ; en cet endroit, il n'a guère que 20 stades ou un peu plus.

« Sur la rive opposée s'offrent *Myrmekium*, lieu voisin de l'*Heracleum*, et le *Parthenium* (2).

« De là jusqu'au *monument de Satyrus* (la colline du Koukouoba), il y a 90 stades. Ce monument est un amas de terre élevé sur un cap en l'honneur de l'un de ces princes qui ont régné avec gloire sur le Bosphore.

« Tout proche est le bourg de *Patrœus* (ruine au pied du Koukouoba), et de Patrœus au bourg de *Korokandame* (Taman), on compte 130 stades.

« Là finit le Bosphore Cimmérien proprement dit, c'est-à-dire le détroit qui se trouve à l'embouchure du Palus Méotis. La longueur de ce

(1) Les Grecs aimaient à placer les temples d'Achille sur des langues de terre pareilles à celles d'Avernas et de Tendra, qu'ils désignaient sous le nom de *Course d'Achille*.

(2) Strabon, liv. VII, ajoute : « Au-dedans du Bosphore Cimmérien, ceux qui naviguent à gauche, rencontrent d'abord la petite ville de *Myrmekium* (Iénikalé?) distante de 20 stades de Panticapée. De *Myrmekium* au bourg *Parthenium*, il y a 40 stades. *Parthenium* (Porthmion) est situé à l'endroit où le trajet se rétrécit au point que l'on ne compte que 20 stades jusqu'au bourg d'Achille, qui lui est opposé en Asie. »

détroit comprend, depuis le pas resserré entre l'Achilloeum et le Myrmekium, jusqu'à Korokandame et au bourg situé en face, sur le territoire des Panticapéens. De ce dernier bourg, qui se nomme *Akra*, le trajet (jusqu'à Korokandame) est de 70 stades (1). C'est aussi jusque-là que s'étend la glace quand le froid gèle le Palus Méotis au point de le rendre praticable aux gens de pied. Du reste, tout le détroit a de bons abordages.

« Au-dessus de Korokandame se trouve un liman assez considérable qu'on appelle, d'après le bourg, *Liman Korokandamite* (liman de Taman). A 10 verst du bourg, il se verse dans la mer (le Bosphore) (2).

« Dans le liman se jette un bras détaché de l'*Antikites* (par le bas-fond de Chimardane), dont le cours forme ainsi une île qui est baignée par le liman, le Palus Méotis et le fleuve Anti-

(1) Ainsi qu'on l'a calculé, les deux distances que Strabon assigne aux deux extrémités du Bosphore, sont audessous de la vérité. En face du bourg d'Achille, il a 9 verst de large, et en face d'Akra, il en a au moins 13. Le premier nombre représenterait 20 stades, le second 70.

(2) L'entrée du liman de Taman est marquée par deux caps et par deux longues pointes de sable sous-marines qui ne laissent qu'une passe étroite de 12 pieds et demi de profondeur, tandis que l'intérieur du liman a jusqu'à 15 pieds.

kites. Quelques-uns donnent à ce fleuve le nom d'*Hypanis* (Kouban), comme à celui qui est voisin du Borysthène (Dnépre).

« En remontant le liman Korokandamite, ceux qui naviguent par-là trouvent *Phanagorie*, cité célèbre, *Képos*, *Hermonassa* et l'*Apaturon*, lieu consacré à Vénus. Phanagorie et Képos (Akdenghisofka?) sont situés dans l'île, à la gauche du navigateur, en remontant. Les autres villes sont sur la droite, au-delà de l'Hypanis, dans la *Sindique* (1).

« De même, dans la *région Sindique*, il y a aussi *Gorghippia*, résidence des rois des Sindes, et *Aborace*.

— « Depuis Korokandame, la navigation (de la mer Noire) se dirige droit vers l'Orient.

« A 180 stades de ce bourg commence le *liman Sindique* (liman Kisiltache ou du Bou-

(1) Voilà outre *Korokandame*, quatre autres villes, *Apaturon*, *Hermonassa*, *Gorghippia* et *Aborace* à placer dans l'île proprement dite de Taman. J'ai déjà dit qu'Apaturon devait avoir occupé la colline qui termine le Doubovoï-Rinok ; la position était magnifique. On sait que les anciens plaçaient ainsi leurs temples de préférence sur des caps pour qu'ils fussent en vue des navigateurs ; celui-ci voyait tout le commerce de Phanagorie passer à ses pieds, lorsque les bateaux ou les vaisseaux remontaient ou descendaient l'Hypanis. Les trois autres villes sont plus difficiles à placer : j'y reviendrai plus tard.

gaze), et là se trouve la ville de même nom (*Sindique*, dans le voisinage d'Anapa). »

J'ai réuni tout ce que Strabon a écrit sur la Polynésie du Kouban ; l'on n'a rien de plus clair et de plus exact ; car Scylax de Caryanda est trop bref, et Pline est trop embrouillé pour que leurs descriptions puissent ajouter quelques lumières au texte de Strabon. Il n'y aurait que les vers de la géographie de Scymnus de Chio, qui vivait cent ans avant Strabon, à mettre en parallèle avec le grand géographe : en voici la traduction.

« A l'extrémité du Bosphore se trouve la ville de *Kimmeris*, ainsi appelée d'après les barbares Kimmériens, mais fondée par les tyrans du Bosphore. Ici se trouve aussi *Cepus*, colonie des Milésiens. Puis viennent *Hermonassa*, *Phanagorie*, qu'on dit avoir été fondée par les Téjens, et le *Port Sindique*, qui a reçu pour colons des Grecs émigrés des lieux voisins. Toutes ces villes se trouvent sur l'île qui s'étend le long du Bosphore jusqu'au Palus, et que de vastes étendues de mer baignent dans différents sens. Elle est coupée de marais, de fleuves et de gués fangeux, qui la séparent du rivage auquel elle tient ; elle a le Pont d'un côté, le Palus de l'autre. »

Revenons à mon voyage.

Le fort carré est peut-être une des tours des Clazoméniens, et le rempart est le monument

kimmérien qui défendait l'île où ce peuple avait établi le siége de son empire. Certes, je crois que ce monument mérite que je quitte la grande route de Taman pour faire une excursion sur cette terre classique, dont je me suis déjà occupé dans les volumes précédents (1).

Car comme j'ai cherché à le prouver, c'est chez les Kimmériens qu'Ulysse vient consulter l'oracle de Tirésias ; l'île de Taman où ils habitent, paraît à Homère l'extrémité de l'empire de Neptune. Là sont les bouches des enfers, idée religieuse justifiée par les volcans de boue, et par les sources de naphte qui coulent des eaux noires et puantes comme le Cocyte et l'Achéron (2). Peu d'explications du texte d'Homère peuvent être plus heureuses que celle-là.

(1) Voy. t. I, p. 61 ; t. II, p. 26 ; t. IV, p. 327 et suiv.

(2) « Quand tu auras franchi l'empire de Neptune, dit Circé à Ulysse, tu verras un rivage bas, d'un facile abord et ombragé de hauts peupliers, de saules stériles et d'autres arbres, noires forêts de Proserpine. Arrête ton navire à cette plage, bordée des gouffres profonds de la mer ; toi, entre dans l'horrible demeure de Pluton. Là, s'élève un rocher où le Cocyte, roulant lentement du lit du Styx et du Phlégéton enflammé, se rencontrant et confondant leurs eaux, tombe éternellement dans l'Achéron avec un tumulte épouvantable. » Ceux qui connaissent le pays diront qu'Homère décrivait d'après nature où d'après les récits de quelque navigateur aventureux; il est même une localité qui répond parfaitement au texte du poëte,

Et les Kimmériens d'Homère sont plus tard les brillants acteurs des plus anciennes révolutions historiques, et des plus importantes en même temps, de celles qui ont changé la face de l'Europe et de l'Asie à la fois. Les Kimmériens, dans l'Asie Mineure aux portes de l'Ionie, les Kimmériens sur les rives du Dnestre et du Bog, et plus tard dans la Cimbrique danoise, les Scythes en Egypte, en Syrie, les Scythes au cœur de l'ancien monde et maîtrisant toute l'Asie centrale, eh bien ! il sont tous partis d'ici. Au-delà de ce rempart, voilà la capitale des Kimmériens, le centre de la terre d'alors. De ce côté se portent tous les regards : ici se résolvent les grandes questions qui doivent décider de l'avenir de l'Europe et de l'Asie : tout va changer dans ces deux parties du monde. Les Mèdes réveillés vont reprendre leur énergie, et reconquérir leur place : l'empire célèbre des Perses s'entera sur ces beaux antécédents, et dès-lors les regards de l'Asie se tourneront vers l'Europe. Darius voulant se venger des Scythes, promènera ses armées innombrables dans le midi de l'Eu-

celle des volcans de boue d'Iénikalé. Comme pour justifier mon commentaire d'Homère, Pline dit que *Kimmericum* s'appelait *Kerberion*, du nom du gardien des enfers. Notez encore que les Slaves appellent aussi les volcans de boue *Pékla*, enfers.

rope, dont il changera totalement la face; les peuples effrayés chercheront une autre patrie; plusieurs d'entre eux se porteront vers le nord où déjà se sont rendus les Kimmériens, nation richement douée, et plus anciennement développée que toutes les autres, qui sera toujours à la tête de la civilisation de l'Europe. Cependant Darius, déchu dans ses plans de vengeance, voudra faire tomber son courroux sur la Grèce, et encore là l'énergie de la défense développera avec le génie de la liberté, celui de la civilisation et des arts...... Et à voir ces rivages déserts, ces rivières et ces bras de mer sans eau, ces tumulus sans nom, ces ruines effleurant à peine le sol qui n'en a pas gardé le moindre souvenir, ces vertes collines si maigrement peuplées, ces remparts appuyés contre des torrents de boue qui voudraient les envahir, on se demande, malgré Homère, Hérodote, Scymnus et Strabon, si c'est bien là le théâtre, le point de départ de si grandes choses.

Je vais commencer mon excursion en traversant le *vallum*, l'île est plate, marquée au milieu par un dos de pays, sur lequel paraissent de loin en loin quelques tumulus. Je m'acheminai vers *Fontan*, le principal endroit de l'île; il doit son nom à une source d'eau qui jaillit au milieu du village, et qui mérite une attention particulière, comme phénomène géologique.

Quoique sur le plateau le plus élevé de l'île, il existe néanmoins à cette hauteur au milieu du village un entonnoir circulaire de 100 pas de diamètre, profond de 1 à 1 $\frac{1}{2}$ toise. Le fond de cet entonnoir auquel j'ai donné le nom de cratère artésien, est plat et sablonneux, et l'on ne peut creuser à plus de 3 pieds de profondeur, sans y trouver une eau presque jaillissante. Comme ce cratère artésien est dans la partie la plus élevée du sol, il suffit de saigner ce réservoir naturel par un canal pour obtenir à une petite distance des fontaines. Celle que les Turcs avaient construite fut retrouvée par les Cosaques à leur arrivée en 1792, et dans un pays où il y a si peu de sources, c'était une belle invitation pour s'y établir (1).

La température de l'eau à la source, le 17 octobre 1832, à sept heures du matin, par + 3° à l'ombre, était de 11° de R.

La raison qui attirait les Cosaques et les Turcs existait sans doute pour les anciens habitants du pays, et même pour les Kimmériens, cependant je ne sache pas qu'on ait trouvé des ruines de cette époque dans le voisinage..... On ne voit à Fontan que les traces d'une mosquée ; les Cosa-

(1) Voyez atlas, Ve série, Géologie, coupes, plans, etc. Pl. XXV, fig. 11.

ques n'y ont pas d'église et dépendent pour le spirituel de la paroisse d'Akdenghisofka.

En m'informant de ruines auprès d'un vieux Cosaque, chez lequel je logeai et qui me servit à déjeûner sur une petite nappe imprimée avec des vues des environs de Vienne, j'appris que l'on en trouvait sur un cap, au pied du Koukouoba; mais que les principales se remarquaient sur l'autre pointe de l'île qui ferme le Bosphore.

En comparant la description de Pallas qui s'est principalement occupé de ces dernières, l'on ne peut douter de leur identité avec *Kimmericum* ou *Kerberion.*

A l'extrême bouche du Bosphore, sur un cap qui marque la frontière du Palus, non loin du petit fort turc de *Kizlar*, abandonné, Pallas visita un fort carré, entouré de tumulus semés çà et là comme à l'ordinaire : il en a compté huit (1). C'est *Kimmericum*, non la ville des Kimmériens, mais celle des Grecs, fondée par les tyrans du Bosphore, comme dit Scymnus (2).

Une autre ruine pareille à celle-ci, consistant en un fort en forme de parallélogramme, garni de

(1) *Pallas, Voyage dans les gouvernements méridion.* t. II, p. 367, édit. fr.

(2) Scymnus de Chio, p. 51, ed. Hudson.

petits cavaliers sur les angles, long de 65 pas sur 50 de large, défendu par un fossé plat, aujourd'hui comblé, se voit au sud de la première, derrière Bouchoukoï, village abandonné (1). Autour du fort sont plusieurs tumulus, dont l'un placé entre les deux petites baies de Bouchoukoï, offrit à Pallas une coupe complète de son intérieur. C'était le cimetière de toute une population; le bas du tumulus renfermait une foule d'urnes funéraires placées sans ordre les unes sur les autres : quelques-unes étaient gigantesques, d'argile rouge cuite et non vernissée (2). Des cases en pierres plates renfermaient aussi des cendres et des ossements. Pour les plus pauvres, les cendres et les ossements avaient été simplement déposés sur une couche d'herbes marines blanchies par le temps et recouvertes de terre. Ce tumulus est milésien et tout pareil à ce qu'on observe autour de Panticapée sur la montagne de Mithridate et près du tombeau des Pygmées.

Si cette ruine est *Achillœum*, il faut supposer que la *Sévernaïa-Kossa*, autrement langue d'Avernas, n'existait pas encore, ou qu'elle était

(1) Pallas, l. c. 366.

(2) Id. Vignette 23, fig. B, dessin de l'une de ces urnes au milieu de la vignette, représentation d'une case en pierres plates.

beaucoup plus petite et ouverte du côté du Palus, où effectivement elle est très-étroite, n'ayant que de 20 à 50 toises de large (1).

Tout ceci est grec et ne rappelle nullement les Kimmériens. Où résidaient-ils donc? Ceci ne peut s'expliquer que par les textes de Scymnus et de Strabon qui font la distinction des deux Kimmericum : celle des Grecs était un petit bourg à l'entrée du Bosphore.... Celle des Kimmériens était une véritable cité, une métropole avec sa banlieue qui embrassait toute la péninsule kimmérienne. Telles sont les propres paroles de Strabon. Ainsi toute l'île était la capitale des Kimmériens, qui n'avaient pour murailles que le rempart dont j'ai parlé, et lorsqu'il cesse, un canal naturel appuyé de marais; c'est de ce côté que je chercherais leur principal établissement, que quelques indices pourraient nous révéler. En effet, le hasard nous a conservé des monuments qui me paraissent kimmériens, des *pierres levées*. Elles recouvrent au N. E. du village abandonné de *Tchokrak-koï*, la plaine élevée ou plateau tapissé de magnifiques pâturages qui forme le dos principal de l'île de l'est à l'ouest.

Pallas qui les a vues plus à loisir que moi qui ne les traversai qu'à la nuit tombante, dit qu'elles sont bordées de grandes dalles de *schiste sili-*

(1) Pallas, l. c. t. II, p. 368.

ceux calcaire (1), en forme de parallélogramme; il remarqua quelques colonnes funéraires d'un assez petit diamètre, hautes d'une toise au plus. Toutes, au reste, ressemblaient parfaitement à celles de Tokluk, qu'il a décrites et qui sont analogues à celles dont j'ai donné les dessins (2).

Pallas ajoute que ces tombes sont étrangères à la nation tatare, et croit qu'elles ont été élevées peut-être par la nation tcherkesse. Cependant comme je l'ai mentionné plus haut, cette nation est bien loin de s'attribuer les pierres levées des rives de l'Adokau, près du fort Saint-Nicolas, qu'elle attribue aux géants (3).

Tels sont les souvenirs que l'antiquité nous a légués; j'espère que le gouvernement russe, dont je désire fixer l'attention sur ce sol si intéressant pour l'histoire, fera quelques recherches sur les ruines et sur les tombes de la péninsule kimmérienne, et que nous saurons au juste à quoi nous en tenir sur l'origine de ces dernières.

Il ne me reste plus qu'à parler d'un monument

(1) Pallas, l. c. t. II, p. 345. Ce grès siliceux calcaire n'est pas indigène de la Polynésie; on le trouve près de Kertche, au Cap Blanc, où il alterne avec de la marne calcaire blanche ou grise.

(2) Atlas, IVe série, Archéologie, pl. 30, fig. 4.

(3) Id., pl. 30, fig. 5, 6, et mon *Voyage*, t. I, p. 43.

qui devait se trouver sur cette île : la description de Strabon est si exacte qu'on ne peut hésiter sur sa position ; je veux parler de l'immense tumulus élevé en l'honneur de Satyrus Ier, roi du Bosphore, qui régna de 407 à 393 avant J. C. Le premier, il ajouta au royaume une partie de la côte d'Asie..... Ce tumulus, érigé sur un cap qui s'avançait dans le Bosphore, était en vue de presque tous les points de la côte d'Europe et de celle d'Asie. L'œil le signale et le reconnaît de toutes parts, et quand par curiosité l'on est venu visiter ce tertre qui doit rappeler le souvenir d'un grand roi, l'on trouve à la place..... quoi ?... un volcan de boue.

Je m'y rendis de Fontan, accompagné de mon vieux Cosaque ; nous suivîmes pendant 5 verst la continuation du plateau central. Une fois au pied de la montagne, nous montâmes jusqu'à son sommet par une pente très-douce à travers les lits de boue désséchés qui, comme des torrents de lave, ont serpenté sur les flancs de la colline. De la base au sommet, je comptai de 1000 à 1200 pieds de rayon. On estime sa hauteur de 200 à 250 pieds au-dessus du liman. Il est couronné d'un cratère qui a 88 pas de tour et 4 à 5 pieds de profondeur. Il paraît qu'il y a bien longtemps qu'il n'a été en activité, car le fond du cratère est recouvert en partie de gazon.

Deux petits cônes (fumerolles des vrais volcans) qui sont sur le bord du cratère, sont éteints. D'autres cônes, pareillement inactifs, sont semés sur la pente extérieure jusqu'à 100 pas de distance du cratère. Le seul qui travaillât encore le 17 octobre 1832, en est à 80 pas. La boue qu'il jette est grise, froide, et se gerce à l'infini en séchant : elle est argileuse, et le résultat de la décomposition de l'argile feuilletée est de la marne blanche ; car mon expérience m'a appris que les volcans de boue et les sources de naphte des environs de Kertche et de Taman ne sont que dans ces terrains-là. Où le calcaire coquiller paraît, il n'en existe pas. La couverture épaisse du calcaire étoufferait-elle les émotions intérieures des volcans qui seraient forcés de chercher une issue ailleurs ?

Le *Koukouoba* fit éruption tout à coup le 27 février 1794, à 8 ½ heures du soir ; il se fit d'abord un grand sifflement, puis un coup de vent qui dura une minute, accompagné d'un roulement semblable à celui du tonnerre et qui partait de la montagne. Ces lugubres avant-coureurs furent suivis immédiatement d'une colonne de fumée venant du sommet de la montagne; une minute après, elle était enflammée et ressemblait à une immense gerbe de feu visible même du Kouban, au dire de mon Cosaque qui en avait été témoin oculaire. Le feu cessa à

9 heures 50 minutes, et la fumée ne perdit de son intensité et ne se dissipa que le lendemain (1).

Pendant plusieurs jours, le volcan continua à lancer d'instant à autre des jets de boue à une hauteur de 10 à 12 pieds. Les torrents de boue qui coulèrent alors sont tous très-visibles, quoiqu'en grande partie recouverts d'une belle herbe (2).

L'éruption de 1794 est la première connue avec date, mais ce n'est pas la plus ancienne; car la montagne, avant son éruption, avait déjà à son sommet une fosse large d'une toise et profonde de 2 pieds, où, dans les temps humides, une eau potable se rassemblait à la hauteur de 8 pouces. Les joncs bordaient cette espèce de citerne.

Il paraît que dès-lors le volcan a versé des torrents de boue à plusieurs reprises, mais sans dégagement de gaz hydrogène enflammé; car les anciennes coulées de 1794, dont nous avons un plan si exact dans Pallas, sont recouvertes par de nouvelles, dont quelques-unes étaient

(1) Pallas, *Voy. dans les gouv. mérid.* t. II, p. 346 et suivantes. Voyez la vignette 26.

(2) J'ai donné, Atlas, Ve série, géol., coupes et plans, pl. 25, fig. 6, le plan du Koukouoba, le $\frac{17}{29}$ octobre 1832, j'y ai distingué les coulées plus anciennes A, d'avec les plus récentes B.—Même planche, les fig. 4 et 5, sont une répétition des dessins du Koukouoba donnés par Pallas.

encore fangeuses, à ne pouvoir les aborder sans y enfoncer profondément. Il y a sans doute des saisons plus laborieuses que d'autres, et en récapitulant l'époque des éruptions connues, j'ai vu que c'était presque toujours au printemps que ces violentes commotions avaient lieu (1); c'est-à-dire dans la saison humide.

Les torrents, en divergeant, se sont répandus jusque dans la plaine : celui qui s'est arrêté le plus loin dans la direction E. a fait un trajet de 750 toises ou 1 ½ verst.

Mon Cosaque m'assura que tant que le feu dura, toute la montagne trembla, comme si elle avait été agitée par un tremblement de terre. C'était un effrayant présage pour de nouveaux colons qui n'étaient pas habitués à de pareils phénomènes.

Les pierres rejetées par le volcan consistent en argile feuilletée rougeâtre, en pierres blanches, en mine de fer argileuse, en terre glaise,

(1) Le *Koukou-oba* fit éruption le 27 février 1794. Le volcan du *Koussou-oba* se déclara le Vendredi-Saint 1818. Le *Gnila-gora*, près de Temrouk, eut sa principale éruption en février 1815. Une des îles qui parurent en face de l'île de *Tyrambé*, s'éleva le 10 mai 1814. Le volcan de boue de *Taman* ne fut jamais en plus grand travail qu'en avril 1835. La seule éruption d'automne est celle qui fit paraître la première île, le 5 septembre 1799. Pallas a fait la même remarque que moi, t. II, p. 339.

en fragments de gypse; le bitume et des efflorescences, tantôt salines, tantôt sulfureuses, sont mêlées à tous ces éléments, qui rappellent la constitution du sol tertiaire de Kertche et de Taman (1).

La vue dont on jouit du haut du Koukouoba est superbe et la plus étendue de tout le pays d'alentour. Le Bosphore surtout, et la côte de Iénikalé avec son phare et ses rochers, forment un tableau unique dans son genre et des plus grandioses.

Au pied du Koukouoba, mon Cosaque me montra des ruines que je crois être celles de *Patrœus*, et d'où lui venaient plusieurs médailles bosphoriennes qu'il me céda, entre autres une petite monnaie en argent de Phanagorie, unique par ses emblêmes, que je donnai à M. le gouverneur de Stempkovsky qui paraissait me l'envier beaucoup. Elle fut estimée 200 francs après sa mort, dans l'inventaire que l'on fit de son précieux médailler.

Après la description que je viens de donner du volcan de boue du Koukouoba, on doutera que ce terrible vomisseur (2) puisse être le mo-

(1) Voyez Atlas, V[e] série, géol., plans, coupes, pl. XV, fig. 1, 2 et 6.

(2) En russe *Blevaki*, c'est un des noms qu'on donne aux volcans de boue. Les Russes ont encore ceux de

nument érigé par la reconnaissance au roi Satyrus. Eh bien, malgré de si fortes présomptions contre mon opinion, je ne continue pas moins à la soutenir très-vraie, et l'on verra plus bas mes raisons qui paraîtront, j'espère, valables aux yeux des plus incrédules.

Le Koukouoba n'est pas le seul volcan de boue de la péninsule kimmérienne. Mon Cosaque, en me faisant longer la côte au N. O. de Fontan, et le liman de Bouchoukoï, me conduisit à travers de magnifiques campagnes labourées par les Cosaques ou restées en pâturages que tapisse la rose pygmée, jusque sur la côte de la Mer d'Azof. Là, près du *Khouter Kalougof*, dans la haute falaise de la côte, nous trouvâmes un grand enfoncement circulaire dont le fond voisin de la mer ressemble à un cratère de cent pas de diamètre; tel est le laboratoire du volcan qui, du fond de cette chaudière, verse sans cesse des torrents de boue et de bitume vers la côte, dont ces commotions ont bouleversé les couches (1).

Greznei-gora, montagne de boue; *Gnila-gora*, montagne pourrie; de *Horilka-Moghila,* en langue cosaque, colline qui brûle; *Pékla,* enfers, est aussi une des épithètes qui leur est commune : les Cosaques disent *Prékla. Koukcuoba* (plutôt *Kouonk-obo*), en tatare, signifie montagne bleue, à cause de sa teinte quand on la voit du Bosphore.

(1) Voy. Atlas, 5ᵉ série, coupes et plans, pl. 25, fig. 10.

Ce sont des couches de sable alternant avec des lits de schiste si fortement bitumineux, qu'on peut l'exploiter comme l'asphalte du val de Travers, en Suisse, pour en extraire du goudron. Quelques familles étaient occupées de cette fabrication qui consistait à faire bouillir, dans des espèces de bassins grossiers, le schiste choisi, dont les parties bitumineuses nageaient bientôt à la surface de l'eau, où on les recueillait sous la forme de pétrole.

Près de là, mon Cosaque me mena à une grande pêcherie des Cosaques, sur la Mer d'Azof, où il me fit dîner chez l'attaman. On me servit un dîner de parties de poissons marinées, dont je n'ai jamais pu me rendre raison : je trouvai cela délicieux et je mangeai en aveugle. J'appris plus tard à Kertche, par des gourmets de poisson, qu'on m'avait fait un vrai régal dont ils se seraient fort bien contentés.

D'ailleurs, le rivage faisait plaisir à voir par la multitude de coquilles de tous genres qui le recouvraient ; j'en fis une ample collection.

Que les voyageurs futurs ne craignent donc pas, à l'avenir, de faire un détour pour visiter la péninsule kimmérienne ; géologue, zoologue ou archéologue, qu'ils y consacrent quelques jours, et leur temps ne sera pas perdu. Il reste encore une belle moisson à faire, et c'est là sur-

tout qu'on peut étudier des questions essentielles pour l'histoire.

Quant à moi, je quitte cette terre avec le regret de ne pouvoir en dire davantage, et je me dirige vers le *vallum*, dont je traverse le fossé pour visiter une quatrième île où je vais chercher les traces de Phanagorie.

Ile de Phanagorie. — Mont Choumoukai ou Kull-oba. — Volcans Koussou-oba et Békul-oba. — Ak-denghisovka. Temple de Diane Agrotère. — Monument de Comosarye. — Phanagorie, son port, ses tumulus.

L'île de Phanagorie est la seconde moitié qui, avec celle des Kimmériens, formait la grande île dont parle Strabon, quand il dit qu'elle était entourée par le liman Korokandamite, le Palus et le fleuve Antikitès ou Kouban. Il place dans cette seconde moitié deux villes à la gauche de ceux qui remontaient le liman et le fleuve, *Phanagorie* et *Képos*, patrie de la mère de Démosthènes. Phanagorie se révèle de lui-même, et Képos ne donnera pas lieu à beaucoup d'incertitudes; car, pour ces villes milésiennes, les amas de tumulus sont des indicateurs certains, et dès qu'on a passé le bas-fond, il semble qu'on ait changé de pays, tant leur nombre est considérable sur toute la surface de l'île, jusqu'à

l'autre rive, qui représentait l'ancienne embouchure du Kouban.

Mais avant de passer le bas-fond rouge de *Peganum Harmala*, je remarque que son existence est antérieure à l'arrivée des Kimmériens, puisqu'ils ont cru nécessaire de le défendre; ce qui prouverait que la liaison entre les deux îles a eu lieu dans des temps anti-historiques, et que l'action des volcans de boue est aussi ancienne que je l'ai supposé; car l'agent qui a comblé le bas-fond n'est pas éloigné, et son histoire est écrite sur ses flancs.

En effet, le côté de l'île de Phanagorie qui longe le bas-fond depuis le liman de Taman jusqu'à la Mer d'Azof, est bordé par une ligne formidable de volcans de boue qui, distribués en trois groupes, couronnent trois sommités principales.

La plus haute est celle du mont *Choumoukaï*, autrement appelé *Kull oba* (colline des cendres); c'est la plus rapprochée du liman, et celle qui, par ses éruptions de boue, a comblé le bas-fond; elle a bien sur sa cime quelques orifices boueux qui témoignent de son origine (1), mais

(1) Pallas, *Voy. dans les gouv. mér.* II, 337, désigne sur la cime du mont Choumoukaï un cône gris avec un gouffre vaseux : ce qui a étonné le célèbre voyageur, c'est de voir mêlés à cette boue des racines de roseaux et de

on n'a jamais parlé d'explosions violentes pareilles à celles des autres volcans. D'ailleurs, la meilleure preuve de cette longue inactivité se tire des grands tumulus, de forme très-conique, qui recouvrent sa cime, ses flancs, et qui descendent même jusque dans le ravin qui sépare l'ancien volcan de la station de Sennaïa. Depuis les temps historiques, sa forme n'a donc guère changé.

Il n'en est pas de même des deux autres groupes de volcans, dont l'histoire est bien connue.

Jadis, à l'est du mont Choumoukaï, et fort près de la plage verdoyante qui borde le lac Aftaniz, on voyait, sur une colline de forme radoucie, élevée de 150 à 200 pieds au-dessus du liman, un large tertre haut de 20 pieds environ (1); il n'était pas possible de trouver quelque chose qui ressemblât davantage à un tumu-

joncs, et des débris nombreux d'amphores qui lui font supposer 1° que le gouffre du volcan est en communication directe avec le lac Aftaniz, d'où il tire ses racines; et 2° qu'il s'est fait jour à travers quelque tumulus pareil à celui que j'ai décrit plus haut, d'où viennent les urnes qu'il revomit, après les avoir brisées. A côté de ce cône gris, se trouvait encore un autre cratère qui se desséchait en été. Pallas ajoute que l'époque de l'éruption du *Kull-oba* n'est pas connue.

(1) Voyez Atlas, 5e série, géologie, coupes, plans, etc. pl. 25, fig. 7, 8 et 9.

lus. On le voyait dominer de toutes parts le paysage comme un signal.

Tout à coup, le vendredi-saint, $\frac{14}{26}$ avril 1818, par une explosion épouvantable, un volcan de boue se crée une issue au centre même du tertre; il en déchire les entrailles, en révèle la nature; ses éruptions arrachent de gros blocs aux fondements d'un grand bâtiment, dont les débris amoncelés avaient créé le tertre; et même une belle inscription, en trois fragments, entraînée par les coulées de boue, vient se déposer au pied du cône et nous raconter l'histoire de cet antique édifice : c'est un temple de la déesse *Diane Agrotère*. L'inscription, recueillie soigneusement, a été déposée dans l'église d'Akdenghisofka, où je l'ai vue et collationnée avec la copie de M. de Köppen, qui est des plus exactes. En voici la traduction :

« Xénoclides Posios a érigé un temple à Diane Agrotère sous Pairisades, fils de Leucon, archonte du Bosphore et de Theudosie, et roi des Sindes, des Torètes et des Dandariens. »

Pairisades Ier, second fils de Leucon, et frère de Spartocus III, régna sur le Bosphore de 349 à 311 avant J.-C. et fut contemporain de Philippe de Macédoine et d'Alexandre le Grand.

N'est-il pas extraordinaire que le volcan de boue ait choisi précisément cette ruine pour se créer une issue? Et avais-je tort de croire que

le Koukouoba avait pu naître sur le tumulus de Satyrus I ?

Au pied du tumulus s'étend sur la plage, et dans une position très-riante au bord du liman d'Aftaniz, le village d'*Akdenghisofka*, qui occupe, à ce qu'il me paraît, la position de l'ancien *Képos*, dont le nom, qui signifie *jardin*, répond fort bien à la nature de la localité qui devait être le jardin de Phanagorie, que sa position ne favorisait pas de ce côté-là. C'était donc ici que les anciens Phanagoriens étaient venus se créer des campagnes; semées en amphithéâtre autour d'une baie du liman aux eaux douces, elles avaient profité d'un sol fertile, et les monuments s'étaient accumulés dans leur voisinage. Le temple de Diane Agrotère en était un; un éboulement du cap *Rakhmanofskoï* en a révélé un second qui n'est pas d'un moindre intérêt (1). En effet, l'onde battait contre les torses de deux statues sans tête, en grès ferrugineux; le costume de l'une est la longue tunique grecque élégamment drapée et serrée à la taille par une large ceinture : le travail en est excellent, et rappelle le ciseau des beaux siècles de la Grèce (2).

(1) Voyez l'histoire de ce monument dans la *Comosarye de Koehler*.

(2) Atlas, 4e série, archéol. pl. 17, fig. 5.

A côté des statues se trouvait le socle qui la portait ; il est du même grès, et les injures du temps n'ont pu y effacer une des plus belles et des plus intéressantes inscriptions du Bosphore. Je l'ai déjà rapportée lorsqu'il était question des *As Méotes* dont cette inscription fait aussi mention (1).

Elle date, comme celle de Diane Agrotère, du roi Pairisades I, et nous apprend que sa femme Komosarye, fille de Gorghippe, pour s'acquitter d'un voeu qu'elle avait fait, avait élevé ce monument aux puissantes divinités *Anerghe* et *Astara*.

Anerge est le feu sacré, le feu du ciel ou des enfers, le tonnerre. *Ner* est la racine chutéenne (anciens Mèdes et Persans) pour feu. *Nergal*, *Nergil* en chutéen ou persan sont les hauts lieux où l'on adorait le feu (2). Christ donna à Jacques et à Jean, fils de Zébédée, le surnom de *Boanerges*, c'est-à-dire, fils du tonnerre (3).

(1) Voy. *Voy*. t. IV, p. 384.

(2) IIe Livre des Rois, ch. 17, v. 30. Comp. l'abbé Arri, 1° *Lettre à M. Quatre-Mère sur une inscription latino-phénicienne*; 2° *Essai philologique et historique sur les temples du feu*, etc. *Annales de philos. chrét.* n° 79, t. XIV, p. 27 ; 3° *Lettre de Jean-Antoine Arri au chevalier Della-Marmora, sur les Nur-hag de la Sardaigne*, en italien. Turin, 1835. C. Ritter, *Vorhalle*, etc. p. 217.

(3) Ev. selon St Marc, ch. 3, v. 17.

Astara par contre est la même que l'*Astarté* des Syriens et des Phéniciens, l'*Athôr* des Egyptiens. C'est la Vénus Uranie, la Vénus nocturne, la Vénus syrienne, cananéenne, arménienne, en un mot la Vénus orientale qui présidait aux mystères de la nuit, de la création et des régions infernales, le grand laboratoire des merveilles de la nature : c'est aussi la lune d'avril, la lune productive. L'étymologie de *Astara* vient de *Astar* et *Star* qui, dans les langues orientales, a signifié un astre, une étoile quelconque (1).

Ainsi, Komosarye avait consacré un monument au *Feu sacré* et à la *Vénus Uranie*, qui présidait à la nuit, aux enfers. Cette singulière consécration me fait penser que c'est à la suite de quelque éruption volcanique effrayante, que cette fille d'un roi des Sindes, empruntant à la mythologie orientale des Méotes-Mèdes ses divinités, fit ériger ce monument expiatoire pour apaiser les divinités infernales. Placé sur le sommet aplati du cap Rakhmanofskoï qui fermait au S. la baie de Képos, sur le point le plus apparent de la côte, il pouvait être vu et salué par tous les navigateurs du Kouban, soit en se rendant à Phanagorie, soit en en revenant.

(1) C. Ritter, *Vorhalle*, p. 64. Le Court de Gébelin, *Monde primitif*, t. 1, 95. Sur un fragment de Sanchoniaton. Dict. des Ant. dans l'Encyc. art. *Athôr*, etc.

Celle des statues que je suppose Anerghe, a été transportée à Taman où elle est déposée sous l'avant-toit de l'église, à côté du socle sur lequel on voit les doubles enfoncements des pieds des deux statues. Je ne sais ce qu'est devenue celle d'Astara qui est peut-être encore plongée dans le lac.

Aujourd'hui la baie de Képos ne pourrait plus servir à la navigation, elle a été barrée petit à petit par une longue digue de sable qui part de la pointe du cap Rakhmanofskoï, et se dirige vers le village d'Akdenghisofka. Encore quelques années et au lieu d'une baie, l'on ne trouvera plus qu'un lac fangeux et qu'un marais.

Tel est Képos entouré de ses temples et de ses tumulus. J'aurais tout dit sur cette ville, si un fait intéressant pour l'histoire de la Grèce ne se rattachait à ce nom si peu connu. Voici ce qu'on lit dans une harangue d'Eschine, sur la couronne, dans laquelle il cherche à déchirer Démosthènes. « Un certain « Gylon du Céramique, avait livré aux ennemis « *Nymphée*, ville du Pont, qui alors nous appar- « tenait. Le traître n'attendit pas le jugement qui « le condamnait à mort; il s'exila de lui-même, « et venant dans le *Bosphore*, il reçut des tyrans « de ce lieu, pour récompense de sa perfidie, « une place appelée *Képos*, et épousa une femme « riche, assurément, et bien dotée, mais Scythe

« de nation. Il en eut deux filles qu'il envoya à « Athènes avec des sommes considérables. Il « maria l'une à quelqu'un que je ne nommerai « pas (Démocharès) pour éviter de me faire « trop d'ennemis; Démosthènes de Péanée, au « mépris de toutes nos lois, a épousé l'autre « (Cléobule) qui nous a donné ce brouillon, cet « imposteur (l'orateur Démosthènes). Ainsi, par « son aïeul maternel, c'est un ennemi du peuple; « vous condamnâtes à mort ses ancêtres; par sa « mère, c'est un Scythe, un barbare, qui n'a de « grec que le langage; il a le cœur trop pervers « pour être Athénien (1). »

Ainsi, Képos avait été en la possession du grand-père maternel de l'orateur athénien Démosthènes.

Maintenant, je vais continuer ma route et chercher Phanagorie. Que je suive la grand route de Taman, ou que je cotoie le liman d'Aftaniz en m'avançant vers la partie sud-ouest de l'île, je m'aperçois bientôt que je ne dois pas être bien loin de la capitale du Bosphore asiatique, à voir l'immensité des tumulus qui environnent les

(1) *Notice historique sur la ville de Nymphée*, par J. Stempkowsky (gouverneur de Kertche).

sommités; ils sont coniques, et ont généralement de 20 à 30 pieds de hauteurs. La route de Temrouk à Taman passe ainsi, pendant un quart d'heure, à travers une *allée* de tombeaux, qui n'a d'analogues que celles qu'on voit autour de Panticapée. Arrivé à l'angle méridional du liman de Taman, là où l'on a établi la station de poste de *Sennaïa*, le pays change promptement de face, et l'île large se métamorphose en deux longues collines basses et étroites, qui courent parallèlement comme deux cornes en s'avançant vers l'O. S. O. pressées entre le liman de Taman d'un côté et une baie du lac Aftaniz, de l'autre; c'est un long fer-à-cheval.

Les deux longues collines se terminent à 5 ou 6 verst de leur origine commune au bord du basfond de Chimardane, traversé par un filet d'eau et par des marais qui unissent le lac Aftaniz avec le liman de Taman. Une ramification de ce basfond marécageux s'avance assez loin entre les deux collines. Telle est la topographie physique du pays.

Maintenant Phanagorie est sur la dune sablonneuse qui longe le liman de Taman; le basfond de Chimardane est le fleuve Antikitès ou Kouban qui débouchait dans le liman Korokandamite au-dessous de Phanagorie. Le marais qui se presse entre les deux longues collines, est l'ancien port de la capitale du Bosphore asiati-

que, et l'autre colline, avec la tête du fer-à-cheval, en est le vaste et mystérieux cimetière.

Les ruines de la ville de Phanagorie commencent à une demi-verst de la station et prennent tout le large de la colline, qui ne dépasse pas 5 ou 600 pas. Elles recouvrent un espace d'une verst de long. On reconnaît parfaitement les traces des murailles, principalement en briques, qui enceignaient la ville, dont la forme imitait un long parallélogramme. Plusieurs ravins le coupent dans sa longueur, sans qu'on puisse dire si c'étaient primitivement des rues qui mettaient le rivage du liman Korokandamite en communication avec le port. J'ai lieu de le croire; car les ouvertures dans la muraille d'enceinte ont l'air de portes; quelques tours sont légèrement visibles vers l'extrémité orientale qui a servi peut-être d'acropolis ou de citadelle. Car on sait que Phanagorie en avait une. Appien nous rapporte que lorsque le fameux Mithridate préparait sa grande et dernière expédition contre les Romains, méditant le projet gigantesque de les attaquer par l'Allemagne et par la Suisse, il avait partagé son armée nombreuse (1) entre les deux rives du Bosphore, ordonnant à une partie de se rendre à Phanagorie, et gardant l'autre à Panticapée.

Le hasard voulut qu'un Phanagorien, homme

(1) *Appiani Alexandr. lib. Mithridaticus*, p. 1073.

distingué, nommé Castor, fût offensé par Triphon, eunuque du roi : irrité de cette insulte, il tomba sur lui, le tua, et pour se soustraire à la vengeance, commença à soulever le peuple, l'engageant à recouvrer sa liberté. La révolte eut un plein succès.

Cependant la forteresse était défendue par Artapherne et par les autres fils du roi. On ne trouva d'autre expédient que d'y mettre le feu en dressant contre les murs un immense bûcher. *Artapherne*, *Darius*, *Xerxès* et *Oxatres* se rendirent pour échapper à l'incendie. *Eupatra* seule, fille chérie de Mithridate, put être sauvée par les secours que lui envoya son père.

La révolte de Phanagorie fut suivie de celle de Cherson, de Théodosie, de Nymphée.

Mithridate rechercha alors l'alliance des Scythes, en envoyant à leurs rois ses filles en mariage ; mais elles furent livrées à ses ennemis par leur propre escorte. Trahi de toutes parts, privé de ses fils, de ses filles, abandonné de tant de garnisons, et presque dépouillé de toute sa souveraineté, Mithridate n'en restait pas moins inébranlable dans son projet d'attaquer les Romains par les Alpes, comme Annibal, quand Pharnace conspira contre son père, et le força à se donner la mort dans l'acropolis de Panticapée.

Pharnace eut le royaume du Bosphore pour récompense de son parricide ; on n'en détacha

que Phanagorie à laquelle les Romains donnèrent la liberté, et le droit de se gouverner d'après ses lois, pour avoir donné la première l'exemple de la révolte contre son roi.

Tout l'espace que recouvrent les ruines de Phanagorie, n'est qu'un amas de débris de briques et de poterie; il ne paraît aucun monument quelconque à l'extérieur. Le *Sisymbrium Loselii* s'est emparé de ce sol ravagé et en forme un vaste champ.

On devrait y faire des fouilles; on y trouverait, j'en suis sûr, une foule de choses intéressantes, quoique les Turcs en aient fait enlever tout ce qu'il y avait de marbre et de pierres visibles pour en orner Taman.

Plusieurs pièces ont été transportées depuis, encore plus loin, et les marbres de Phanagorie ornent les musées de Kertche, de Théodosie, de Cambridge.

Néanmoins, Taman a conservé les morceaux les plus intéressants, qu'un ordre supérieur a fait entasser autour de l'église; là sont des inscriptions, des tombeaux, des colonnes, des lions, etc. Tous font foi que les rois du Bosphore s'étaient empressés d'orner leur capitale d'Asie à l'envi de celle d'Europe.

L'on sait par Strabon, que Phanagorie avait entre autres un superbe temple de *Vénus Apaturiade*, cette divinité orientale qu'on a identifiée

avec l'*Awatar* de la Cosmogonie indienne (1). Ce serait une preuve de plus à ajouter à l'origine asiatique des Méotes, des Sindes, etc. Il paraît même que ce culte était en première ligne dans le Bosphore; car non-seulement Phanagorie avait un temple célèbre, mais aussi Panticapée. J'ai parlé de celui d'*Apaturon*, qui dominait le Doubovoï Rinok, et qui, selon Hécatée, avait donné son nom au golfe (le lac Aftaniz) qui l'entourait dans l'*Asia*. Enfin, le temple que de La Motraye découvrit à Eski-Schéher, était aussi dédié à la même divinité (2).

Cent ans environ après Strabon, le temple de Phanagorie fut réédifié de fond en comble par Tibère Jules Sauromates, l'an 402 du Bosphore (105 de J.-C.), sans qu'on sache quel événement avait pu amener sa destruction (3).

L'un des chapiteaux déposés près de l'église de Taman peut avoir appartenu à cette construc-

(1) C. Ritter, *Vorhalle*, p. 49 et suiv.

(2) *Voy. en Europe, en Asie*, t. II, p. 73.

(3) L'inscription entière se traduit ainsi : « Le roi Sauromates, grand-prêtre (Koehler lit des Sérapides, Boeckh, des Sébastes, c'est-à-dire des empereurs), a reconstruit depuis ses fondements le temple de *la divinité Apaturiade* l'an 402 du Bosphore. » Elle est gravée sur un socle de marbre bleu et blanc, long de 2 pieds 5 pouces, et haut de 1 pied. Les lettres, de 13 lignes de haut, sont évidemment d'un siècle plus récent que celui des Pairisades.

tion, ainsi qu'un morceau d'architrave, qui est au bord de la mer, près de la fontaine.

Je crois aussi devoir restituer à ce temple tous les lions de marbre qui sont disséminés à Taman, à Théodosie, à Constantinople. Ils sont tous de grandeur naturelle; quelques-uns de taille colossale, d'un marbre blanc sale qui rappelle celui de Paros. Leur pose est celle des lions d'Egypte, excepté qu'ils ont la gueule ouverte et la tête tournée à gauche. Les cinq que je connais sont plus ou moins mutilés, et se trouvaient tous primitivement à Taman; un gouverneur de Théodosie en fit enlever quatre pour orner ses jardins, ne laissant à Taman que le plus maltraité.... Condamné à restituer ces lions avec d'autres monuments dont il s'était emparé, il en fit placer deux, un de chaque côté de la porte du musée de Théodosie, les deux autres sont encore chez lui (1).

(1) Lors de son passage par Taman, 1800, Clarke vit auprès de l'église deux lions aussi grands que nature. Deux autres de ces lions ornaient l'extérieur de la maison du général Vanderweyde. Un assez grand nombre de représentations de lions, quelquefois exécutées dans des proportions colossales, se voyaient abandonnées sur les rivages.—Clarke s'imagine qu'elles y furent laissées par les Génois ou par les Vénitiens, t. I, p. 546, éd. fr. Ce fait est probable : l'on sait que les Génois avaient effectivement enlevé quelques lions dans le Bosphore, qu'ils

Si la *divinité Apaturiade* est la même que la *déesse syrienne*, et par conséquent que la *Cybèle* des Romains (1), rien donc de plus naturel que de placer ces lions autour de son temple ; pour montrer qu'elle avait su dompter la nature entière, on la représentait portée sur un lion, ou traînée par eux dans son char. Le lion appartenait essentiellement aux mythes de cette divinité.

Ajoutons encore que si la divinité Apaturiade était, comme il le paraît, la grande divinité de Phanagorie, son lion devait entrer pour quelque chose dans les emblêmes de cette ville. C'est ce qui a eu lieu. Phanagorie eut pour armoirie principale le lion, comme Panticapée eut le griffon, et nous le verrons jouer un grand rôle dans les reliefs de l'époque des Pairisades : car le temple existait déjà depuis longtemps, puisque la fille de *Dimos*, femme de Stratès, offrit à *Phanagorie* une statue en *ex voto* à cette Vénus Apaturiade, sous Spartocus, fils d'Eumêle, archonte et roi. Il régna de 304 à 284 avant J.-C. (2). Sous le même roi, *Okismos*

les transportèrent à Constantinople ; les Vénitiens, après leur victoire, furent fiers de les emmener comme trophées.

(1) *Antiq.* du P. Montfaucon, éd. all. in-folio, p. 7. Nuremberg, 1757. C. Ritter, *Vorhalle*, etc., p. 56.

(2) Cette inscription, gravée sur un socle de marbre bleu, veiné de bandes blanches, sur lequel on voit les

offrit pareillement une statue à *Apator* (1).

D'autres inscriptions rappellent les cultes d'Hercule, de Neptune, d'Apollon. Cette dernière mérite quelque attention : il est dit que « *Mestorippus*, fils de Thénès, consacra une statue d'Apollon sur le tombeau de son père, après avoir présidé aux jeux, Pairisades étant archonte du Bosphore et de Theudosie, et roi des Sindes et de tous les Maïétes (2). » Les jeux, tels que courses à cheval, luttes, combats, pratiqués encore aujourd'hui sur la tombe des morts par les Osses et les Tcherkesses, étaient donc d'usage sur le Bosphore en 350 avant Jésus-Christ, tout comme ils l'avaient été autour du tumulus de Patrocle lors de la guerre de Troye (3).

Plusieurs autres inscriptions sont relatives à des monuments publics ou particuliers. C'est sur la place de Phanagorie que la reine Dynamis, fille de Pharnace, petite-fille de Mithridate

trous des pieds de la statue, est déposé près de l'église de Taman.

(1) On ne connaît cette inscription que par Pallas, t. II, pl. 17, fig. 2, et par Waxel, *Recueil*, etc., n° 13.

(2) Ce marbre est déposé près de l'église de Taman : il est d'un beau blanc.

(3) Comparez mon Voyage, t. I, p. 139, et t. IV, p. 451. Les anciens Lithuaniens honoraient aussi leurs morts par des courses et par des combats.

et épouse successivement de trois rois du Bosphore, érigea par reconnaissance une statue à l'empereur Auguste, protecteur de Polémon son dernier mari (1).

C'est aussi là que, « avec la bonne fortune, sous le roi des rois qui régnait par droit de succession, Tibère Jules Sauromates, l'ami des Césars, et l'ami des Romains, le pieux, Jules *Phanestrate*, Xiliarque, posa la statue de César (Trajan), son seigneur et maître, l'an 410 du Bosphore (113 de J.-C.) (2). »

Tib. Jul. Sauromates lui-même y eut sa statue. « Le prêtre de Neptune *Makar*, voulant honorer le grand roi des rois de tout le Bosphore, T. J. Sauromates, fils du roi Rescouporis, l'ami des Césars et l'ami des Romains, le bienheureux...... son sauveur, lui érigea ce monument sous la surveillance de Diophante de Panticapée (3). »

(1) Voy. mon Voy. t. II, p. 69, la trad. complète. Cette inscription, gravée sur un socle de marbre veiné de bleu et de blanc, *Cépolino* des Italiens, est auprès de l'église de Taman. Long. du socle, 2 p. 7 p. 9 lig.; haut. 1 p. 7 p.; haut. des lettres, 1 p. 3 lig.

(2) Déposée aussi à Taman. Socle de marbre blanc de 2 p. 2 p. de long; 11 p. 6 lig. de haut. Les lettres ont 1 p. 1 lig.

(3) Cette inscription, scellée dans le mur de l'église de Taman, est recouverte d'un badigeon de chaux. Elle a

Deux autres monuments, quoique très-postérieurs aux premiers, sont relatifs à l'histoire de Phanagorie.

Le premier est un cippe de marbre blanc, haut de 5 pieds 3 pouces 6 lignes, large de 1 pied 9 pouces, portant une inscription en treize lignes, écrite avec des o et des θ carrés; en voici la traduction :

« A *M. Aurelius Andronicus*, fils de Pappus, qui fut jadis l'ennemi de la royauté, et à son fils *Alexartus*, les archontes de la troupe des Agrippéens Césariens souhaitent un bon voyage. En 603 du B. (306 de J.-C.), le 25 du mois artémisios.

« Joignez vos vœux aux nôtres, vous qui passez (1). »

Depuis Alexartus jusqu'en bas, l'inscription avait été effacée, puis regravée, ce qui est très-visible.

Le terme de *ennemi de la royauté*, c'est-à-dire de défenseur des libertés du peuple, éton-

été publiée par Clarke, t. I, p. 547, par Pallas, t. II, pl. 17, fig. 4.

(1) Ce marbre, déposé près de l'église de Taman, est d'une belle conservation. Au bas de la pierre se trouve une seconde inscription plus moderne, qui indique que cette dalle a servi pour un second tombeau : la voici : « Ici repose le serviteur de Dieu, Constantin, prêtre (ιερευς) et pasteur (νωμος).

nerait si l'on ne savait qu'on est à Phanagorie, ville municipale libre, protégée par les Romains contre les rois du Bosphore.

D'ailleurs, cette inscription, par sa date, est du règne de Sauromates VI, qui fit la guerre à Cherson, jura la paix avec ses ennemis, la transgressa et en fut puni par une mort violente à la suite d'un combat singulier qu'il eut avec Pharnace, le chef des Chersonésiens (1). Ne pourrait-on pas croire aussi qu'il avait eu des difficultés avec Phanagorie?

Le second monument dont j'ai donné un dessin (atlas, IVe série, architecture, pl. 26, fig. 6), me paraît encore relatif aux guerres des Bosphoriens et des Chersonésiens. Deux Victoires ailées, un pied sur un globe, tiennent d'une main des palmes, et de l'autre des couronnes sur l'inscription suivante, gravée sur un marbre blanc.

« Pour la longue série d'exploits grands et admirables, etc., etc.... *ikis*, le pieux, *aimé de Dieu*, en qualité de seigneur et maître, érige sur sur cette place ce superbe monument césarien dans le Bosphore, en l'honneur de son propre esclave *Eupater*, ce général si distingué, la verge de Cherson (2). »

(1) Constant. Porphy. *De admin. Imp.* cap. 53.

(2) Ce marbre blanc a 5 pieds 2 pouces de long, 2 pieds

L'histoire ne nous fournit aucun renseignement sur le général dont il est ici question.

Phanagorie s'est aussi convertie au christianisme; car parmi les marbres extraits de ses ruines, on trouve des chapiteaux de marbre blanc rubanné de bleu, avec des croix, dans le style de tous les temples du cinquième au dixième siècle.

Maintenant que j'ai décrit bien au long Phanagorie, quelque incrédule viendra peut-être me demander si je suis bien sûr que ces ruines sont celles de l'*Emporium* du Bosphore asiatique, de la métropole qui réunissait chez elle le commerce du Palus et du Kouban (1), quoique, chose extraordinaire, le nom de Phanagorie ne se retrouve sur aucune des nombreuses inscriptions qui leur ont été arrachées.

Une seule considération le prouve irrévocablement. La multitude des tumulus qui entourent une cité, est toujours en raison progressive de son importance et de ses richesses. Par exemple, ils ne sont nulle part si nombreux dans la presqu'île de Kertche qu'autour des ruines de Panticapée. Or donc, si nous voulons

4 pouces de haut. Les lettres ont 1 pouce 3 lignes de haut. Il est déposé près de l'église de Taman. Le titre de θεοφυλα, *aimé de Dieu*, pourrait faire supposer que l'auteur du monument était chrétien.

(1) *Strabo*, lib. XI, p. 475.

employer la même échelle pour la métropole asiatique, en voulant la chercher dans la presqu'île de Taman, nour nous arrêterons sur l'emplacement le plus couvert de tumulus, et après avoir visité toute la presqu'île, on n'hésitera pas à reconnaître que ceux qui entourent les ruines que je viens de décrire, sont les plus nombreux et les plus considérables. En les comptant, le chiffre dépassera celui de tous les autres groupes du reste de la presqu'île réunis. Disposés sur toutes les hauteurs, ces monuments funèbres formaient ainsi un grand demi-cercle autour de Phanagorie : mais ils ne dépassaient ni le basfond de Chimardane à l'ouest, ni le rempart kimmérien au nord. Ils sont tantôt isolés, tantôt groupés, et l'on peut les compter par centaines à la fois.

Déjà en 1431 (1), les Vénitiens en ouvrirent quelques-uns, pour y chercher des trésors. De La Motraye les fouilla pour des antiquités. Toujours ils ont excité la cupidité des chercheurs d'or. Cependant ce n'est pas là que la commission impériale a porté ses regards; ignorant l'importance de la localité, elle s'est attachée scrupuleusement au sol de Kertche. La seule fouille constatée d'un tumulus de Phanagorie fut faite par le général Vanderweyde, à la fin du

(1) Joh. Barbaro, *Viaggio alla Tana*.

dix-huitième siècle. Le général avait choisi le plus grand; après des essais infructueux, l'ayant fait attaquer par le côté oriental, on découvrit l'entrée d'une grande voûte arquée, d'une maçonnerie admirable, murée sans ciment, en calcaire coquiller de Kertche. L'entrée ou vestibule à hauteur d'homme était rempli de terre; plus loin on trouvait la pièce intérieure, plus grande que la première et murée pareillement. Deux pilastres très-saillants par leur base en marquaient la porte (1).

Les objets qu'on y trouva furent le partage des soldats, qui brisèrent par contre plusieurs vases en terre noire avec des ornements, parce qu'ils les trouvèrent indignes de leur cupidité. La seule chose qui échappa à la spoliation fut un bracelet d'or massif pesant $\frac{5}{4}$ de livre : il représentait le corps d'un serpent, courbé en forme d'ellipse, avec deux têtes sculptées aux extrémités. Des rubis, tant pour imiter les yeux que pour l'ornement de la partie inférieure, embellissaient chacune des têtes; l'une et l'autre devaient offrir de plus deux rangs de pierres précieuses : des dessins d'une exécution assez grossière couvraient le reste du bracelet.

Ce bracelet n'est pas différent de ceux qu'on a trouvés dans les tumulus de Panticapée, et la

(2) Clarke, *Voy. en Russie*, t. I, p. 527, éd. fr.

forme cintrée de la voûte indique assez qu'il date d'une époque récente et postérieure à l'occupation des Romains.

Il n'y a plus qu'une chose qui puisse nous arrêter pour croire ici à l'évidence de l'existence de Phanagorie. Le port et le fleuve Antikitès, où sont ils? Est-on obligé de me croire sur parole quand je prétends que le marais qui longe les murs ruinés de Phanagorie est son port, et que le Kouban coulait jadis par le bas-fond de Chimardane?

Cependant rien n'est plus vrai, et rien n'est plus facile que de s'expliquer les changements qu'a subis le sol: car la topographie répond parfaitement au texte de Strabon.

L'*Antikitès* (Kouban) de Strabon avait sa principale embouchure par la pointe méridionale du *lac Aftaniz*, qui n'était alimenté que par ce fleuve comme le prouvent ses eaux douces: il n'y a pas plus d'un siècle que les vaisseaux pouvaient encore passer par là. Le navigateur entré dans le lac, se dirigeait sur le temple d'*Apaturon*, qui avait, selon Hécatée, donné son nom au lac. Doublant le cap, il saluait plus loin le monument d'*Anerghe* et d'*Astara* qu'il laissait à sa gauche sur le cap Rakhmanofskoï, et faisant pleine voile à l'ouest, par une longue baie du lac, dont l'extrémité s'ouvrait sur le *liman Korokandamite*, il arrivait bientôt au pied des

murs de Phanagorie. Voilà pour la navigation intérieure. Voulait-on communiquer avec la Mer d'Azof, le canal de Temrouk présentait la voie la plus courte et la plus facile. Voilà pour la navigation extérieure.

Aujourd'hui la bouche de l'Antikitès n'a pour témoins de son ancienne destination qu'un petit golfe qui s'avance dans le bas-fond entre Chimardane et Pachakilassi, villages abandonnés, et quelques flaques d'eau et de marais : l'ancien lit du fleuve se reconnaît même sur plusieurs points.

Mais comment a-t-il pu être pareillement obstrué? Ce que j'ai dit plus haut des volcans de boue donnera la clef de l'énigme, et il n'est pas nécessaire d'aller bien loin ici pour trouver l'agent qui a opéré cette métamorphose. Le bas-fond de l'ancien cours du Kouban n'est-il pas dominé par le groupe des volcans de boue de l'*Assodagh*, l'un des plus actifs de la contrée? En examinant attentivement les pentes du volcan, on reconnaît aisément les exhaussements produits par les coulées de boue; la partie du bas-fond qui l'avoisine est solide, composée d'une glaise compacte, semblable à celle rejetée par les volcans, tandis que le sol des extrémités des deux collines phanagoriennes est sablonneux (1).

Enfin le port lui-même a dû être comblé fa-

(1) Ces deux longues collines sablonneuses me parais-

cilement, car un grand groupe de sources de naphte, compagnes des éruptions boueuses, s'est ouvert un passage dans la partie la plus reculée, et y a accumulé ses fangeux dépôts.

Ile Sindique. — Taman. — Korokandame.

On comprend maintenant comment Strabon pouvait dire que le sol sur lequel étaient situées Phanagorie et Képos était une île véritable. Ici sans le concours de la géologie, l'archéologie et la géographie ancienne sont impuissantes dans leurs recherches : M. le professeur Carl Ritter l'avait bien remarqué. Lors de mon départ pour le voyage que j'ai exécuté, il me pria de m'occuper spécialement de cette terre énigmatique; je me suis livré à ces recherches, son livre à la main, et j'ai cherché à rendre compte fidèlement de ma mission.

Quand on a passé le bas-fond du Kouban couvert de *Delphinium ramosum*, la route de Taman longe le pied d'une chaîne de collines qui portent plusieurs noms. La première est le mont *Assodagh;* puis viennent le mont *Kirkol* et la colline dite de *Phanagorie*, chaîne d'autant plus remarquable, que toutes les cimes ne

sent appartenir à l'espèce d'îles qui ont été soulevées du sein de la mer, comme celles que j'ai citées plus haut.

sont qu'une continuité de volcans de boue et de sources de naphte. Par contre les tumulus cessent tout à coup, et à peine s'en présente-t-il deux ou trois à de grandes distances les uns des autres, au-delà du bas-fond.

Ce long dos de pays marque dans toute son extension le squelette d'une cinquième île, la plus grande de toutes, celle à laquelle tous les anciens géographes ont donné le nom de *Sindique*. Le Bosphore, le liman de Taman, le lac Aftaniz, le Kouban, le liman Kisiltache, la Mer Noire l'enceignent de toutes parts

Les Sindes-Méotes s'étaient emparés de cette île et lui avaient donné leur nom; leurs rois avaient leur résidence sur la côte méridionale : mais il paraît que plus anciennement la Sindique s'appelait *Korokandame*, du bourg qui en était le chef-lieu. Chez Pline, elle s'appelait *Eïoné*.

Korokandame, vers lequel nous nous dirigeons, est le *Taman* d'aujourd'hui. A 2 verst de ce nouveau bourg, la route tourne autour des bastions de la plus inutile des forteresses, celle de Phanagorie, que fit construire Souvarof au bord du liman de Taman, et qu'il baptisa du nom de la métropole du Bosphore, quoiqu'on n'ait pas trouvé les moindres vestiges de ruines en creusant ses fossés et en entassant ses remparts.

Le Taman actuel est une bourgade ouverte des cosaques de la Mer Noire qui en ont fait un

de leurs chefs-lieux. C'est l'abordage de la principale communication établie entre les deux rives du Bosphore; malgré la difficulté de l'abord de la côte de Taman, on n'avait encore pu se résoudre, lors de mon passage, à établir un embarcadère commode pour transporter les voitures, les bagages et les marchandises sur les bateaux.

Taman n'a ni rivière, ni ruisseau, ni lac dans le voisinage, et cependant il est abondamment pourvu d'eau. Elle ne vient pas des collines qui l'entourent, puisque ce sont des volcans de boue en pleine activité. Les cosaques la tirent d'un grand *cratère artésien* semblable à celui de Fontan, et pour le moins aussi abondant en sources.

Il s'étend entre le bourg actuel et l'ancienne forteresse turque, il est distant de 400 pas du rivage, long d'une demi-verst, et élevé de 30 pieds au moins au-dessus du niveau de la mer avec laquelle il communique par un ravin étroit et glaiseux. Sa forme est ovale; le fond en est plat et sablonneux, et pendant la plus grande partie de l'année, il a l'air d'un petit lac d'eau douce excellente. Pendant les plus grandes chaleurs l'eau ne disparaît jamais; pour l'avoir pure, on a percé le pourtour de l'entonnoir de puits qui ne peuvent jamais tarir (1).

(1) Altas, Ve série, géologie, plans, coupes, etc., pl. 25, fig. 12, un plan du cratère artésien de Taman.

Telles étaient les sources des deux cents fontaines que les Turcs avaient établies à Taman ; je veux croire que le nombre est bien exagéré, et qu'on comptait les puits comme fontaines.

Quoi qu'il en soit, il en reste bien peu à proportion, et la seule fontaine antique que je connaisse, qui coule encore, quoique à moitié ruinée, est celle qui est au bord de la mer, au pied de l'ancienne forteresse turque; elle est encaissée de morceaux de marbre de différents âges, et tire son eau de l'entonnoir artésien.

Car comment supposer la production de cette eau au milieu d'un sol plat, d'une île nue dont les plus hautes sommités ne dépassent pas 300 pieds, d'une île éloignée de toute chaîne de montagnes, dont de vastes étendues d'eau salée lui coupent la communication, autrement que par une force artésienne, semblable à celle qui fait monter la boue, la naphte aux sommets des cônes boueux?

Les cratères artésiens de Fontan et de Taman sont pour moi des volcans qui déversent une eau pure, au lieu d'une vase épaisse, sulfureuse et bitumineuse.

Or, je me suis demandé souvent si cette propriété artésienne ne serait point produite par un procédé de l'argile feuilletée, qui absorbe l'eau de la mer, la décompose, la fait monter capil-

lairement? Car je ne puis croire à l'influence des pluies, pour remplir ces bassins, celui de Fontan étant précisément sur la partie la plus élevée du dos de pays.

Il existe une nappe d'eau douce quelque part et même à une certaine profondeur au-dessous du niveau de la mer : je ne citerai pour preuve qu'un fait dont chacun pourra prendre connaissance auprès de Kertche.

L'ancienne baie de Nymphée s'avançait jadis jusqu'à l'emplacement du village actuel de Tchourbache. Les maisons de M. Alexis Gourief sont bâties sur l'ancien fond desséché et plat de la baie, et il n'a pour eau douce que celle d'un puits excellent, qu'il a fait creuser sur le sol abandonné par la baie, et dont le niveau est bien au-dessous du niveau actuel de l'eau salée de la baie.

Un second entonnoir artésien beaucoup plus petit que le premier, s'ouvre à l'est du bourg de Taman, qui se trouve ainsi pressé entre les deux entonnoirs. Leur forme si singulière a fait supposer à Clarke que le plus grand était une *naumachie* ou amphithéâtre destiné à donner des combats maritimes (1) : il crut voir au fond vers le sud les ruines d'un temple grec que les ouvriers employés à construire la forteresse

(1) T. I, p. 542.

détruisirent, employant les chapiteaux, les colonnes, les inscriptions, à fonder des murs ou à faire de la chaux. Un grand édifice public non loin de là couvrait un grand espace de ses débris.

Les pentes des entonnoirs artésiens sont sablonneuses comme le fond. Du temps des Turcs, elles étaient couvertes de beaux jardins qui s'étendaient même jusqu'à la descente de Bougaze, à travers l'île, à 18 verst de distance. On ne pouvait rien voir de plus beau que ce produit de l'industrie turque qui aime les ombrages. Mais à peine Souvarof se fut-il rendu maître de l'île, que les jardins furent dévastés. Comme il n'y avait pas de forêts dans le voisinage, on les exploita comme des forêts et on se chauffa, on fit la cuisine pendant des années entières avec des arbres fruitiers.

Les cosaques, en prenant possession de l'île, ne firent pas mieux que les soldats, parce que personne n'avait intérêt à ménager ces restes de vergers qui étaient un bien communal. Le duc de Richelieu, qui vint à Taman dans une de ses tournées d'inspection, sauva heureusement le peu qui restait en le partageant, comme possession particulière, à quelques cosaques, qui dès-lors en prirent soin, et c'est ainsi que les deux ou trois petits jardins qui sont au sud, sur les

pentes du cratère artésien, ont échappé au sort commun (1).

Une circonstance fâcheuse a été le prompt résultat de ce vandalisme contre Pomone. Toutes les pentes sablonneuses, nues, réverbérées par un soleil brûlant, se sont désagrégées, et des sables mouvants se promènent au gré du vent sur l'espace nu qu'occupaient les jardins; ils s'avançent sur les bons terrains et jusque dans le bourg.

Dejà l'église de Taman, restée seule isolée au milieu de cette plage déserte, voit les sables s'amonceler autour de ses murailles qui ont sept à huit pieds de haut; les sables hardis n'ont pas été arrêtés et passent déjà par-dessus, empiétant sur le cimetière, et si cela continue, en peu d'années on ne verra plus rien ni du mur de clôture ni du cimetière.

Ce triste empiétement prouve que les beaux jardins de Taman, si cruellement ravagés, ne dataient pas seulement des Turcs, mais qu'ils remontaient à une haute antiquité. Car l'église de Taman fut fondée en 1022 par le duc Mtislav, qui après avoir aidé l'empereur de Constantinople à détruire la domination des Khazares en

(1) M. de Hablitz, *Description physique de la Tauride*, faite en 1785, deux ans après l'incorporation de la Crimée à la Russie, cite encore plusieurs fois les jardins et vergers de Taman.

Tauride, déclara la guerre aux Kassogues (Tcherkesses). Il vainquit leur chef dans un combat singulier, et en mémoire de cette victoire, il fonda cette église qu'il dédia à Notre-Dame (*Bojémater*) (1).

Si depuis 1022 l'église n'avait pas été entourée et défendue contre les sables mouvants par les jardins, elle aurait déjà subi depuis longtemps le sort qui la menace aujourd'hui.

Le toit de l'église, qui avance, soutenu par une colonnade en bois, met à l'abri des injures du temps les marbres de Phanagorie. C'est là que j'ai passé des jours entiers à les déchiffrer : j'y suis revenu à quatre reprises différentes, en été 1832, au commencement et à la fin d'octobre de la même année, et en juillet 1834. J'ai recopié plusieurs fois les mêmes inscriptions, pour être bien sûr de les avoir bien comprises.

Outre le lion et les inscriptions que j'ai décrites plus haut, j'y trouvai trois colonnes entières, ou fûts, de 9 à 10 pieds de long, en marbre rubanné bleu et blanc, avec deux chapiteaux imitant le style ionique, ornés de croix sur l'abaque, du travail le plus grossier.

Une stèle en marbre bleu et blanc, m'offrit

(1) Karamsin, II, 19, éd. all. Cette église fut changée en mosquée; les Russes, en 1794, lui rendirent sa destination primitive.

les restes d'une inscription qui ne pouvait présenter aucun sens.

Plusieurs tombeaux grecs en marbre blanc, étaient ornés de reliefs semblables à ceux de Panticapée, sous lesquels on lisait des fragments d'inscriptions. Là se trouvait aussi la belle dalle de marbre sur laquelle on lit en ancien slave l'inscription suivante : « Dans l'année 6576 (1065 de J.-C.) Indict. 6, le prince Gleb mesura la mer sur la glace : depuis Tmoutarakan jusqu'à Kertche, il compta trente mille cinquante-quatre sasches (toises) (1).

Le nom de Taman était alors *Tmoutorokan*, qu'on prononce *Tmoutarakan*, et que Constantin Porphyrogénète, dès le dixième siècle, écrivait *Tamatarcha*, disant que ce Castrum était bâti dans une île basse, qu'on appelait *Atech* (2).

P. Visconti, dans sa carte de 1318, écrit *Matreca :* Gratiosus Benincasa en 1480, *Matriga*, et d'autres géographes postérieurs, *Matuga*, *Matega*, *Matrega* (3).

(1) Pallas, *Voyage dans les gouv. mér.* t. II, p. 324 et vignette 24. Mémoire particulier du conseiller intime Alexei Mussin Puschkin sur cette inscription et sur l'ancienne principauté de Tmoutarakan, en russe. C. Ritter, *Vorhalle*, p. 218.

(2) *De adm. imp.* cap. XLII.

(3) Mémoire sur un nouveau périple du Pont-Euxin, par le comte J. Potocki.

Les Turcs l'appelaient *Taman*. Il se composait alors d'une ville et d'une forteresse, dont les Russes prirent possession en 1787, l'accommodant à leurs besoins; mais n'en trouvant pas l'assiette assez forte, et gênés par des ruines et des décombres, ils la rasèrent pour fonder la nouvelle forteresse de Phanagorie qui fut commencée en 1794.

L'ancienne forteresse se composait d'une enceinte bastionnée irrégulièrement, avec un fossé; elle s'appuyait d'un côté sur le rivage de la mer, et de l'autre sur le cratère artésien qui la défendait naturellement par le sud et par l'est. Une plate-forme carrée, espèce de citadelle, garnie d'artillerie, complétait la défense à l'est entre le cratère et la mer (1). La ville turque s'étendait sur l'espace qui restait entre la forteresse et l'entonnoir : il n'y en a plus de trace.

Taman est-il Korokandame? J'ai déjà affirmé le fait plus haut, en citant le texte de Strabon, qui ne s'explique qu'en plaçant ici le bourg antique. Maintenant il faut en trouver les ruines.

(1) Pallas attribue cette forteresse irrégulière aux Russes, qui la mirent en état en 1787. La ville même avait un grand retranchement, auquel il donne 2 ½ verst de circonférence, II, 311. Mais il est plus que probable que les Turcs avaient déjà une citadelle où les Russes construisirent la leur : les monnaies, les tombes, le style de construction, tout est turc.

Les voyageurs modernes ne voyant que les décombres turques, ont nié le fait, parce qu'ils ne trouvaient pas de vestiges plus anciens. S'ils avaient cotoyé les falaises qui bordent le rivage, leur opinion aurait changé, et ils auraient vu que toute la forteresse turque et la ville étaient fondées sur des débris plus anciens. Ici la glaise et les terrains de rapport, mêlés aux débris de poterie grecque, aux anciennes fondations, sont entassés jusqu'à une hauteur de 20 pieds, et à peine reste-t-il quelques pieds de terre vierge au-dessus du niveau de la mer.

La mer a rongé les falaises et a détruit une partie de l'ancien sol, comme elle a entraîné des lambeaux de la forteresse turque; c'est donc plus ou moins dans la mer qu'il faudrait chercher Korokandame.

Si l'on voulait nier le fait, je ne donnerais pour preuve qu'un ancien puits grec qui se dessinait, à moitié emporté, sur la falaise rongée par la mer dont il n'était distant que de 4 à 5 pieds. Or, il est contre toute saine raison de supposer qu'on ait creusé ce puits ainsi au bord du talus, et il est bien plus probable que quand on l'a établi, on a choisi un lieu beaucoup plus enfoncé dans les terres.

Je terminerai par une autre considération: si tant de générations de Khazares, de Slaves, de Tatares, de Turcs se sont empressées de concen-

trer leur principal établissement autour du cratère artésien, qui n'avait pas son semblable dans le reste de la Sindique, croira-t-on que les anciens habitants aient négligé un lieu pareil, l'un des plus avantageux, en face de Panticapée?

Excursion au cap Tusla. — Cygnes.

A 2 verst de Taman, en se rendant au cap Tusla, d'où part la *Iouchenaïa-kossa* ou *langue de sable du sud*, commencent les pics à polypiers, qui sont particuliers à la presqu'île de Kertche. Ils affectent les sommités, sans descendre dans les bas-fonds.

Deux autres lignes de ces pics courent plus au sud, parallèlement à la première, et se terminent aux caps *Kéchibouroun* et *Panaghia*.

Ces trois lignes de *pics à polypiers*, de même nature que ceux de Kertche, ne sont que l'extrémité des lignes qui sont en-deçà du Bosphore, et que la rupture du détroit a séparées en deux tronçons. Les lignes de Taman ne s'avancent qu'à 5 ou 6 verst dans l'île, et avec elles cessent le tertiaire et le quaternaire. Le reste de la presqu'île de Taman, avec les îles de Phanagorie, de Fontan, de Tyrambé, de Temrouk, ne sont que le produit des volcans de boue et des sources de naphte qui commencent dès que les pics à polypiers cessent.

La côte, du cap Tusla à Taman, présente une coupe de terrain intéressante (1); c'est la répétition de celle qu'on observe entre le Cap Blanc (Akbouroun) et Kertche, en face, sur la rive occidentale du Bosphore.

Sur les deux rives du Bosphore, la base du sol consiste en une *argile feuilletée* noire ou brune, à couches alternant avec des lits de ménilithes. Cette puissante formation ne présente que peu de pétrifications; elles sont entassées à de grandes distances dans des couches minces que j'ai désignées sous le nom de calcaire coquillier. Sur la rive d'Europe l'argile feuilletée se termine par sept couches de *gypse* alternant avec des couches de calcaire coquillier. Les nombreuses espèces de *troques* et d'autres fossiles, que jai recueillies, appartiennent à la formation tertiaire la plus ancienne, et me feraient croire que l'argile feuilletée est l'analogue de l'étage supérieur du calcaire à nummulites en Crimée.

Après l'argile feuilletée vient une puissante formation de *marne blanche* presque sans pétrifications, que je regarde comme l'équivalent de la marne blanche du reste de la Crimée. Sur

(1) Atlas, V[e] série, géologie, plans et coupes, Pl. 15, fig. 6 pour la côte d'Asie; fig. 1 et 2 pour la côte d'Europe.

la côte d'Europe, elle se termine par une *marne bleuâtre* gypseuse sur laquelle reposent des *bancs de gypse* de plusieurs toises d'épaisseur. Sur la côte d'Asie, c'est une *argile grisâtre*, dans laquelle paraît un lit de 10 à 12 pieds d'épaisseur de *fer carbonaté* et *phosphaté*, rempli de pétrifications, appartenant en grande partie à la classe des *Boucardes*, plus ou moins privées de leurs dents cardinales et latérales ; les autres espèces sont des *mytiles*, des *lymnées*, des *néritines*, des *paludines*, qui se retrouvent également dans les lits d'argile grisâtre (1).

Ce n'est que sur la côte d'Europe que paraît, au-dessus de ces formations, *le calcaire coquillier quaternaire* (calcaire de la steppe, pierre de Kertche).

Tout ce système tertiaire et quaternaire est couronné sur les deux rives, par des *pics isolés* construits en entier *par des polypiers*. Ces pics affectent les sommités des collines au haut desquelles ils se présentent par longues séries. Ils ne se trouvent jamais dans le fond des vallons (2).

Pendant que j'étais occupé de mon excursion au cap Tusla, en suivant toujours la ligne des

(1) *Mémoire sur la Crimée*, par M. de Verneuil.

(2) Comparez avec ce que j'ai publié sur ces roches isolées, *Conchyliologie fossile et aperçu géognostique du plateau Wolhyni-Podolien*, p. 17.

pics à polypiers, il me prit fantaisie de descendre vers le rivage pour en scruter les hautes falaises.

Déjà je n'avais plus que quelques pas à faire pour arriver au bord du talus, lorsque mes yeux furent fascinés par un spectacle fantastique : la hauteur de la falaise me l'avait caché jusqu'alors. Sur le long rivage du Bosphore s'ébattait une telle multitude de cygnes, que la mer en était blanche jusqu'à une grande distance. En se débattant ils poussaient un cri sonore, fortement accentué et légèrement modulé; je ne sais si c'est ce que je dois appeler le chant du cygne. Jamais je n'avais rien entendu de pareil, et cette mélodie lointaine servait de complément à ce magique spectacle.

Je restai comme pétrifié à cette vue, et les cygnes un instant ne parurent pas m'apercevoir. Mais tout à coup, comme si l'un d'eux leur eût donné l'éveil, je les vis se précipiter loin du rivage, et bientôt toute la longue bande blanche, ayant regagné le large, contitua ses jeux, pendant qu'une autre scène me mit dans une étrange perplexité.

Quatre chasseurs cosaques qui étaient aux aguets pour tirer sur les cygnes, sortent de leurs embuscades, et furieux courent sur moi, pour se venger d'avoir dérangé leur chasse et épouvanté les cygnes. Aux injures succèdent

les menaces, et lorsque je viens d'échapper à l'un d'eux qui me poursuit, un autre se présente devant moi et va m'assommer de la crosse de son fusil qu'il a déja levé sur moi. Mais avec la promptitude de l'éclair, je lui oppose mon grand marteau de géologue, que je tenais caché sous mon manteau. A la vue de cette arme inattendue, et de forme passablement pointue, mon cosaque recule, hésite, et je m'échappe pendant que ses camarades, qui cherchaient à m'atteindre, accourent à lui.

Il paraît que mon marteau fit son effet : ils me laissèrent aller en paix; mais aussi je ne mis pas beaucoup de temps à m'éloigner de ces pointilleux chasseurs.

En m'approchant de Taman le long du rivage, je vis les canards sauvages former une autre bande noire sur la mer, longue de plus d'une verst : le tour du bec blanc, paraissait seul comme des points brillants sur cette surface.

Les oiseauxde passage, cygnes, oies, canards, paraissent avoir fait du Bosphore une de leurs grandes stations pendant le mois d'octobre, jusqu'à ce que les frimats les chassent plus loin.

Bougaze. — Stébliefska.

Celui qui aura le temps de faire une excursion jusqu'à *Bougaze*, ne perdra pas sa peine, et

même s'il peut consacrer quelques jours à visiter tout le littoral méridional de l'île, il fera une riche récolte pour l'archéologie et la géographie ancienne : ce que j'ai vu m'en est garant. C'est la partie de la presqu'île qui a été la moins explorée.

La route de Bougaze traverse d'abord le dos de pays qui est au sud de Taman. Là, sur le sommet d'où l'on a une belle vue embrassant le promontoire de Iénikalé et le Koukouoba, se trouve un des laboratoires les plus actifs des phénomènes volcaniques. De tous les côtés on ne voit que cratères boueux, que sources sulfureuses et naphteuses, avec efflorescences salines : partout le sol présente des traces de déchirures anciennes ou récentes. Les volcans de boue de l'Assodagh ne sont qu'une continuation de ceux-ci qui sont disséminés sur une étendue de plusieurs verst en commençant à 2 ou 3 verst de Taman. L'un de ces volcans a fait éruption en 1828, avec inflammation de gaz hydrogène. Un autre se déclara peu de temps après mon départ, en avril 1835, avec jets de flammes et jets de fragments de terre qui s'élevaient à la hauteur de 30 ou 40 pieds. M. de Verneuil qui l'a visité en 1836, donnait au cratère un diamètre de 60 mètres (1).

(1) *Mémoire géologique de la Crimée*, p. 5.

A 10 verst de Taman, on atteint le sommet d'un autre dos de montagne, allongé, de 100 pieds d'élévation, embrassant par le sud le petit liman de Bougaze qui s'avance de l'est à l'ouest dans l'ancienne Sindique.

Par un beau jour, cette vue mérite qu'on fasse la course tout exprès pour contempler de là l'éperon dentelé du Caucase, qui se présente sous les mêmes aspects que de la mer, en face du cap Oussoussoup (1). La base est dépouillée de forêts. L'œil pénètre jusqu'à Anapa et l'on plane sur l'embouchure actuelle du Bougaze et sur les langues de terre qui la circonscrivent; le grand liman Sindique, aujourd'hui Kisiltache, aux eaux jaunâtres, s'étend à perte de vue; il est facile de voir que c'est une création récente, opérée par un long barrage qui n'existait peut-être pas du temps des Sindes et qui peut changer suivant l'influence de la mer et des vents.

Le versant méridional de cette longue montagne est bordé par une série de sources de naphte qui jaillissent dans des ravins ou bas-fonds creusés dans le pied de la montagne. Ces sources ont de $7^{\circ}\frac{1}{2}$ à 8° de température. L'eau de ces sources est jaunâtre et au fur et à mesure qu'elle monte, elle dépose une petite couche de

(1) Cap *Outriche*, carte de M. le capitaine-lieutenant Manganari, 1834.

bitume semblable à la résine d'une écorce de sapin sur l'eau.

Au milieu de ces sources s'agitent quelques petits cônes de boue qui jettent aussi du bitume.

La côte de la mer et du liman, depuis le cap Kichela, est bordée de ruines. On en indique une à Bougaze même et une seconde plus à l'ouest vers le cap. En dedans du grand liman Sindique, on en place une sur chacune des pointes qui ferment l'entrée du petit liman de Bougaze (1). Ce ne sera qu'avec un peu plus de loisir qu'on pourra décider à laquelle des anciennes villes nommées par Strabon et Scymnus, elles se rattachent : jusqu'à présent toute certitude est impossible.

Outre Korokandame et Apaturon dont j'ai déterminé la position, ces auteurs placent dans la Sindique Hermonassa, Gorghippie, Aborace et la capitale des Sindes.

Le texte de Strabon a été mal traduit jusqu'à présent. Il dit : « *Hermonassa* et *Apaturon* sont au-delà de l'Hypanis, dans la Sindique; il s'y trouve aussi *Gorghippie*; de même dans la Sindique, il y a la *ville royale des Sindes*, voisine de

(1) Dans les cartes des généraux Moukhin et Khatof, il est appelé *lac Tsikourofskoï* : les cartes mss. de MM. Stéven et Favre l'appellent *lac Soukour*.

la mer, et *Aborace.* » Telle est la traduction littérale.

Plus loin il ajoute : « Après Sindique et Gorghippie commence la nation des Achéens. »

Que devons-nous entendre par la Sindique? La question est facile à résoudre : la confrontation des textes de Strabon, Pline, Ptolémée, Arrien, etc., a prouvé que la résidence des rois des Sindes devait être placée dans le voisinage d'Anapa, où sont de grandes ruines d'où l'on a retiré plusieurs marbres curieux, dont quelques-uns concernent les rois du Bosphore : par conséquent à l'extrémité méridionale du liman de Sindique.

Il est clair alors que la Sindique ne comprenait pas seulement la portion de la presqu'île de Taman, qui est au nord du liman Sindique; mais qu'elle embrassait encore tout l'arc de ce liman dans lequel le Kouban n'avait pas son entrée principale comme à présent.

Gorghippie qui porte sur ses médailles la proue d'un vaisseau, devait être une ville maritime, et la seconde partie du texte de Strabon prouve qu'elle était dans le voisinage de *Sindique*, soit au sud auprès de la ruine entre le *Dirzoï* et l'*Ozéréiké*, ou peut-être dans la partie méridionale du liman Sindique.

Aborace appartenait aussi à cette partie de la Sindique.

Il ne reste plus qu'*Hermonassa* qui a dû être dans la presqu'île de Taman, et à bien examiner les textes, il est plus que probable qu'Hermonassa était le *Bougaze* d'aujourd'hui ou quelque ruine dans le voisinage. Pline la place à l'entrée du Bosphore, et Ptolémée la compte parmi les villes du Pont-Euxin, ce qui convient parfaitement à la position de Bougaze.

La position de Bougaze même, avec son fort et sa quarantaine, est des plus tristes, et quoiqu'on y ait trouvé des ruines, je préférerais celles de la colline qui est au centre du dos de pays qui sépare le liman de Bougaze de celui de Kisiltache (1). Là j'ai vu en passant, en octobre 1832, non loin du village ruiné de *Kormoussa*, les traces d'une ancienne ville avec des décombres, que visita Pallas en 1794. De là, le lac Aftanitz paraît par lacunes, et sans bornes comme la mer. Le pays est complétement dépouillé d'arbres, ce qui le défigure beaucoup; à le voir ainsi, on a peine à comprendre comment on a pu y placer des villes un peu considérables; mais le sol paraît si fertile que cette triste nudité disparaîtrait bientôt avec quelques soins.

(1) Le nom de *Kisiltache* (pierre rouge) lui vient des couches rougeâtres d'un calcaire coquillier qui sont visibles autour de la pointe qui sépare le liman de ce nom de celui de Bougaze.

En attendant, il ne semble pas que les cosaques de Bougaze aient le moindre penchant, la moindre sollicitude pour obtenir de beaux ombrages.

En passant par ce coin retiré de l'île, je me rendais à *Stébliefska*, qui est au nord du liman de Bougaze; je traversai le liman aux deux tiers de sa longueur sur une langue de terre sablonneuse; elle n'est pas plus large qu'une digue, et doit son existence en bonne partie aux travaux de l'homme, qui ne voulait pas faire long détour par l'extrémité du Liman.

La côte septentrionale du liman est presque déserte; néanmoins, on voit partout dans la campagne sans arbres, les traces des anciens sillons qui divisaient les champs de la population tatare qui a habité le pays avant les Russes. Leurs villages étaient *Abdé*, au bord du liman, à l'entrée d'un large ravin qui vient de l'Assodagh, et *Otiche*, sur l'emplacement duquel les cosaques ont bâti Stébliefska, l'un de leurs plus beaux villages. J'en trouvai la population aisée; les maisons sont plus commodes que dans les autres villages : l'intérieur m'a paru mieux meublé.

De Stébliefska, en se dirigeant vers le lac Aftanitz, le dos de pays est marqué aussi, à perte de vue, par les sillons d'anciens champs. Toute la contrée, d'ici jusqu'au Kouban, est très-fertile,

et présente un sol susceptible de la plus belle culture pour champs ou pour prairies.

C'est là qu'habitaient avant l'arrivée des Russes, les cosaques rebelles *Nékrassofs*, originaires du Don. Aujourd'hui le pays est presque désert malgré sa fertilité, et l'on n'y voit aucun village un peu considérable à l'exception de Titarofka, sur une baie du lac Aftanitz ; ce village tire un grand revenu de ses puits de naphte.

On dit que cette extrémité de la péninsule de Taman renferme aussi des ruines, et qu'on y a trouvé diverses antiquités et des inscriptions. C'est un nouvel encouragement pour le voyageur qui aura le loisir de parcourir cette contrée qui n'a encore été visitée par aucun amateur d'antiquités.

J'ai été généralement frappé de ne plus retrouver de tumulus dans ce que j'ai appelé l'*île Sindique*, j'en vis trois à l'ouest de Taman, en me dirigeant vers le cap Tusla, et deux ou trois entre l'ancien bas-fond du Kouban et Stébliefska.

Près des ruines de Bougaze et de celles voisines de Kormoussa, je n'en ai point remarqué non plus.

Ce caractère établit parfaitement la limite entre les *nations sindes* et les *colonies milésiennes*, et prouve que c'est avec d'autant plus de raison que j'ai placé ces dernières auprès des

groupes de tertres funéraires de Siennaïa et d'Akdenghisovka.

Bosphore cimmérien.

Je l'ai traversé cinq fois, tant en été qu'en automne. Par une fraîche matinée ou par une belle soirée de juillet, la course est délicieuse.

En laissant derrière soi Taman, chaque coup de rame vous rapproche d'un panorama immense qui devient de plus en plus lucide et distinct. Le Bosphore s'ouvre dans toute son étendue et l'œil en suit à perte de vue les longs et sinueux contours : rien ne ressemble à ce qu'on a vu. La côte de Taman crénelée de pics à polypiers, semble heurter les flots, et l'on ne soupçonnerait pas qu'une longue langue de sable en est la continuation ; elle est si basse qu'en passant à quelque distance, les huttes des pêcheurs qui sont élevées sur des pieux, dans la crainte d'une inondation, paraissent toutes nager sur la mer, spectacle des plus bizarres, à plusieurs lieues de la côte.

Bientôt le promontoire de Iénikalé se dessine plus nettement, avec le Koukouoba azuré vis-à-vis. L'onde est si pure, si paisible, que nos douze matelots sont obligés de se mettre à la rame, et dans les moments de repos, je regarde avec cu-

riosité le fond verdâtre de la mer et les champs de plantes marines qui le tapissent.

Enfin, l'on peut reconnaître chaque objet sur la côte d'Europe; nous passons en face du chenal du Bosphore qui s'encombre malheureusement d'une manière sensible. Il n'y a plus que les bâtiments qui tirent 12 pieds d'eau (1) qui puissent entrer dans la Mer d'Azof, et cependant lors de la prise d'*Azof* par Pierre-le-Grand, l'on sait qu'il est entré dans cette mer des corvettes de 40 canons, ce qui est impossible maintenant (2).

Le chenal longe de très-près Iénikalé dont la forteresse turque se reflète dans les flots, ainsi que le phare perché sur des rochers qui forment arrière-plan.

Dès-lors les objets se succèdent rapidement. L'horizon de cette côte d'Europe surprend encore plus que celle de Taman, par la crénelure à perte de vue des collines : là les pics à polypiers avec les tumulus se confondent de telle sorte que l'œil ne peut en faire la distinction.

Bientôt la chaloupe salue l'entrée de la rade de Kertche, et le cap *Akbouroun* au sud, en se

(1) Quand le vent du sud souffle, l'eau monte d'un pied, et la passe a 13 pieds de profondeur.

(2) Voyez la carte du Bosphore pour les sondes, Ire série, géographie, Pl. 2.

détachant petit à petit, étale sur son dos sept tumulus énormes, et sur ses hautes falaises l'immense série de ses couches blanches et noires de marne et de schiste (1).

L'éboulement d'un roche à polypiers qui a couvert de ses débris la falaise et encombré le rivage, masque la *Batterie de St.-Paul* qui défend la passe en face de la *Pointe du Sud.*

Au nord de la rade, d'autres roches que longe la chaloupe, et dont j'admire les formes rongées et caverneuses, battues sans-cesse par les flots, marquent l'assiette de l'antique *Myrmekium* que l'on reconnaît aisément à un tumulus écrasé, couronné d'un pavillon : c'est celui de la quarantaine dont les vastes bâtiments neufs et blanchis ressemblent à une petite ville. Destinée à remplacer toutes les quarantaines de la Mer d'Azof, son développement est devenu nécessaire, et dans cette saison on peut à peine compter la foule des vaisseaux qui chargent ou déchargent en quarantaine ou qui attendent le temps d'être admis à la libre pratique. Un *brandwacht* marque la limite de la rade, et chaque soir, chaque matin, saluant les échos d'un coup de canon, ouvre et ferme la navigation.

Cependant mon regard avide qui s'égare au milieu des poupes, des voiles et des pavillons de

(1) Voyez V^e série, Pl. 15, fig. 3, 6, et 7.

toutes couleurs, cherché quelque chose de plus encore.... Car si rien n'a changé sur le Bosphore Cimmérien la porte de la Mer d'Azof, si les flots verts portent avec le même orgueil les pesants navires sur leur sommet brillant, si les dauphins jouent encore comme autrefois sur les vagues, si la trombe élancée pend à la nue, sillonne l'onde amère et effraie les fragiles esquifs qui plient leurs voiles; si la brise légère apporte jusqu'ici les cris sauvages des matelots, pourquoi ne puis-je distinguer la capitale du Bosphore, *Panticapée*, qui mirait fièrement dans les flots ses maisons nombreuses bâties en amphithéâtre, sur la large croupe d'une montagne couronnée d'une acropolis? Je vois bien la montagne; mais elle est dépouillée et couverte de ravins; ses flancs sont tristes et nus : quelques pointes blanches marquent les tombeaux modernes qui hérissent son sommet. Mais quel est ce rocher bizarre, qui en marque la sommité? demandai-je à un matelot. — C'est le fauteuil de Mithridate.... Voilà donc tout ce qui reste de visible de l'antique Panticapée!

Seulement, aussi loin que la vue peut se porter, des champs, des allées de tumulus semblent couvrir le sol ondulé qui circonscrit le fond du port : on dirait que tous les morts sont venus chercher un asile sur ces coteaux desséchés et sans verdure.

Là, entre la montagne de Mithridate et les longues lignes des tombeaux, une ville nouvelle se courbe sur le rivage...... C'est *Kertche*, qui semble le hameau des gardiens d'une nécropole.

Ainsi me parut Kertche en été en 1832 et en 1834.

En octobre, la scène avait changé; la nature était sérieuse; des nuages plats recouvraient la vastitude du Bosphore dont l'animation venait d'une autre source. Les oiseaux de passage en couvraient les flots au long et au large, et notre chaloupe passant au travers des immenses troupes de canards et d'oies sauvages, en faisait soulever des vols pesants et continuels qui, effrayés par notre voisinage, allaient plus loin derrière nous s'ébattre sans craindre d'être troublés.

On ne traverse pas quand on veut le Bosphore; il est des saisons où l'on peut attendre huit jours à Taman, avant que la mer le permette. Le duc de Richelieu revenant un jour d'une de ses courses d'inspection, fut retenu lui-même pendant plusieurs jours, et lassé d'attendre si longtemps, prit le parti de faire le tour de la Mer d'Azof par Novo-Tcherkask pour retourner à Odessa.

Un ambassadeur de Suède étant à Kertche, voulait à tout prix passer le Bosphore, pour aller en Asie; mais le vent lui fut si contraire,

qu'il ne put jamais aborder la côte de Taman, et que pour pouvoir dire qu'il avait été en Asie, il fut obligé de se contenter de mettre le pied sur la langue de terre sablonneuse du cap Tusla.

Kertche moderne.

Kertche, ou plutôt *Ghersète*, est le nom turc du château que les géographes des quatorzième et quinzième siècles appellent *Bospro*, *Vospro* et *Pandico* : il fut bâti selon toute vraisemblance par les Génois sur la plage du port de Panticapée, au pied de la montagne qui en portait les ruines.

Lorsque les Russes en prirent possession en 1771, 5 à 600 chaumières entouraient le château construit en moëllon, sur un plan circulaire avec des angles saillants : les nouveaux maîtres détruisirent la plupart des maisons, et cherchèrent à donner quelque relief à la forteresse en y ajoutant un ouvrage en forme d'étoile, revêtu de pierres de taille, pour défendre le port. Mais ce fut inutilement ; quelle importance pouvaient avoir des fortifications que la montagne de Mithridate dominait comme une tour? Kertche fut donc condamné à l'oubli et à la pauvreté. La forteresse de Iénikalé, dans une position plus opportune, eut le pas sur Kertche,

dont on ne fit aucun cas jusqu'à ce que, en 1821, l'empereur Alexandre, appréciant sa position commerciale, le déclara port maritime et l'éleva au rang de ville d'arrondissement.

Depuis cette époque, Kertche a fait de lents progrès; insensiblement sa population s'est augmentée : quelques particuliers sont venus y fonder des établissements de commerce, et y bâtir des maisons commodes. On s'est habitué à ce petit gouvernement dans lequel on a compris Kertche comme chef-lieu avec Iénikalé et 13,000 arpents de terre qui forment la pointe orientale de la presqu'île de Kertche (1).

Cependant cette nouvelle création aurait langui encore longtemps, si une nouvelle mesure, déjà proposée depuis 40 ans par Pallas (2), n'était venue donner un nouvel essor à son commerce et ajouter à son importance.

Sur la proposition du général-gouverneur de la Nouvelle-Russie, comte Vorontsof, la quarantaine de Kertche fut, en 1833, déclarée quarantaine générale pour la Mer d'Azof, et aucun bâtiment ne put plus passer le Bosphore sans avoir fait sa purification à Kertche. Cette mesure

(1) Voyez les limites de ce petit gouvernement marquées sur la carte du royaume du Bosphore, Ire série, pl. 2.

(2) Pallas, *Voyages dans les gouvernements méridionaux*, II, p. 298. Qu'on lise ses réflexions laissées pendant 40 ans dans l'oubli.

était sage, quoiqu'elle ait été désapprouvée par les habitants de Taganrog et de Théodosie, qui n'ont pas vu sans jalousie Kertche devenir nécessairement un grand entrepôt de commerce. En effet, sans compter qu'on simplifie singulièrement les choses, qu'on réunit toutes les administrations sur un seul point, qu'on économise employés, peines et argent, le local de Kertche est bien plus propre à être une quarantaine que celui de Taganrog. A Kertche tous les vaisseaux sont sous la vue et à portée de la plus stricte surveillance; d'ailleurs le port est bon et sûr; tandis qu'à Taganrog, le port n'est qu'une rade ouverte, et que plusieurs vaisseaux sont obligés de faire quarantaine à 15 verst de la côte, la mer étant si peu profonde que les vaisseaux ne peuvent l'aborder de plus près, et que les chargements doivent se faire péniblement au moyen de bateaux.

En 1834, l'exécution du nouvel ordre de choses n'avait pas encore exercé son influence d'une manière sensible sur le commerce de Kertche. Cette ville, placée à l'extrémité de la presqu'île n'a aucun débouché dans la Crimée, et les Tatares de la presqu'île ne livrent rien jusqu'à présent à l'exportation. La consommation de la Crimée serait même plus considérable, que Kertche n'y serait pour rien. Eupatorie et Théodosie lui seront toujours préférés. La destinée

de Kertche est de devenir le grand entrepôt du midi de la Russie, par Taganrog et par le Don, et celui du nord du Caucase par le Kouban.

Malheureusement le dépit des négociants de Théodosie et de Taganrog les empêche de voir les fruits qu'ils peuvent retirer de cette nouvelle organisation, et d'établir des comptoirs à Kertche. Ceux de Taganrog luttent et espèrent forcer le gouvernement à remettre les choses sur l'ancien pied, ce qui est impossible. Taganrog conservera toujours l'entrepôt du commerce de la Sibérie, des bois, du fer, du blé; mais cette ville n'aura jamais un port ni une bonne quarantaine.

En 1834, l'on comptait qu'il arrivait annuellement à Kertche directement, ou avec destination pour la Mer d'Azof, 400 bâtiments; le cabotage comptait cinq cents arrivées et six cents départs.

La branche d'industrie la plus en vogue est la pêche : on prépare au printemps jusqu'à deux millions de harengs, qu'on exporte en grande partie dans le midi de la Russie. La pêche des esturgeons et la préparation du caviar sont une grande branche de revenu.

Un autre article qui entre dans le commerce de Kertche est le sel, dont on exporte annuellement 80,000 quintaux tirés des lacs d'Opouk et de Tchokrak ; il est destiné à la Russie méri-

dionale. On a le projet d'en établir des entrepôts à Bérédiansk au nord de la Mer d'Azof, et d'y prendre en retour les blés de la petite Russie; car le paysan qui vient à vide chercher du sel, sera bien content de pouvoir gagner quelque chose en amenant le blé; cela ne lui coûtera qu'un détour d'une centaine de verst, au lieu d'aller à Tonki. Les négociants de Kertche auront ainsi des magasins de blé pour les chargements des vaisseaux dont les deux tiers viennent sur lest; les capitaines trouveront un grand avantage à prendre leur cargaison à Kertche plutôt que d'aller à Taganrog, d'autant plus que ce blé ne reviendra pas plus cher aux négociants de Kertche que celui de Taganrog.

En 1787, avant la prise de possession de la Russie, Peyssonel estimait la population de Kertche de 3 à 4,000 âmes. Elle a diminué considérablement depuis. Aujourd'hui Kertche et Iénikalé ont ensemble 2,820 habitants répartis dans 682 maisons.

Vu son inutilité, on a démoli la forteresse qui a été remplacée par une grande place formant un polygone régulier; elle est bordée tout autour par une rangée d'arcades qui permettent une libre circulation à couvert, en temps de pluie.

Il n'est resté qu'une tour qu'on a ménagée près du rivage, comme seul témoin du monument qu'avait érigé le moyen-âge.

L'ancienne église que renfermait la forteresse se trouve en dehors du plan de la place. Ce temple peut passer pour l'un des plus rares monuments de Kertche, tant il est antique : il mérite une petite description pour les amateurs d'architecture sacrée (1).

Le plan de l'église est une croix dont les transepts sont très-courts, et dont par conséquent les bas-côtés sont très-étroits. Ce n'est pas la croix grecque proprement dite. Le centre de la croix est éclairé par une coupole très-élevée. Quatre colonnes de marbre imitant l'ordre corinthien, disposées en carré régulier, la supportent; leurs bases avec une partie du fût sont enfouies sous le niveau du pavé; près de terre, elles ont 1 pied $\frac{5}{4}$ de diamètre : l'espace qui les sépare est de 12 pieds. Sur la tête de chaque colonne s'élève un pilier carré, deux fois plus haut que la colonne qui, avec son chapiteau, n'a que 10 pieds $\frac{1}{2}$ d'élévation au-dessus du sol.

Ces quatre lourds piliers, qui semblent écraser les quatre minces colonnes, contrebutent les arcades en plein cintre et les pendantifs qui portent la haute coupole éclairée par huit fenêtres.

On ne peut rien voir de plus sombre et de

(1) Mon Voyage, t. I, p. 405.

plus étroit que l'intérieur de ce temple qui semble aller chercher aux cieux sa lumière : il existe entre les mesures de plan et d'élévation une telle disproportion, qu'on peut dire qu'elle est d'un tiers en comparaison de Pitzounda.

Telle est la description du plus ancien temple byzantin de la Crimée : la date de sa fondation est gravée sur une des colonnes; elle est de l'an 6225 d'Adam (757 de J.-C.).

L'architecture dégénérée sous les Justiniens et ses successeurs, en s'éloignant de plus en plus des beaux modèles de la Grèce, s'était créé un nouveau style d'architecture sacrée en rapport avec les besoins du christianisme, et par conséquent toujours moins semblable aux anciens édifices grecs. Ce style nouveau, originaire de Constantinople, prit le nom de byzantin : tous les pays qui bordaient la Mer Noire l'imitèrent. La coupole devint nécessaire au culte, et sa lumière éclairant la table des agapes ou l'autel, semblait la lumière divine qui descendait du ciel.

La coupole primitive fut très-étroite et n'eut rien de hardi que sa hauteur; témoin le dôme d'Etchmiadzin, le plus ancien temple chrétien que je connaisse.

Adopta-t-on d'abord la colonne pour supporter la coupole, ou y eut-il passage en faisant usage du pilier carré plus lourd, plus solide? Les églises d'Etchmiadzin, de Ste.-Ripsimé à Vagar-

chabad, de Pitzounda, de Nakolakévi, etc., qui datent des quatrième, cinquième et sixième siècles, semblent prouver en faveur de cette seconde hypothèse.

Mais bientôt devenu plus hardi, on remplaça le pilier par la colonne qu'on emprunta à quelques ruines de temple grec. On purifia ces monuments du paganisme en taillant des croix sur les fûts, sur les chapiteaux; on imita ce singulier mélange lorsqu'on construisit une nouvelle église; toutefois, on le fit si grossièrement, qu'à peine put-on bientôt reconnaître l'ordre qu'on avait voulu imiter au milieu des croix qu'on avait prodiguées sur les faces et sur les angles.

Ainsi prit naissance le style byzantin; la Crimée, si voisine de Constantinople, fut des plus influencées par ce style, et il n'est pas de ruines où l'on n'en retrouve des traces. J'en ai déjà signalé des fragments qui appartenaient vraisemblablement à Phanagorie et à Taman. Nous verrons plus tard toutes les églises de Kherson bâties dans ce style, de même que celles d'Aïthodor, d'Aïoudagh. Kertche en eut plusieurs : j'ai remarqué parmi les morceaux de marbre qui sont déposés dans le musée de Kertche, un chapiteau ionique, portant une croix sur l'abaque, d'un mauvais travail, et un autre chapiteau corinthien d'un assez mauvais goût, avec deux

croix sur les faces; voilà déjà les indices certains de deux autres églises.

Le marbre qui fut en vogue à cette époque est d'un grain saccharoïde; il est blanc, rubanné de bleu, par grandes bandes. J'ignore où pouvait en être la carrière qui ne devait pas être éloignée de Constantinople. Il paraît même qu'il y avait à cette carrière une fabrique en grand de colonnes et d'ornements que l'on exportait dans tout le pourtour de la Mer Noire : car j'ai remarqué que c'est principalement dans tous les ports de mer célèbres à cette époque, que l'on trouve des traces d'églises ornées de ce marbre.

Celui qui fut en usage avant la fondation de Constantinople était différent ; les deux espèces les plus usitées étaient le marbre blanc de Paros, dont on voit des fragments qui appartiennent à tous les siècles, inscriptions, lions, tombeaux, et le marbre brouillé de bleu ou de gris et de blanc, le *cipolino* des Italiens (1). Cette dernière espèce eut un usage plus restreint que la première. Je n'ai vu, parmi les inscriptions d'Olbia, aucun monument de ce marbre; les Boristhénites se servirent d'un marbre blanc ou d'un marbre gris. Le marbre brouillé de bleu, de blanc, de gris, semble avoir été exclusive-

(1) Clarke, *Voyage*, etc. I, 546; éd. franç.

ment en usage dans le Bosphore; on l'a adopté pour la majeure partie des inscriptions des Pairisades, des Leucon, des Spartocus. Les marbres de la résidence de Skilouros, près de Simféropol, sont aussi de cette espèce.

Plus tard, sous la domination romaine, le marbre blanc eut le dessus sans faire oublier complétement l'autre. Alors le marbre blanc rubanné de bleu prit la vogue, et après la construction de Constantinople et l'établissement du christianisme sur les côtes de la Mer Noire, il devint presque exclusif. Ce n'est point qu'on ne l'ait pas connu plus tôt, car il était déjà employé longtemps auparavant comme le prouve une inscription du règne de Pairisade II.

Pour en revenir à l'église de Kertche et en terminer la description, j'ajouterai que son portique avec la tribune, n'a que la largeur de la grande nef et qu'il est ouvert de trois côtés par de hautes arcades. La tribune est éclairée par une grande fenêtre carrée.

Je ne puis certifier que l'église n'ait pas subi quelque changement depuis sa fondation; il faudrait l'étudier plus à loisir que je n'ai pu le faire, occupé tout entier comme je l'étais par les souvenirs de Panticapée, qui sont venus prendre place jusque sur les murs du temple où l'on en a scellé plusieurs pour les sauver de la destruction. Pallas les a publiés.

Non-seulement on a élevé le pavé de l'église, qui cache les bases des colonnes, mais on a été obligé de pratiquer plusieurs degrés pour descendre à la porte latérale du nord; c'est le sort de tous les anciens édifices qui ont su braver les siècles, mais qui n'ont pu échapper aux envahissements des décombres. Des morceaux de soubassement et de frise en marbre servent de degrés.

Panticapée.

M. Mouraviev Apostol (1) a déjà démontré combien était absurde l'idée de Pallas de transporter les ruines de Panticapée du côté de Iénikalé. La description que Strabon donne de sa position est si claire qu'on ne peut s'y méprendre. C'était une longue montagne dont le fond d'une baie du Bosphore baignait le pied. La tradition lui a conservé le nom de montagne de Mithridate. La ville, bâtie sur l'extrémité de la montagne, était étagée tout autour de sa croupe en demi-cercle dont les deux bouts se prolongeaient sur les flancs (2).

La sommité la plus élevée et la plus rapprochée de la mer était occupée par l'acropolis disposée

(1) *Reise durch Taurien*, 1820, p. 206.
(2) Voyez le plan de Panticapée, Atlas, Ire série, pl. 2.

en polygone irrégulier, dont l'emplacement se reconnaît parfaitement aux fossés et même à quelques parties des murailles construites en gros quartiers de calcaire de Kertche.

A l'acropolis était adossée la ville fortifiée en forme de carré long dont l'acropolis occupait l'angle S. E.

La muraille dans son circuit n'embrassait que le sommet et le versant septentrional de la montagne de Mithridate. Le côté méridional ne paraît pas avoir été jamais fortifié, quoiqu'on y trouve des traces nombreuses de fondations d'édifices. Une des faces, longue de 220 toises, partant de l'acropolis et suivant les irrégularités du bord méridional du faîte de la montagne, défendait la ville au sud. Un fossé ajoutait encore à la force naturelle de la muraille : il se prolongeait autour de l'acropolis; mais entre elle et la ville, il n'y avait qu'un mur sans fossé.

A l'angle S. O. prenait naissance la muraille de l'ouest, aussi longue que la première. Après avoir traversé le sommet de la montagne, elle descendait jusqu'au fond de la vallée. Le troisième côté, celui du nord, perpendiculaire au second, longeait le bas-fond, en se dirigeant vers le port qui était compris en partie dans les fortifications par la quatrième muraille de l'est. Celle-ci descendait de l'acropolis en biai-

sant par une pente roide, et allait sans doute aboutir au môle dont M. Stempkovsky a fait mesurer sous la glace le tronçon qui n'est pas encore ensablé, et qui a 160 sagènes de long (1).

Il est probable qu'à l'époque où Panticapée avait la forme que je viens d'indiquer, la baie se prolongeait beaucoup plus avant dans les terres. Sans parler de la disposition des groupes de tumulus qui semblent faire cercle autour de l'ancienne baie, il n'y a qu'à voir les attérissements du sol, sa nature fangeuse et limoneuse, son niveau qui est presque l'égal de celui de la mer, et l'absence de toutes constructions sur cet espace, pour croire la chose très-possible.

D'ailleurs la baie de Kertche ne peut pas avoir été plus privilégiée que toutes les autres baies du Bosphore, et que celle, entre autres, qui, au sud de la montagne de Mithridate, formait un second port, dont il ne reste aujourd'hui qu'un lac salé, qu'une plage couverte de *Peganum harmala*, et qu'une large barre de sable,

(1) Strabon, liv. VII, dit : « La ville de Panticapée est une colline habitée tout autour dans une circonférence de 20 stades. Cette ville possède à l'est un port et une rade, avec des arsenaux de marine (νεωρια, où l'on conservait les vaisseaux à sec avec leurs agrès) pour trente vaisseaux. Elle est défendue par une acropolis fondée par les Milésiens. » On voit qu'il fait la distinction du port fortifié et de la rade ouverte.

que la mer envahit dans ses tourmentes, refoulant ses ondes par-dessus jusque dans le lac. L'on peut donc dire que dans l'antiquité la montagne de Panticapée était baignée de trois côtés par la mer.

Telles étaient l'acropolis et la ville fortifiée du temps des colons milésiens, des rois Leuconides et des successeurs de Mithridate. Le principal faubourg s'étendait depuis le môle, le long de la mer, au pied de la montagne, jusqu'au port du sud.

Au milieu des immenses tas de débris qui couvrent l'enceinte antique de la ville, l'on voit encore les traces des principales rues qui aboutissaient aux principales portes de la ville. Il serait impossible de distinguer au milieu des décombres, un seul indice un peu complet d'un bâtiment. Des fouilles largement entreprises pourront seules permettre de retrouver les palais de Panticapée.

Parmi les rues, l'une des plus reconnaissables est celle qui menait du port à l'acropolis où elle aboutissait à la porte principale et, je crois, unique de la forteresse.

En examinant attentivement la place qu'elle occupait et qui ne prenait qu'une face de 45 pas de long du polygone irrégulier, il m'est venu dans l'idée que les médailles de T. J. Reskouporis qui représentent une porte de ville en

plein cintre avec deux tours couronnées de trois créneaux, pourraient bien n'être que le dessin de cette entrée que ce roi fit peut-être reconstruire. J'ai confronté le dessin avec le plan des localités, et il se trouve que tout correspond jusqu'aux détails de la distribution. Car en observant bien la porte, on voit qu'elle n'était pas pratiquée au milieu de ce côté du polygone, mais plus à droite, de façon que le côté gauche offrait plus d'espace; c'est ce qu'on remarque aussi sur les dessins de plusieurs médailles, qui, outre la tour, offrent encore le prolongement et l'angle de la muraille, ce qu'on ne voit jamais à droite où la tour manque quelquefois (1).

Au reste, voici quelques chiffres qui expliqueront ma pensée.

Longueur du côté du polygone, 100 pieds.— Angle de la muraille, 20 pieds.—Tour, 30 pieds. Porte, 20 pieds. — Tour, 30 pieds.

Passé la porte de l'acropolis, la rue se prolongeait tout au travers, en se repliant sur elle-même pour ménager la pente et menait directement au pied du pic à polypiers qu'on appelle

(1) Je possède deux médailles de T. J. Reskouporis avec ce type : M. de Koeppen, *Nord-Gestade des Pontus*, en a publié une, Pl. I, fig. 2 et 3. On voit sur la porte du revers de celle de M. de Koeppen, une statue équestre, dont on retrouverait peut-être des fragments si elle était en marbre.

Fauteuil de Mithridate, et qui occupe la partie la plus élevée de la forteresse. La base est enterrée sous des tas de décombres : tout le rocher a été taillé (1); mais c'est à la face qui regarde l'ouest qu'on avait mis le plus de soin. On y avait excavé une niche de 8 pieds de large, avec des degrés, pour y placer sans doute une statue : c'est à cela qu'on a donné improprement le nom de *Fauteuil*.

Au reste, il paraît que le rocher n'était qu'une partie d'un antique édifice dans lequel on l'avait compris; on en reconnaît la forme par les fondations de murailles qui l'entourent par l'O., le N. et le S.

Si j'attribue une destination religieuse à ce monument, je suis justifié par les fouilles que M. de Scassi a entreprises au pied du rocher, en suivant les indices de la rue principale; c'est là qu'il a trouvé le beau torse de la statue de Cybèle de grandeur colossale, en marbre blanc avec des bandes bleuâtres, l'un des plus beaux ornements du musée auquel M. de Scassi en a fait don. Des frises et des corniches en marbre viennent de la même fouille.

J'ai dit plus haut que *Cybèle*, *Rhéa*, *Astarté*, *Astara*, *Vénus Uranie Apaturienne*, n'étaient que différents noms de la même divinité, qui

(1) Voyez titre de la IVe série.

paraît avoir été apportée sur les rives du Bosphore par les colons de l'orient et que trouvèrent les colons milésiens qui l'adorèrent à Panticapée sous le nom de *Mère phrygienne* (μητερ φρυγία), comme on le voit dans l'inscription suivante (1). « Sous le règne de Pairisade, fils de Spartocus, Estiaia, fille de Ménodore, prêtresse, a érigé (cette statue) à la *Mère phrygienne.* » Cette inscription, gravée sur un grand cube de marbre brouillé de gris, de bleu et de blanc, serait de 284 ans avant J.-C., époque à laquelle Pairisade II monta sur le trône du Bosphore.

Les colons milésiens trouvèrent peut-être déjà un temple ou une chapelle de cette déesse sur le sommet de la montagne, et ils continuèrent de l'y adorer. Ceci était dans les mœurs, et les acropolis n'étaient, à dire vrai, que les murailles qui défendaient le *palladium,* la divinité protectrice du pays, dont le temple inspirait au loin le respect.

On ne voit pas la tête de Cybèle sur les monnaies de la ville de Panticapée, mais bien sur celles de plusieurs rois, entr'autres de Reskouporis Ier, de Mithridate III, de sa femme Ghépaipyris, et de T. J. Reskouporis : les numismates lui donnent le nom d'*Astarté* ou d'*Astara,*

(1) Elle a été trouvée à Kertche pendant l'automne de 1833.

qui est, comme je l'ai dit, synonyme de Cybèle.

Je crois que c'est encore à Cybèle qu'il faut rapporter l'inscription suivante, de plus de 500 ans postérieure à la première (1). « Chrestion, fils et petit-fils de Sala, princeps (dignité romaine), a élevé cette statue en *ex-voto* à la déesse Vénus Uranie Apaturie, la passionnée (μεθυση), l'an ϑλφ (539) du Bosphore (242 de J.-C.), au mois xandique. » Elle date donc du règne de Reskouporis IV, qui vécut du temps de l'empereur Gordien.

Je ne sais si c'est à la même divinité qu'il faut attribuer deux autres inscriptions trouvées à Kertche, et où il n'est fait mention que de Vénus sans autre épithète. L'une est de « Eisias, fils de Léloptixos de Byzance, qui érige une statue à Vénus (αφροδιτη) sur le tombeau de son frère Phrasidème (2). » Elle est sur un piédestal de marbre blanc. L'autre ne contient que ces mots: « Aristion, fils d'Aristophon, à Vénus (αφροδιτη) (3), » gravés sur un grand piédestal

(1) Trouvée à Kertche en 1827, gravée sur un socle de marbre blanc rubanné de bleu, long de 2 pieds 3 pouces, haut de 5 pouces. Publiée par M. Boeckh, *Corpus Inscrip.* n° 2109, *b*.

(2) Publiée par Boeckh, *l. c.* n° 2108, *g*. Les lettres sont de l'époque des Pairisades, mais mal gravées.

(3) Publiée par Waxel, n° 14, et par Pallas. Elle a été transportée à Taman où je l'ai vue.

où l'on avait ménagé un grand creux pour y placer la base de la statue.

Selon toute vraisemblance, les colons milésiens avaient associé à la Mère phrygienne, dans l'acropolis, le culte d'une divinité qu'ils avaient apporté avec eux, celui de *Cérès Thesmophore* ou *Législatrice*, la déesse des mystères d'Eleusis. C'est ce qui paraît par la moitié d'un autel circulaire de Cérès, qui a aussi été trouvée par M. de Scassi dans ses fouilles de l'acropolis, et qu'il a donnée au musée de Kertche, où j'ai relevé le dessin publié dans mon Atlas (1). Je reviendrai sur ce monument en parlant des vases tumulaires de Panticapée. Je ne citerai qu'une inscription qui prouve que Cérès avait un temple à Panticapée : quoique mutilée, on y lit : « . . . . . , femme de Démosthènes, a érigé ce monument à *Déméter Thémophore*, sous l'archontat de Spartocus, fils d'Eumêle (2). »

(1) Voyey Atlas, IVe série, pl. XVII, fig. 1.

(2) Cette inscription a été trouvée à Kertche, dans l'été de 1824, par M. de Blaremberg qui l'a donnée au Musée. J'ignore si elle provient de ses fouilles sur le sol de l'acropolis. Elle est gravée sur un socle de marbre brouillé de bleu, de gris et de blanc, long de 1 pied 2 pouces, haut de 7 pouces. Elle a été publiée par Boeckh, *Corp. inscr.* n° 2106. J'aurais pu ajouter une seconde inscription, si son origine était certaine. Koehler prétend qu'elle a été trouvée à Kertche, et M. de Koeppen dit qu'elle vient

Ce Spartocus IV, père de Pairisade II, régnait de 304 à 284 avant J.-C.

L'intérieur de l'acropolis, qui avait 100 toises dans tous les sens, permettait facilement l'érection des deux sanctuaires de Cybèle et de Cérès, et il restait encore assez de place pour y loger des prêtres, une garnison, et pour y construire un palais à Mithridate, qui est venu y mourir. L'acropolis d'Athènes n'offrait guère plus de place que celle de Panticapée.

Le plateau de la montagne renfermé dans les murailles de la ville a été aussi décoré de palais et peut-être de temples, car plusieurs rochers à polypiers qui sont semés çà et là ont été taillés comme le Fauteuil de Mithridate. Les inscriptions et les médailles de Panticapée nous révèlent d'ailleurs plusieurs autres cultes à côté de ceux de Cybèle et de Cérès.

L'anthologie parle d'un temple d'*Esculape* où l'on conservait le vase d'airain qu'une gelée rigoureuse, éprouvée sur le Bosphore, fit

d'Anapa, *Nordg. des Pont.* p. 77; quoi qu'il en soit, la voici : « Aristonique, prêtresse de *Déméter* (Cérès), fille de Xénocrite, en l'honneur de sa propre fille *Démétries*, a érigé (cette statue) à *Déméter*. » Elle est gravée sur un piédestal marqué d'un enfoncement pour porter une statue. Publié par Boeckh, *Corp. insc.* n° 2108.

rompre subitement (1). Clarke suppose que ce temple a été remplacé par l'église grecque que j'ai décrite. On n'a retrouvé que la statue de ce dieu, en marbre de Paros, sans tête et passablement mutilée. J'ignore si c'est ce torse ou celui d'Hercule qui vient des fouilles de M. de Blaremberg sur le sol de l'acropolis, et qu'il a déposé au musée de Kertche.

Hercule, qui paraît souvent avec ses emblêmes sur les médailles de la ville de Panticapée, y avait aussi un temple; le torse de la statue a été retrouvé et déposé au musée.

Une inscription fait présumer que T. J. Sauromates avait placé une statue dans le temple de *Mars* (2).

Une autre inscription parle de *Bacchus* : « Sous le règne de Spartocus, fils de Pairisade, Aglaas, fils d'Hercule, à *Bacchus* (Dionysius) (3). »

(1) *Anthologia Brunck*, vol. II, p. 234, et Clarke, *Voyage*, II, p. 27, éd. fr.

(2) Trouvée à Kertche en 1828. Boeckh. *C. I.* n° 2108, *b*.

(3) Trouvée en 1833 à Kertche; gravée sur une base en calcaire moëllon, de 2 pieds de long, de 10 pouces de haut, avec un creux pour y placer une statue : elle n'a été publiée que dans le n° 103, 1835, de la *Gazette Allemande de Saint-Pétersbourg*, et indique le règne d'un nouveau roi Spartocus, fils de Pairisade (II?) qui n'est pas dans la liste des rois du Bosphore.

Deux monuments, érigés sur des tombeaux, font mention de deux autres divinités, *Diane d'Ephèse* et la *Peur*. Sur le premier on lit : « . . . . . Koir-os a érigé (cette statue) sur le tombeau de sa fille Itie en l'honneur de *Diane d'Ephèse* (αρτεμιδι εφεσειηι), sous Pairisades, archonte du Bosphore et de Theudosie, et roi des Sindes et de tous les Maétes (1). » Le second porte : « Phanomaque a érigé cette statue à la *Peur* en expiation éternelle de la mort de son père, en l'honneur duquel il a terminé ce monument, sous Pairisades, archonte de tout le pays qui s'étend jusqu'aux sommités du Tauros (la chaîne taurique), et qui est limité par les montagnes du Caucase (2). »

Enfin, à juger des temples de Panticapée par les débris d'architecture que recèlent ses ruines, on peut s'assurer qu'ils étaient nombreux. On voit au musée de Kertche :

1° Trois chapiteaux doriques, d'un beau

(1) Marbre brouillé de bleu et de blanc, longueur 2 pieds 3 pouces, hauteur 1 pied. Elle n'a pas été publiée, et date du règne de Pairisades I. Elle a été trouvée à Kertche en 1833.

(2) Marbre brouillé de bleu et de blanc, long de 2 pieds 6 pouces, haut de 1 pied 2 pouces, trouvé dans les ruines de Panticapée en 1823. Boeckh, n° 2104. Cette inscription est une des plus explicites sur l'étendue de l'ancien royaume du Bosphore.

travail, en marbre bleuâtre, et sans abaque.

2° Deux chapiteaux aussi en marbre, d'un beau travail, provenant de pilastres d'ordre corinthien.

3° Une frise avec son architrave en marbre, ornée de têtes de bœufs jointes par des guirlandes de fleurs; la richesse des ornements et les proportions sont de l'ordre corinthien, et cette frise de 2 pieds de haut a pu appartenir à une colonnade de 12 à 13 pieds d'élévation, ce qui n'annonce pas un très-grand édifice. Voyez Atlas, III[e] série, archit. pl. 32 bis, fig. 1.

4° Une autre frise avec son architrave, en marbre, mesurant 2 pieds $\frac{1}{4}$ en hauteur, est aussi du style corinthien, et a pu appartenir à un temple un peu plus grand que le premier. La frise est ornée d'arabesques qui rappellent la maison carrée de Nîmes. Voyez Atlas, III[e] série, pl. 32 bis, fig. 2.

5° Un fragment d'architrave de 2 pieds 1 pouce de haut, appartenant à un bâtiment d'ordre ionique, annoncerait un édifice de proportions très-considérables, ayant une colonnade de plus de 30 pieds d'élévation. Même planche, fig. 3.

6° Une série d'oves et de dards, fragment qui indiquerait un bâtiment de proportions gigantesques. Même planche, fig. 5.

Chacun de ces fragments peut avoir appar-

tenu à un temple différent, et aucun ne provient d'édifice ou de temple chrétien.

Je ne sais de quelle manière les habitants de l'acropolis se procuraient de l'eau : je n'ai pas ouï dire qu'on ait trouvé des traces d'aquéduc ; d'ailleurs, d'où aurait-on pu amener une source sur un point si élevé, relativement à la contrée d'alentour? La ville basse était mieux abreuvée, on y avait amené du fond de la vallée des sources, qui sont peut-être celles qui alimentent encore les deux principales fontaines de Kertche. L'une, placée dans les anciennes limites des fortifications de Panticapée, à une hauteur absolue de 6 pieds au-dessus du niveau de la baie, n'est pas loin de la place actuelle et du rivage. Elle a été reconstruite par les Turcs avec des fragments de marbres antiques, et représente une grande niche du fond de laquelle l'eau s'échappe (1). Une inscription scellée à droite attire surtout les regards; elle est gravée sur un marbre blanc, et, malgré ses mutilations, témoigne que Sauromates III avait érigé un monument en mémoire de son père Mithridate Eupator, l'an 489 du Bosphore (162 de J.-C.), le 4 du mois gorpaios (7ᵉ des

(1) Elle fournit en 24 heures 3720 pieds cubes anglais d'eau; sa hauteur absolue a été calculée par le général Potier, ainsi que celle de l'autre fontaine.

Macédoniens)(1). L'autre fontaine, placée dans le bas-fond au milieu des constructions modernes, est moins abondante. Quoiqu'à 225 toises du rivage de la mer, son niveau absolu n'est que de 2 $\frac{1}{2}$ pieds anglais au-dessus de celui de la baie.

La porte principale de la ville, dirigée vers l'intérieur de la presqu'île, coupait la muraille de l'ouest par le milieu. On se rendait par là à Nymphée, à Théodosie. Il est très-facile de reconnaître la place de cette porte à laquelle on arrivait, je pense, par un pont pratiqué sur le fossé profond qui longeait la muraille.

Au-delà du fossé, la route passait sur le talus extérieur qui n'est composé que de débris de poterie de tous les genres, et d'autres déblais dont les habitants de la ville se débarrassaient en les déposant ici.

A 120 toises de la porte, la route atteint une allée de tumulus qui la bordent irrégulièrement des deux côtés sur plusieurs rangs. Ce n'est qu'à plus d'une verst (525 t.) qu'elle les quitte. Cette longue série de tombeaux m'a paru dater en grande partie de la fondation de la ville par les Milésiens. Je reviendrai là-dessus.

Plus tard, les demeures des morts prenant

(1) Publiée par M. de Stempkovsky, *Journal d'Odessa*, 1829, n° 39. Boeckh, *Corp. ins.* n° 2109, *c.*

plus d'extension ont envahi la montagne de Mithridate jusqu'à deux ou trois lieues de distance, et c'est là que sont les tombeaux des rois. L'on a semé aussi les tumulus sur l'autre côté du bas-fond, où ils forment trois grands groupes, dont le plus connu est celui qui s'étend du côté de la quarantaine actuelle.

Une porte qui était au-dessus de celle de Théodosie, menait à *Dia*, dans le voisinage de Kamouiche-Bouroune; le chemin franchissait le sommet de la montagne par un col peu profond. Cette route, sur la hauteur, était bordée des tombes des habitants les moins aisés qui faisaient déposer leurs urnes et leurs cendres autour d'un grand pic corrallique, élevé de 245 pieds au-dessus de la baie.

Telle était la Panticapée des Milésiens avec son plan régulier.

Plus tard, au fur et à mesure que le fond de la baie se combla, que le bas-fond s'agrandit et que l'espace qui séparait la montagne du port vint à empiéter sur la mer, la population se porta sur un sol facile et abandonna l'ancienne enceinte; d'ailleurs, lors de la conversion de Kertche au christianisme, dans le quatrième siècle, l'on vit ses rois disparaître et les hordes de barbares renverser les villes du Bosphore. La population fut réduite à peu de chose, et la Panticapée de l'empire d'Orient ne fut qu'une

ombre de ce qu'elle avait été. Dès qu'on eut assez de place au bord de la mer, on s'y fortifia, et l'acropolis milésienne et le sommet de la montagne, avec ses temples et ses palais, servirent de cimetière. Triste métamorphose qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours.

Les faits que je viens d'alléguer, ressortent d'autant mieux depuis les fouilles qu'on a faites pour asseoir les fondements de la chapelle mortuaire qui devait renfermer M. de Stempkovsky. On avait choisi le point le plus élevé de l'acropolis dans le voisinage du Fauteuil de Mithridate, et m'y étant transporté en 1834, je fus fort étonné de ne trouver que tombes et qu'ossements où j'espérais voir des fondements de temple, des colonnes et des chapiteaux.

Jusqu'à une profondeur de 8 à 10 pieds, je ne vis qu'un tas immense de décombres de tous genres, de terre rapportée mêlée de poterie dite étrusque, et de fragments de marbre, de pierres à bâtir et d'inscriptions. Au milieu de ce sol nouveau se trouvaient une multitude de tombes entassées irrégulièrement les unes sur les autres et faites comme des caisses avec de minces plaques de calcaire tertiaire de Kertche, sciées avec un instrument. Les ossements étaient déposés dedans comme dans un cercueil; je n'ai vu aucun objet quelconque de prix ou même intéressant parmi les ossements. Les chrétiens

n'avaient pas l'habitude de déposer quelque chose auprès des corps dans les tombeaux.

Parmi les fragments d'inscription qui étaient entassés pêle-mêle, je ne puis m'empêcher de citer celui-ci, gravé sur du calcaire de Kertche : on lit ces deux mots mutilés :

ΣΤΑΔΙΑ
ΠΟΝΤΙ

Le Fauteuil de Mithridate, dans cette transmutation de destinée, fut aussi envahi par les tombeaux; car les Grecs n'alliaient jamais les temples avec les morts, qui souillaient les demeures des dieux par leur voisinage. On creusa sur son sommet aplani une espèce de sarcophage, semblable à ceux qu'on retrouve dans les églises cryptes d'Inkerman, de Tépékerman; sa longueur est de 7 ½ pieds, sa largeur de 1 ½ pied : le côté de la tête, qui est celui de l'orient, est taillé en demi-cercle. La tombe était recouverte d'une grande dalle, et on y arrivait par un escalier de cinq marches et de 2 pieds de large, taillé dans le flanc méridional du rocher.

La niche devint peut-être alors l'abside d'une petite chapelle chrétienne, tant sa forme rappelle ce que l'on voit dans les autres églises cryptes de la Crimée, et si je ne craignais de blesser la religion des admirateurs de Mithridate, je serais porté à croire qu'elle n'a été

taillée que dans ce but-là, et qu'elle ne remonte pas même au héros qui lui a donné son nom. C'est ce que des fouilles faites avec soin décideront.

Les autres pics coralliques qui sont semés sur le sommet de la montagne dans l'intérieur de la ville ont eu le même sort que le Fauteuil; leurs sommités aplanies recélaient deux ou trois sarcophages semblables au premier; tous ont été fouillés.

Un enfoncement circulaire nous avait fait croire que les habitants de la sommité de la montagne y avaient eu un puits : on fit des fouilles dans cet endroit, et au lieu d'un puits on trouva un grand sarcophage entier en marbre gris, qu'on a déposé au musée, sans ornement quelconque et sans inscription; je me suis demandé si jamais les anciens Grecs avaient pu déroger à leurs anciennes lois, pour permettre d'ensevelir un mort dans l'enceinte de leurs murailles. Qu'on lise la peine que Gycia, qui sauva Cherson de sa ruine, eut à obtenir cette faveur que le peuple voulait lui refuser après sa mort en violant une parole donnée (1). Ceci me fait supposer ou que le sarcophage est celui d'un chrétien, ou qu'il a été emprunté à une

(1) Constantin Porphyr. *De Admin. Imp.* c. LIII, p. 228, éd. Elz.

tombe antique pour servir de tombe à un chrétien; il aura été amené sur le sommet de la montagne et déposé dans une excavation déjà toute préparée. Ce sarcophage ne renfermait que des ossements.

Tumulus de Panticapée. — Groupe de la porte de Théodosie (1).

Le tumulus, sur les rives du Bosphore, est essentiellement milésien. J'ai déjà fait cette remarque sur la rive asiatique, où j'ai montré que les villes des Sindes n'offraient presque aucun monument de ce genre, tandis que Phanagorie, Képos, Kimmericum, reconnues par les auteurs comme colonies milésiennes, en étaient ornées de toutes parts.

On peut encore constater le même fait sur la rive d'Europe, où *Panticapée*, *Myrmekium*, *Porthmion*, *Nymphée*, villes milésiennes, se reconnaissent de loin à la foule de leurs tumulus, tandis que *Kimmericum*, aujourd'hui Opouk, et *Cherson*, colonie d'Héraclée et par conséquent dorienne, n'en offrent pas un. Les villes des Taures sont dans le même cas, à l'exception

(1) Voyez : Plan de Panticapée, carte du royaume du Bosphore. Le plan détaillé des tumulus de ce groupe est exact.

de la résidence de Skilouros, près de Simféropol, qui présente quelques tumulus non loin de ses murailles.

On m'objectera que mon assertion porte à faux quant à Cherson, vu qu'on voit sur la Chersonèse héracléotique plusieurs tertres qu'on prendrait pour des tumulus. Je me suis donné la peine de vérifier le fait, et je puis certifier que tous ces soi-disant tumulus, sans exception, ne sont que des amas de ruines de maisons de campagne, de tours, ou d'autres édifices : l'objection tombe d'elle-même.

Ainsi le tumulus comme tombeau est l'apanage des colonies ioniennes et ne l'est point des Doriens. Je ne sais jusqu'à quel point il faut pousser la conséquence de ce fait, et s'il tient à des divergences dans les idées religieuses des deux peuples sur les morts. Il serait intéressant de le vérifier en Grèce ou dans d'autres colonies que celles de la Crimée. Faut-il remonter jusqu'aux origines de la nation grecque, qui font descendre les Ioniens des Pélasges, et les Doriens des Hellènes? Il est certain que les Pélasges sont les auteurs des énormes tumulus qui recouvrent la Thessalie, la Macédoine et l'Albanie. Secondement, le tumulus sur les rives du Bosphore est, à peu d'exceptions près, antérieur au christianisme.

Après ces deux remarques générales, je passe

à la description des tombeaux de Panticapée. Ce que les ruines si maltraitées de cette ville n'ont pu nous révéler, peut-être l'apprendrons-nous dans la demeure des morts que le scrupule des anciens nous a conservée intacte, et que la civilisation actuelle se permet de spolier. Pour nous, heureusement, ce n'est pas la soif de l'or, mais bien l'amour désintéressé de la science qui nous guide, et qui nous fait apprécier autant la découverte du fer, du bronze, de la poterie informe, que celle des métaux précieux.

Le groupe des tumulus de la porte de Théodosie est le plus ancien de la colonie milésienne: c'est ce qui paraît par la nature des objets qu'on y a trouvés, et surtout par la forme plus effacée des tumulus.

C'est là que M. de Blaremberg, en 1824, a dirigé ses fouilles, les plus anciennes dont on connaisse les résultats. Un catalogue qu'il a laissé au musée de Kertche, donne les détails des objets qu'il a trouvés spécialement dans quatre tumulus, nombre d'autres qu'il a ouverts n'ayant amené aucun résultat parce qu'on les avait spoliés antérieurement. Dans la plupart il trouva la tête entourée de feuilles d'or battu, dont il était d'usage de faire une couronne. Il ne découvrit dans aucun des vases d'initiation aux mystères de Cérès Thesmophore, quoique

plusieurs fussent assez riches en ornements précieux ; pour en donner une idée, je ne citerai que le détail de ce que lui offrit le tumulus n° 3 (1), dont il fait, sans aucune preuve valable, le tombeau d'une femme du roi Eumèle.

1° Buste d'Isis en terre cuite, déposé au musée de Kertche.

2° Deux tourterelles de la même matière.

3° Fragment en plâtre représentant Sérapis.

4° Fragment d'un grand collier en argent carbonaté, terminé par deux têtes de lions (2).

5° Ornements en pâte vitreuse, imitant des grains de verre et autres petits ornements de femme (3).

6° Différents fragments de fer oxidé.

7° Deux médailles en bronze, oxidées, du roi Eumèle (mort en 304 avant J.-C.), ayant d'un côté la tête d'Apollon, et au revers un Priape vu de côté devant une branche de myrthe.

8° Une paire de bracelets en or, artistement travaillés.

(1) M. de Blaremberg avait relevé une carte où il avait indiqué la position de ses fouilles ; je n'ai pu me la procurer.

(2) Ce collier était dans le genre de celui que j'ai fait dessiner, IVe série, Archéol. pl. XXI.

(3) La planche 31 *a*, IVe série, offre des échantillons de ces ornements.

9° Deux pendants d'oreille en or, avec de petits Cupidons ornés de pierreries.

10° Deux bagues en or, avec pierres unies convexes.

11° Autre bague en or avec pierre gravée, figurant Minerve, d'un beau travail.

12° Epingle en or avec pierre, sur laquelle est gravé un papillon.

13° Autre épingle en argent, fragmentée, enchâssant une petite pierre sur laquelle est gravée une tête.

14° Quatre pendants d'oreille en chalcédoine.

15° Sept différents grains en chalcédoine et en verre percés.

16° Feuilles en or battu.

17° Lame d'or appelée *indication*, de forme ronde, offrant le type du revers d'une médaille connue, représentant le monogramme BÂE, initiales du nom du roi Eumêle.

Il me serait impossible de détailler ce que ceux qui ont fouillé après M. de Blaremberg ont pu trouver dans ce groupe de tumulus. Seulement je sais que M. Karéïche avait porté son attention de ce côté en 1834. Ses recherches avaient été couronnées par la découverte de quelques beaux vases étrusques avec des figures, et lors de mon retour du Caucase, au mois de juillet de la même année, il me proposa de faire ouvrir encore quelques tumulus pour me don-

ner au moins une idée de leur disposition intérieure. Il n'était pas facile de tenir parole, la plupart de ceux que nous examinâmes les uns après les autres ayant déjà été visités avant nous; il fallait une aussi grande habitude que celle de M. Karéïche pour tomber sans se tromper sur un tombeau intact.

Parmi ceux que nous ouvrîmes le 11 juillet, deux m'ont paru mériter une description spéciale, non par les richesses qu'ils renfermaient, car nous n'y trouvâmes que quelques petits vases de peu de valeur, mais par leur disposition intérieure et par leur antiquité.

Le tertre du premier était à peine encore visible, et ses flancs effacés témoignaient déjà de sa haute antiquité (1). La tombe placée au centre du tumulus était simplement taillée dans le calcaire blanc tertiaire de Kertche; elle avait intérieurement près de 8 pieds de long, 3 ½ pieds de large et 3 pieds de profondeur. De grandes dalles de calcaire coquillier de Kertche en formaient le toit. On y avait déposé une famille de trois personnes dont les têtes étaient tournées vers l'E.

Au pied du tombeau, une amphore, dont j'ai donné les dimensions et la forme, IVe série,

(1) Voyez pour suivre ma description, Atlas, IVe série, Archéol. pl. 19, fig. 2. Plan et coupe du tombeau.

pl. 7, fig. 8 et 9, était appuyée contre l'angle. Elle avait été remplie de vin de *Thasos*, si je lis bien les lettres un peu singulièrement distribuées du cachet que le fabricant *Aristodama* avait appliqué sur son ouvrage. Les lettres sont du temps des Pairisades, c'est-à-dire du quatrième siècle avant notre ère. Il se trouvait à côté de l'amphore une coupe à deux anses (1), destinée aux libations et semblable à celle en or (2) du tombeau de Kouloba, et à celle en bronze dont M. le colonel C. P. de Bosset a enrichi le musée de Neuchâtel et qui vient de l'île de Samé (Céphalénie près d'Ithaque). Dans la coupe, une main amie avait déposé une petite fiole à parfum, que nous appelons communément, à tort peut-être, lacrymatoire (3).

Nous trouvâmes encore autour de la tête de la fig. 3 deux autres fioles, avec un petit vase semblable à une salière (4) : je ne le remarque que parce qu'il est parfaitement

(1) Marqué n° 5 sur le plan du tombeau, et dessiné IV[e] série, pl. IX, fig. 4. Sa destination présumée paraît sur un tombeau, IV[e] série, pl. 26, où une main détachée tient par l'anse une de ces coupes, dans le fronton du relief qui orne le tombeau.

(2) Voyez IV[e] série, Archéol. pl. 23, fig. 2.

(3) Même série, pl. 9, fig. 1 et 2.

(4) Même série, pl. 9, fig. 5.

de la même forme et de la même grandeur que ceux que M. le colonel C. P. de Bosset a découverts dans les catacombes de Samé. Tous sont en terre dite étrusque, vernissée de noir (1).

Les débris d'un grand lacrymatoire, brisé sans doute en rouvrant la tombe pour y déposer un corps, étaient semés dans tous les coins du tombeau (2).

Nous ne trouvâmes en fait d'objets en métal que deux bagues en cuivre aux doigts du n° 1 : le temps les avait tellement oxidées, qu'il n'a été possible de rien distinguer de ce qui avait été gravé sur le chaton ovale.

La tombe que nous ouvrîmes le 8 juillet différait de la première en ce que le corps était couché la tête tournée vers l'O. et les pieds à l'E. Du reste elle était taillée de même dans le sol calcaire et recouverte d'une unique dalle de pierre de Kertche sans trace d'inscription : on avait entassé par-dessus à 4 ou 5 pieds d'épaisseur la terre du tumulus. Pour toutes richesses, nous trouvâmes cinq petits lacrymatoires disposés autour de la tête.

La fortune ne nous avait pas favorisés par la

(1) Musée de Neuchâtel, sous les n°s 20 et 21, du don de M. le colonel C. P. de Bosset.

(2) IVe série, pl. IX, fig. 1.

découverte de quelques beaux vases antiques, qu'il m'aurait été intéressant de rencontrer et d'observer sur place à côté du mort.

Tumulus. — Groupe de la quarantaine de Kertche.

Ce second groupe, placé au-delà du bas-fond de Kertche, sur la côte qui embrassait la baie au septentrion, prouve clairement, par sa position, qu'il est moins ancien que celui qui borde la voie de Théodosie. D'ailleurs les tumulus en général sont moins effacés et d'une forme plus colossale, et les constructions intérieures, avec les objets qu'elles renferment, rappellent une époque plus rapprochée de nous, et plus conforme à une civilisation plus avancée.

Les tumulus sont aussi traversés par une voie publique qui se ramifiait en deux, la branche de droite se dirigeant sur Myrmekium, celle de gauche sur Porthmion. La plupart ont pour tombes des caveaux murés plus ou moins considérables qui sont déjà une preuve de perfectionnement, à côté des tombes creusées dans le calcaire blanc du groupe de la porte de Théodosie.

La rage des fouilles s'est portée ici plus que partout ailleurs, et j'ai pu visiter à loisir et mesurer plusieurs caveaux ouverts et abandonnés dont j'ai donné les dessins.

Le style le plus ancien paraît dans celui qui est représenté IVe série, archéol. pl. 18, fig. 6, 7 et 8. Dans le cœur du tumulus, de niveau avec le sol d'alentour, une porte s'ouvre sur un vestibule de 8 pieds 4 pouces de long et de 6 pieds de large, avec une voûte égyptienne, dont quatre assises de pierres en saillie formaient la hauteur. Figure 6. Une porte de 25 pouces de large sur 4 pieds, servait d'entrée au caveau funéraire placé dans une direction transversale au vestibule : la longueur entière du caveau était de 16 pieds 8 pouces, la largeur de 3 pieds et demi. Figure 7. Les murs étaient en quartiers de pierre de Kertche, sans ciment. La voûte plate n'était relevée que par un rang de pierres en saillie qui en diminuaient la largeur.

Cette forme est la plus antique parmi les monuments de Kertche et précède de beaucoup la forme cintrée qui date des Romains et qui fut employée pour plusieurs tombeaux ; on en trouvera les proportions IVe série, pl. 19, fig. 1.

Un vestibule A, de 10 pieds de large sur 7 de profondeur, servait naturellement de première pièce; il manque rarement. Une corniche élégante qui en couronnait les murailles, servait d'imposte à la voûte en plein cintre. On avait pratiqué dans la paroi du fond deux ouvertures B B, espèces de portes très-basses de

2 pieds 10 pouces de large et de 3 ½ pieds de haut, qui menaient dans deux caveaux étroits CC voûtés en plein cintre : on avait fait usage ici de maçonnerie. Dans l'un des caveaux je vis un sarcophage mutilé, en pierre de Kertche ; l'autre était vide.

On peut juger de sa position dans le voisinage de la Quarantaine par la vue de Kertche, IIe série, pl. 42, dessinée du pied de ce tumulus qui occupe une partie du premier plan.

J'ignore ce que l'on a trouvé dans l'un et dans l'autre de ces tombeaux, que je donne pour modèles d'intérieur de la plupart des tumulus du groupe de la Quarantaine.

Le torse d'une statue en pierre de Kertche, que les ouvriers avaient jeté de côté, parce que ce n'était pas un métal précieux, sans doute, gisait près du dernier, à l'entrée d'une voûte égyptienne. Malgré ses formes grossières (1) qu'on a peine à expliquer, ce torse méritait quelque attention, parce que c'était le seul fragment de ce genre qu'on eût trouvé dans un tombeau. A ma prière, M. de Stemkovspky l'a fait transporter au musée.

Le nombre des caveaux d'un tumulus est illimité : l'on en trouva trois en perçant l'un de ceux qui gênaient la nouvelle route de Iénikalé :

(1) Atlas, IVe série, pl. 26, fig. 4.

sa forme très-effacée ne faisait guère supposer la rencontre d'objets précieux. Les deux premiers caveaux étaient des tombes d'hommes, suffisamment désignées par deux épées rouillées et un fer de lance. Dans le troisième reposait le squelette d'une femme avec une couronne de feuilles de laurier rose sur la tête; l'un des hommes était pareillement couronné. Les autres objets tenaient tous à la parure d'une dame de qualité; on y retrouva deux boucles d'oreille en or, de 2 pouces de long. Un collier en filigrane, large d'un pouce, dont le bord inférieur était garni de pointes en forme de lances; deux fibules (Brustnadel) en or, de 4 pouces de long avec des têtes; l'une était munie de trois petites chaînettes en or; une grande *bulla*, comme agrafe de ceinture, sur laquelle une tête de Mercure. Outre cela, beaucoup de plaquettes en or qui s'étaient détachées des habits tombés en poussière, et sur lesquelles on avait frappé en bosse des feuilles de vigne et des grappes de raisin. Des perles en or, les plus grandes de la grosseur d'un pois à facettes, et de petits tubes percés en or, séparés par de petites fleurs dont l'émail était tombé, formaient des colliers de plusieurs rangs. Aux doigts, deux bagues en or, l'une très-massive avec une carniole, sur laquelle était une tête; l'autre aussi avec une carniole mobile représentant un

lion couché. Une troisième carniole avec l'image de deux hiboux fut trouvée isolée; la monture avait disparu. On avait déposé à côté du corps une monnaie en or de Philippe de Macédoine; un miroir en métal oxidé; une urne en argile de 2 pieds de haut; un vase peu profond en argile de 1 ½ pied de diamètre avec le couvercle; une flûte d'os dont il n'était resté qu'un fragment (1).

A la même époque (2), l'on fit une seconde découverte, due pareillement au hasard; à côté du troisième caveau, on en trouva un quatrième semblable aux autres, dans lequel étaient déposées deux grandes urnes étrusques et une amphore autour de la tête du mort, qui était couronnée d'une couronne de laurier en or. Avec cela, deux colliers, des boucles d'oreille précieuses et une monnaie en or : d'un côté la tête du roi Philippe, et de l'autre une Victoire ailée avec la légende βαϐιλεως φιλιππου (3).

La découverte de ces deux tombes si riches ayant excité l'ardeur des fouilleurs, on ouvrit successivement onze autres tumulus dans lesquels on ne trouva rien, parce qu'ils avaient été

(1) *Allg. Staatszeitung*, 1834, n° 341. Le comte Vorontsof a ordonné d'expédier ces objets à St-Pétersbourg.

(2) *Allg. Staatszeitung*, 1835, n° 8.

(3) Elle est d'un des Philippe qui ont régné après Alexandre-le-Grand.

déjà pillés : le douzième seulement renfermait quelques vases étrusques, des bagues, des boucles d'oreille en or, etc.; mais rien qui puisse en fixer l'époque (1).

Enfin je citerai encore une dernière fouille due pareillement au hasard, mais de six à sept ans antérieure à ces dernières.

En extrayant de la terre glaise des flancs d'un tumulus, on arriva tout à coup à un caveau qui enrichit le musée de Kertche d'un bon nombre de figurines en terre cuite, remarquables par la grossièreté des formes et du travail des bras : le dos aplati, fendu ou troué était disposé pour qu'on pût suspendre la figurine par des clous à la muraille du caveau. M. le gouverneur Stempkovsky, en voyant ce caveau sur le bord du tumulus, supposa qu'il devait y avoir quelque chose de mieux dans le centre, et il fit continuer les fouilles. Déjà il avait dépensé 75 francs et il commençait à se rebuter, quand M. Dubrux l'engagea à aller jusqu'à 100 francs. Avant d'avoir dépensé cette somme on était arrivé à un nouveau caveau, où nageaient dans l'eau deux vases étrusques d'un grand intérêt; l'un représentant la procession d'un taureau, et l'autre la mort de Priam avec des figures en relief.

(2) *Allg. Staatszeitung*, 1835, n° 74.

Telles sont les fouilles principales constatées parmi le groupe de la Quarantaine. On y en a fait nombre d'autres dont il serait impossible de rendre compte; mais toutes celles qui ont eu des résultats ont enrichi plus ou moins les collections des amateurs, et la plupart des beaux vases étrusques de Panticapée viennent de là. Aussi je crois que c'est le moment d'en dire quelques mots : ce sujet a été jusqu'à présent si vaguement traité, et néanmoins il touche de si près aux dogmes les plus mystérieux et les plus importants de la religion païenne, qu'il importe de s'en occuper.

Vases étrusques de Panticapée.

Il est sans doute intéressant de retrouver jusque sur les rives du Bosphore Cimmérien ces vases que leur première apparition en Italie a fait attribuer aux Etrusques et que d'après eux l'on a nommés vases étrusques. Ces vases, en terre sigillée rouge, d'un grain très-fin et d'une légèreté remarquable, étaient enduits d'un vernis brillant appliqué au moyen d'un procédé par lequel on ménageait sur le fond rouge des dessins de tous genres, scènes religieuses, scènes guerrières, allégories, fruits, guirlandes, arabesques, etc.

Mais bientôt l'on apprit que la grande Grèce était une mine encore plus féconde que le pays des Etrusques, et les collections de Naples, du Vatican, de Berlin prouvèrent sans réplique que l'art sigillé était aussi bien grec qu'étrusque.

Puis le champ des découvertes s'agrandissant, l'on a reconnu enfin que partout où la Grèce avait porté sa civilisation et ses colonies, l'on pouvait retrouver des vases étrusques, et il n'est pas jusqu'aux rivages lointains du Kouban et de la Mer d'Azof qui n'aient leur poterie sigillée et qui n'aient eu leur *fabrique*.

Au mot de fabrique, je lis la surprise et la désapprobation sur les traits de plusieurs de mes lecteurs, qui ne pourront supposer que l'art divin de Nola ait pu prospérer au milieu des Scythes sauvages.

Jusqu'à présent, le nombre des vases conservés à la suite des fouilles autorisées par le gouvernement, n'est pas, il est vrai, assez grand pour faire croire à l'alimentation d'une fabrique. Mais il est certain que la plupart des premiers vases trouvés en grand nombre soit à Kertche, soit à Phanagorie, ont été la proie de la dilapidation; tout ce qui n'était pas or a été brisé, et le peu qui a échappé à la main sacrilége des chercheurs de trésors a été dispersé de telle façon, que lors de mon premier séjour à Kertche en 1832, le musée ne possédait encore aucun

vase étrusque entier un peu remarquable. Les deux seuls qui fussent restés à Kertche étaient entre les mains de M. le gouverneur de Stempkovsky.

Le petit nombre de ceux dont on connaît les propriétaires appartenaient, l'un à S. M. l'impératrice-mère (1), deux autres au général Potier et au prince Volkonsky; un quatrième, qu'avait acquis le comte Bétencourt, avait été vendu à l'enchère pour 4,000 roubles assignats. Le chevalier Gamba, dans son Atlas, a donné le dessin d'un cinquième trouvé à Kertche. Pendant l'automne de 1832, il y eut encore trois ou quatre vases de perdus pour le musée de Kertche : d'heureuses fouilles entreprises en présence du comte Vorontsof avaient fait découvrir un tombeau riche en urnes : les dames qui étaient présentes obtinrent chacune la permission de faire choix de l'un de ces vases, pour souvenir de cette tournée gouvernementale, et c'est ainsi que j'ai vu chez madame Kaznatchéïeff, femme du gouverneur de la Tauride, un vase qui n'aurait pas dû sortir du musée de Kertche, qui en conserva cependant quelques-uns.

En 1834, où je passai quinze jours à Kertche, grâces à l'activité et au bonheur de M. Karéïche,

(1) Le musée de Kertche en a un dessin.

mon hôte et mon ami, le musée s'était enfin enrichi d'une suite de vases qui permettait d'étudier l'art étrusque de Panticapée. Plus d'une douzaine étaient d'un grand intérêt pour la science, et c'est en les étudiant que je vais prouver leur fabrication à Panticapée, et développer les idées qui ont présidé à leur confection, souvent mystérieuse.

Résumons d'abord l'esprit de l'antique.

La stabilité a toujours été le partage de l'Orient pour tout ce qui est mœurs et usages ; elle s'imprime et demeure attachée à toutes les formes des objets de la vie extérieure et jusqu'aux vases. Chaque forme et chaque vase a sa destination particulière invariable. Dès que les mœurs ne changent pas, les formes ne changent pas non plus. Parcourez toute la Crimée tatare et informez-vous dans chaque village de l'usage des vases dont se servent ces émigrés d'Orient, vous trouverez que c'est partout le même modèle et le même but.

J'ai réuni dans la huitième planche de la série d'archéologie quelques-unes de ces formes, les plus communes, la cruche à eau, la cruche à bois, les vases à mettre le *bekmess* ou raisiné, le mouton bouilli, le lait aigri, pas une forme n'est la même, quoique toutes visent à l'élégance.

Les Grecs partageaient avec l'Orient cette

stabilité et cette uniformité dans leurs vases. C'est ce qu'on observe d'une extrémité de la civilisation grecque à l'autre : on fabriquait en conséquence en Italie les vases étrusques sur le même modèle que ceux des îles de la Grèce et de Panticapée. Ceci est vrai, même pour les vases d'argile grossière.

Quant aux vases étrusques de Panticapée, on peut les diviser en deux catégories ; en vases profanes, d'usage, d'offrande ou d'ornement comme *kados*, cratères, jattes, coupes, fioles ou lacrymatoires, et en vases sacrés ou funéraires proprement dits.

Les planches de la série d'archéologie de 7 à 15 ont été consacrées à en représenter l'ensemble et les détails. Les planches 7 et 9 résument les formes et les proportions antiques; la planche 8, les formes des vases tatares modernes; les autres sont destinées à rendre les scènes qui sont dessinées sur les différents vases antiques.

Et d'abord, prenons les formes. Les vases funéraires, sans exception, oscillent entre celles des fig. 2 et 5 de la planche 7, une urne à deux anses, d'une capacité plus ou moins grande. Toutes les autres servent à des usages profanes. Celle de la fig. 3 est celle d'un vase à eau pour boire ou pour verser. Les fig. 1 et 4, au col long et étroit, ont pu servir à contenir diffé-

rentes espèces de liquides. La fig. 7 est le *kados* antique ou vase pour puiser l'eau à la fontaine. Six lacrymatoires qu'on disposait en grand nombre dans les tombeaux, et qu'on prend généralement à présent pour des fioles à contenir des parfums, ont été reproduits dans différentes planches (1). La grandeur et les ornements sont très-variables.

Dans la pl. 9 se trouvent encore la coupe à libations, fig. 4, la petite jatte, semblable à une salière, fig. 5.

La jatte, fig. 6, l'urne avec des ornements en relief, fig. 7, la lampe à un bec, fig. 9, n'appartiennent pas au genre étrusque ; ils en diffèrent par la nature de l'argile qui, au lieu d'être sigillée rouge, tire sur le vert sombre et noirâtre, et n'a pas de vernis.

Toutes ces formes sont grecques et communes à toute la Grèce, à en juger par la collection de vases que M. le colonel C. P. de Bosset a recueillis dans les catacombes de Livato, à Cocolata, à Samé, à Ithaque, et dont il a enrichi le musée de Neuchâtel.

Tous les vases sacrés et profanes, à peu d'exceptions près, sont plus ou moins ornés de dessins, et le travail est le même pour tous.

(1) Pl. 7, fig. 6. Pl. 9, fig. 1, 2 et 3. Pl. 10, fig. 4 et 5.

D'après l'étude que j'en ai faite, il m'a paru que les contours des dessins avaient été formés avec un modèle appliqué comme celui dont on fait usage pour fabriquer les cartes, avec la différence que le modèle couvrait les parties qui ne devaient pas être noircies. L'esquisse ainsi produite, l'on dessinait ensuite à la main avec une plume de roseau, les détails, les plis des vêtements, les formes du corps. Les couleurs blanches et jaunes étaient appliquées à la fin avec un pinceau.

Ceci n'explique pas la nature du vernis noir et brillant qui devait être liquide comme de l'encre, puisqu'on pouvait y tremper en tout ou en partie les petits vases où il n'y avait rien à ménager, et qui portent les traces des gouttes qui ont ruisselé sur leurs flancs. — L'opération de la teinture effectuée, cuisait-on les vases au four ? C'est ce qu'on ignore aussi.

Sous le rapport historique et artistique, les vases religieux et funéraires méritent une étude particulière; cependant, avant de m'en occuper, quelques mots encore sur deux autres vases profanes.

Le *kados* ou cruche à puiser de l'eau.

Le *kados* ou la cruche à puiser l'eau à la fontaine est classique dans l'antiquité. Tous les peuples de l'Orient et les Grecs ont eu pour cela un vase d'une forme particulière. Ce vase

essentiel s'est conservé partout jusqu'à nos jours, chaque peuple lui donnant cependant la forme qu'il jugeait la plus convenable, suivant qu'on portait la cruche sur la tête ou sur l'épaule. C'est de cette dernière manière que la portait Rébecca, quand elle rencontra le serviteur d'Abraham près de la fontaine de Caran (1). Les héroïnes d'Homère la plaçaient sur la tête.

Le Grec donnait à cette cruche le nom de *kados*, qui est écrit en blanc sur celui que j'ai fait dessiner. Il a trois anses. L'impaire, qui remonte le plus haut vers le col, servait à tenir le vase quand on voulait verser l'eau dans de plus petits vases à boire : les deux autres sont les poignées pour tenir le kados en équilibre sur la tête.

La face du vase est ornée d'un fort beau dessin qui représente un héros ou peut-être un vainqueur couronné de laurier, auquel on fait des offrandes; ce qui ferait supposer que c'est un *kados* d'honneur qu'avait reçu le défunt, ce dont on acquiert bientôt la certitude en lisant le

(1) *Genèse*, ch. XXIV. Voici Rébecca qui sortait, ayant la cruche sur son épaule;—et comme elle remontait, après avoir rempli sa cruche, le serviteur d'Abraham courut au devant d'elle et lui dit : « Donne-moi à boire de l'eau de ta cruche, je te prie. » Et elle lui dit : « Monseigneur, bois. » Et ayant incontinent abaissé sa cruche sur sa main, elle lui donna à boire.

mot ΔΩΤΟΣ, *donné*, gravé à la pointe sur le haut du dessin dont je garantis l'exactitude, l'ayant calqué sur le vase avec du papier végétal.

Les lettres du mot ΚΑΔΟΣ. sont semblables à celles des inscriptions des Pairisades, c'est-à-dire de la moitié du quatrième siècle avant notre ère, ce qui est confirmé par le bractéate en or, avec un Priape vu de côté et le monogramme ΒΑΕ (qui est celui d'Eumèle, roi du Bosphore, mort en 304 avant J.-C.), trouvé dans un beau vase en bronze qui accompagnait le *kados* et d'autres vases étrusques.

Le *kados* des Tatares de Crimée est aussi à deux anses, parce que les femmes le portent sur la tête : sa forme est presque grecque. Pl. 8, fig. 1. A côté se trouve la cruche dont les Tatares se servent pour boire et pour faire leurs ablutions : elle n'a qu'une seule forme dans toute la Crimée. Pl. 8, fig. 2.

Les Géorgiens ont conservé de même le *kados* en terre sans ornement. J'ai dessiné celui qui est en usage dans l'ancienne Colchide; il est très-ventru (1) et n'a qu'une anse dont les Iméré-

(1) La cruche à vin des races géorgiennes n'est pas aussi ventrue que le kados, quoique d'une grande capacité : elle a le pied étroit et n'a qu'une anse; elle ne sert pas à boire; on a pour cela des cornes et des *koulas* : les Géorgiens des hautes vallées du Cyrus, qui sont mahométans, se servent pour leurs ablutions d'un vase en bois qui a

tiennes se servent pour le maintenir appuyé sur l'épaule à la manière de Rébecca, soit qu'elles aillent à la source ou qu'elles en reviennent, comme je l'ai représenté au bas de la planche.

Les Arméniens ont dérogé à cette simplicité et se servent de cruches en cuivre étamé, plus ou moins ornées de ciselures.

Vase de Priam. Pl. 8. fig. 1. Pl. 10, fig. 1.

J'ai dit comment il fut trouvé dans un tumulus du groupe de la Quarantaine. Sa forme, rendue pl. 8, fig. 1, indique, d'après son col très-étroit et son embouchure à large bord plat, un vase à mettre un liquide précieux. Mais on oublie bientôt sa forme en voyant ses ornements : l'artiste a représenté sur les flancs du vase la mort de Priam, s'appuyant d'un genou sur l'autel, et tendant une main suppliante à Pyrrhus. Celui-ci, coiffé d'un casque pour toute armure, saisit de la main gauche, qui porte le bouclier le malheureux roi par les cheveux, et de l'autre s'apprête à le percer de son glaive. Hécube semble vouloir s'attacher au corps de son époux pour échapper à la main d'un autre Grec qui veut l'arracher de cet asile. Il y a quelque chose de Virgile dans ce tableau, Pyrrhus saisissant Priam par les cheveux et

un goulot et qui ressemble en gros à celui des Tatares de Crimée.

s'apprêtant à le percer ; mais le vieillard, réfugié sur l'autel, est suppliant ; il n'est pas armé et ne brave pas le Grec comme Virgile le représente : Hécube est près de Priam ; mais ni Polyte massacré, ni ses sœurs ne sont là sur la scène embellie par le poëte (1). C'est l'ancienne légende, le mythe primitif de cette mort tragique.

Ce sujet est encore rendu plus intéressant par la manière dont il est représenté : les figures, au lieu d'être dessinées sont en relief, et ont été appliquées ou collées sur le vase. L'artiste a partagé son sujet en deux pièces, dont l'une comprend le groupe de Pyrrhus et de Priam, l'autre a été posée après celle-ci, ce que l'on reconnaît aux deux bras d'Hécube, qui ne sont pas même bien liés avec le corps de Priam.

Ce vase est l'unique de ce genre que je connaisse ; je n'en ai pas vu d'autres ni à Paris, ni à Berlin. Car je ne considère pas comme analogues les vases romains en terre sigillée rouge ornés de relief, qu'on retrouve partout où ces conquérants ont eu des établissements dans l'Helvétie ou dans les Gaules. C'est cette espèce que Legrand a en vue, quand il parle d'une fabrique

(1) *Æneïdos*, lib. II, vers. 542.

de vases étrusques près de Clermont, où l'on faisait des reliefs (1).

Ce sont des jattes, des cratères, des patères, en un mot des formes *hémisphériques* qui ont été jetées dans des moules, dans lesquels se sont imprimés les reliefs : les sujets sont ordinairement des chasses, des fêtes, des scènes guerrières, entre deux bordures d'oves et de dards; quelquefois le dessin est partagé par des encadrements de feuillage ou de colonnettes torses. Il est rare qu'en retirant le vase du moule, le relief n'ait pas souffert par le tiraillement ou l'aplatissement des traits.

Kertche fabriquait aussi des vases de ce genre; mais au lieu d'être rouges, ils étaient en terre sigillée verte. Du reste les procédés étaient les mêmes, et même on était arrivé jusqu'à la forme de l'urne qu'une main habile savait modeler sur le fond hémisphérique. Voyez celle que j'ai dessinée planche IX, fig. 7. Le vase retiré du moule, on y adaptait un pied. Le procédé mécanique entier s'explique facilement en voyant

(1) *Voyage en Auvergne*, page 12. Les ruines romaines en Suisse abondent en fragments de vases de terre sigillée rouge avec des reliefs, et il paraît qu'il en existait une fabrique dans le pays; en jugeant du rayon où l'on trouve le plus abondamment ces vases, l'on serait porté à croire qu'elle devait exister dans le voisinage des fabriques où l'on produit en masse la *terre rouge dite de Porentruy*.

les extrémités des feuilles et des festons passer sous le pied, au dedans duquel elles se rencontrent. Je n'ai pas remarqué qu'aucun vase dit étrusque de Panticapée ait été produit ainsi mécaniquement : si l'on remarque quelquefois des ornements en creux au fond des coupes et des jattes, ils ont été imprimés à la main au moyen de types mobiles et variés, suivant la nature du dessin, et quant au vase de Priam, c'est un produit purement plastique.

Panticapée avait une fabrique de figurines de terre cuite, que l'on suspendait, comme je l'ai dit plus haut, aux parois des tombeaux, et c'est cette industrie qui a donné l'idée d'appliquer aussi des figurines contre les flancs des vases étrusques : le vase de Priam n'a pas été le seul fruit de cette invention ; car j'ai vu au musée de Théodosie les fragments d'un second vase étrusque avec des reliefs appliqués.

Et ce qui prouve la vérité de ce que j'avance, c'est que ces reliefs pêchent par le même côté que les figurines ; toutes ont les extrémités très-mal travaillées, comme l'on peut en juger par les deux Vénus, fig. 2 et 3 de la planche XVI, 4e série. Le visage est passable, mais les pieds et les mains sont plus que grotesques : ces deux figurines appartiennent à la fouille dont j'ai parlé plus haut ; une dizaine d'autres figurines qui se trouvaient dans le même tombeau, ne sont pas

d'un travail plus parfait; le large chapeau à la bergère dont les deux Vénus et plusieurs autres figures sont coiffées, est une parure inusitée dans le reste de la Grèce, et qui ne paraît sur aucun monument que je connaisse : elle est vraisemblablement caucasienne, et rappelle les grands chapeaux en feutre écarlate de cette forme, que portent les princesses imérétiennes quand elles sont en voyage (1).

Cependant toutes les figurines ne sont pas du même style : il en est d'un travail exquis. Au reste, les figures ainsi que les sujets varient à l'infini : tantôt ce sont des Scythes à pied, à cheval (2); ou ce sont des faunes, des satyres; l'Olympe entier y est représenté.

Enfin, il est une dernière distinction à faire : quelques-unes de ces figurines en terre cuite sont au naturel, tandis que d'autres ont été enduites d'une mince couche de plâtre, dans lequel on a terminé les traits qui n'étaient qu'ébauchés en terre cuite, et c'est ce qui explique comment on trouve les extrémités des figurines si informes; elles ont été ou devaient être recouvertes de gypse et peintes ensuite de dif-

(1) Gamba, *Voyage dans la Russie Méridionale*, tome I, p. 133.

(2) Voyez Atlas, IVe série, pl. XVII, fig. 4, 5 et 6. Le Scythe à cheval est de ma collection; les deux autres figurines viennent du cabinet de M. Stempkovsky.

férentes couleurs, comme cela se voit sur un satyre poursuivant une nymphe jouant de la lyre, qui est chez moi.

Vases sacrés ou funéraires.

J'ai dit que parmi les vases qui sont déposés dans les tombeaux, il en était une catégorie qui avait vivement excité ma curiosité. Ces vases sont tous, sans exception, à deux anses et à doubles sujets, très-différents de nature et même de dessin.

J'ai pensé d'abord que ces urnes singulières étaient un produit local, un caprice d'artiste. Mais en parcourant les publications du chevalier Hamilton (1), et surtout la série de 300 planches de vases étrusques publiée à Rome en 1787 (2) j'ai trouvé à ma grande surprise que cette catégorie de vases à doubles anses et à doubles sujets, était indigène dans la grande Grèce comme à Panticapée, et j'ai cherché à me

(1) Peintures des vases antiques de la collection de son Exc. M. le chev. de Hamilton ; prem. édit. de Florence. Et Antiq. étrusq. grecq. et rom. tirées du cabinet de M. Hamilton, etc. Naples, 1766.

(2) Serie di trecento tavole in rame rappresentanti pitture di vasi degli antichi etrusci tratti dalla biblioteca Vaticana. Roma, 1787.

rendre raison de cette similitude à des distances si considérables. J'ai appelé ces vases *sacrés* ou *funéraires*, par suite de mes recherches, et s'il m'est permis, je vais en résumer les faits les plus importants.

J'appelle vases sacrés ou funéraires, des urnes à ventre large, à col peu rétréci, flanquées de deux anses qui partent du bord pour descendre presque perpendiculairement sur le ventre. Leur forme varie entre celles que j'ai dessinées planche VII, fig. 2 et 5. Ces caractères généraux comptent également pour la grande Grèce et pour Panticapée : la grandeur des vases est moyenne ; il n'y en a pas au-dessous de 9 pouces de hauteur ; quelques-uns ont jusqu'à 15 pouces.

A ces caractères qui peuvent être plus ou moins variables, ces urnes joignent une marque distinctive ; ils sont ornés de deux dessins représentant des sujets si différents, qu'on a peine à croire qu'ils soient sortis de la plume du même artiste.

L'un très-varié, représente des scènes de la vie privée ou empruntées à la vie publique. L'exécution en est soignée, le dessin est fini, même élégant.

L'autre sujet par contre n'est qu'une ébauche grossière, faite à la hâte et à grands traits : c'est une éternelle répétition des mêmes personnages, avec quelques variations dans la pose, dans le

nombre des figures, et dans les emblêmes qui les accompagnent.

Ces dessins comparés aux reliefs connus des Thesmophories, on voit bientôt que ces personnages à longs manteaux sont des initiés qui représentent quelque scène des *mystères de Cérès Thesmophore*. En effet, qu'on compare les dessins des vases avec celui d'un autel de Cerès Thesmophore trouvé sur l'acropolis de Panticapée, et l'on verra que ce sont parfaitement les mêmes figures, les mêmes poses et les mêmes costumes (1).

Persuadé de la vérité de ce fait, je crois qu'on ne peut pas se faire une meilleure idée de la tendance et de l'importance de ces vases funéraires placés dans les tombeaux, qu'en les envisageant comme des epèces d'extraits de baptême qui prouvaient que le défunt avait été initié à tel ou tel degré aux mystères. Car quel était la tendance, le but principal des mystères ? L'enseignement du dogme d'une divinité toute puissante, punissant le vice, récompensant la vertu. C'est à cause du dogme qu'on s'initiait, parce que par la foi en ce dogme, on espérait un bonheur éternel après la mort.... Et l'initié en emportait même le gage dans la tombe. Le vase qui était son extrait de baptême, les initiés le

(1) IV[e] série, pl. XVII, fig. 1.

déposaient à côté du corps comme une garantie de son sort à venir.

Il devait donc y avoir sur ce vase principalement des symboles de ces dogmes régénérateurs, une scène d'enseignement analogue au rang et au degré qu'avait obtenu l'initié. J'ai cru d'abord que tous concernaient ceux de Cérès ou d'Eleusis; mais je me suis convaincu que quelques-uns avait trait aux *mystères orgiaques* ou de Bacchus (1). On n'a point trouvé de vases de ce dernier genre à Panticapée ; aussi n'en parlerai-je pas, et ne m'occuperai-je que des Thesmophories.

Les éléments essentiels qui caractérisent les représentations des mystères de Cérès, sont d'abord le costume. Chaque initié, à moins qu'il ne soit entièrement nu, porte un *pallium* ou manteau très-ample, sans manche, qui descend en longs plis jusque sur les pieds : il en rejette le bout sur son épaule à la manière romaine, et se trouve ainsi les bras croisés dessous ; quand il est en action, on le voit sortir alors son bras nu. Ce manteau est scrupuleusement ressemblant à

(1) Serie di trecento tavole in rame rappresentanti pitture di vasi degli antichi Etrusci, etc. Roma, 1787; in-folio, t. II, pl. 151, 156, 163, 169, etc. Les mystères de Bacchus ont une intime liaison avec ceux de Cérès par leur commune origine provenant des mystères d'Isis et d'Osiris.

celui des initiés qui font une procession autour de l'autel de Cérès Thesmophore ; c'est le même que celui des initiés d'Eleusis, et que celui dont est vêtue Cérès sur plusieurs de ses monuments (1). La seule distinction que l'on remarque quelquefois dans ce manteau, c'est que le col ou la partie supérieure est bordé d'une bande noire (2).

Les initiés ont toujours la tête nue : quelques-uns ont les cheveux retenus par un bandeau blanc et étroit qui doit avoir une signification, vu que tous les initiés, dans le même tableau, ne le portent pas, et qu'il est réservé seulement à ceux qui paraissent donner des instructions à un initié d'un rang inférieur (3). Ce bandeau retient, mais très-rarement, sur le front, un petit ornement (4). Est-ce la feuille *Persca* ou le petit serpent *khnouphis*, le *bon démon*, que l'on voit si fréquemment sur les images d'Isis et d'Osiris ?

La couronne de *laurier* ou de *myrthe* n'est pas prodiguée ; elle appartient à un person-

(1) Antiq. du P. Montfaucon ; éd. all. pl. X, f. 1, 2, 3. *Voy. du J. Anach.* V, p. 337.

(2) IVe série, pl. 11 et 13. Trec. tav., t. II, pl. 116, 122.

(3) Trec. tav. II, 174, 104, etc.

(4) IVe série, pl. 13. Est-ce peut-être ce que l'on doit prendre pour le *diadéme* que le hiérophante, le héraut

nage important, peut-être au Hiérophante (1).

Avec le bandeau et le manteau, les accessoires essentiels sont le *bâton blanc*, que les initiés ont souvent à la main droite, et qu'ils tiennent perpendiculairement en avant (2), et le *strigille* ou *frottoir*, peint en blanc, légèrement recourbé. L'initié le présente à un autre initié, ou il le tient respectueusement pendant qu'un troisième personnage accomplit une autre cérémonie avec l'initié inférieur (3).

Parmi les *meubles* et emblêmes qui accompagnent les mystères, il faut compter encore comme essentiels l'*autel* en forme de pyramide tronquée qui s'élève souvent au milieu d'eux (4); une *grande tige* soit feuille, soit fleurs, qu'un des initiés a devant lui (5); et surtout les gâteaux sacrés qui ne manquent dans aucun tableau. Cet élément mystérieux consiste en figures de forme ovale, ronde, triangulaire ou

sacré, le porte-flambeau et l'assistant à l'autel avaient seuls le droit de porter? *Voy. d'Anach.* t. V, p. 334.

(1) Trec. tav. t. II, pl. 111, 112; t. III, pl. 206.

(2) IVe série, pl. 13. Trec. tav., t. II, 106, 109, 115, 119, 122, 174.

(3) Trec. tav. t. II, 104, 122, 174; t. III, 216, 229, 248, 256, etc. On se servait du *strigille* ou *frottoir* au bain.

(4) IVe série, planche 11, 12. Trec. tav. t. II, 119, 141, etc., etc.

(5) Trec. tav. t. II, 129, 122; t. III 233.

carrée. Ce sont certainement les *gâteaux* (*placenta*) de différentes formes, relatifs soit à l'histoire de Cérès soit aux dogmes enseignés aux mystères, déposés dans les cistes ou corbeilles dont l'inspection était interdite aux profanes. Les initiés se les montraient et les transportaient d'une corbeille dans l'autre (1).

Ces gâteaux sont tous marqués de signes mystiques (*placenta, variis signata umbilicis*, dit Clément Alexandrin), qui, quoiqu'en apparence variés, se réduisent à quatre.

1° La *barre* toute simple | ou avec deux points ·|·

2° La *croix* simple + ou cantonnée de quatre points ⁘ ou double + +, ou ressemblant à ces deux signes : ┼┼┼ ┼┼ (2).

3° Le *croissant* simple ☾, ou avec des points ☽·

4° Le *point* ⊙ au milieu d'un gâteau rond (3).

Il est rare qu'on voie d'autres figures : je n'en puis citer que fort peu : un *poisson boule* (4); un *cœur* (5); une *clef*, une *serrure* (6). La *ceinture*

(1) *Voy. du J. Anach.* t. V, p. 340.

(2) Cette croix rappelle le *tau* sacré d'Isis, qu'on a toujours regardé dans l'antiquité comme la même que Cérès.

(3) Trec. tav. t. III, 212, 216, 217, 259.

(4) IV[e] série, pl. 12.

(5) Trec. tav. t. II, pl. 119.

(6) *Id.* t. III, pl. 212; t. II, pl. 119.

sacrée paraît rarement. Ces emblèmes sont placés quelquefois au-dessus de l'autel, où les initiés semblent les contempler (1), souvent ils se les passent ou se les présentent (2); on les trouve aussi suspendus au-dessus de chaque initié comme pour les caractériser, et alors ils méritent à juste titre le nom d'*indications* qu'on leur donne.

Quant à la mise en scène des initiés, elle est toujours extrêmement simple; qu'il s'agisse de la contemplation ou de la manipulation des gâteaux sacrés, ou d'autre cérémonie, les initiés sont toujours debout, leur contenance est grave, et lorsqu'ils marchent, ils le font d'un pas très-lent et majestueux.

C'est un initié seul, le bâton blanc à la main, ou deux initiés tournés l'un vis-à-vis de l'autre, leurs bâtons en avant : autre part, un autel en pyramide les sépare.

Deux initiés s'avançant l'un après l'autre toujours appuyés sur leurs bâtons, s'arrêtent respectueusement devant un initié paré d'un bandeau, qui leur présente le *strigille* peint en blanc.

Ce genre d'instruction varie à l'infini par de légers accessoires et l'on ne peut jamais dire

(1) IV série, pl. X, fig. 3, XI, n° 2.

(2) IVe série, pl. XI, n° 1 et n° 3. Peintures des vases antiques de la collect. Hamilton, t. II, pl. 61, 62. Trec. tav. t. II, 104.

qu'une scène soit la copie d'une autre. Mais il est des scènes plus relevées. Un prêtre de Cérès présente à un initié le *Cicéon*, l'espèce de boisson ou plutôt de bouillie qu'on avait aussi présentée à Cérès (1). On voit aussi une prêtresse de Cérès assise sur un pliant, célébrant les mystères qu'elle a droit d'enseigner, en présence d'un hiérophante couronné de laurier : elle tient de la droite le tambourin et de la gauche le vase de *Cicéon*, elle a devant elle un autel, sur lequel l'on distingue un petit vase et des fruits (2).

Je ne connais qu'un dessin où l'on ait représenté *la procession aux flambeaux*, partie essentielle des cérémonies ; les initiés, contre l'ordinaire marchent rapidement ; ils sont trois ; deux s'appuient sur des bâtons ; le troisième qui occupe la place du milieu, tient le flambeau (3).

Sur quelques vases, c'est un ange ou figure ailée qui accomplit les cérémonies, en présentant le vase de *Cicéon*, ou qui enseigne les mystères (4).

(1) *Voyage du J. Anacharsis*, t. V, p. 340. Trec. tav. t. II, 122, t. III, 231.

(2) Trec. tav. t. II, pl. 111.

(3) Trec. tav. t. III, pl. 243. Comp. Spon. *Voyage en Grèce*, II, 216, et *Voy. du J. Anacharsis*, t. V, p. 334. Le second des ministres aux mystères était chargé de porter le flambeau sacré, etc. p. 335.

(4) *Id.* t. III, pl. 217, 231, 241, 259.

Dans un dessin unique, les initiés se présentent des miroirs (1).

Autant la scène religieuse simple, grave et peu variée est dessinée grossièrement, autant la scène tirée de la vie publique est variée, dessinée avec goût et avec soin. L'on voit que ces mystères sont déjà depuis longtemps les actes d'une religion communiquée; la scène représentant l'initiation a déjà passé à la forme *quasi hiéroglyphique*, c'est-à-dire que le seul soin de l'artiste se porte sur la scène profane, comme l'originale et l'essentielle, puisqu'elle a trait directement à l'initié, tandis que la scène religieuse, qui n'est pour lui qu'un emblême général, il ne la dessine qu'à grands traits comme une signature de Napoléon. Dans quelques-uns de ces dessins à peine peut-on reconnaître les contours les plus saillants de la figure.

Jusqu'à présent rien n'a pu prouver qu'aucun de ces vases fût de fabrique de Panticapée. Le lieu de la fabrication ne peut se déduire que des sujets profanes qui seuls sont locaux et qui seuls peuvent porter les traces des mœurs et des costumes des pays où ils ont été travaillés. Or s'il y a une grande ressemblance entre les scènes religieuses de la grande Grèce et de Panticapée, il n'y en a aucune pour les scènes profanes. Celles

(1) Trec. tav. t. III, p. 230.

de cette dernière ville forment une classe à part et ont trait directement à la localité, et pour s'en convaincre, je prie qu'on jette les yeux sur la planche XI de la IVe série ; tout y est scythe ou panticapéen. Sur le n° 1 on voit la tête d'un guerrier panticapéen coiffé du bonnet scythe; devant lui le buste de son cheval ; derrière lui le griffon de Panticapée, qui paraît si souvent sur ses médailles, qui ornait les portes de la ville (1), et que nous verrons bientôt figurer sur d'autres monuments.

A ma grande surprise, j'ai trouvé le dessin d'un vase tout pareil dans la collection des *Trecento Tavole* (2); le sujet profane n'offre de différence, que celle qui est le résultat de la liberté d'un artiste qui termine un dessin dont l'esquisse lui est donnée. La forme du vase est exactement celle qu'on leur donnait à Panticapée, où l'on différait sensiblement de la grande Grèce pour le pied et pour les anses. Enfin, la bordure consiste en oves, qui est l'ornement adopté à Panticapée et non en grecques comme dans la grande Grèce. Ce vase vient donc des rives du Bosphore

(1) L'on voit au musée de Théodosie, sur une grande plaque de grès, le relief supérieurement sculpté d'un griffon de Panticapée, qu'on prétend avoir été trouvé comme ornement de la porte de l'ancien château que les Russes ont rasé.

(2) T. III, pl. 258.

Cimmérien, d'où il a été déposé au musée du Vatican. Nous verrons bientôt que ce n'est pas le seul que l'on soit allé chercher dans les tombes de la Scythie pour orner les musées de l'Europe.

Sur le vase n° 2, la scène est différente; c'est le Scythe lui-même à cheval dans son costume cousu de plaquettes d'or, combattant contre le griffon de Panticapée.

Sur le troisième vase, la scène est grecque, et le griffon paraît suivre dans quelque procession un porte-flambeau, pendant qu'il porte sur son dos un personnage chargé d'un emblême, peut-être d'un gâteau sacré.

Peut-on douter que ces trois vases ne viennent de Panticapée?

La planche XII en est encore une preuve. La fable ou plutôt l'histoire des Amazones est née sur le sol de Panticapée, sur les rives du Bosphore Cimmérien; est-il rien d'étonnant de voir ce sujet représenté sur les vases de Panticapée? Déjà Strabon a dit qu'il n'y avait pas d'histoire qui parût plus fabuleuse et qui fût plus avérée. Réduite à sa simple expression, c'est celle d'une peuplade caucasienne qui fait des incursions dans l'Asie mineure, qui y est exterminée à l'exception des femmes qui en reviennent. — C'est celle d'un peuple de même origine qui part des rives du Bosphore et qui, à l'imitation de

tant d'autres peuplades, longe les rives de la Mer Noire et arrive, à travers la Thrace, jusqu'à Athènes. Le fabuleux que les Grecs mettent dans leurs récits, est de leur cru; ils aiment à embellir les mythes de leurs héros, et au milieu du merveilleux dont ils entourent Hercule et Thésée, il est facile d'arriver à une juste appréciation du mythe. Hérodote touche déjà davantage à l'histoire, et Strabon enfin nous met sur son terrain, et par sa géographie nous savons où les trouver.

Rien de plus naturel donc qu'à Panticapée on s'occupât de ses voisins; les Bosphoriens étaient en contact journalier avec les Sauromates *Gunaïkokratouménes* (gouvernés par des femmes) ou avec les Ghèles (Gala ou Ingouches d'aujourd'hui), auprès desquels elles habitaient; ainsi je n'irai point chercher dans les hauts faits de Thésée ou d'Hercule, l'explication du combat représenté sur ce vase, mais je croirai plutôt y voir quelque trait de l'histoire locale.

Trois Grecs combattent contre autant d'*Amazones.* Les Grecs sont nus, armés de grands boucliers sur lesquels ils ont peint la tête de Méduse ou le serpent replié, qui inspirent de loin la terreur. Le principal personnage porte un casque à la façon de celui d'Achille ou de Thésée; les autres ont le bonnet de feutre presque rond; une espèce de manteau flottant est retenu sur leurs épaules.

Les Amazones par contre, ont le costume caucasien complet, le *bachelik*, bonnet que les Scythes portaient aussi, les pantalons serrés, l'habit tcherkesse, les souliers de peau tcherkesses, ce qui est aussi l'ensemble à quelque modification près du costume scythe représenté sur les monuments de Panticapée; seulement le costume des Amazones est d'une coupe plus élégante, plus coquette; il a passé par les mains d'une femme. Mais tous les deux, le Scythe et l'Amazone, sont couverts de plaquettes d'or cousues sur leurs habits. L'une des Amazones porte le petit bouclier rond, tressé en bois et échancré, des anciennes peuplades du Caucase et que les Galga ou Ingouches, les anciens voisins des Amazones, ont conservé jusqu'à nos jours (1). L'action de l'une des Amazones qui veut écraser le Grec sous une grosse pierre, est bien celle d'une montagnarde.

J'aurais tout dit sur ce combat des Bosphoriens et des Amazones, si je n'avais trouvé un sujet à peu près pareil représenté dans la collection des vases du chevalier de Hamilton (2); trois Amazones luttant non contre trois Grecs, mais contre trois Griffons de Panticapée. Je n'ai

(1) Pallas, *Voyage* t. 1, p. 473, et atlas, I, pl. 22.

(2) Peinture des vases antiques de la collection de S. E. M. le chev. de Hamilton; prem. édit. de Florence, t. II, pl. 9.

trouvé aucune indication de localité pour ce vase extraordinaire, ce qui me fait croire qu'il était étranger à l'Italie ou à la Grèce, et d'où peut-il venir encore, si ce n'est de la capitale du Bosphore dont il porte les emblêmes? Ce serait assez pour prouver son origine, si d'ailleurs jusqu'à des figures entières n'étaient des calques du premier vase. C'est ce qu'on peut dire de la figure de l'Amazone qui est renversée sur un genou sur le devant du tableau.

Je ne connais pas le revers du vase Hamilton, mais c'est de celui que j'ai dessiné qu'on peut dire que plus le dessin profane est beau, élégant, plus le dessin religieux est hiéroglyphique et grossier.

On peut encore juger de l'analogie qui existe entre quelques vases de la collection Hamilton et ceux de Panticapée, par celui qui est représenté pl. 13, IVe série de mon Atlas: qu'on le compare avec celui publié par le chevalier, tom. II, pl. 25. L'on reconnaît aussitôt sur les deux vases *la course aux flambeaux à l'autel de Prométhée*, à l'académie d'Athènes (1). Dans ces courses, trois hommes portant chacun un flambeau allumé, cherchent à se devancer, pour arriver au but fixé : le premier qui fournit la carrière sans éteindre son flambeau, a remporté

(1) Pausanias, liv. I, ch. 30.

la victoire. Le dessin du chevalier paraît représenter le départ, et le mien l'arrivée.

La course de Prométhée sur un vase de Panticapée étonnerait-elle plus qu'un combat des Amazones; le mythe de Prométhée ne vient-il pas du Caucase; n'y vola-t-il pas là le feu sacré; n'y fut-il pas attaché sur la cime la plus élevée pour être dévoré par un vautour?

La scène religieuse du vase dont j'ai donné le dessin, est l'une des plus intéressantes de toute la nombreuse série : les trois initiés sont ceints du bandeau sacré ou diadême qui ne pouvait être porté que par le hiérophante, le porte-flambeau, le héraut sacré et l'assistant à l'autel (1). En effet, l'on ne peut méconnaître dans l'un de ces trois initiés le héraut sacré s'appuyant sur son bâton; son manteau est plus riche et plus orné, et l'on dirait à sa pose majestueuse qu'il est occupé à questionner, sur les plus profonds mystères, un autre initié, ceint du bandeau, il est vrai, mais enveloppé du simple manteau sans ornements : ce dernier est dans une posture

(1) *Voy. du J. Anacharsis*, t. V, p. 334. Le hiérophante d'Eleusis était toujours choisi dans la famille des Eumolpides, l'une des plus anciennes d'Athènes; le héraut sacré dans celle des Céryces, branche des Eumolpides. Antique théocratie qui imposa un culte aux Athéniens, et qui en garda soigneusement pour elle les honneurs. C'est une imitation de la théocratie égyptienne, juive, etc.

respectueuse, la bouche ouverte et semble répondre à ses questions.

En résumé, voilà donc les mystères d'Eleusis célébrés à Panticapée, et voilà une fabrique de vases étrusques constatée sur les rives du Bosphore Cimmérien. En serait-on surpris en voyant cette ville placée à la portée des plus belles et des plus puissantes couches d'argile à potier qu'on puisse désirer : elles s'étendent jusqu'aux portes de la ville, et pour s'en convaincre l'on n'a qu'à se promener jusqu'au *Cap Blanc* (Ak-bouroun) le long de la mer.

D'ailleurs, l'on n'admettrait aucune des raisons que j'ai avancées pour le prouver, que l'inspection seule des ruines de Panticapée, de Nymphée, suffirait : car la masse des fragments de vases étrusques d'un usage commun, qui y sont entassés, est si considérable, qu'on ne peut s'expliquer leur présence que par le voisinage d'une fabrique, et qu'on ne peut avoir recours à une exportation lointaine qui n'aurait jamais pu y suffire.

Tombeaux. — Troisième groupe, tombeau des Pygmées.

J'ai décrit d'abord le groupe des tumulus de la porte de Théodosie, le plus ancien, qui date de la fondation de Panticapée ; j'ai passé ensuite en revue le groupe plus récent de la Quarantaine

qui nous révèle une génération plus jeune, et que la vogue avait rendu participant des mystères d'Eleusis. J'ai maintenant à parler encore de trois autres classes de tombeaux, de ceux des pauvres, des catacombes et des tombes des rois. C'est ainsi que j'aurai scruté tout ce que l'antiquité du Bosphore offre de plus intéressant.

En sortant de la porte qui menait à Dia, et en passant par un col de la montagne de Mithridate, on longe le pied d'un grand pic à polypiers qui fait suite au fauteuil de Mithridate, et que sa forme taillée faisait prendre pour une construction antique. C'est là que M. Karéïche, trompé par l'apparence, faisait fouiller pour pénétrer jusqu'au centre du rocher. Cherchant une issue, un passage souterrain, il avait attaqué vainement la masse rebelle par tous les flancs. J'avais beau lui dire que ses peines étaient inutiles; il ne pouvait me croire et fouillait toujours, déterrant à chaque pas une foule d'amphores funéraires à deux anses, hautes d'un pied et demi à deux pieds, et remplies des cendres de la population pauvre qui ne pouvait atteindre à l'honneur du tumulus ou du sarcophage, lorsqu'à la fin de novembre 1832, le pur hasard lui fit découvrir un tombeau, tel qu'on n'en avait pas encore vu à Kertche (1).

(1) Il est dessiné IVe série, pl. 18, fig. 2.

Ayant remarqué au pied du rocher une pierre sépulcrale qui sortait de terre, il eut l'heureuse inspiration de la faire enlever; son extraction lui fit découvrir l'entrée d'un caveau funéraire très-antique qu'il fit déblayer.

Ce tombeau malheureusement avait été déjà dépouillé de ce qu'il pouvait renfermer de précieux; mais son intérieur, parfaitement conservé, était un dédommagement plus que suffisant de cette perte. La voûte était égyptienne, en calcaire de Kertche, avec cette particularité que la première assise était tranchée de biais. Voûte et murailles, tout était enduit d'un stuc très-fin, sur lequel l'art avait prodigué les peintures.

D'abord, au-dessous de l'origine de la voûte régnait tout autour du caveau, un bandeau d'un pied de large, formé d'une suite non interrompue de petits tableaux, sur lesquels on avait représenté les épisodes si variés de *la guerre des grues et des pygmées*, si connue par la fable.

Ici c'est le pygmée armé de la lance et du bouclier qui lutte avec peine contre la grue menaçante; là il est renversé sous les coups de son ennemi acharné; plus loin il l'attaque par la queue, et la grue se retourne pour punir le téméraire; puis il se sauve devant elle; il est renversé et repousse des pieds et des mains les coups impitoyables qu'elle lui porte : un autre pygmée

lutte corps à corps contre une grue, qui succombe enfin étouffée par le pygmée qui lui serre le cou.

Les frontons et les assises qui forment la voûte sont décorés de guirlandes et d'arabesques peintes à la sanguine comme les petits tableaux; le reste de la muraille imite le rustique. Au fond du caveau, au haut du fronton, on voyait encore deux paons buvant dans le même vase, et pour pendant sur la porte d'entrée, un génie ailé tenant en main une corbeille de fleurs.

Ce tombeau que M. Karéïche fit fermer d'une porte fut bientôt envahi, et le vandalisme, malgré toutes les défenses, l'a rendu si méconnaissable, qu'en juillet 1834, c'était à peine si l'on distinguait quelques traces des couleurs et des contours. Heureusement, M. Karéïche en avait relevé le dessin que je donne ici.

Catacombes de Panticapée.

Là où la foule de tumulus de la porte de Théodosie s'aligne vers la plaine et où l'on remarque les dernières assises de la roche qui va se perdre sous le niveau du sol qui forme le fond de la vallée, l'on voit une suite de légers enfoncements avec quelques petits tertres irréguliers. En cherchant de ce côté, on découvre des *puits* masqués

de 2 pieds et demi de large, de 7 à 8 pieds de long et de 15 à 20 pieds de profondeur, taillés dans la roche calcaire. Descendu au fond, après avoir enlevé une pierre ou l'obstacle qui bouche l'entrée d'une porte cintrée, large comme le puits, on pénètre dans une ou plusieurs chambres souterraines (1) spacieuses, taillées comme le reste dans une marne calcaire blanche, très-tendre comme la pierre d'Odessa, mais qui ne s'éboule pas.

Les corps, comme dans les catacombes de Cherson, étaient déposés au fond de grandes niches taillées en large dans la paroi. On y retrouve encore les traces de cercueils en bois. De petites niches d'un pied de haut, pratiquées où la place le permettait, étaient destinées aux offrandes.

Au reste ce qui prouve que ces catacombes sont beaucoup plus récentes que les tumulus, ce sont les lacrymatoires en verre qu'on y a trouvés, et qui sont généralement de date plus nouvelle que les vases étruques dont on n'a trouvé de traces dans aucune catacombe. Peut-être en voyant la pauvreté de leur ameublement faudrait-il croire que ce sont des tombes chrétiennes.

(1) Voyez IVe série, pl. 19, fig. 3, le plan et les coupes de l'une de ces catacombes.

Tumulus.—Groupe du Mont-d'Or ou tombeaux des rois du Bosphore.

J'arrive au dernier groupe de tombeaux et le nom de *Mont d'Or* que la légende lui a conservé semble nous annoncer de grandes choses. En prolongeant nos recherches au-delà du groupe de la porte de Théodosie, et en suivant l'ancienne voie des tombeaux jusqu'à 3 verst de Panticapée, nous voyons bientôt la montagne de Mithridate s'abaisser pour lui ouvrir passage par un étroit vallon. Se relevant aussitôt avec la même roideur et même à une plus grande hauteur, la montagne se prolonge ainsi jusqu'à la Mer d'Azof, dans une direction nord-ouest. On lui donne en général le nom de Mont d'Or.

Déjà un énorme tumulus qui domine la route à son passage entre les deux montagnes, annonce une race plus puissante que celle qui éleva les tombeaux de la plaine; quelques pas encore et l'on se croit au pied des pyramides d'Egypte.

Sur la crête de la montagne, à 323 pieds de hauteur absolue s'élève le tumulus du Mont d'Or, cône de près de 100 pieds de haut et de plus de 150 pieds de diamètre, de forme bombée, qui diffère de tous ceux du voisinage, parce quil est muré de haut en bas comme un monument cy-

clopéen. Il est revêtu à l'extérieur ainsi que les pyramides, par des gros blocs de pierre de Kertche, de 3 à 4 pieds dans toutes les dimensions, disposés en retrait sans ciment ni mortier.

Ce monument unique dans son genre par sa grandeur, était un tombeau, et de tout temps il a été l'objet mystérieux d'une infinité de légendes. Des traditions tatares, turques et même plus anciennes, parlaient d'immenses trésors cachés dans ce tombeau qu'on ne connut plus que sous le nom d'*Altun-obo* que nous avons traduit par Mont d'Or. Elles ajoutaient même qu'à chaque fête de saint Jean, une vierge se montrait sur le sommet du tumulus, attendant celui qu'elle a choisi pour partager avec lui les trésors que ce monument cyclopéen renferme (1).

On s'aperçoit que c'est toujours le même genre de légendes qui règne du sud au nord, et que celle du *Mont d'Or* n'est qu'une répétition de celle que les Tatares racontent au sujet du *rocher de Kisiltache*, les Lithuaniens au sujet de la *table d'or* enfouie dans les marais de Pokroi, et les Rughiens sur la *pierre de la Vierge* à Stubbenkammer.

(1) Clarke, *Voy. en Russie*, etc. II, 17, éd. franç. ajoute qu'en gardant son trésor, la vierge passe toutes les nuits dans les pleurs.

Un général russe nommé Rosenberg, qui ne croyait pas être dans les bonnes grâces de la vierge du Mont d'Or, pensa qu'il était plus facile de s'emparer des trésors de vive force que par la séduction : il employa une bonne partie de sa poudre à faire sauter ce monument, en commençant par le sommet. Mais la vierge se moqua de lui et il ne parvint qu'à défigurer le tumulus, en le tronquant et en ébranlant les murs cyclopéens.

Cependant une tradition tatare disait qu'il existait une entrée pour arriver au tombeau, et plusieurs fois les Tatares avaient tenté de s'y frayer un passage.

Ce ne fut qu'à la fin de 1832 que M. Karéïche eut l'idée de chercher soigneusement cette entrée (1) : 35 hommes travaillèrent pendant 15 jours, en attaquant le tumulus par le sud-est. Enfin on eut le bonheur de rencontrer l'entrée d'une galerie, par laquelle M. Karéïche pénétra sans obstacle jusqu'au centre du tumulus. Construite en grandes assises de pierres de taille sans ciment, elle avait 60 pieds de long, environ 10 pieds de haut, y compris la voûte égyptienne et entre 3 et 4 pieds de large.

Arrivé à l'extrémité, M. Karéïche se trouva

(1) Voyez la coupe de ce tombeau, IVe série, pl. 18, fig. 1.

tout à coup au bord d'un précipice qui s'ouvrait devant lui. Il vit avec étonnement que le centre du tombeau était formé par une tour circulaire de 35 pieds de haut jusqu'à la voûte et de 20 pieds de diamètre. Le sol de cette construction était à 10 pieds audessous du sol de la galerie, et la voûte se composait de quatre rangs de pierres en saillie.

Enfin M. Karéïche s'aperçut qu'on pouvait descendre au fond du tombeau par le moyen de quelques pierres placées comme des corbeaux de distance en distance, et déjà il comptait recueillir les immenses trésors que lui promettait la légende, quand à son extrême stupéfaction, il s'apercut que le tombeau était complétement vide. Sur le sol s'élevait une grande pierre carrée sur laquelle on avait déposé peut-être le sarcophage; à mi-hauteur était une grande niche vide. En vain l'on chercha à pénétrer plus loin, supposant que cette tour n'était qu'un puits pour arriver à d'autres caveaux cachés : rien ne révélait une issue, une pierre mobile, et l'on est encore à se demander aujourd'hui comme il y a cent ans, à qui a pu avoir été destiné ce magnifique et dispendieux monument, émule des pyramides par ses proportions.

J'ai placé la tour funéraire au centre du tumulus; mais les mesures que j'ai prises extérieu-

rement me feraient croire que je puis être dans l'erreur et que le diamètre du tumulus est beaucoup plus considérable que je ne l'ai marqué. S'il en était ainsi, cela justifierait le soupçon d'autres pièces intérieures.

Le remplissage entre la tour intérieure et le mur cyclopéen extérieur a été fait avec des fragments de pierres brisées provenant des déblais des belles carrières d'où l'on a extrait les énormes pierres de taille de cette construction; ces carrières sont encore ouvertes dans les flancs de la montagne, à peu de distance au S. O. du tumulus.

La légende grecque, celle qui, au commencement de ce siècle et à la fin du dix-huitième, avait voulu trouver sur la montagne de Kertche le fauteuil de Mithridate, voulut aussi que le Mont d'Or fût son tombeau, quoique l'histoire certifie qu'il a été enseveli avec une pompe royale dans le tombeau de ses pères à Sinope. On raconte que Souvarof, abusé par cette fausse tradition, voulut faire un pélerinage au sépulcre du grand roi, sur lequel il s'agenouilla et répandit des larmes (1).

Un autre fait remarquable ajoute au mystérieux du Mont d'Or; ce tombeau est placé pré-

(1) On m'a raconté le fait à Kertche. Clarke en fait aussi mention, t. II, p. 16.

cisément au point où se réunissent les deux embranchements d'un long rempart qui s'étendait de la Mer Noire à la Mer d'Azof. On peut suivre des yeux la partie de ce rempart qui se dirigeait vers la Mer d'Azof, depuis le pied du tumulus jusqu'à la gorge de Katerlès, qui s'ouvre dans un second rang de collines parallèles au Mont d'Or et à la montagne de Mithridate ; là, il est passablemant effacé, et le côté de l'ennemi est tourné vers l'ouest, c'est-à-dire le centre de la presqu'île. Il continue au-delà de la gorge de Katerlès, dont les sommités sont couronnées de ruines adossées aux pics coralliques ; mais j'en ignore la direction.

Au sud, vers la Mer Noire, ce rempart est effacé dans le voisinage du Mont d'Or dont la route de Théodosie longe le pied : mais on retrouve bientôt son allure en zig-zag, parmi les pics coralliques et les tumulus semés sur le dos de colline qui se termine par le Cap Blanc. Il aboutissait au golfe de Nymphée, aujourd'hui lac de Tchourbache, embrassant dans l'angle qu'il faisait avec le Bosphore, les ruines de Dia et ses tumulus.

Ce rempart en terre me semble être l'ancienne frontière du territoire de Panticapée et du royaume primitif du Bosphore avant la prise de Nymphée et de Théodosie qui n'en faisaient pas partie, et qui ne furent ajoutées au royaume, la

première qu'en 410 avant J.-C. par Spartocus II; la seconde qu'en 390 environ, par Leucon I. Cette limite abandonnée depuis 22 siècles a eu le temps de s'affaisser et de s'effacer de la surface du sol.

Mais par quelle singularité le tumulus cyclopéen se trouve-t-il ainsi sur le point de jonction des deux embranchements du rempart? Cette raison me ferait supposer qu'il est antérieur même à la construction du rempart, ou qu'il est lié aux événements qui ont amené son établissement.

En dedans du rempart, à 150 pas à l'est du tumulus du Mont d'Or, vers Kertche, je vis un autre monument du même genre que le premier, mais inachevé. Il consiste en une esplanade circulaire de 500 pieds de tour, de 166 pieds de diamètre, révêtue à l'extérieur d'une muraille cyclopéenne de pierres de taille carrées de 3 pieds de longueur et de hauteur. Je n'ai compté que 5 assises de pierres, mais je ne doute pas que l'on ait eu l'intention de l'achever et d'en faire un monument semblable au premier. Une révolution dans l'état, la mort du prince qui entreprenait de s'ériger un tombeau, comme le fesaient les rois d'Egypte, aura arrêté les travaux, ce qui explique sa dégradation actuelle. On a cherché à découvrir l'entrée d'une tombe ou d'un caveau au milieu de l'esplanade : ce fut en vain, car elle

assise sur la surface rocheuse d'un pic à polypiers qu'on a rasé et aplani.

Plusieurs rangées de pierres énormes entre ce tombeau inachevé et celui du Mont d'Or, indiquent d'anciennes murailles de maisons : aux restes de palais ou de maisons, s'adjoignent des traces d'anciens jardins, et sur la pente de la montagne, au milieu de ces ruines, vers le *Khouter Scassi*, il existe un beaû puits, bien conservé, encaissé de pierres de taille et plein d'eau. Ceci est bien extraordinaire, au milieu d'une contrée si sèche, si déboisée et si isolée, cela prouve que du temps de Panticapée, il n'en était pas ainsi, puisqu'on pouvait avoir des campagnes et des arbres sur des roches aussi sauvages aujourd'hui.

La vue du sommet de la colline, ou mieux encore du haut du tumulus est magnifique, et s'étend jusqu'au rocher d'Opouk, l'ancienne Kimmérion qui est à 9 lieues (36 verst) de là. Au nord, elle plane sur plusieurs jolies maisons de campagne, situées au pied de la montagne. Celle de M. Scassi est une vraie *villa* entourée de jardins et de vergers, où le propriétaire a fait planter 30,000 ceps de vigne, 3,000 pieds d'arbres dont 2,200 portant fruits, tous venus de France. Parmi les fruits, il y a 32 espèces de reinettes. On voit dans son parc le frêne et l'orme et le pin rouge du Caucase.

De plus petits tumulus sont semés çà et là sur la cime de la montagne, confondus parmi les pics à polypiers qui couronnent le Mont d'Or. M. de Blaremberg y a fait quelques fouilles qui sont décrites dans le catalogue du musée de Kertche : l'une entreprise dans un tumulus n° 5 du catalogue, a eu pour résultat la découverte de quelques objets précieux en or, en verre, en bois même, mais qui n'ont aucune portée historique. Autre part, il a trouvé plusieurs figurines en terre cuite, du genre de celles que j'ai décrites, et quelques vases aussi en terre cuite : pas d'urnes funéraires avec les représentations des mystères de Cérès.

J'aurais tout dit sur les tombes royales du Mont d'Or, si un hasard des plus heureux n'avait amené la plus magnifique et la plus riche des découvertes qu'on eût faites sur les rives du Bosphore.

Tombeau royal du Koul-oba.

Des soldats étaient occupés à extraire des pierres d'un tumulus passablement dégradé, quoique revêtu d'un mur cyclopique, qui s'élève sur la pointe orientale d'une montagne qui est adossée au Mont d'Or du côté du sud. Les Tatares ont donné à cette montagne qui n'est qu'un

contrefort ou une ramification du Mont d'Or, le nom de *Koul-oba* (tertre des cendres); il est en dehors de l'ancien rempart, à 6 verst environ de Kertche. Je crois important de bien fixer sa position. Les soldats en arrachant les pierres de ce tumulus, dont le diamètre par la base était de 165 pieds de roi environ, s'aperçurent qu'ils étaient arrivés à une construction intérieure, et M. le gouverneur Stempkovsky donna aussitôt ordre de poursuivre la fouille avec le plus grand soin.

On arriva bientôt au vestibule, large d'une toise en carré, et tourné vers le nord; il était recouvert par une voûte égyptienne en 3 assises de pierres qu'on fut obligé d'enlever, pour pouvoir pénétrer plus loin sans risque, parce que cette voûte était soutenue par des poutres réduites en poussière.

Au fond du vestibule on trouva la porte, haute de 8 pieds 10 pouces, large de 5 pieds 9 pouces; elle était fermée jusqu'à moitié hauteur par de grosses pierres de taille, et en haut par des pierres de grandeur moyenne. De grosses pièces de bois en formaient la couverte : mais ces poutres étant réduites en poussière, les pierres seules qui bouchaient la porte en soutenaient le dessus, qui menaça bientôt de s'écrouler (1).

(1) J'ai emprunté la description de l'ensemble du mo-

Cependant rien n'arrêtait plus la curiosité, et le passage était ouvert; tout promettait une riche moisson. MM. Dubrux et le docteur Lang furent chargés d'en aller faire l'inventaire. Pendant qu'une foule considérable assiégeait les abords du tombeau gardé par les soldats, ils pénétrèrent en frémissant d'attente dans un caveau funéraire qui, sans être bien grand, annonçait déjà la demeure d'un mort au-dessus du commun.

Il était bâti presqu'en carré, mesurant 15 pieds de l'est à l'ouest et 14 pieds du nord au sud. La porte ne répondait pas au centre, car du chambranle au coin de droite il n'y avait que 2 pieds de large, tandis qu'à gauche la distance était de 6 pieds.

La muraille était construite en pierres de taille qui avaient jusqu'à 3 pieds de long et 2 pieds de haut et d'assise. Cinq assises de pierres formaient sa hauteur de 7 pieds 8 pouces, jusqu'à l'origine de la voûte égyptienne, formée par 7 rangs de pierres faisant saillie, le premier rang de 5 pouces, les autres de 6 à 8 pouces, de façon qu'il ne restait pour former la clef de la voûte qu'un espace carré large de 2 pieds, fermé par une seule pierre. Ainsi, du sol à la voûte, le

nument et de la position des objets qu'il renfermait au rapport manuscrit de M. Dubrux.

nombre des assises de pierre était de 13, et le tombeau avait 16 pieds de haut.

A environ 10 pieds 10 pouces de hauteur au-dessus du pavé du tombeau, s'élevait un plafond en planches, qui est tombé lorsque les poutres sur lesquelles il était posé se sont pourries.

La voûte du tombeau était recouverte, jusqu'à une hauteur de 10 pieds, de pierres ordinaires que recouvraient de plus petits fragments, et ces messieurs estimèrent la contenance du tumulus à environ 1,000 sagènes cubes (1,268 toises cubes), nombre qui fait approcher sa hauteur de 70 pieds.

Le sol du caveau était pavé de pierres plates assez bien jointes. La place principale était occupée par un sarcophage formé d'une grande caisse en bois d'if, posée sur le pavé : cette caisse avait 8 pieds 9 pouces de long et 10 pouces de haut : elle était jointe par de grosses poutres dans lesquelles les planches étaient engrénées à plus de 3 pouces de profondeur. Le côté qui répondait à l'intérieur du caveau était ouvert; après qu'on eut ôté les planches des engrénures, on mit à découvert l'intérieur qui était divisé en deux par une planche.

Dans l'un des compartiments plus grand que l'autre et le plus rapproché de la muraille, était étendu le corps d'un homme de grande taille;

les os de la cuisse avaient 17 pouces $\frac{1}{4}$ de long; le crâne était extrêmement épais. Sur son front se remarquaient encore les lambeaux d'une *mître*, bonnet persan dont le sommet est plus étroit que le bas. Deux plaques en or en ornaient le haut et le bas. Celle du bas, large de 1 pouce 8 lignes, ornée de festons et de griffons (IVe série, pl. 20, fig. 2), l'emblême de Panticapée, était d'un travail bien moins soigné que la plaque supérieure, ornée de figures, de feuillages et d'arabesques.

Au cou était passé un *grand collier* en or massif, semblable à un anneau ouvert, dont les deux extrémités revenaient l'une sur l'autre (IVe série, pl. 21, fig. 3). On avait ciselé à chaque bout un Scythe à cheval, fournissant une course. Les deux bouts, sur une longueur de près de 2 pouces, étaient émaillés d'azur et de vert; le reste de l'anneau tordu ressemblait à une corde. Cette pièce était d'un fort beau travail. Ce collier est le même que celui qu'on retrouve fréquemment en cuivre et rarement en autre métal dans les tombes du nord, entre autres chez les anciens Lithuaniens.

Les deux bras étendus reposaient sur le côté. Celui de droite au-dessus du coude, était orné d'un cercle ou *bracelet* en or, large d'un pouce et orné de reliefs. En dessous des coudes, on trouva deux autres bracelets en

électrum (1), unis, larges de 1 pouce 8 lignes.

Une troisième paire de bracelets en or fin, ouverts (IVe série, pl. 20, fig. 4) embrassait les poignets; ils se fermaient par des sphinx persans ailés, dont les griffes tenaient un gros fil d'or qui servait à serrer le bracelet lorsqu'il était passé au poignet. Le travail en est fort beau, leur épaisseur est de 6 lignes.

Au pied du roi on remarqua une multitude de petites *pierres à feu* toutes tranchantes et entassées. Dans les deuils scythes, il était d'usage de se déchirer le visage et le reste du corps avec ces petits cailloux tranchants, et l'on déposait ensuite ces marques de douleur dans les tombeaux : c'est ainsi que j'ai trouvé les corps déposés dans un tumulus de Simféropol couverts de pierres à feu, dont j'ai rapporté des échantillons.

Dans le compartiment plus étroit du sarcophage étaient déposés les dieux et les armes du roi. L'on y trouva d'abord son *glaive* en fer, dont la poignée, revêtue de feuilles d'or, était ornée de figures de lièvres et de renards, repoussés dans la feuille comme dans les bractéates (IVe série, pl. 20, fig. 7). La lame avait été entièrement mangée par la rouille.

A côté du glaive, se voyait le *fouet tcherkesse*

(1) Mélange d'or et d'argent.

ou cosaque, orné d'une feuille d'or, et au-dessus le *bouclier* en or fin (IVe série, pl. 21, fig. 1). Son épaisseur est celle d'une pièce de cinq fr. Sa grandeur qui est celle du dessin, indique assez que ce n'était pas un bouclier proprement dit, mais plutôt une espèce d'*épaulette* repliée et adaptée à la forme du bras : il n'a que 8 pouces 8 lignes de long, et 7 pouces 9 lignes de large. Son poids est d'environ une livre et demie d'or. L'*ombe* ou milieu du bouclier était limité par un filet simple circulaire et par un filet d'oves, laissant un intervalle, large de 3 lignes et demie, sur lequel on avait ciselé des *dauphins* alternant avec des poissons parmi lesquels M. Agassiz a reconnu la *Dorade* (Chrysophrys aurata) et la *Murène* (Muroena Helena). Le reste du bouclier, divisé en douze compartiments par un filet, était couvert de masques imitant des têtes de méduse alternant avec des figures à barbe pointue, coiffées de mître, des mouches et des têtes de cheval marin.

L'*arc* et son *fourreau* en bois étaient tombés en poussière ; il n'en était resté que la plaque en *electrum* qui ornait l'oïstodoche (IVe série, pl 24, fig. 4). Sa longueur était de 19 pouces environ. On l'avait orné de reliefs repoussés, représentant une chèvre sauvage terrassée par un tigre, un cerf attaqué en face par le griffon de Panticapée et par derrière par le lion de Phanagorie : le cerf

était l'emblême de la ville de Diane, de Cherson. Un cheval marin remplissait la partie la plus large de la plaque et un masque, l'autre extrémité. Au-dessus de la queue du tigre, on lit ce mot grec ΠΟΡΝΑΧΟ, ciselé dans le métal.

A mon avis, l'artiste a voulu mettre sur son ouvrage son nom, qui se répète fréquemment sur les inscriptions de Sindique aujourd'hui Anapa, et de Panticapée, mais sous une forme plus récente ΦΑΡΝΑΚΟϹ. Quelques personnes ont supposé qu'au contraire, c'était le nom du roi *Pharnace*, fils de Mithridate. L'ensemble des objets que je viens d'énumérer et surtout la suite de ma description, peuvent bien nous faire croire à la tombe d'un roi; mais ce n'est pas celle de Pharnace, on n'aurait pas mis son nom là dans un petit coin perdu et sans aucune marque de respect.

On pourra se faire une idée de la forme d'un *oïstodoche* scythe par le relief fig. 1 qui est sur la même planche. La première et la troisième figures de droite le portent suspendu à la ceinture, sur le côté gauche. L'arc est dans son fourreau, sur lequel on a pratiqué une seconde poche plus étroite pour les flèches; c'est spécialement sur cette partie que s'adaptaient les ornements en or ou en argent, dont les guerriers embellissaient leur carquois.

Mêlée à ces armes, se trouvait encore une

botte en bronze, dont la pareille était déposée à droite du roi, vis-à-vis de la tête.

Toujours dans le même compartiment, mais à la hauteur de la tête du roi, l'on trouva dans l'angle extérieur cinq petites *statues* en *electrum*. J'en ai fait graver deux (IVe série, pl. 21, fig. 4 et 5). La figure 4 représente deux personnes qui s'embrassent en serrant étroitement une corne d'hydromel. Ce vase rappelle celui que tiennent des deux mains toutes les statues ou *babas* qui couronnent une partie de la Russie méridionale (IVe série, pl. 31, fig. 6). Peut-être me trompai-je sur le contenu de la corne. L'autre figure qui tient une bourse de la main droite et je ne sais quel instrument de la gauche, est un *Mercure* qui rappelle celui des Celtes.

M. de Stempkovsky avait reconnu l'Hercule scythe dans l'une de ces divinités; leur présence est très-extraordinaire dans ce tombeau. Leur costume rappelle les habits slaves et tatares, entre autres la robe de peau de mouton que les Tatares appellent *toun* ou *térétoun*, les Russes *touloup*, les Polonais *kozuch*, qui était l'habit scythe que l'on retrouve dans les plus anciens monuments (1). Cette robe dont la toison est intérieure, ou qui n'est bordée que d'une bande de pelisse par devant et par en bas, est taillée à

(1) *Imperium orientale*. Bandurii et J. Potocki.

toutes espèces de longueur, depuis la camisole tatare et la *katsaveïka* slave, jusqu'à la longue robe de peau de mouton du paysan russe. Ces différentes tailles sont toutes visibles dans mes dessins tirés de ce tombeau : on la voit très courte pl. 24, fig. 8, plus longue fig. 6 et 7. On reconnaît le vrai *sermedje* lithuanien et le *tchok* tcherkesse, fig. 1.

Tel était l'ensemble du sarcophage du roi; tout autour de lui étaient déposés sur le pavé les objets qui complétaient l'ameublement de sa tombe, où l'on n'avait rien oublié de ce qui pouvait servir aux besoins de la vie matérielle. Car à ses pieds, une main prévoyante avait placé trois grands *chaudrons* en bronze coulé (IV[e] série, pl. 22, fig. 6 et 7). Deux sont ovales ou oblongs, le troisième est sphérique; chacun repose sur un pied cylindrique dont la base élargie est munie de trois crampons, pour l'assujettir sur le sol. Ces trois vases avaient été souvent au feu et avaient servi de vase à cuire ou de marmite; car une suie épaisse les recouvrait encore. L'intérieur était rempli d'os de mouton, chacun avait deux anses (1).

(1) Chaudron ovale : haut. 15 pouces 3 lignes, long. 20 p. 6 l., larg. 12 p. 6 l., prof. 11 p. 3 l. Chaudron sphérique : haut. 17 p. 6 l., larg. 16 pouces, prof. 12 p. 6 lig.

Un autre vase de forme oblongue remplissait l'angle de la porte en entrant ; il était en bonze et à demi-enterré ; il avait aussi servi à la cuisine, à en juger par les os de mouton dont il était rempli et par le pied qui le supportait ; il avait aussi deux anses (1).

Après la cuisine du roi, venait sa *provision de vin*, ses *cratères* et ses *coupes*. Le vin était contenu dans quatre *amphores* en argile, de petite dimension, placées debout contre la muraille à droite. On ne trouva dans ces vases qu'un dépôt terreux. Sur l'anse de l'un, on lisait ΘΑΣΙ et dessous ΑΡΕΤΩΝ ; au milieu on voyait un poisson. Ce vase renfermait du vin de Thase, qui devait avoir une certaine vogue, à en juger d'après le nombre d'amphores portant ce nom, déposées dans les tombeaux.

Deux grands *cratères* étaient naturellement placés auprès des amphores, car on buvait du vin mêlé avec de l'eau dans des cratères chez les Scythes (2). Le premier, le plus rapproché de la porte, était en argent et avait 17 pouces 8 lignes de diamètre ; il reposait sur un pied fort bas n'ayant que 10 lignes de hauteur. Le fond avait

(1) Haut. avec le pied, 21 p. 5 l., long. 26 pouces, larg. 16 p. 3 lig.

(2) Hérodote et le comte J. Potocki, *Voyage dans les steppes d'Astrakan*, etc. II, 169.

beaucoup souffert par l'oxidation. Il contenait quatre *vases à boire ;* l'un était un petit pot en argent assez bien conservé, le second du même métal ressemblait davantage à une tasse (IV[e] série, pl. 23, fig. 1); les deux autres aussi en argent simulaient des cornets à boire, d'un fort beau travail (IV[e] série, pl. 22, fig. 2 et 3) : l'un d'eux est terminé par un buste de bêlier, dont la tête ressemble à celle qui fait type sur une ancienne médaille de Panticapée (1).

Le second cratère en bronze, avec des anses d'une jolie forme, avait 16 pouces de diamètre et contenait aussi quatre coupes ou vases à boire en argent (IV[e] serie, pl. 23, fig. 2, 3, 4, 5 et 6, de grandeur naturelle). Le plus grand vase, fig. 6, est orné de ciselures dorées, où l'on reconnaît fort bien les oiseaux et les poissons de la Mer Noire et du Bosphore Cimmérien. A droite un *canard* plonge et avale une proie qu'il a saisie ; sous lui nagent un *labre* (*labrus*) et un *esturgeon* ; plus loin un *cormoran* les ailes étendues a saisi au vol un petit poisson que M. Agassiz n'a pu spécifier.

Le second vase, fig. 5, est plus petit, mais la forme est la même; comme le premier, il n'a pas de pied, et la partie inférieure est presque celle d'une sphère avec un col élargi par le bord. On

(1) Cabinet de M. Allier de Hauteroche, pl. II, fig. 10.

voit que ce n'était que des coupes à faire circuler et non à poser sur la table. Les ciselures en relief sont une variante du sujet figuré sur la plaque de l'*oïstodoche*. Le milieu dont j'ai donné le développement, pl. 24, fig. 2, est occupé par le combat du sanglier prêt à succomber sous la griffe d'un lion. A droite, un bouquetin du Caucase (*Touri* des Russes, *Capra ibex* Güld. — *Capra Caucasica* Schinz) est terrassé par deux griffons de Panticapée qui l'attaquent par devant et par derrière. A gauche, le cerf de Cherson (1) subit le même sort, déchiré par un lion, pendant qu'un guépard femelle (*Felis jubata*), la gueule béante, est sur le point de lui serrer la gorge.

Les ciselures du troisième vase (pl. 23, fig. 4, et pl. 24, fig. 3) sont presqu'une répétition du relief du vase précédent. La scène du cerf égorgé par un lion et par un guépard femelle en fait le principal ornement.

Le rôle que jouent le *sanglier*, le *cerf* et le *bouquetin* au milieu des *griffons* et des *lions*, confirme l'explication que j'ai donnée de ces scènes allégoriques ; car il y a intention manifeste dans ces reliefs. Le *lion* de Phanagorie et le *griffon* de Panticapée ne sont pas représentés

(1) Le *cerf* paraît plus souvent que la *biche* sur les médailles de Cherson.

toujours victorieux sans intention, tandis que le *cerf* de Cherson, le *bouquetin* du Caucase (1) et le *sanglier* du Kouban sont sans cesse terrassés et vaincus par eux.

Le quatrième vase en argent ressemblait à une tasse avec un pied, deux anses et un couvercle (IVe série, pl. 23, fig. 2 et 3). Sur le bord de la tasse était gravé le mot ΕΡΜΕΩ, qu'il est difficile de traduire autrement que par : « *je bois à Mercure* » : ὁ ἑρμῆς, était en effet la dernière coupe et la dernière libation d'un festin, portée en l'honneur de Mercure. Le couvercle était orné d'arabesques ciselées et dorées, fig. 2.

Au-delà des cratères et des amphores venait l'*arsenal* du roi, composé de deux lances et de plusieurs faisceaux de flèches déposés le long de la muraille : il ne restait que les fers et les pointes. Ces dernières, dessinées pl. 22, fig. 8, sont en bronze, triangulaires et munies de trois barbillons aigus qui empêchaient de les retirer des chairs : le bois en était très-mince et très-léger. Cette forme de flèches est celle qu'on retrouve dans les monuments scythes du midi

(1) Ne perdons pas de vue que l'antique Colchide, qui fait partie, par conquête, du royaume du Bosphore, s'appelait *Kadzaria*, et que ce nom venait de *Kadzaro*, un bouc.

de la Russie, à Simféropol, à Tchéhérin. La hampe des lances avait 15 pouces de long.

Entre ces amas de flèches et le sarcophage, on aperçut bientôt un second cadavre couché sur le pavé, sans sarcophage et en grande partie recouvert de terre, mais orné si richement, qu'il fut impossible de méconnaître *la femme du roi* qui l'avait accompagné dans sa dernière demeure. Elle était couchée dans le même sens que le roi, et sur son front reposait une *mître* semblable à celle du roi. La plaque en *electrum*, qui le terminait, témoignait d'une main habile; quatre femmes, costumées à la grecque, sont assises au milieu de guirlandes de *loto*, dont les tiges figurent les siéges et les dossiers (IVe série, pl. 20, fig. 1). Quatre masques de lions formaient, de chaque côté, les bords par où la plaque se rejoignait pour former le haut du bonnet, qui n'avait que 2 ½ pouces de diamètre. La mître par le bas était bordée d'un bandeau ou diadême en or, large de 1 pouce 8 lignes, et orné dans toute sa longueur de petites rosettes émaillées.

La reine portait à son cou, comme le roi, un *grand collier* à extrémités mobiles, qu'on mettait en passant par dessus la tête et qui était l'apanage des personnes de distinction. Au lieu de cavaliers, celui-ci était orné, par les bouts, de deux lions couchés. Outre cet anneau, elle

avait encore au cou un autre *collier en filigrane* ou fils d'or, auquel étaient suspendus par de petites chaînettes en même métal, de petits flacons en or fin, comme ceux du médaillon, pl 20, fig. 3.

Cinq *médaillons* d'un travail parfait et de différentes grandeurs descendaient jusque sur sa poitrine, liés entre eux par de petites chaînettes pareilles aux premières, et par de petits flacons plus allongés que ceux du collier. Ils sont émaillés de bleu et de vert, comme d'autres objets que j'ai décrits.

Les deux plus grands de ces médaillons (pl. 20, fig. 3) représentaient des Minerves grecques, mais travaillées évidemment à Panticapée, comme l'indiquent les griffons ciselés sur les ailes de son casque. Les attributs de Minerve, outre le hibou et pégase ailé, sont les serpents de Méduse qui devraient orner son bouclier, un sphinx ailé (1) comme celui des bracelets du roi, et une garniture de têtes de biches sur la visière du casque. L'arabesque qui entoure le médaillon est aussi émaillée.

On découvrit au pied du cadavre un *magnifique vase* en *electrum* (pl. 22, fig. 1), ressemblant assez pour la forme et pour la grandeur à ceux qui étaient dans le second cratère,

(1) On pourrait croire aussi que c'est une syrène.

excepté que celui-ci a un pied. Je suppose qu'il contenait des parfums, avec d'autant plus de probabilité, que nulle part on n'a trouvé de lacrymatoires si essentiels dans les autres tombeaux. D'ailleurs ce vase, par sa position isolée aux pieds de la reine, n'annonce pas d'autre destination.

J'ai dit qu'il était magnifique; on en jugera par les ciselures développées pl. 24, fig. 1 : les détails en sont du plus grand intérêt pour l'art et pour l'histoire. Quatre groupes de figures se succèdent comme autant d'épisodes d'une même histoire, dans laquelle le personnage qui joue le principal rôle reparaît trois fois.

Dans le premier groupe, en commençant de gauche à droite, on le voit assis, les deux mains et la tête appuyées contre sa lance, prêtant une attention sérieuse au rapport que lui fait un guerrier. Au bandeau royal on reconnaît le roi, vraisemblablement celui qui a été déposé dans le tombeau. Son costume est complétement scythe; il a les pantalons étroits, les bottines et le *tchok* que j'ai décrits plus haut. Le guerrier qui lui fait un rapport est aussi un Scythe, agenouillé devant lui, habillé comme ceux des vases étrusques, et armé de la lance et du bouclier. Ni l'un ni l'autre n'ont l'oïstodoche guerrier; leurs cheveux sont longs et épars

sur leurs épaules; mais le porteur de nouvelles n'a pas de diadême; il porte le *bachelik* du Caucase ou *bonnet phrygien*, ou mieux encore le bonnet lithuanien, qui depuis des siècles garde cette forme chez le peuple. La figure qui suit tourne le dos au narrateur, et, appuyée sur un genou, elle est très-occupée à tendre un arc, que je suppose être celui du roi; car ce guerrier porte le sien à son côté. On se prépare à la guerre.

Et cette guerre, elle a eu lieu; on en voit les fruits, car le roi a été cruellement blessé. On le reconnaît dans cette figure souffrante à moitié assise, à moitié agenouillée, à laquelle une espèce de *mage* scythe arrache une dent au côté gauche de la mâchoire. En examinant le crâne du roi déposé au musée, j'ai vu qu'effectivement la mâchoire inférieure à cette place présentait les marques très-apparentes d'une blessure avec fracture qui aurait emporté plusieurs dents; car il manquait deux grosses dents et une troisième, plus courte que les autres était attaquée d'une maladie qui avait fait enfler la mâchoire.

Le quatrième épisode représente encore le roi blessé à la jambe; un guerrier la lui panse avec des bandelettes.

On remarquera que les pantalons et une partie du tchok sont recouverts de figures qui ont

l'air de broderies. Ce sont de petites plaquettes en or et en électrum cousues sur les vêtements. Les *Aorses* des rives du Tanaïs portent de l'or sur leurs habits, dit Strabon (1).

Ces plaquettes sont frappées ou repoussées comme les bractéates, percées de trous sur les bords, pour les coudre, et représentent une variété infinie de sujets. Le tombeau du roi en a fourni de riches exemples.

En examinant attentivement le pourtour du caveau, on s'aperçut, en effet, que le pied des murailles était jonché d'une multitude de ces plaquettes. Les parois offraient les indices des chevilles en bois, auxquelles on avait suspendu la riche garde-robe des deux grands personnages ; elle était tombée par lambeaux et on ne retrouva que des tas de poussière, mêlée de petites plaques qui furent recueillies avec soin ; le plus grand nombre de ces plaques adoptent des formes de triangle, de rosaces de différentes grandeurs, sans aucun relief. Sur d'autres sont imprimées de belles têtes de femmes ou de divinités, des figures d'animaux comme griffons, lions, lièvres, renards, etc., de formes très-variées. J'ai représenté quatre de ces plaquettes, intéressantes comme complément à l'ethnologie scythe (pl. 24, fig. 5, 6, 7 et 8).

(1) Strabo, lib. XI, p. 486, éd. Bas. Traduction de J. Potocki : *Voy. dans les steppes d'Astrakan*, t. II, p. 103.

En effet, la fig. 5, qui représente des femmes, prouve que si les hommes portaient alors le costume caucasien, il en était de même des femmes de cette époque, dont le long voile ou *tchadra* paraît être du même genre que celui que les femmes caucasiennes portent encore. La robe est flottante. L'une des femmes porte de la main droite un gobelet, et de l'autre une clef.

La plaquette fig. 7, représente deux archers scythes dos à dos, prêts à lancer leurs flèches.

Les fig. 6 et 8 sont celles de deux chasseurs scythes à cheval, poursuivant le lièvre. De la main gauche, ils tiennent les rênes, et de la droite, ils lancent le javelot.

A côté du corps de la reine on trouva encore deux bracelets d'or avec des bas-reliefs sur deux rangs, c'est-à-dire 6 figures sur chaque bracelet, dont la largeur est de 3 $\frac{1}{3}$ pouces.

Puis autour de la tête, on avait déposé six couteaux à manche d'ivoire dont les lames, par leurs formes, ressemblaient à des instruments de chirurgie. Un septième couteau (pl. 20, fig. 5), avec un manche en or et des reliefs, était mêlé parmi les premiers.

Un miroir en bronze, avec une poignée plaquée en or et ornée du griffon qui poursuit le cerf en relief, faisait encore partie des objets qui entouraient la reine.

On comprend que suivant les moeurs scythes, la reine avait été étranglée pour être déposée dans la tombe de son mari, et pour compléter les usages scythes, il fallait aussi découvrir le *serviteur du roi :* on le trouva effectivement couché en travers sur le caveau, le long de la muraille du sud, et autour de lui un assez grand nombre de plaquettes en or. Son casque et ses jambars en argent, fortement oxidés, étaient déposés avec les os d'un *cheval* dans un enfoncement de deux pieds en carré, qui occupait l'angle S. O. du caveau.

Parmi les débris qu'on retira de ce caveau, il se trouva plusieurs morceaux très finis de bois, qui appartenaient à des *instruments de musique*, la seule chose qui manquât pour rendre l'établissement complet. Plusieurs de ces morceaux offrent des dessins faits à la pointe, d'un travail exquis. On y voit un quadrige, une femme tenant un casque à la main, une esclave avec un grand vase offrant à boire à un cheval, des femmes assises, etc. Plusieurs de ces figures sont découpées; les costumes sont grecs.

Si tout ce que nous avons vu des objets qui ornaient le tombeau porte plutôt l'empreinte des idées scythes, des costumes et des usages de cette nation, il n'en est pas de même des ornements et des peintures du sarcophage, en bois d'if, dont la parfaite conservation m'a pro-

curé l'avantage de contempler une peinture sur bois, qui avait résisté à vingt et quelques siècles (pl. 25 et 25 *b*).

Ces *peintures* recouvraient les panneaux du tour du sarcophage. Le principal sujet est entièrement grec et prouve que si l'on a enterré un roi entouré d'un luxe scythique, ce sont des Grecs et des artistes de cette nation qui ont travaillé à ses funérailles. Deux victoires montées sur des quadriges, tournées l'une contre l'autre, remplissent les deux extrêmités du tableau, dont sept figures grecques, dans différentes positions, occupent le milieu, trois femmes et quatre hommes. Une oie et un cygne sont mêlés à ces figures, toutes représentées comme très-agitées, courant, gesticulant, etc., avec des expressions de joie, que justifie l'approche des deux chars de triomphe : les têtes avaient été presque toutes rongées. Les quadriges sont attelés de quatre chevaux blancs, dont deux sont mouchetés. Sur la frise qui emboîtait le panneau par-dessus, l'artiste avait représenté des guerriers tirant de l'arc.

En examinant attentivement ce genre de peinture, voici ce que j'ai pu comprendre de la manière dont elle avait été faite, et des couleurs qu'on avait employées.

La teinte des bras et des pieds des femmes, comme dans les peintures égyptiennes, diffère

de celle des hommes, et l'on ne s'est même pas servi des mêmes couleurs. La teinte des femmes est d'un rose fait avec du rouge et du blanc, comme les couleurs de Nuremberg. Celle des hommes est chair, comme s'ils avaient été brûlés par le soleil.

Le fond sur lequel on a appliqué les peintures est d'un léger violet. On a ébauché dessus les dessins avec une couleur brune semblable à du bistre, qui perce souvent à travers la couleur appliquée et lui tient lieu d'ombre. On jugera de la nature de l'esquisse et des contours par la planche 25 *b*, qui est un fac simile en grandeur naturelle d'une peinture d'un des côtés du sarcophage (1).

Le vert employé partout est du vert-de-gris.

Le bleu est azuré.

Des deux rouges qui se remarquent sur les costumes, l'un est fait avec de la craie rouge broyée, l'autre avec du cinabre.

Le rouge des ailes des victoires est du carmin.

Le brun du char est de la terre d'ombre.

Le bois, avant de commencer la peinture,

(1) L'on y retrouve encore le griffon et le guépard (*Felis jubata*), si souvent répétés sur les reliefs décrits plus haut. J'ignore comment l'idée est venue aux artistes grecs de dessiner cette espèce de tigre de patrie si éloignée; car M. Agassiz dit qu'on ne peut mettre l'espèce en doute.

avait été passé à la chaux ou au gypse, qui paraît avoir donné à quelques-unes des couleurs, comme au rose, au violet, cette teinte blanchâtre de céruse qui se mêle à la couleur.

Il est fâcheux qu'on n'ait pu conserver le caveau, le côté du nord s'étant écroulé deux jours après l'exploration. Mais avant que le désastre arrivât, il s'était passé plusieurs faits qu'il est important de faire connaître pour bien juger de ce tombeau.

Le jour où il fut ouvert, les notables qu'on y envoya furent occupés à en faire le plan, et à relever la position de chacun des objets qu'ils y trouvèrent. Cela leur prit toute la journée, pendant que deux soldats gardaient les abords du vestibule.

Ces messieurs crurent avoir achevé vers le soir leur besogne; mais pour plus de précautions et afin de pouvoir faire de nouvelles perquisitions le lendemain, les sentinelles continuèrent à garder leur poste, avec la consigne de ne laisser pénétrer personne. Mais la foule qui s'était portée au tombeau la nuit par curiosité était si grande, que les sentinelles ne purent la repousser. On pénétra dans le caveau, où l'on fouilla partout, et c'est alors qu'on découvrit cette multitude de plaquettes en or qui jonchaient le pavé.

Pendant qu'on était ainsi occupé à fouiller et

à se disputer les dernières dépouilles, on s'aperçut que le caveau résonnait comme s'il était creux par-dessous : on leva les dalles du carré creux au coin du pavé et on trouva en effet un second tombeau beaucoup plus riche que le premier, et d'où sont provenues les masses d'or qui circulaient encore à Kertche lors de mon séjour. Il n'y avait pas une femme grecque qui ne portât quelque objet de ces fouilles comme objet de parure, surtout comme boucles d'oreille. L'on évalue à 120 livres pesant d'or la valeur des objets qui ont été trouvés dans les deux tombeaux; cela me paraît exagéré. Il en est revenu environ 15 livres pesant au gouvernement ; le reste a été dispersé.

Dans ce pillage, le vandalisme a été poussé à son comble; car l'on s'arrachait les objets, et pour se mettre d'accord, l'on partageait à coups de hache les plus précieux : tel fut le sort du bouclier en or qui faisait partie du caveau inférieur, et que le gouvernement a pu racheter en partie, pièce par pièce, au poids de l'or. J'ai fait dessiner, pl. 21, fig. 2, ce qu'on a pu retirer; la beauté du dessin fait vivement regretter ce qui manque, et à juger par la courbe du bord, on n'a ici qu'une minime partie du tout. Il paraît que la plaque d'or était si grande, qu'elle recouvrait toute l'étendue d'un vaste bouclier.

Une femme habillée à la grecque, et qu'on

prendrait pour une *furie* à voir sa longue chevelure emportée par la tempête, tient de ses mains la lance et le flambeau : des *loups* dont l'un porte un *labre* (labrus) dans sa gueule, l'entourent et achèvent la peinture de cette terrible divinité.

Sans inscription, sans médailles, qu'est-ce qui servira à nous fixer sur le nom du personnage royal qui a été enseveli ici, quand d'ailleurs l'histoire des rois du Bosphore est si peu connue? Ce n'est qu'à force de suppositions et de comparaisons qu'on pourra y parvenir.

En parcourant les suites de médailles qu'on possède des rois du Bosphore, on est d'abord fort étonné de trouver si peu d'analogie entre les costumes et les armes qui y sont représentés et ceux qui ornent les figures de ce tombeau.

De 225 de J.-C., date de la mort de Reskouporis jusqu'à la chute du royaume du Bosphore, la gravure est tellement dégénérée, que les figures des rois et des empereurs tant sur les monnaies en or que sur celles en cuivre, deviennent de grossiers hiéroglyphes, et dans une suite de cinquante médailles connues qui appartenaient à cette époque de 522 à 624 du Bosphore (225 à 327 de J.-C.), il ne s'en trouve par une qui offre les moindres traces d'un dessin artistique et correct. Ainsi notre tombeau n'est pas de cette époque.

De Polémon Ier, en 14 avant J.-C. jusqu'à Reskouporis III en 225 de J.-C., le dessin, les emblêmes, le costume, les armes sont tous romains; pas une trace de ce que nous trouvons dans les reliefs du tombeau : la tête du roi et le cou sont nus, ou un simple bandeau tient lieu de diadême, et le manteau romain est agrafé sur l'épaule. Le bouclier est rond et l'*oïstodoche*, si fréquent dans les époques précédentes, ne reparaît plus du tout. La barbe longue et les cheveux longs qui reviennent à la mode avec Roïmétalke en 136 de J.-C., seraient la seule analogie; elle ne s'étendrait sur rien autre.

Du grand Mithridate à Assandre, c'est-à-dire pendant le dernier siècle avant notre ère, nous avons une longue chevelure, mais point de barbe, une dynastie qui a pu porter la mître et qui a adopté quelques-uns des emblêmes du tombeau, pégase, le carquois, le cerf; mais le cerf paissant de Mithridate n'est point le cerf terrassé des reliefs; d'ailleurs Mithridate a été enseveli à Sinope, et nombre de raisons repoussent l'idée que ce soit Pharnace.

C'est donc à l'époque antérieure à Mithridate qu'il faut faire remonter ce tombeau, et si là tous les caractères nous manquent, ici tout concourt à rendre la chose très-vraisemblable.

La première raison qui vient à l'appui de cette

supposition est la lettre Γ qui se trouve plusieurs fois répétée sur les reliefs, et qui chaque fois a un jambage plus court que l'autre, forme qui disparaît complétement avant le grand Mithridate. Elle se trouve répétée entre autres sur un grand vase en electrum (pl. 22, fig. 5) de forme énigmatique, trouvé dans le tombeau. Il représente un cerf couché. Sur ses flancs sont ciselés un griffon, un *bélier ammon*, un lion, un chien tournant la tête (1), qui tous reparaissent sur les plus anciennes médailles de Panticapée (2); sur le cou se trouve ΓAI, qui peut être le monogramme de Pairisades.

Secondement, les deux médaillons de Minerve avec ses attributs, d'un si beau travail, ne peuvent appartenir qu'à une époque où les rois du Bosphore se faisaient gloire d'une alliance avec Athènes, et même d'être citoyens de cette ville, tels que Leucon, Pairisades Ier, Eumêle. Plus tard, on ne voit pas le moindre rapport entre cette ville et les rois du Bosphore successeurs de Mithridate.

D'ailleurs il n'existe pas trace de l'influence romaine ou de l'art romain dans aucune partie

(1) Le chien tournant la tête paraît sur une médaille d'Eumêle.

(2) Panticapée n'a pas frappé de monnaies particulières sous la domination romaine : le droit de battre monnaie appartenait aux rois du Bosphore.

du tombeau. La construction même du tombeau prouve qu'il est très-antique, puisqu'on n'avait pas eu assez de confiance dans la solidité de la voûte égyptienne et qu'on avait eu l'idée de la soutenir par des soliveaux et des poutres, dont on avait même fait le dessus de la porte, ce qui a entraîné l'écroulement du tombeau. On n'a pas trouvé de pareils moyens employés dans d'autres tombeaux plus récents.

L'on m'objectera que les costumes scythes ne cadrent guère avec l'idée d'en vêtir des archontes du Bosphore : il est cependant très-probable que l'habit scythe fut très en vogue sous les *Leuconides*, puisqu'on voit la plupart des personnages représentés sur les vases étrusques de Panticapée porter ce costume. Je dirais même qu'il devait être dans l'ordre des choses de voir ici régner les mœurs et les costumes scythes à côté du culte grec.

Les Scythes qui avaient envahi l'Asie centrale, détruits par la ruse de Cyaxarès, en 605, revinrent en petit nombre, espérant rentrer dans le territoire qu'ils avaient abandonné sur les rives du Bosphore; mais ils furent reçus par les enfants que leurs femmes avaient eus de leurs esclaves, pendant la longue absence de leurs maris. Repoussés de toutes parts, ils renoncèrent à passer par le Bosphore Cimmérien, et faisant le tour de la Mer d'Azof, ils crurent for-

cer les rebelles dans leur retraite au fond de la presqu'île de Kertche : ils traversèrent l'isthme de Pérékop et la presqu'île Taurique ; mais leurs esclaves qui les avaient prévenus, avaient élevé un rempart en terre depuis la Mer d'Azof jusqu'à la chaîne taurique. Les Scythes désespérés eurent recours au fouet qui épouvanta si fort les esclaves qu'ils prirent sur-le champ la fuite, et les Scythes rentrèrent tranquillement en possession de leurs domaines, que les esclaves sindes cultivèrent pour eux. Les anciens Sindes de la presqu'île de Kertche étaient donc les habitants ou le peuple de la presqu'île de Kertche et de l'île de Taman, race mélangée de Méotes, avec les restes de la population kimmérienne, les habitants les plus anciennement connus de la Tauride. Les *aristocrates* du pays étaient les Scythes, qui prélevaient les tributs.

Ce fut chez ce peuple sinde, gouverné par les Scythes, que les Milésiens vinrent fonder les colonies de Panticapée, Nymphée, Theudosie, Phanagorie, Képos, etc., une soixantaine d'années après le retour des Scythes.

Ces colonies dépendirent d'abord directement de la métropole, payant quelque tribut pour leur établissement sur un sol étranger. Le commerce et l'industrie les enrichissant et les rendant plus populeuses, elles purent prétendre à une position plus indépendante : c'est ainsi que

Panticapée fut gouvernée par ses propres magistrats, les *archéanactides* qui demeurèrent à la tête de la municipalité de 480 à 438 avant J.-C.

Mais à côté de ces magistrats, il existait dans le Bosphore d'Europe et dans celui d'Asie, un pouvoir scythe ou maéte indigène, que l'ambition porta à s'assujettir des villes grecques. En 437 avant J.-C., un certain *Spartocus* s'empara du pouvoir à Panticapée, et remplaça les archéanactides. Pour ne pas effaroucher les Grecs que la royauté aurait effrayés, il ne prit que le titre d'archonte du Bosphore (c'est-à-dire Panticapée et Phanagorie), tandis qu'il prenait le titre de roi des pays qui entouraient les colonies et qui étaient son patrimoine.

Les colonies conservèrent leurs formes municipales, qui rappellent les bourgeoisies suisses et les villes impériales d'Allemagne, pendant 402 ans, jusqu'à Assandre qui prit le titre de roi du Bosphore en 36 avant J.-C.

Sous ce premier archonte et sous son successeur *Seleucus*, le rempart du Mont d'Or était la limite du territoire de Panticapée, et Nymphée, la colonie la plus voisine, était au pouvoir des Athéniens. La trahison d'un certain Gélon, grand-père maternel de Démosthènes, ouvrit les portes de Nymphée à *Spartocus II*, en 410 avant J.-C., et les Athéniens en furent dépossédés.

Satyrus I, fils de Spartocus II, fut néanmoins grand ami des Athéniens; ce fut lui qui agrandit le royaume sur la côte d'Asie : il fut tué au siége de Theudosie, et j'ai dit que Strabon rapporte que le tumulus du Koukouoba fut érigé en son honneur.

Leucon I, fils de Satyrus, fut reçu citoyen d'Athènes et prit Theudosie, à laquelle il laissa son administration municipale.

Pairisades I, fils de Leucon, agrandit encore la puissance du Bosphore par ses guerres glorieuses dans la Chersonèse taurique et en Asie; une partie de la chaîne taurique et des vallées du Caucase lui obéirent (1). Il m'est impossible, dans la crainte d'allonger un texte déjà si étendu, d'entrer dans les détails du règne de ce roi. Seulement il y a quelque vraisemblance que son esprit de conquête l'aura engagé à s'emparer de Cherson, quoique l'histoire ne fasse mention que de ses guerres contre les Scythes de la Chersonèse taurique. Mais parmi les médailles de Cherson, publiées par Sestini, musée Chaudoir, tab. I, fig. 5 et 6, l'on en trouve deux qui rendent le fait probable. L'une a d'un côté une tête de roi, ceinte du diadême, avec ces trois lettres XÉP, et au *revers*, une Diane avec le monogramme ΧΡ : la seconde ressemble à la

(1) Voyez l'inscription que j'ai citée plus haut.

première, à l'exception d'un astérisque placé devant le front du roi.—Ce monogramme, avec la tête du roi, ne peut être que celui de Pairisades I, dont les médailles de Panticapée, très-rares du reste, offrent aussi la tête, et pour revers un aigle, un astérisque, un sceptre et le monogramme ΑΡ.

Rien n'empêche à mon avis que Pairisades, roi du Bosphore, n'ait conquis momentanément Cherson, qui plus tard se soumit volontairement à Mithridate, toujours pour trouver un appui contre les Scythes de la Chersonèse taurique (1).

Diodore rapporte l'histoire tragique des trois fils de Pairisades, *Satyre*, *Eumêle* et *Prytan*, qui tous périrent de mort violente. *Satyre*, l'aîné, voulant apaiser la révolte d'Eumêle en Asie, fut blessé au bras dans un combat et mourut la nuit suivante. Le corps, remis à Prytan, fut conduit à Panticapée, et il fut enseveli dans le tombeau de ses pères avec toute la magnificence imaginable. Ainsi les rois Leuconides du Bosphore avaient une tombe de famille.

(1) Si cette explication n'était pas reçue, on pourrait expliquer la présence du *cerf* dans les reliefs en le regardant comme l'emblême des Tauro-Scythes, qui possédaient chez eux le principal et le plus ancien sanctuaire de Diane, sur la montagne de l'Aïoudagh, sur la côte méridionale de la Crimée.

Prytan fut tué àKépos, près de Phanagorie, dans une révolte contre son frère Eumêle, qui, pour n'avoir plus d'ennemis, fit massacrer les femmes et les enfants de ses frères et tous leurs partisans.

Six ans après, *Eumêle* lui-même périt misérablement sous les roues de son chariot, qui l'écrasa un jour qu'il se rendait à un sacrifice, et que ses chevaux prirent le mors aux dents.

Spartocus IV, fils d'Eumêle, succéda à son père et régna jusqu'à l'an 284 avant J.-C. Il est connu par des inscriptions.

Pairisades II, fils de Spartocus IV, régna longtemps sans qu'on connaisse l'époque de sa mort, ni la suite de ses successeurs jusqu'à Mithridate.

Lequel de ces rois remplit le mieux les conditions voulues du tombeau?... A mon avis c'est ou *Leucon* ou *Pairisades I*, quant aux allégories des reliefs. Mais comment décider la chose, quand on n'a nulle idée de ce qui a été trouvé dans le tombeau inférieur, qui seul pourrait nous éclairer!

Je m'en tiendrai seulement à ce simple énoncé : ces tombeaux appartiennent à des Leuconides, tant par les costumes, les emblêmes, les scènes allégoriques, la forme des lettres, l'architecture, etc.

Musée de Kertche.

Une telle profusion d'antiquités importantes demandait la fondation d'un musée, et cependant ce ne fut que très-tard qu'il vint à l'idée des habitants de Kertche de songer à une institution pareille. Le gouvernement jusqu'alors avait désigné pour entrepôt des objets trouvés sur le sol de Panticapée, le soi-disant Musée de Théodosie, où l'on déposa en effet plusieurs inscriptions et reliefs.

Enfin, MM. Dubrux, de Scassi, de Blaremberg, le général Potier, etc., sentirent la nécessité de garder à Kertche ce qui faisait la gloire des rois du Bosphore, et chacun donnant généreusement ce qu'il avait recueilli lui-même, on forma le noyau primitif d'un musée qui fut ouvert pour la première fois le 2 juin 1826. Le gouvernement le prit sous sa protection et loua *ad interim* une chambre de la maison de M. Dubrux, qu'on disposa aussi bien que la place le permettait. Jusqu'en 1833, il n'y eut pas d'autre musée, et M. Dubrux en fut le conservateur. La place manquant, on déposa les grandes pièces dans la cour, où cet ensemble produisait un effet très-pittoresque.

En 1833, on profita de l'érection d'un corps-

de-garde qu'on venait d'achever et dont on pouvait se passer pendant quelques temps pour y transporter les collections, en attendant qu'on eût construit sur le sommet de la montagne de Mithridate, le bâtiment que le gouvernement avait décrété sur une très-ancienne proposition de M. de Scassi.

Aujourd'hui, le nouveau musée est achevé, Copie fidèle du temple de Thésée à Athènes, on peut juger de l'effet qu'il doit produire de tous les points du Bosphore, surtout quand ses masses imposantes, illuminées de la base au sommet des frontons, se reflètent dans les ondes, en face de son souverain, qui vient saluer la ville de Mithridate.

Ce musée demande un savant consommé pour mettre en ordre, pour classer, pour déchiffrer des monuments qui sortent presque tous de la routine grecque ordinaire; ici, sur les confins de la Scythie, du Caucase, des Sauromates, autres costumes, autres mœurs, autre style. Jusqu'à présent on a songé davantage à amasser qu'à digérer; ignorant même ce qu'ils possédaient, les conservateurs ont laissé gaspiller souvent les choses les plus précieuses : je ne citerai qu'un fait qui m'est personnel.

Dans un premier voyage en juillet 1832, j'avais remarqué trois crânes de forme extraordinaire; l'un était complet, avec la mâchoire

supérieure; les deux autres n'étaient que des fragments de la partie supérieure de la tête : ils étaient remarquables par l'élévation du front, ce qui avait donné l'idée à M. Dubrux d'en faire des crânes de macrocéphales. On les avait trouvés du côté de Iénikalé dans de très-anciens tombeaux, et je supposais avec plus de raison qu'ils venaient des Kimmériens. Je jugeai important d'en faire un dessin avec les mesures exactes; et comme je ne passai que deux jours à Kertche, je renvoyai jusqu'en automne mon entreprise.

Dans cet intervalle, M. le professeur Ratké, qui vit ces crânes, en fut frappé comme moi, et lorsqu'il fut de retour à Dorpat, il engagea l'académie de St-Pétersbourg à chercher à s'en procurer un.

Mais quand je retournai à Kertche, le plus beau des crânes avait disparu; inquiet, je m'informai de ce qu'il était devenu : un témoin oculaire me raconta que deux voyageurs étrangers l'avaient obtenu de M. Dubrux, moyennant 100 roubles en assignats, et que l'un d'eux l'avait destiné au musée de Munich. Je fus très-affligé de cette spoliation, qui fut bientôt remarquée; car l'académie avait écrit pour demander l'un des crânes, et quand le nouveau conservateur, successeur de M. Dubrux, voulut les chercher, il ne trouva que les deux frag-

ments dont on ne voulut pas se défaire. J'ai écrit ces détails pour que ce conservateur sache où est son crâne, et pour qu'il n'accuse pas des innocents, comme il est très-porté à le faire.

J'ai décrit à leur place la plupart des monuments qui se trouvent au musée. Après les inscriptions et les trois torses de Cybèle, d'Hercule et d'Esculape, les tombeaux ou cippes avec bas-reliefs y forment une suite intéressante. J'ai dessiné, IVe série, pl. 26, fig. 5, l'un des plus complets par l'ensemble des objets. On a déposé aussi au musée quatre torses amenés de l'Asie mineure comme *lest* à Taganrok. M. le gouverneur de Stempkovsky les avait demandés pour Kertche; trois de ces torses sont d'un travail très-médiocre : le quatrième est celui d'une Junon en marbre de Paros; c'est le seul qui mérite quelque attention. Enfin les médailles que j'y ai vues n'étaient ni rares, ni nombreuses.

Excursion à Myrmekion, à Iénikalé, aux volcans de boue, etc.

Je fis un jour une excursion pour visiter la pointe de Iénikalé.

Après avoir traversé les tumulus de la quarantaine, du milieu desquels je dessinai la vue de Kertche qui est dans mon Atlas, je me rendis à

la quarantaine qui est à 4 verst de Kertche pour y visiter les ruines de Myrmékion. On appelle de ce nom un ensemble de constructions antiques qui ont été envahies en entier par le mur sanitaire du vaste établissement. Un petit promontoire qui s'avance dans la rade de Kertche en porte les restes les plus apparents. Un fossé avec un mur, coupant par une ligne arquée le promontoire, ferait supposer que l'acropolis ou la partie fortifiée de Myrmékion était là. Dans une première visite, je pris une construction circulaire très-solide en grosses pierres de taille semblable au tumulus rasé du Mont d'Or, pour un ancien temple; mais un hasard a fait connaître sa vraie destination. On voulut planter un mât et hisser un pavillon au milieu de la construction circulaire; des matelots chargés de l'opération, trouvant d'abord de la résistance pour enfoncer le mât, furent très-étonnés de le voir descendre tout à coup d'une longueur considérable. On eut l'idée de creuser, et l'on découvrit bientôt un double caveau, qui malheureusement avait été spolié depuis longtemps; mais on n'avait pu emporter un magnifique sarcophage en marbre blanc de Paros; son poids énorme n'avait pas permis de l'entraîner plus loin qu'à l'entrée du premier caveau, où on l'abandonna, non sans l'avoir mutilé d'une manière indigne.

Ce sarcophage a 8 pieds 3 pouces de long, 3 pieds de large, et 4 pieds 9 pouces de haut. Avec le couvercle, sa hauteur est de 8 pieds.

Le long côté qui forme la principale face du monument se trouve dans un état méconnaissable. On ne distingue à gauche qu'un groupe de trois personnes, dont la première est une femme assise en regard de deux hommes qui occupent l'extrémité du relief. Le plus rapproché de la femme est debout, en manteau et en chlamyde; il paraît vouloir partir, tandis que l'autre, habillé de même, semble écouter ce qui se dit.

A dos de la femme, c'est-à-dire en allant de gauche à droite, paraît une femme à genoux dont on ne trouve que la partie inférieure; après quoi vient une suite de pieds, d'après lesquels on devine qu'il y avait encore trois ou quatre personnes outre les quatre premières.

La base et la corniche sont semblables aux dessins, IV[e] série, pl. 26, fig. 2 et 7. Seulement aux angles, au lieu d'un lion et d'un renard, on a sculpté deux amours qui jouent.

Au revers du long côté, un génie placé au milieu soutient deux guirlandes de raisins et d'autres fruits. Au-dessus de chaque guirlande est un amour ailé, sur un char attelé de lions, les uns faisant face aux autres. Les deux extrémités du relief sont occupées par deux femmes dont

on a brisé les têtes, et qui semblent encadrer comme deux génies ces sujets si gracieusement exécutés. Les angles du soubassement sont remplis par un lièvre et par un chien.

Le côté étroit à gauche a été représenté IVe série, pl. 26, fig. 2. La figure principale est celle d'un roi, reconnaissable à son diadême, assis sur un siége recouvert d'une peau de lion. Il est aveugle, à moins que les creux des yeux n'aient été faits pour y placer des yeux de pierres précieuses. De la main gauche il retient son vêtement, et paraît tendre l'autre à un homme placé à côté de lui. Devant lui un guerrier tourné de face paraît prendre congé pour monter à cheval, tandis que derrière le roi, une autre figure en tunique s'avance en s'appuyant sur son épaule, comme pour écouter ce qu'il dit. La tête du roi seule est intacte; les autres ont disparu.

Le couvercle du sarcophage (IVe série, pl. 26, fi. 1) représente un divan grec, recouvert d'un tapis richement décoré, sur lequel un homme et une femme sont à demi-couchés; de leur bras gauche, ils s'appuient sur des coussins : les têtes ont été enlevées. Je ne doute pas que l'homme ne soit le roi du relief précédent : il a devant lui un livre fermé qui repose sur le coussin. Sa main droite repose tendrement sur l'épaule de la reine qui est devant lui; elle porte le

costume grec, et ses bras sont ornés de bracelets.

Le côté court est entièrement détruit.

Parmi les fragments dont le vandalisme a jonché le sol, j'en ai reconnu un que l'on ne sait comment faire cadrer dans ces reliefs : c'est une tête avec de petites oreilles de Satyre.

Le travail de ce monument est digne d'admiration, et je ne crois pas que le musée de Kertche possède rien de plus précieux. On est seulement frappé de la ressemblance étonnante qui existe entre ce sarcophage et celui de *Septime Sévère* (222 à 235 de J.-C.) et de sa mère *Mamméa* à Rome. La disposition des deux statues couchées est à peu près la même, et dans les reliefs on retrouve aussi l'empereur assis, tandis que des guerriers et des chevaux autour de lui se préparent à célébrer des jeux funèbres (1).

Cette analogie ferait supposer que le tombeau de Kertche est d'une époque voisine des règnes de *Roïmétalke* et d'*Eupator*, les premiers rois du Bosphore qui, après Mithridate, se laissent croître la barbe. Ils sont contemporains d'Adrien, d'Antonin, de Marc-Aurèle. Mais c'est avec les têtes de Roïmétalke, que celle du sarcophage a le plus d'analogie.

(1) Montfaucon, éd. all. in-folio, p. 398, et pl. 137, f. 5.

Entre Iénikalé et la quarantaine, treize morceaux de jardins et de vignes sont les campagnes des habitants de Kertche : elles sont mal exposées et souffrent de la violence des vents du N. E.

Iénikalé est à 10 verst de Kertche, à la pointe de la presqu'île; le château a été bâti par les Turcs pour commander le passage du Bosphore, le chenal rasant pour ainsi dire la côte, et tout vaisseau étant obligé de s'exposer au feu des batteries, s'il veut faire voile dans la Mer d'Azof sans permission.

Au reste, la ville n'a ni port ni commerce, et elle n'est habitée que par des Grecs, qui s'occupent de la pêche du turbot. Je me fis montrer le fameux *soros* ou sarcophage enlevé à un tumulus de Phanagorie pour servir de bassin de fontaine. Ma curiosité satisfaite ne m'a pas instruit plus que Pallas, Clarke et de La Motraye. L'eau qui alimente cette fontaine arrive à la forteresse par un long aquéduc qui l'amène de plusieurs verst de distance : les sources ne sont pas loin des volcans de boue, ou plutôt, comme dans la presqu'île de Taman, elles sont associées à ce phénomène.

Les deux rangs de collines couronnées de pics à polypiers qui traversent en biaisant l'extrémité de la presqu'île de Kertche, ne s'arrêtent qu'aux rives du Bosphore, l'un à Iénikalé, l'autre un peu plus au nord; le château de Iénikalé est

bâti sur l'une des extrémités, le *fanal* sur l'autre. Entre elles existait jadis un baie qui a été remplacée par un lac, fermé par une barre sablonneuse. En remontant le vallon, depuis le lac, s'étalent en amphithéâtre les sources les plus variées, et les volcans ; les géologues trouveront ici réunis tous les phénomènes que j'ai décrits plus haut.

Le sol tertiaire et quaternaire de la côte de Kertche se compose de l'étage à argile feuilletée, recouvert par celui de la marne blanche, avec des bancs de gypse. Le calcaire coquillier, autrement *pierre de Kertche*, termine cette série régulière (1). Les pics à polypiers, formation abnorme, sont semés, comme des tumulus, sur le dos des collines.

Les sources et les volcans ont leur siége principal dans les formations d'argile feuilletée et de marne blanche ; en commençant à l'ouest près du *Khouter Khronévi*, la série commence par une source sulfureuse qui jaillit du pied d'une espèce de pic calcaire : sa température est de 13° de R., et le soufre nage par-dessus l'eau (2).

(1) Voyez Atlas, V^e série, géologie, plans et coupes.

(2) M. Ekhart, pharmacien de Kertche, a analysé en gros cette source, et a trouvé qu'elle contenait du *muriate de magnésie* en petite quantité, du *gaz hydro-sulfureux*, du *gaz carbonique* en grande quantité, du *natrium* en petite quantité, du *kalium* et du *silicium* en proportions incertaines.

Dans le voisinage de celle-ci en jaillissent d'autres qui semblent sourdre du milieu d'une boue noire, bitumineuse et brillante, qu'on ne peut remuer sans remplir l'air d'une forte odeur de sulfure d'hydrogène. Le bétail boit cette eau avec avidité.

Plus à l'est, des sources d'eau pure qui alimentent l'aquéduc de Iénikalé et une fontaine voisine du Khouter, remplissent le fond du ravin; et enfin en poursuivant sa marche vers le fanal, on arrive aux sources de naphte et aux volcans de boue.

On connaît ceux-ci depuis longtemps, et toujours on les a vus en activité (1).

Le principal cratère, celui qui paraît le patriarche de toute la formation volcanique, est un tumulus complétement isolé de 500 pieds de diamètre, de 35 pieds de hauteur. Son sommet présente un enfoncement de 6 pieds rempli par une flaque de boue et d'eau, de 70 pieds de long sur 35 de large. La boue grise, épaisse, exhale une forte odeur de soufre et de bitume. Çà et là sur cette vase épaisse se présentent des places liquides que percent d'instant en instant des bulles de gaz hydrogène qui ont jusqu'à 1 pied de diamètre : elles s'enflamment quelquefois, et l'on a vu ce volcan brûler assez souvent.

(1) V[e] série. géol. plans et coupes.

Alors dans cette violente commotion, la boue se déverse de toutes parts par-dessus les bords; mais en temps de calme, le superflu s'échappe par une petite goulette excavée dans l'un des flancs de l'enceinte cratérique.

Des sources de naphte, de 14° de température, qui jaillissent à 150 pas du *tumulus-cratère*, au milieu d'une boue fine, d'un noir charbonneux, forment un filet d'eau qui passe entre le tumulus et une esplanade relevée de 10 pieds au-dessus du ruisseau. La surface présente le spectacle le plus bizarre qu'on puisse imaginer : on dirait les cheminées des enfers, la croûte du sol étant percée de trous noirs surmontés de petits cônes boueux, du milieu desquels s'échappent et la boue et les bulles de gaz hydrogène. Les points où les bulles se dégagent n'ont pas une température plus élevée que 11° ½ de R. Au reste, partout le sol tremble sous les pas, et l'on craint d'enfoncer dans les antres de la terre.

Route directe de Kertche à Théodosie.

La presqu'île de Kertche a été fermée jadis par trois remparts que la politique a fait élever pour se défendre contre des voisins dangereux.

Le plus ancien est celui d'*Assandre*. Il part

de l'extrémité de la chaîne taurique, et va aboutir à la Mer d'Azof en dehors de la langue d'Arabat. Les esclaves scythes, sindes d'origine, l'avaient élevé pour se défendre contre leurs maîtres à leur retour d'Asie (1). Assandre, roi du Bosphore de 49 à 14 avant J.-C., le fit renouveler et fortifier de tours pour se défendre contre les invasions des Scythes; c'est pourquoi il porte son nom. Son allure est encore reconnaissable, ainsi que l'emplacement qu'occupaient les tours (2).

Le rempart du *Mont d'Or* était la frontière primitive du royaume du Bosphore et de la colonie de Panticapée. Les succès des Leuconides l'avaient transportée hors de la presqu'île de Kertche, en réunissant Nymphée et Théodosie au royaume. Assandre la fixa au rempart des esclaves scythes, qui, pendant plusieurs siècles, fut la limite du royaume.

Cependant les Chersonésiens avaient remplacé les Scythes de la Chersonèse taurique : ils avaient pris Panticapée pendant l'absence de Sauromate V, qui était allé piller l'Asie Mineure, malgré l'armée que lui opposait Constance. Pour rentrer dans sa capitale, Sauro-

(1) Hérodote, IV, c. 20. Les trois remparts sont dessinés dans la carte de Clarke.

(2) Strab. l. VII, lui donne 360 stades de long.

mate V avait dû rendre les prisonniers et le butin. Son petit-fils, Sauromate VI, qui régnait de 302 à 310 de J.-C., voulut se venger des Chersonésiens : il fut battu par eux auprès du rempart d'Assandre, forcé de jurer une paix par laquelle il promettait de ne pas passer ce rempart à main armée. Violant son serment, il reprit les armes, et consentant à terminer le différent par un combat singulier avec Pharnace, chef des Chersonésiens, il fut tué, et son armée subissant le joug des vainqueurs, fut obligée de se retirer jusqu'à moitié distance de Théodosie à Kertche, où les Chersonésiens permirent aux Bosphoriens de fixer leur frontière. Ceux-ci érigèrent alors le rempart d'*Akkos* ou de *Cybernicus*, qui commence au lac salé de Itar-Altchik, et va aboutir à la Mer d'Azof. Il est très-bien conservé ; le fossé tourné vers la Crimée est encore profond, et des tumulus qui longent le rempart feraient croire qu'il était soutenu par des tours (1).

Ces trois remparts, par la route directe de Théodosie, sont presque les seuls monuments anciens qui s'offrent à la curiosité. Le chemin par lui-même n'est rien moins que pittoresque.

(1) Const. Porph. *De adm. Imp.* cap. 53. Pallas, *Voy. dans les gouvern. mér.* t. II. Dessiné dans ma carte du royaume du Bosphore, Ire série, pl. 2.

Quand on a quitté les collines de Kertche, ses tumulus et ses pics à polypiers, le pays devient d'une monotonie semblable à celle d'une steppe. Partout des villages tatares abandonnés, de vastes cimetières, et fort peu d'habitants le long de la route.

La première station de *Soultanoufka* est à 23 verst de Kertche. Cette station a des sources, des puits; ceux qui vont de Théodosie à Kertche voient d'ici, pour la première fois, cet horizon couronné de *tumulus* et de *pics à polypiers* qui caractérisent les environs de Kertche (2).

A moitié chemin entre Soultanoufka et *Arghin*, deuxième station de 28 verst, on passe le rempart d'*Akkos*.

La troisième station est celle de *Porpatche*, à 27 verst d'Arghin. Porpatche est à peu de distance en dedans du rempart d'Assandre. D'ici l'on a 22 verst jusqu'à *Théodosie*.

Ceux qui se rendent à Simféropol et qui ont des chevaux à eux, peuvent éviter le détour de Théodosie, en se rendant tout droit par le milieu de l'isthme à *Krinitski*. On passe alors par *Armeil* et par *Karagos*, célèbre par sa mosquée antique qui appartient au style primitif de l'architecture tatare en Crimée. C'est une des quatre

(2) V^e^ série, géologie, coupes, plans, etc. pl. 15, fig. 5.

plus anciennes. J'en ai donné un dessin III° série, pl. 28.

C'est un grand dez, surmonté d'une coupole circulaire. Tout est ligne droite ou plein cintre. Ceci rappelle l'église de la forteresse de Soudag. A l'un des angles s'élève le minaret à douze pans avec sa galerie.

Le commerce appelle quelquefois les habitants de Kertche à se rendre au nord de la Mer d'Azof. Dans un cas pressant, quand on fait la route par terre, on passe par la langue d'Arabat, entre la Mer Pourrie et la Mer d'Azof. On quitte alors la grande route à Arghin. Ce trajet d'Arghin à Arabat est célèbre dans les légendes tatares; un berger qui ne craignait pas Dieu, disent-elles, fut changé en pierre avec tous ses moutons, et on vous montre en effet, à quelques verst d'Arghin, une multitude de pierres couchées à côté les unes des autres dans un lac qui se dessèche en été. Une plus grande pierre au milieu représente le berger. Un Tatare tremble d'approcher de ce lieu terrible, et n'ose y passer pendant la nuit. Près de là sont sept puits excellents qu'on appelle les *sept frères*.

Route indirecte de Kertche à Théodosie par Nymphée et Kimmerion.

J'ai suivi les différentes routes que je viens d'indiquer, à l'exception de celle de *Tonki* par Arabat. Il en était une qui devait m'offrir plus de charmes et une plus belle moisson d'observations. M. de Stempkovsky me fit mon itinéraire, m'instruisit de ce que j'avais à visiter, et je partis avec M. Karéïche, dont je n'ai pu lasser la complaisance : car il m'accompagna jusqu'à Opouk au commencement de novembre 1832. Et lors de mon retour du Caucase en 1834, se rappelant que M. de Stempkovsky lui avait fait la remarque qu'il avait négligé de me montrer quelques points intéressants, il voulut refaire encore une fois la course avec moi. Ainsi mon journal est le résultat de ces deux courses, qui ont pour but principal l'exploration de la côte de la presqu'île de Kertche, le long du Bosphore jusqu'à la Mer Noire.

Nous dirigeant vers l'ancienne quarantaine de Kertche, nous traversâmes le dos du cap Blanc (Akbouroun), hérissé de pics à polypiers. Deux groupes de tumulus se mêlent à ces jeux de la nature. L'un, composé de sept énormes tumulus, termine le cap Blanc (1). L'autre, lon-

(1) V^e série, géologie, plans, coupes, pl. 15, fig. 3.

geant les pics par le revers méridional de la colline, s'étend jusqu'au tronçon méridional du rempart du Mont d'Or que j'ai décrit, et qui passe entre le dernier et l'avant-dernier tumulus.

De ce dernier groupe, en nous dirigeant directement vers la côte, nous abordâmes une haute falaise, dans laquelle une révolution a entaillé un enfoncement semi-circulaire, qui a l'air d'un immense théâtre ouvert en face de la mer qu'il domine.

C'est là qu'on avait placé l'*ancienne quarantaine*, qu'on a abandonnée depuis qu'on a établi celle de Myrmékion. On a cédé les maisons à des Grecs qui sont venus s'établir ici, dans une combe qui leur promettait de récompenser leurs peines. Elle était jadis plantée de vignes, qui prospéraient fort bien dans cette exposition au midi; il reste encore des traces des plantations et des murs de séparation. La nature de la culture avait fait appeler anciennement ce quartier *Ambélaki*, vignoble, du mot grec αμπελος, vigne.

Mais ce n'est pas pour ces vignes, que nous venions dans un coin si reculé de la côte. La pointe de terre qui ferme la combe au sud-ouest, est une riche mine de fer phosphaté et carbonaté aussi intéressante que celle de Taman, et où les fossiles que M. de Verneuil a publiés se trouvent avec une profusion incroyable.

La couleur que la falaise a empruntée à la mine de fer, lui a fait donner le nom de *cap Bleu* (Kamiche-bouroun), en opposition avec le *cap Blanc* (Ak-bouroun).

Entre la mine de fer et une campagne à laquelle on donne le nom de Kamiche-bouroun, sont les ruines de Dia, qui occupait ainsi l'extrême pointe septentrionale qui marquait l'entrée de l'ancien golfe de Nymphée, aujourd'hui *lac de Tchourbache ;* car les attérages du courant du Bosphore ont fermé l'entrée du golfe, et une large plage sablonneuse fait ceinture autour d'un premier lac qui occupe le fond du golfe, et de trois autres lacs qui se sont formés successivement. Leur formation appartient à l'histoire moderne, car avant 1830, les vaisseaux marchands de Kertche allaient hiverner dans le plus septentrional des petits lacs. Depuis lors, une barre de sable a fermé le port ; on reconnaît sur la barre les bourrelets successifs des matériaux que le courant y a charriés : car, par la disposition du Bosphore, on voit que la longue langue de sable, dite du Sud, en grandissant a repoussé le chenal tout près de la côte d'Europe, et le courant contre la pointe méridionale du golfe de Nymphée, qui s'est présentée comme un éperon naturel pour ramasser les sables et les attérissements. . .

L'ancienne ville de Nymphée occupait préci-

sément cette pointe méridionale; mais pour aller la visiter, nous sommes forcés de faire le tour du golfe, et nous nous rendons d'abord à Tchourbache, village et campagne de M. A. V. Gourief, qui se trouve au fond du golfe, sur un sol plat autrefois sous les eaux. Il est plus commode de suivre cette route que de traverser la barre sablonneuse, en partie couverte d'eau, qui entretient la saturation des lacs; dans des années très-chaudes, ils peuvent produire un peu de sel; mais sa nature *naphteuse* en défend l'usage pour les salaisons; il n'y a dans la presqu'île de Kertche que le sel du lac Tchokrak qui soit parfaitement bon à cet usage.

Avant de nous rendre à Nymphée, que je dise un mot d'une ruine qui est dans le voisinage de Tchourbache. En remontant un petit ruisseau qui se jette dans le lac, nous vîmes bientôt les parois des rochers qui bordent son lit grandir insensiblement, et à 2 verst du village elles ont déjà l'air de deux murailles à pic, sur l'une desquelles, celle qui est à gauche en remontant, nous aperçûmes des tas de décombres. Un chemin antique nous mena sur le sommet du rocher, à l'entrée d'un grand château carré, qu'entourait une muraille aujourd'hui complétement ruinée et presque ensevelie sous le gazon. Un fossé défendait l'abord de la muraille. Nous fîmes vainement le tour de l'in-

térieur pour y trouver les traces d'un édifice quelconque; tout a disparu.

Ce château antique n'est point entouré de tumulus comme Panticapée ou Phanagorie; les tombes sont taillées dans la muraille de rochers, où M. Dubrux père en a ouvert plusieurs, sans y trouver rien d'important.

Donner un nom à cette ruine est plus embarrassant que la décrire : il est fort possible que ce soit le *Tyrictaca* de Ptolémée. Son éloignement est de 13 verst de Kertche (1).

Après cette première excursion, nous nous rendons enfin aux ruines de *Nymphée* avec M. Gourief, qui veut bien nous servir de guide. Elles sont à 6 verst de Tchourbache, et après avoir erré au milieu de quelques pics bizarres à polypiers, nous nous trouvons bientôt, en suivant un chemin qui me paraît l'ancienne voie grecque, au milieu d'une profusion de tumulus qui bordent la route à droite et à gauche, comme aux abords de la porte Théodosienne à Panticapée. Des traces de murailles et de champs rident la surface du plateau gazonné.

(1) Une carte manuscrite de M. de Stempkowsky, l'indique sous le nom de *Karmiche Kélessi*; c'est celui d'un village voisin du rempart d'Akkos. Deux collines couronnées de calcaire de Kertche le dominent : on prétend qu'il existe une ruine sur l'une de ces collines.

A l'angle même qui marque la limite entre l'ancien golfe et le Bosphore, était la ville, bâtie sur une espèce de plate-forme, appuyée sur quelques rochers à polypiers. Il nous fut facile de suivre le rempart qui fermait une partie de la ville et la défendait même du côté du rivage; les faubourgs s'étendaient autour de cette acropolis.

Partout dans l'intérieur du rempart l'on retrouve des amas de décombres qui indiquent des construction considérables. En général, le sol, à plusieurs pieds de profondeur, n'est qu'un amas de débris de vases, parmi lesquels on en reconnaît beaucoup d'étrusques.

Des tumulus font cercle autour de la ville, n'en approchant qu'à une demi-verst : leurs rangs confus se terminent à la falaise qui borde la mer. Quelques-uns sont très-grands et coniques. M. Gourief, qui en a fait ouvrir plusieurs, n'y a pas trouvé des objets précieux comme à Panticapée.

Le port excellent dont parle Strabon n'existe plus, et au lieu des eaux du golfe, on voit à perte de vue des bancs de sable qui attristent les yeux, comme le glacier qui se serait emparé d'un champ fertile. Au milieu des ruines, on distingue fort bien les trois chemins par lesquels on descendait de la ville et de l'acropolis sur la plage, où étaient amarrés les vaisseaux. Les sables ont

tout envahi, à l'exception d'un rocher corallique isolé qui s'élevait jadis à plusieurs centaines de pas des quais du port, et que nous allâmes visiter à pied sec pour examiner une grotte creusée dans ses flancs par les flots : les Tatares y font hiverner leurs troupeaux; mais malheur à celui qui se hasarde en été à fouler la paille qu'ils ont abandonnée : *la grotte des Nymphes* ne le préservera pas du supplice qui l'attend.

Une petite colonie de Russes s'est établie au pied de l'acropolis, sur la partie du rivage qui borde le Bosphore : là se remarquent d'autres constructions et des puits d'excellente eau qui datent encore de Nymphée. La colonie est occupée de la pêche des harengs, dont les bancs annuels bordent le rivage. On a des exemples de coups de filet qui en ont amené jusqu'à 50 milliers. M. Gourief s'est beaucoup occupé de cette branche d'industrie, et le gouvernement a fait venir de Hollande, en 1833, un maître saleur pour enseigner l'art de les saler et de les fumer. D'après son dire d'expert, les harengs de la Mer Noire ne le cèdent en rien à ceux de Hollande; mais ceux de *Kamiche-Bouroun* sont encore plus gros et plus délicats que ceux du Danube. La pêche se fait du 15 octobre au 15 mars, seul temps où l'on trouve ce poisson. M. Jules de Hagemeister (Mémoire sur le commerce, p. 147) estime le produit de la pêche à

Kamiche-Bouroun de 2,000,000 de harengs. Le débit en est assuré dans le midi de la Russie. Peut-être était-ce aussi une branche du commerce de Nymphée ; car l'on sait que les Grecs tiraient du Bosphore une bonne partie de leurs salaisons.

Nymphée, colonie milésienne, fondée à la même époque que Panticapée, tomba au pouvoir des Athéniens sous Périclès. Un certain Gilon du Céramique, grand-père maternel de Démosthènes, livra ensuite la ville aux rois du Bosphore : cet événement eut lieu sous le règne de Spartocus II, vers l'an 410 avant J.-C.

Nymphée, du temps de Mithridate, était encore une place forte, où il avait logé une partie de son armée destinée à sa grande expédition par le midi de l'Europe, contre les Romains. La défection de Nymphée et de Théodosie qui suivirent l'exemple de Phanagorie, renversa tous les projets du roi, qui fut forcé de se donner la mort.

Il paraît que depuis lors, Nymphée tomba rapidement; Pline la cite comme une ville qui n'existait plus que de nom : les guerres et surtout l'encombrement rapide de son excellent port ont été les causes de son abandon (1).

(1) Notice historique sur la ville de Nymphée, par J. Stempkowsky. Ce savant, dans cette notice, place Nym-

On ne connaît aucune médaille de Nymphée.

Akra, autre ville grecque, occupait la pointe du Takil-Bouroun, à en juger d'après Strabon. Ce cap qui est le point de transition entre le Bosphore et la Mer Noire, est aujourd'hui couronné d'un phare. Il nous aurait fallu faire un si grand détour que nous ne tentâmes pas même d'aller visiter cette partie de la côte, malgré l'espoir d'y faire des découvertes. Nous nous dirigeâmes vers l'extrémité d'un ancien golfe changé en lac comme celui de Nymphée, avec cette différence que la barre est moins considérable et que le lac est plus grand : on l'appelle *Tchougoulek;* il est salé, et la Comtesse Langeron et M. Dubrux avaient part au produit du lac. De petits filets d'eau entrent au fond du lac, rongeant le pied des collines qui l'entourent : je n'y vis

phée entre le *Cap Blanc* et la *Batterie de Saint-Paul*, suivant le témoignage de M. de Blaremberg. J'ai visité cette localité, où aucune ruine quelconque ne justifie l'opinion de M. Blaremberg. D'ailleurs on ne bâtit pas des villes dans des positions aussi peu commodes, sans port et sans abord facile du côté de la mer. Les dalles que M. de Blaremberg prend pour une jetée qui aurait abrité le port au nord, à la pointe du cap Akbouroun, sont les restes de couches de rochers sous-marins. M. de Stempkowsky s'était aperçu de cette grosse erreur, et c'est lui qui m'a indiqué la position de *Nymphée* où je suis allé la chercher. Je crois qu'il l'avait visitée lui-même.

qu'une marne blanche semblable à celle qui forme le cap blanc.

De là, nous traversâmes un plateau uniforme, coupé de plusieurs enfoncements que les pluies d'automne remplissent d'eau. Enfin, à 45 verst de Kertche, nous atteignîmes *Opouk*, village tatare au fond d'une belle rade que le cap *Elken-kalé* défend contre les vents du N. et de l'O. Nous logeâmes chez le préposé du *Cordon*, et dès que le jour put nous le permettre, nous courûmes aux ruines voisines.

Ici quelques notions géologiques doivent précéder l'archéologie. Une catastrophe volcanique a travaillé la surface du sol dont les accidents n'ont rien de commun avec le reste de la presqu'île. Tout est ici l'effet d'un phénomène isolé (1).

Un effort plutonien agissant sous la formation de calcaire tertiaire de Kertche, à couches horizontales, qui compose ici la surface du sol, a brisé cette écorce épaisse et compacte et en a soulevé les fragments à différentes hauteurs, sans trop les déranger de leur horizontalité.

Le plus gros fragment est la montagne même d'Opouk, bloc horizontal approchant d'un

(1) Voyez V^e série, géologie, plans, coupes, etc. pl. 15, fig. 10.

parallèlogramme qui aurait 1 verst de long et ½ verst de large.

La surface est élevée de 50 pieds environ au-dessus de la masse chaotique des autres fragments qui s'abaissent comme des degrés jusqu'à la mer, formant d'un côté le cap Elken-kalé qui ferme à l'ouest l'entrée de la baie d'Opouk, et de l'autre un cap rocailleux tout pareil qui marque à l'est l'entrée d'un ancien golfe aujourd'hui fermé par une barre comme tous ceux que j'ai décrits.

Ce déchirement ne s'est pas fait sans présenter tous les accidents de rupture ordinaire en pareil cas. Par exemple, la montagne d'Opouk qui a été soulevée le plus haut, est séparée des fragments voisins par une fente profonde, large de 30 pieds, où les angles rentrants et les angles sortants correspondent parfaitement.

Le fragment qui la flanque au S. O. est lui-même fendu dans toute sa longueur par 3 ou 4 fentes si profondes, qu'on n'en voit souvent pas le fond, et de 4 à 8 pieds de large. On dirait des fentes de glaciers. Les parois des fentes sont perpendiculaires, et de gros blocs de pierre servent de ponts par dessus. Ce second massif est élevé de 30 à 40 pieds au-dessus de l'étage inférieur qui borde immédiatement la mer, et qui est le plus accidenté : tout est rempli de fentes, de brisures et de fragments isolés; ici les couches

montrent leurs têtes; là elles font l'*entonnoir la chaudière*, et la terre végétale qui s'y est accumulée, favorise une belle végétation parmi ces rochers.

Enfin à quelque distance du rivage se présentent encore quelques pics de rochers isolés qui percent la surface des ondes et qu'on appelle *Karavi*.

Des porphyres pisiformes à noyaux de zéolithe qui jonchent la côte, me font croire qu'il s'est fait dans la mer une irruption qui a été cause de ce soulèvement isolé.

C'est là que très-anciennement une population nombreuse est venue s'établir, jouissant d'une position très-forte et très-avantageuse, l'ensemble des rochers s'avançant comme un large et magnifique môle entre deux ports excellents. Celui de l'est est fermé actuellement, mais celui de l'ouest, qui est celui d'Opouk, est encore un des mouillages les plus sûrs et les plus commodes pour les vaisseaux de guerre, qui sont parfaitement à l'abri des vents du nord et de l'ouest (1).

Mais avant d'errer au milieu des ruines muettes, n'aurions-nous point un nom à lui donner, un nom qui nous guide, qui réchauffe notre imagination en nous disant que nous ne sommes pas sur une terre étrangère?

(1) Pallas, *Voyage*, etc. t. II, p. 371 et 373.

Je crois qu'un passage de *Symnus de Chio*, qui vivait 100 ans avant J.-C. ne peut laisser de doute sur ce nom. Je le transcris en entier.

« De la ville de *Lampade* au promontoire élevé de la Tauride, qu'on appelle le *Front du Bélier*, on compte 120 stades. C'est là que plusieurs prétendent qu'arriva Iphigénie, lorsqu'elle disparut autrefois de l'Aulide.

« Les Taures surtout y pullulent, et leurs *tourbes* nombreuses mènent dans les montagnes une vie errante. Barbares par leurs cruautés et par leurs meurtres, ils adorent une divinité aussi barbare qu'eux par ses crimes impies.

« Tout le pays qui s'étend ensuite depuis l'Athénéon jusqu'à Kytas, appartient aux Scythes.

« Plus loin s'étend le Bosphore Cimmérien et la ville de *Kimmericum*, où s'ouvre aux vaisseaux *un port, lorsque les vents se déchaînent depuis l'occident*. En face surgissent *deux îles rocheuses*, mais petites, très-peu distantes du continent.

« Panticapée, la dernière ville, s'élève à l'ouverture même du Palus Méotis; elle est surnommée la capitale du Bosphore. »

Aux caractères que Scymnus assigne à *Kimmericum*, il est facile de reconnaître notre ruine, que les deux îles rocheuses, qui sont les *Karavi*, distinguent de toutes les autres positions de la presqu'île.

Maintenant nous comprendrons le texte de Strabon, quand il dit : « Dans les montagnes des Taures, on rapporte qu'il y a aussi une montagne nommée *Trapezus*, comme la ville qui appartient à la Tibarénie et à la Colchide. Dans la même contrée est aussi le *mont Kimmericum*, souvenir de la puissance des Kimmériens sur le Bosphore des Palus Méotis, que l'on a aussi appelé, d'après eux, *Kimmérien.* » Nous croirons qu'il veut parler de la montagne d'Opouk, et nous ne ferons pas comme Ptolémée, qui place Kimmericum au centre de la Crimée, n'ayant pas compris Strabon qui réunissait ces deux localités à cause de leur analogie avec des noms étrangers à la Crimée.

Au reste, il paraît que Kimmericum, ainsi que la plupart des villes de la presqu'île de Kertche, était presque déserte du temps de Strabon et de Pline.

Le nom de *Kimmericum*, dans Constantin Porphyrogénète, est altéré sous la forme de *Kibernicus*, dans l'endroit où il raconte que les Panticapéens, battus par les Chersonésiens, furent forcés d'ériger pour frontière le rempart d'Akkos, qui s'étendait de la Mer d'Azof à *Kibernicus* (1).

Encore un souvenir des Kimmériens, et de

(1) Const. Porp. *De adm. imp.* ch. 53. Il ne dit pas

leur puissance sur le Bosphore avant l'arrivée des Scythes : peut-être même avaient-ils déjà creusé le rempart d'Akkos pour se fermer sur la côte d'Europe, comme ils l'avaient fait sur la côte asiatique du Bosphore : les Panticapéens ne firent que renouveler le rempart des Kimmériens, qui fut longtemps leur frontière. Pallas qui l'a mesuré, a trouvé qu'il avait 80 pieds d'épaisseur par la base, et que le fossé avait 40 pieds de large (1).

La montagne d'Opouk était une forteresse naturelle, le rocher était à pic tout autour, excepté vers le N. E. où l'on a construit une muraille.

L'extrémité S. E. du rocher avait été réservée pour l'acropolis; un mur de 200 pas de long et de 9 pieds d'épaisseur coupait cette partie du plateau qui formait une bande de 60 à 70 pas de large. Cette muraille épaisse était construite en gros quartiers de roc calcaire tiré des flancs de la montagne où les carrières sont encore ouvertes, et où des blocs, à demi-détachés, attendent en vain depuis deux mille ans la main qui doit terminer ce travail.

Le coin de la grande muraille aboutissait au

qu'ils creusèrent le rempart, mais que ce fut leur frontière depuis l'événement qu'il raconte.

(1) Pallas, *Voyage*, etc. t. II, p. 294.

N. E. à une construction des plus solides. Les murs qui formaient un carré de 50 pieds de long, sur 45 de large, n'avaient pas moins de 12 à 13 pieds d'épaisseur; ils étaient construits comme la longue muraille, et rappellent les formes cyclopiques de la Grèce et du tombeau du Mont d'Or. Un fossé taillé dans le roc vif séparait ce bâtiment de la ville extérieure : l'entrée s'ouvrait sur l'acropolis; un mur la coupait en deux. Je ne puis dire quelle était la destination d'une pareille construction.

Le reste de l'intérieur de l'acropolis est rempli de ruines, de creux, et quelques couches du rocher faisant retrait sur la muraille à pic, on y avait taillé une suite de grottes informes qui servaient d'habitations.

Devant l'une des plus grandes, tout au bord du précipice, on a donné à un bloc isolé la forme d'un piédestal, comme pour y placer la statue d'une divinité : on voit les deux trous qui servaient à l'assujettir. Les abords du piédestal étaient aplanis comme une plate-forme à laquelle on montait par trois degrés.

Un puits carré taillé dans le roc fournissait l'eau à l'acropolis; il est presque comblé aujourd'hui.

J'ai trouvé parmi les ruines des pointes d'amphores et une poterie semblable à celle de Kertche.

Une grande porte mettait l'acropolis en communication avec la ville, dont les maisons étaient adossées en partie contre le mur extérieur; mais le quartier le plus populeux et le plus considérable m'a paru s'être concentré le long du bord du rocher qui regarde le S. O. M. Dubrux y a fait des fouilles et y a trouvé une espèce de pavé en mosaïque à 7 ou 8 pieds de profondeur. Une terre mêlée de briques, de débris de vases et de coquilles d'huîtres et de moules le recouvrait. L'on peut suivre avec facilité les fondations des murailles des maisons et des enceintes des cours. Le reste du plateau a été moins habité, à ce qu'il paraît, et de longs murs indiqueraient qu'une partie du sol a été occupée par des jardins. Aujourd'hui une tulipe bigarrée et une fleur ponceau, voisine des *Pæonia*, sont les seuls ornements de ce plateau abandonné.

Telles étaient la ville et l'acropolis; mais les moyens de défense ne se réduisaient pas à ces simples fortifications : il fallait défendre le reste de la presqu'île entre la baie et le golfe, il fallait rester maître de la mer et des ports, dans le cas où l'on serait attaqué du côté de terre.

La première mesure qu'on prit fut de construire une longue muraille qui part de l'angle S. E. de l'acropolis, et qui, par une ligne polygonale sortante, va aboutir au fond de la baie d'Opouk,

après un circuit de 1,400 pas. Une tour carrée marque le premier angle en partant de l'acropolis, et des ruines d'anciennes habitations et de cours s'étendent au pied du rocher le long des deux côtés de la muraille, qui a 6 à 7 pieds d'épaisseur et qui défend ainsi l'abord du côté de l'est où le village d'Opouk s'étend dans la plaine.

Des tronçons de murailles indiquent qu'on avait défendu de la même manière le côté de l'ouest, entre le rocher et le golfe. Le mur s'appuyait à l'angle qui marque la transition entre la mer et le golfe, sur un château bâti en gros quartiers de roc calcaire sur des rochers à pic.

Les habitations d'un bourg qui accompagnait le fort étaient éparses au-dessus de la forteresse sur la pente de la montagne et sur la plage qui borde l'intérieur du golfe. Un puits taillé dans le roc vif au pied du château fournissait d'eau les habitants. Un mur qui partait du point de contact entre le fort et le bourg ouvert, et que le sable a presque recouvert, m'a paru être une ancienne jetée ou un môle qui s'avançait dans le golfe; ce qu'on en voit a 6 pieds de largeur.

Tel est l'ensemble des fortifications de *Kimmericum*, qui embrassaient un espace de 7 verst carrés, dont tout ce qui n'était pas château, ville, ou rocher stérile, avait été occupé jadis

par des maisons de campagne, des jardins, dont on voit çà et là les murailles en pierres.

Des chemins dont la trace n'est point effacée menaient d'un château à l'autre ou d'un port à l'autre : des portes s'ouvraient sur la campagne. Une belle fontaine d'eau excellente qui ne tarit jamais au milieu de ce vaste ensemble de ruines où je ne rencontrai pas trace d'un être vivant, est la seule chose qui en interrompe la solitude. Les habitants tatares d'Opouk viennent puiser l'eau dont ils font usage à l'antique fontaine de Kimmericum : ils y viennent avec des chars traînés par des bœufs, et ils n'ont pas d'autre source pendant la plus grande partie de l'année.

Kimmericum, avec un bon port, est une position dont il serait facile de faire quelque chose; mais pour cela, il faut une autre population que des Tatares.

Kimmericum n'a pas plus été une ville milésienne que le château carré qui est à 2 verst de Tchourbache : on ne voit pas un seul tumulus ni sur la montagne, ni aux alentours ; il est probable que les tombeaux sont creusés dans le roc, peut-être aussi que quelques-uns des amas de pierres qu'on voit semés çà et là au pied du rocher sont d'anciennes pierres levées dégradées.

MM. de Blaremberg et Koehler croient que les Génois ont pris les pierres des ruines de Kimmericum pour bâtir *Kafa*; en effet, les

géographes *Méléti* et *Sanson*, du dix-septième siècle, assurent qu'elles ont été prises à *Tousla* (1). Or, Tousla était un village aujourd'hui détruit, bâti non loin des ruines de Kimmericum, sur les rives orientales du lac Salé, l'ancien golfe que j'ai décrit. Selon Chardin, *Tousla* signifie salines (2).

Course d'Opouk à la station d'Arghin.

Je quittai M. Karéïche à Opouk, et je continuai ma route en allant reprendre le chemin de poste à Arghin, qui est à 30 verst d'Opouk. Que ceux qui veulent savoir ce que c'est que de voyager chez les *Nogaïs* me suivent pendant cette longue journée, où seul, ignorant la langue, je fus obligé de passer par tous les caprices des habitants des steppes.

J'avais un ordre du gouverneur pour obtenir des chevaux dans les villages : ceux qu'on me donna à Opouk étaient de si mauvaises montures, que nous ne pûmes aller qu'au pas. Mon guide tatare, qui n'était rien moins que l'*ombachi* ou dizenier du village, s'excusait de son mieux, disant qu'il n'y avait chez eux ni foin,

(1) Krimskii sbornik de P. de Köppen, p. 106.

(2) Carte de la Crimée, par M. le général Moukhin, Carte du voyage de Chardin, en 1672.

ni herbe, ni avoine. Il me fit espérer qu'au village prochain je serais mieux servi. D'ailleurs le vent du nord soufflait dans tout son plein.

Kouïass était le premier village où nous devions nous arrêter; cependant il n'était qu'à 3 verst d'Opouk, sur le sommet d'un plateau, derrière un lac desséché. Il était sans eau, et chaque jour quatre bœufs étaient obligés d'en aller chercher à la source de Kimmericum, qui était à 4 $\frac{1}{2}$ verst de là.

Après 3 verst de marche, attendre deux heures avant qu'on ait fait venir des chevaux frais de la *Tabouni*, n'est pas amusant, surtout dans la plus misérable hutte tatare qu'on puisse voir dans la steppe, sans fenêtre ni aucune commodité quelconque qu'un feu de chaume. L'ombachi n'avait pas à m'offrir d'autre asile, que celui des étrangers qu'on trouve dans chaque village et où la commune donne l'hospitalité. La règle générale est qu'on ne peut pas exiger que les Tatares vous mènent plus loin que le village le plus rapproché.

Le moullah fut mon nouveau guide jusqu'au village d'*Ouzounlar*, qui est à 8 verst de Kouïass : nous avions de bons chevaux et nous allâmes au bon trot, laissant à gauche une montagne isolée comme celle d'Opouk, et le lac d'Itar-Altchik.

Ouzounlar (vignobles en tatare) est dans un

bas-fond à l'extrémité du lac, au milieu des formations d'argile feuilletée. Je n'y trouvai, à force de patience, qu'un cheval éreinté, que l'*ombachi*, cagneux, aux yeux rouges, enleva sans façon à un Tatare qui venait de ramener ses chameaux de la steppe. Qu'on juge du zèle de cette bête qui venait de pourchasser des chameaux aux longs pas. Un guide qu'on me donna jusqu'au village de *Tchokoul*, distant de 3 verst, allait à pied plus vite que moi monté sur mon coursier; désespéré de ne pouvoir faire avancer ma monture, je changeai de rôle avec le guide; je passai entre le lac et l'extrémité du rempart d'Akkos, qui se termine entre Tchokoul et Ouzounlar.

A Tchokoul, point d'ombachi, personne ne répond à notre appel; tout le monde se cache : alors mon guide prend son grand courage et me mène jusqu'à *Kénéghez*, à 1 ½ verst de là, où d'autres contretemps m'attendaient. Point d'ombachi; la barraque des étrangers est fermée; l'ombachi a la clef dans sa poche : mon guide me dépose devant la porte et s'en va. J'arrête les passants qui me renvoient à l'ombachi, sachant bien qu'il est absent. Enfin un Tatare a pitié de moi et me mène chez un vieux moullah qui m'allume un feu de *fumier-tourbe* (1), et me donne

(1) Expression par laquelle Pallas désigne le fumier séché ou *kirpitche* des Russes.

un morceau de pain pendant qu'on court sur la steppe chercher des chevaux.

Ils étaient excellents et j'arrivai bientôt à *Dautéli*, grand village avec des sources d'eau douce et deux grandes mosquées, dont l'une était décorée d'un minaret. Leur élégance contrastait avec la pauvreté des *metchets* des villages que je venais de traverser, où je ne vis que de misérables huttes sombres, avec un feutre pour tapis au milieu, rien de plus : elles ne sont ni blanchies, ni même grossièrement plâtrées; un vestibule dont le toit est emporté ou dont la muraille est à moitié renversée, n'en augmente pas l'apparence.

Nouvelle halte; il était quatre heures du soir et je n'avais encore fait que 21 ½ verst. Cette fois-ci l'ombachi me donna un *povoska*, espèce de chariot russe, et je croyais aller tout droit à Arghin; mais, pour mon malheur, il y avait encore un village nommé *Sedjéout* sur ma route : mon guide, pour aucun prix, ne voulut aller plus loin; il me remit comme on remettrait un ballot de marchandises, à l'ombachi du nouveau village, et partit sans vouloir de paiement.

La nuit s'approchait; je suppliai donc l'ombachi de m'expédier le plus vite possible, pour Arghin. Pour toute réponse il me montra le ciel et me déclara qu'il était impossible d'aller

plus loin. — Boyar (1), restez chez nous, me dit-il. — Chez vous? mais je n'ai rien à manger! — Qu'à cela ne tienne; nous avons à boire et à manger à foison : nous vous traiterons splendidement; vous aurez un bon hôte et un bon lit, et demain, au premier cri du coq, nous vous donnerons une bonne voiture qui vous mènera tout droit à Arghin. D'ailleurs c'est *bairam* (fête) chez nous, et aujourd'hui personne ne voudra vous y conduire : c'est impossible.

Contre de telles raisons, il n'y a rien à dire, et je suivis en soupirant l'ombachi qui me fit entrer dans la maison d'un des premiers habitants du village; un long vieillard, avec des traits antiques qui contrastaient avec les traits de la race nogaïe, à laquelle on voyait bien qu'il n'appartenait pas.

Etendu autour d'un feu de *fumier-tourbe*, je pensais à la longue soirée que j'allais passer en bâillant, quand l'ombachi vint me reprendre pour me prier de passer chez l'un des richards du village chez lequel se célébrait la fête, dont je n'ai pu savoir le motif; car les registres des fêtes tatares n'indiquent rien de pareil aux environs du 6 novembre. Ce jour-là personne n'avait osé rien manger avant le coucher du soleil.

(1) Terme qui répond à *Monsieur*, à *Gentilhomme*, que les Tatares ont pris des Russes.

L'ombachi me fit passer par deux portes si basses, qu'elles n'avaient que 4 pieds de haut, et je me trouvai dans le salon du noble tatare. C'est encore l'Orient en Europe. Tout le tour de la chambre, qui n'avait pas 15 pieds de long sur autant de large, était meublé d'un divan bas, couvert de tapis de fabrique tatare. Le milieu de l'aire, en glaise battue, était recouvert d'un grand feutre gris, sur lequel paraissait un petit tabouret bien bas qu'éclairait une chandelle.

En face de la porte, l'hôte en pelisse de drap brun, bordée de chien jaune, accroupi à la façon turque, caressait une petite barbe peu épaisse et me salua, de concert avec toute la société, d'un *kôche-keldime* (soyez le bien venu), en me désignant une place à côté de lui.

Une dizaine de Tatares en pelisse de mouton, le bonnet d'agneau noir sur la tête, s'étaient déjà rassemblés, et à chaque instant il arrivait de nouvelles recrues. Debout vers la porte, chacun, droit comme un piquet, portant la main fermée sur le cœur, prononçait le *kôche-keldime* d'usage, auquel toute l'assemblée répondait par un *Allah raz olsoune* (Dieu vous vous le rende), fortement accentué.

Quelques Tatares, peut-être des étrangers, remplissaient une autre cérémonie. Commençant par les plus vénérables qui leur tendaient

la main droite, ils la tenaient entre leurs deux mains ouvertes et la portaient à leur front, faisant ainsi le tour de l'assemblée. D'autres fois, ils s'en tenaient aux plus anciens.

Quand un moullah ou un *hadji* (pélerin de la Mecque) entrait, chacun se levait et c'était à qui lui prendrait la main pour la porter à son front : les places d'honneur leur étaient réservées.

Les plus jeunes se contentaient de faire leur salutation, et se retiraient dans une chambre voisine, où ils osaient donner essor à leurs jeux et à leurs folies.

Bientôt aussi arriva la musique. La musique à Sedjéout ! Bon Dieu, quel tintamarre : mes oreilles en frémissent encore de terreur : cependant l'orcheste n'était composé que d'une espèce de flageolet ayant l'air d'une clarinette et le son aigu d'une digne musette, et d'un énorme tambour de basque. Il n'y a que des oreilles tatares et bohémiennes capables de jouir d'une pareille harmonie. Le tambour était célèbre comme artiste dans tout le canton, par l'adresse qu'il mettait à manier son instrument.

Suivant l'air du flageolet, il ralentissait ou hâtait la mesure : tantôt c'était le pas lourd et long d'un chameau, tantôt le trot d'un cheval; ou bien l'on croyait entendre le feu de file d'un régiment, entremêlé de gros coups de l'artillerie; enfin c'était aussi une batterie de pièces de 48

mobilité, cette fumée qui s'échappait lentement, aurait fait croire à une assemblée des dieux qu'on encensait dans l'Olympe. Mais un coup d'œil jeté sur l'assemblée faisait vite disparaître ce songe riant, et de larges figures rondes comme la pleine lune, des sourcils noirs arqués comme deux arches de pont, des yeux noirs à fleur de tête, écartés l'un de l'autre, des os de joues si proéminents, des nez courts et épatés, une large bouche, n'avaient rien de commun avec la Grèce et les héros d'Homère : j'étais Kimri (1) égaré au milieu d'une tribu hunnique.

Il paraît que le temps commença aussi à paraître long à mes hôtes : car, à la façon des Arabes, l'un d'entre eux se chargea de le rendre moins long en racontant une histoire de sa façon. Le conteur qui se livra ainsi à sa douce inspiration était un moullah, mon voisin de droite, un long homme de soixante ans, à barbe noire et grise, à figure allongée, sur laquelle saillait un long nez aquilin qui séparait deux yeux noirs enfoncés, personnage qui formait disparate dans le reste de la compagnie, et qui venait sans doute de quelque village de la côte, où nombre de restes de peuplades kimmérienne, taure, gothe,

(1) M. W.-F. Edwards croyait trouver dans mes traits ceux qui caractérisent la race *Kimri*.

grecque et même génoise, ont été obligées de se faire Tatares.

Quoique je ne comprisse rien de tout ce qu'il disait, je m'amusai longtemps à le regarder et à l'écouter. Sa façon de parler lente, accentuée, ses mots répétés avant de pouvoir trouver les suivants, son hésitation qui engageait fréquemment quelqu'un de l'assemblée à lui souffler le mot qu'il cherchait, tout cela se sentait de son improvisation. Presque point de gestes : à peine un mouvement qui dût aider matériellement la parole et la pensée; au contraire des conteurs orientaux qui multiplient leurs gestes à l'infini et qui font eux-mêmes tableau dans leurs histoires.

De temps en temps un plaisant s'avisait de l'interrompre pour dire une plaisanterie ou faire une question. Quant à lui, il ne perdait jamais son sérieux, malgré les rires de l'assemblée, dont les cous tendus, les yeux fixés sur le conteur et l'immobilité diversifiée, semblable à une fascination, auraient fait le sujet d'un beau tableau de genre.

L'improvisateur paraissait avoir partagé son histoire par chapitres; car tout à coup il s'arrêtait, rentrait pour quelques minutes en lui-même, malgré la vive impatience des auditeurs.

Cette histoire entre-coupée de la mélodie du tambour dura jusqu'à l'heure du souper : je ne

l'entendis pas jusqu'au bout ; caché par les deux moullahs, mes voisins, je m'enfonçai dans mon coin, et bien appuyé contre un coussin, je m'endormis jusqu'au moment où je ressentis une espèce de tremblement de terre... Toute l'assemblée se levait pour se débarrasser des pelisses incommodes ; l'heure du festin était là, et l'hilarité s'emparait de ces Tatares, que la gravité n'abandonne guère.

On fit pour les dix-huit ou vingt assistants deux tablées : des essuie-mains de 10 aunes de long furent passés de l'un à l'autre pour faire le tour de chaque tablée. Un serviteur entra avec un grand bassin de bois et une cruche d'eau tiède et l'on commença les ablutions, en présentant le bassin au plus vénérable ; mon tour vint aussi : un gros essuie-main épais et rude comme une serpillière servait pour tous.

On ne mit pas beaucoup de temps pour cette cérémonie, tant on était pressé de manger.

On replaça sur le tabouret renversé le grand plateau de cuivre de 4 pieds de diamètre. Chacun reçut sa cuiller de bois : de longues tranches de pain furent placées entre chaque deux convives, et le service commença par un grand plat de bois rempli des plus grands os de mouton bouillis et chargés de graisse : le moullah en prit le premier morceau, et chacun se jeta dessus avec avidité.

J'aurais eu peu de chose, si le conteur, mon voisin, n'eût pensé à moi; javais à peine commencé que déjà le plat se trouva vide. Ces Nogais m'étonnaient par la vitesse inconcevable et les délices avec lesquels ils avalaient d'énormes lambeaux de graisse.

Au premier mets succéda avec rapidité un second plat, consistant en côtelettes de mouton bouillies, qui disparurent en un clin d'œil, et le plateau fut bientôt jonché de monceaux d'os à moitié rongés : au reste, ces mets si simples étaient assez bien cuits.

Pour troisième plat, nous eûmes une soupe assaisonnée d'énormes morceaux de bœuf gras bouilli; rien de rôti. Toutes les cuillers se portèrent avec avidité à la *gamelle*, et quand il n'y eut plus rien, on servit aussitôt du lait cuit dans lequel nageaient de petits morceaux de pâte, enveloppant des lambeaux de graisse. C'est le plat appelé *klouski*, que l'on sert sur les tables polonaises, où il est fort goûté : il a été emprunté sans doute aux Tatares.

Pour cinquième plat parut avec pompe le mets de l'Orient, un grand bol de bois chargé de riz cuit à la graisse de mouton, et orné de petits raisins secs. Il n'en resta rien, pas plus que des mets précédents, tant l'appétit tatare sut y faire honneur. On trouva moyen de savourer encore une gamellée de *tchorba* ou bouillie d'avoine,

semblable à du gros *kliek* polonais bien épais (1).

Le dernier ragoût rendit le festin complet : on avait voulu imiter les sorbets de l'Orient et de Constantinople, en faisant tremper pendant vingt-quatre heures des morceaux de figues dans de l'eau ordinaire, ce qui lui avait communiqué un léger goût sucré. Au contraire de l'Orient, on servit ce sorbet dans un vase profond et à col étroit, et ce fut une bataille de grosses cuillères de bois qui se heurtaient et s'embarrassaient dans l'étroit passage.

Telle fut la conclusion du festin qui ne dura pas beaucoup plus d'un quart d'heure : un grand pot vert rempli d'eau passa de l'un à l'autre ; ce fut toute la boisson qu'on servit. Le moullah prononça la bénédiction, puis recommença la cérémonie des ablutions des mains, de la barbe et de la bouche avec de l'eau tiède. Un gros morceau de savon passait de main en main ; il était nécessaire après tant de graisse.

Quand le plateau fut enlevé, un serviteur vint balayer sur le tapis les miettes qui pouvaient

(1) Le *tchorba* est de la viande hachée menue, bouillie avec du blé (froment ou avoine) et du cumin. Les riches l'assaisonnent avec du beurre et des épices. On fait aussi le tchorba avec du millet cuit dans l'eau, auquel on ajoute du *katik* ou lait aigri et épaissi. V. de la Motraye et C.-H. Montandon.

y être restées, et la musique recommença ses trois pièces d'usage.

Les Tatares Nogaïs ne mangent pas de légumes; leurs villages n'ont pas de jardins pour en cultiver; ne vivant que de lait, de mouton, de bouillie, ils n'ont que des cours fermées en pierres pour y garder leur bétail.

Parmi les mets qui ne parurent pas sur la table et dont ils font cependant grand usage, il faut compter le *kaïmak* et le fromage de mouton, très-salé. On obtient le premier mets, qui est délicieux, en enlevant successivement sur le lait qu'on fait cuire, la peau grasse que l'on dépose dans un vase. C'est leur beurre.

Il était plus de minuit; je fis signe à mon hôte, qui me comprit fort bien, et qui en souriant me ramena chez lui.

Un Tatare n'est pas embarrassé pour donner un lit. Son seul luxe consiste en piles de matelats, épais de 3 pouces, doublés d'étoffe de coton à grands ramages et repliés en trois; en piles d'oreillers de la même étoffe; en piles de couvertures épaisses, pareilles au reste. Pendant le jour ces piles, rangées au fond de la chambre, en font la richesse et l'ornement. Un Tatare peut ainsi distribuer en un clin d'œil une douzaine de lits, qu'on étend à côté les uns des autres sur le feutre de la chambre.

Les *Mourzas* ou les Tatares plus riches ne se

contentent pas de cotonnade ; tout est doublé en soie ou en *châli*.

Je m'endormis fort content de voir cette journée écoulée. Reveillé à l'aube du jour par mon hôte qui allait faire sa prière et ses ablutions, j'éprouvai quelque mécompte en mettant le nez à l'air, de voir que le vent nous avait amené la neige et les frimats. Je m'en consolai et en attendant mon équipage, j'allai me chauffer au feu de fumier-tourbe qui brûlait déjà d'une flamme attrayante et qui répandait une douce chaleur dans la hutte, malgré les fenêtres sans vîtres et les portes mal jointes.

Mon hôte s'assit à côté de moi, et bientôt sa femme, encore parée depuis la fête de la veille, étant rentrée, vint aussi s'accroupir à côté de nous. Sa figure était agréable, quoique la nature n'eût rien oublié de ce qui caractérise la race nogaïe : de grands sourcils arqués, des yeux noirs, de longs cheveux noirs et rudes, qui lui descendaient derrière les oreilles jusque sur le cou, sous le voile qui recouvrait sa tête. Une grande pelisse bleue, bordée de fourrure, lui descendait jusqu'aux genoux. De grands pantalons turcs d'étoffe rouge à grands bouquets lui couvraient jusqu'à la cheville du pied.

La conversation roulait sur ce qui s'était passé la veille de part et d'autre chez les hommes et chez les femmes, quand la fille de mon hôte se

présenta sur le seuil de la porte : elle avait quinze à seize ans. Vive, elle eut bientôt chassé le chat du coin du feu pour s'y accroupir elle-même, et j'eus tout le loisir de l'examiner.

Jamais je n'ai rien vu de plus élancé : c'était une rose sur une tige de roseau, car elle était jolie. Son père étant de la race des Tatares des montagnes qui ont des traits presque grecs, et sa mère étant Nogaïe ; il en était résulté un mélange qui ne manquait pas d'agrément. Elle avait de sa mère des yeux noirs à fleur de tête et ses beaux sourcils ; mais sa figure ovale et non ronde et le bas du visage était de son père, et rappelait les traits des jolies Grecques de Kertche. Sa taille élancée est aussi quelque chose qui n'appartient pas à la race nogaïe ou tatare pure.

Elle portait un *fez* (calotte rouge) avec un grand galon d'or et une petite chaînette de paras et d'autres petites pièces de monnaie. Sa longue robe bleue, ouverte par devant, lui serrait la taille ; un jupon et de grands pantalons rouges à la turque, formaient le reste du costume. Elle me regardait d'un air curieux, et moi-même, je ne me lassais pas de l'examiner, quand on vint me dire que mon équipage était là. Il en était temps : oubliant incivilement ma jolie Tatare, je courus charger mon bagage. En croirai-je mes yeux et oserai-je avouer la nature de ce pom-

peux équipage tant promis, tant vanté! Une paire de bœufs attelés à deux roues, surmontées de deux rateliers!! La tourmente devenait affreuse; une pluie glacée, mêlée de neige, se mêlait à la tourmente : comment se laisser traîner nonchalamment dans une pareille voiture et par de pareils coursiers? Je fis le trajet à pied jusqu'à Arghin, où j'arrivai à une heure après-midi; je pris aussitôt la poste, et le soir j'étais logé commodément à Théodosie, *à la Ville de Constantinople*, auberge desservie par des Allemands.

La partie de la presqu'île de Kertche qui s'étend d'Arghin à la chaîne Taurique, est pauvre en sources : pour y suppléer, les Tatares creusent des bassins dans le sol; ils élèvent les bords au moyen d'une forte digue; ils n'ont pas pour leur bétail d'autres abreuvoirs; ils les appellent *aout*. La presqu'île est d'une nudité extrême; pas un seul petit taillis d'arbre : le bétail tatare détruit tout; cependant on retrouve des traces d'anciennes forêts qui ont recouvert une partie de la presqu'île.

Théodosie ou Kafa.

Théodosie est encore dans la presqu'île de Kertche, en dedans du rempart d'Assandre. Son port et sa large baie sont la limite où les

terrains monotones de la steppe tertiaire sont soulevés insensiblement par les approches de formations plus anciennes que les forces volcaniques ont rejetées du sein de la terre. Elles s'élèvent ainsi jusqu'au Karadagh.

A une époque inconnue, les Milésiens fondèrent ici une de leurs colonies, qui, d'abord indépendante, résista à la puissance des rois du Bosphore. Satyrus I fut tué en 393 avant J.-C. sous ses murs qu'il assiégeait. Leucon I, son fils et son successeur, fut plus heureux; Théodosie fut unie au royaume du Bosphore, mais sous une forme qui prouve que ce fut par un traité; car la colonie garda ses attributs municipaux, et le roi du Bosphore n'en fut que l'archonte comme à Panticapée.

On a des monnaies autonomes de Théodosie; elles rappellent l'effigie et les emblêmes de Leucon I, qui consacra ainsi ses droits sur sa nouvelle conquête.

Du temps de Strabon et de Pline, Théodosie existait encore; mais déjà sous le règne d'Adrien, selon Arrien, ce n'était qu'une ville déserte, que l'invasion des Huns, en 375 de J.-C. acheva de renverser de fond en comble. Procope n'en parle pas, et Théodosie n'était plus qu'un endroit vague qu'on appelait *Kapha*. C'est ainsi que le désigne Constantin Porphyrogénète, lorsqu'il parle du combat qui eut lieu entre les Cherso-

nites et les Bosphoriens, du temps du grand Constantin.

Pendant que Théodosie reposait sous ses ruines, combien de fois la Crimée ne changea-t-elle pas d'habitants et de maîtres ? Les Goths, puis les Khazares, en 679 : dans le neuvième siècle, les Pétchénègues qui chassent les Khazares. Viennent les Komans ou Polowtses, qui se retirent enfin devant un pouvoir plus stable, celui des Mongols et des Tatares.

En 1266, Oran-Timour reçoit pour apanage *Solgate* (Eski-Krim) avec le sol de *Kafa*. Alors deux républiques célèbres, Gênes et Venise, se disputaient le commerce de la Mer Noire.

Le premier établissement officiel des Génois à Constantinople eut lieu en 1155.

En 1275, Gênes et Michel Paléologue fixèrent par un traité les limites du pouvoir du *podesta*, ou consul général génois à Constantinople.

En 1266, selon Odérico, les Génois firent leur premier établissement à Kafa, etc.

En 1280, la nouvelle ville fut fondée (1).

En 1281, traité entre les Vénitiens et Dchenghiskhan ; à la même époque les Génois essaient d'étendre leur commerce jusqu'à la Tana ; ils s'établissent alors à *Cerco* (Kertche) et à *Ma-*

(1) Murawieff-Apostol, *Reise durch Taurie*, p. 176.

terca (Taman) : ils avaient le monopole du blé et du sel.

En 1295, grand massacre des Vénitiens par les Génois à Constantinople.

En 1296, 22 juillet, grande bataille entre les Vénitiens et les Génois, sur le Bosphore de Constantinople : les Génois la perdirent. Kafa, détruit par les Vénitiens et reconstruit par les Génois.

En 1318, érection d'un évêché catholique (1) par le pape Jean XXII à Kafa, qui était gouverné par un consul ; le podesta résidait toujours à Galata.

En 1345, 18 décembre, bref de la croisade prêchée par Clément VI en faveur de Kafa, menacé par Djanibek, empereur du Kaptchak.

En 1353 furent commencées, par Godefroi de Zoaglio, les fortifications de Kafa; elles furent achevées en 1386 par Benoît Grimaldi. On suppose que les Génois ont pris une partie de leurs matériaux dans les ruines de *Kimmericum*, aujourd'hui Opouk. Dans cet intervalle fut construite la tour du pape Clément.

En 1365, eut lieu la conquête de *Cembalo*

(1) Son éparchie s'étendait « A villa varia in Bulgaria usque ad Seray inclusive in longitudinem; et a mari Pontico usque ad terram Ruthenorum in latitudinem. » Bulla Joh. XXII, apud Wading, t. VI. p. 548.

(Balaklava) et de *Soldaïa* (Soudak), colonies grecques tributaires du khan, qui devinrent places fortes des Génois.

En 1380, 28 novembre, par un traité conclu aux *Trois Fontaines* de Kafa avec Ellias, bey de Salgate, qui agissait au nom de Tokat-Myche, khan du Kaptchak, les Génois obtiennent en propriété la *Gothie*, depuis Cembalo jusqu'à Soldaïa, ce qui les rend maîtres de toute la côte (1).

En 1475, 6 juin, prise de Kafa par les Turcs sous le règne de Mahomet II (2).

En 1774, 17 juillet, par le traité de Koutchouk Kaïnardji, *Kertche* et *Iénikalé* sont cédés à la Russie.

En 1779, révolte des Tatares contre leur khan Sahim-Ghiréï : ils sont conduits par le commandant de Kafa et battus par leur prince, que soutenaient les garnisons de Kertche et de Iénikalé. Les habitants de Baktchisaraï et de Kafa sont passés au fil de l'épée.

En 1783, la Crimée est incorporée à l'empire russe, et Kafa est détruit.

(1) La Gotia con li sui casai et con li soi povoli, li quali son christiani dalo Cembalo fino in Sodaia sea dello grande comun et seon franchi. Le comte G. Serristori, *Hammer Schwarzes Meer*, p. 13 et 14.

(2) Lisez les détails dans l'ouvrage de Mourawiew Apostol, cité plus haut, p. 192.

En 1672, Chardin comptait à Kafa 4,000 maisons, dont 3,200 appartenant à des musulmans, le reste aux chrétiens. Peyssonel en estimait la population de 85,000 âmes avant la prise de possession des Russes. C'est par erreur que Clarke compte 36,000 *maisons* dans l'enceinte des murailles, et 45,000 dans les faubourgs : il a voulu dire « *habitants.* » Aujourd'hui les documents officiels ne donnent à Kafa que 4,500 habitants (1). En 1829, on n'en comptait que 3,700 (2).

Ce fut donc en 1353 que les Génois, en faisant de Kafa le centre de leurs établissements en Crimée et dans la Mer d'Azof, sentirent la nécessité de le fortifier contre les attaques des Tatares du Kaptchak. Ils entreprirent de l'entourer d'un large fossé régulier, revêtu, ainsi que le rempart, par une solide maçonnerie en pierres de taille. De distance en distance, de fortes tours complétèrent le système des travaux, auxquels on ajouta, aux deux extrémités de l'enceinte qui venait aboutir à ce rivage, deux espèces de châteaux ou de citadelles.

(1) *Guide du voy. en Crimée*, par C. H. Montandon, 1834, p. 324. Jules de Hagemeister, *Commerce*, etc. l'estime de 5 à 6,000 habitants en 1835.

(2) *Notes sur les Provinces russes au-delà du Caucase*, par le comte L. Serristori.

Je n'ose dire ce que je ressentis en voyant ces beaux ouvrages des Génois si ruinés et bien à tort. Le gouverneur russe de Théodosie, Fanshave (Fensch), fit enlever le revêtement des remparts et des fossés pour en construire de mauvaises casernes. Les suites inévitables de cette imprudence se firent bientôt sentir ; ces magnifiques fossés servaient autant à l'écoulement des eaux de pluie et des torrents qui descendent momentanément des montagnes rapides et nues qui entourent la ville, qu'à la défense de la ville : en les démolissant, on les a comblés sur plusieurs points, et pas plus loin qu'en 1834, l'on a vu les eaux de pluie des montagnes, pénétrant par-dessus les fossés dans la ville, en ravager les maisons, les jardins, et y causer, dans l'espace de quelques heures, un dommage de plus de 300,000 francs.

Toutes les tours qui longeaient le rempart sont ruinées ; celle dite du *Pape Clément* présente encore trois pans de ses murailles ; elle était placée à l'angle le plus important et le plus élevé des remparts vers le nord, faisant face aux montagnes d'où l'artillerie peut, avec le plus de facilité, foudroyer la ville.

Cette tour est un souvenir de la grande croisade prêchée en 1345 par Clément VI, pour venir au secours de Kafa, menacée par Djanibek et les Tatares du Kaptchak : les secours qu'on

porta aux Génois leur permirent d'augmenter leurs fortifications, et ils firent placer en signe de reconnaissance au haut de la tour, une inscription en l'honneur du pape. Descendue du faîte où elle était inintelligible aux yeux des plus exercés, elle fut déposée au pied de la tour et transportée de là au musée de Théodosie, où elle excite la sagacité des voyageurs. J'en ai donné un dessin fidèle dans la vue de Théodosie que j'ai prise du pied de cette tour, et où tout voyageur qui visite ces ruines, vient jouir de la belle vue d'ensemble qu'on a sur la ville et sur la baie (1).

Au milieu de ce vaste tableau s'élève l'*ancienne citadelle* génoise, aujourd'hui démantelée; ses murailles abandonnées menacent ruine de toutes parts. En avant de la citadelle un bâtiment, reconnaissable à ses deux hauts contreforts, mais sans aucun luxe extérieur, fut autrefois *la principale église arménienne*, que des émigrés de cette nation vinrent construire sous la protection des Génois peu après le terrible tremblement de terre de 1319, qui détruisit Ani

(1) Cette inscription, écrite en lettres gothiques du quatorzième siècle, est presque incompréhensible tant sa rédaction latine est pleine de fautes et de solécismes. Du temps de Waxel, elle était encore enchâssée dans la tour. Voy. IIe série, pl. 43.

et qui épouvanta tellement une partie de la nation arménienne, qu'elle vint se réfugier chez les Tatares du Kaptchak, dans les environs d'Astrakhan : de là elle envoya des colonies en Crimée; elles s'établirent en 1340 avec l'approbation des Génois à Kafa, à Eski-Krim, et dans les environs de Soudak (1). Avant la prise de possession de la Russie en 1783, Peyssonel dit que les Arméniens avaient 24 églises à Kafa, et Le Vasseur de Beauplan, un siècle plus tôt, en compte même 32. La plupart sont détruites et ont passé à d'autres usages. Une seule n'a pas changé de destination; j'en parlerai plus bas. Çelle dont il est question ici sert de magasin; son intérieur a conservé la distribution des édifices religieux de l'Arménie, un grand oratoire pour portique, et plus loin la nef, le dôme et le chœur avec les sacristies latérales.

J'ai copié sur les murs extérieurs deux inscriptions arméniennes, dont voici la traduction :

1° Que ce saint signe (la croix) intercède pour Grégoire . . . . en 886 (1437 de J.-C.).

(1) Saint-Martin, *Mémoire sur l'Arménie*, I, p. 114.— P. de Koeppen, *Krimskii Sbornik*, p. 28. Une inscription du monastère de St.-George, près d'Eski-Krim en fait remonter la fondation, à la fin de la quatrième dizaine du quatorzième siècle.

2° Que ce saint signe intercède pour le seigneur George, pour Eranouy, pour Osky-Khanum, l'an 921 (1472 de J.-C.).

Kafa fut conquis par les Turcs onze ans après qu'on eut posé la dernière de ces inscriptions.

A droite de mon dessin, dans l'angle qui restait entre les anciennes fortifications et la citadelle, à la pointe méridionale de la baie, s'étendent les bâtiments de la *quarantaine* nouvellement construite, mais sans grande importance commerciale depuis que l'on a transporté à Kertche les marchés de la Mer d'Azof. Quand j'ai passé à Théodosie en juillet 1834, il n'y avait que 4 vaisseaux en rade, dont aucun ne faisait quarantaine. Cet établissement est fort bien entendu, et m'a paru propre et soigné : je visitai dans l'enceinte de ses murailles une petite mosquée, une petite église arménienne et une fontaine avec une inscription arménienne placée au-dessus d'un relief représentant un agneau. La quarantaine s'est trouvée une des premières exposée aux ravages de l'inondation dont j'ai parlé ci-dessus.

A gauche du tableau s'étend le long du rivage de la mer, qui présente une plage assez unie, la partie habitée de la vaste enceinte de la ville. C'est là qu'étaient, du temps des Génois et des Tatares, les principaux édifices ; il en reste à peine un aujourd'hui. La grande place de Théo-

dosie s'est élargie outre mesure par le vandalisme d'un gouverneur, et l'église catholique, ci-devant mosquée, avec sa belle coupole et son minaret tronqué changé en campanille, est presque le seul beau reste de l'ancien Kafa. Derrière se voit, au bord de la mer, la grosse ruine du *château génois*, qui fermait la ville du côté de la presqu'île de Kertche, dont la steppe uniforme cerne de ce côté-là la baie très-vaste et très-profonde, mais mal sûre et entièrement découverte au nord (1). Elle abonde en poissons voyageurs de la Mer Noire.

Après cette vue générale, je vais passer à la description de ce que Théodosie offrait de plus intéressant.

Bïouk-Djam (église-mosquée principale de Théodosie) et les *Grands-Bains*.

Cette grande mosquée, dont Pallas vante la magnificence et la noble simplicité, avait été

(1) C'est ainsi que s'exprime Peyssonel, *Traité sur le Commerce*, etc. I, p. 14 : il ajoute qu'elle est impraticable en hiver, et que les marchands qui y font hiverner leurs bâtiments, sont obligés de les tirer à terre pour éviter qu'ils ne se brisent sur les roches qui sont au fond de l'eau. M. Jules de Hagemeister, *Commerce de la Nouvelle-Russie*, ne lui trouve pas tous ces inconvénients et dit qu'il n'est presque jamais arrivé de malheurs dans ce port. (P. 58.)

construite par les Génois, dont elle était l'église épiscopale : elle datait du commencement du quatorzième siècle. Devenue temple mahométan, on lui conserva sa belle coupole de 9 toises de diamètre, et on l'entoura de onze plus petits dômes sur trois de ses faces. Peut-être qu'une partie avait déjà servi à l'édifice chrétien. On flanqua en outre la mosquée de deux minarets de 16 toises de hauteur, avec des escaliers en colimaçons. Cet édifice, tel que je viens de le décrire, existait encore dans son entier quand Pallas le fit dessiner dans sa vue de Théodosie, en 1794 (1).

Le gouvernement russe a pour système de convertir en églises grecques les plus belles mosquées des villes conquises, surtout quand les populations mahométanes les ont abandonnées. On voulut par conséquent faire de cette belle mosquée un temple chrétien. On commença d'abord par enlever le plomb qui recouvrait le toit, et qui fut vendu je ne sais au profit de qui. Le gouvernement assigna ensuite, d'après les devis des changements à faire, une somme de 40,000 roubles-assignats, valant alors presque le rouble en argent, et l'on commença les travaux en abattant une partie des petits dômes qui devaient faire place aux portiques à

(1) Atlas, t. II, pl. 14.

colones doriques qui se répètent d'une extrémité de la Russie à l'autre.

Mais après avoir abattu ces dômes élégants, après avoir amené à grands frais les tambours de colonnes qui devaient orner les portiques, dont on posa les bases, l'argent vint trivialement à manquer, et le gouvernement ne voulut plus faire d'autres avances. D'ailleurs les projets de l'impératrice Catherine II subirent pendant un certain temps l'effet d'un grand refroidissement de zèle en leur faveur, et pendant maintes années l'église projetée présenta le tableau d'une vraie ruine, dont l'aspect serrait le cœur. Un gouverneur de Théodosie, celui qui fit enlever les lions de Phanagorie, en vint jusqu'à faire transporter les plus belles colonnes destinées à l'église, dans son jardin hors de la ville, où étaient déjà les lions. Il fut mis en jugement et condamné à retransporter les colonnes et les lions; mais les uns et les autres sont encore dans son jardin.

Lorsque j'ai dessiné cette ruine en 1832 (1), il existait près de là un autre monument, les *Grands Bains* turcs, que l'exigence des ablutions nécessite dans le voisinage des mosquées. Ce bâtiment d'une grande proportion se composait de deux vastes salles éclairées par deux superbes coupo-

(1) Atlas, IIIe série, pl. 28.

les. La corniche extérieure de l'édifice pouvait servir de modèle par son élégante simplicité : on s'était servi de la brique pour faire des dentelures alignées sur le même cordon. Ce bâtiment entouré d'une multitude de petits dômes, sous lesquels étaient pratiquées les étuves, était susceptible de devenir un bazar public des plus grandioses, dès qu'on ne voulait pas lui conserver sa destination primitive. D'ailleurs c'était le plus beau monument de Théodosie dont il ornait la grande place (1).

Mais il offusquait la vue de M. le gouverneur Kaznatchéïeff, homme d'une ignorance profonde pour tout ce qui est beau et monumental. Il trouvait qu'il n'y avait pas assez de places au milieu d'une ville de 4500 habitants, pour y faire manœuvrer une armée, et il se mit dans la tête d'agrandir celle-ci, en faisant disparaître la ruine de la mosquée et les bains. Il proposa la chose au gouvernement, prétextant que ces deux bâtiments menaçaient ruine de toutes parts et devenaient dangereux. M. le comte Vorontsof, gouverneur-général de la Nouvelle-Russie, qui dans ses tournées, n'avait peut-être pas porté son attention sur ces deux bâtiments, que son goût pour l'architecture lui auraient fait conserver,

(2) Pallas, *Voy.* etc. t. II, p. 286. Murawiew-Apostol, *Reise durch Taurien*, p. 202.

crut, sur la foi du gouverneur civil, qu'il allait faire une œuvre méritoire et donna l'ordre de les abattre. Le comte était à Simféropol. A peine le gouverneur Kaznatchéïeff eut-il l'ordre en main, que sans perdre un moment il le fit mettre à exécution. A la vue d'un sacrilége pareil la population de Théodosie se récria et envoya en toute hâte un député au comte pour le supplier de faire arrêter au moins la démolition des bains. — Mais, répond le comte, ces édifices menacent ruine. —On la trompé Votre Excellence; les bains sont d'une solidité à toute épreuve, et il serait facile d'en faire un superbe monument en créant un bazar sous ses nobles coupoles. — Eh bien soit, nous verrons, qu'on expédie aussitôt une estafette avec l'ordre d'arrêter les démolitions.

Mais le gouverneur Kaznatchéïeff avait si fort à cœur son œuvre, et craignait tellement un retour du comte, qu'il n'avait pas perdu un instant, en accumulant une grande masse d'ouvriers sur le même point; il était parvenu, malgré l'extrême solidité des coupoles et des murailles, à causer de tels ravages dans l'édifice des bains, qu'il ne put plus être question de le conserver, l'œuvre de destruction est accomplie, et au lieu de la vue que j'ai dessinée IIIe série, pl. 28, l'on a sous les yeux une immense place vide, autour de laquelle se perdent quelques maisons sans apparence, dont les teintes blanches reflètent l'ardent soleil

de Crimée, et cet espace désert est là pour attrister les yeux et pour constater l'ignorance artistique de M. le gouverneur Kaznatchéïeff.

Eglises catholique et arménienne.

Heureusement pour Théodosie qu'il s'est trouvé encore parmi ses habitants des amis de l'art : sans cela la ville aurait pu perdre pour des raisons aussi plausibles deux autres édifices intéressants, les églises catholique et arménienne, les deux seuls monuments qui rappellent à présent dans tout Théodosie, l'occupation des Génois et des Tatares.

Lors de la conquête de la Crimée et de la prise de Kafa, le gouvernement assigna au culte catholique pour église, une mosquée moins vaste, il est vrai, que la première, mais dont l'architecture était imposante. Sur un cube repose un dôme circulaire, éclairé par 16 fenêtres en ogive écrasé oriental; la coupole en plein cintre a 45 à 50 pieds d'ouverture. Un minaret d'une hauteur considérable flanquait la mosquée. Tel était l'édifice; mais avant de le consacer au culte catholique, il avait déjà subi de notables déprédations; la partie supérieure du minaret était tombée, et la coupole avait été dépouillée de sa toiture en plomb. Longtemps la paroisse catholi-

que s'adressa au gouvernement pour demander des secours, afin de restaurer l'église qui se dégradait par les eaux de pluie qui s'infiltraient par la coupole. Le gouvernement répondit que la paroisse était assez riche et assez nombreuse pour le faire à ses frais. Elle prit courage, et lors de mon dernier séjour à Théodosie en 1834, l'église venait d'être entièrement restaurée à ses dépens.

Il en fut de même de l'église arménienne, l'un des plus anciens temples de cette nation à Kafa. Celui-ci intérieurement et extérieurement est une copie des édifices consacrés au culte en Arménie, et la tradition artistique s'y est conservée pure (1). Le portique surtout frappe les regards comme la partie la plus ornée de l'édifice. On se rappellera en le voyant la disposition et les ornements de celui d'Etchmiadzin : mais au lieu du plein-cintre nous avons ici l'ogive génois. Les moulures et les rosaces sont aussi variées que dans les styles gothique et bizantin. Dans les angles de la bordure qui encadre l'arcade du portique, on voit deux images de saint George, ce saint si fêté auquel les Géorgiens et les Arméniens ont tant de foi. Les murs intérieurs et extérieurs sont enchâssés de croix tumulaires placées les unes sur les autres comme en Arménie.

(1) Atlas, IIIe série, pl. 11.

Il est intéressant de voir avec quelle constance l'Arménien, dans ses colonisations lointaines, a conservé fidèlement les traditions artistiques de sa première patrie. J'en ai donné la preuve dans la planche où j'ai représenté l'église arménienne de Kafa, et où l'on trouve en même temps des monuments de la grande Arménie et de la Galicie (1).

Le bazar de Théodosie a été construit avec des colonnes turques de tous genres qu'on a réunies.

La ville de Kafa était entourée de nombreux jardins dont la fraîche verdure recouvrait en majeure partie les pentes aujourd'hui nues et stériles des collines. Théodosie n'a rien conservé

(1) L'une des plus anciennes églises arméniennes se trouve à Zvaniets, près du Dniestr en Podolie : l'intérieur en est revêtu de pierres de taille (grès de transition de Kitaïgrod), couvertes de ciselures d'une exécution très-soignée. Cette petite église date de la fin du 15e siècle; le château de Jasloviets en Galicie, dessiné IIIe série, pl. 11, a servi de résidence à la célèbre famille polonaise des *Konietspolski*, dont le dernier rejeton périt en tombant dans un puits qu'on montre encore. L'autre bâtiment servait de résidence à l'évêque arménien de Jasloviets, avant que les indignités commises par le père du dernier des Konietspolski sur les Arméniens, les eussent forcés de quitter cette ville pour se retirer à Léopol ou Lemberg, dont ils ont fondé la grandeur et la richesse actuelles.

de ce legs des Tatares, et deux régiments russes en un seul hiver, lors de la révolte de Kafa et des Tatares en 1779, se sont si bien chauffés qu'ils n'y ont pas laissé un seul arbre : aussi l'aspect du paysage qui encadre Théodosie est-il d'une aride tristesse. Il n'y a que la nouvelle promenade plantée le long de la mer du côté du petit château génois, qui promette de l'ombrage pour l'avenir.

Musée de Théodosie.

Avant de quitter la nouvelle Théodosie, jetons encore un regard sur l'antique colonie milésienne; car j'espère qu'en allant visiter le musée de la ville, j'y verrai les souvenirs de cette époque déjà si reculée. M. le docteur *Graperon* a la bonté de m'introduire dans ce sanctuaire de l'archéologie théodosienne et il me montre non loin de l'église catholique, à l'angle d'une des grandes places, dont Théodosie est riche, un petit édifice isolé, avec une coupole, que je reconnais pour une petite mosquée turque (1). Le fatalisme a fait place aux pierres. Deux lions en marbre blanc, amenés de Phanagorie, et placés à droite et à gauche de la porte en gardent l'entrée. La

(1) Atlas, III série, pl. 28.

porte lourde s'ouvre ; on ouvre un volet, et dans l'attente des nouveaux faits dont je vais enrichir l'histoire de la Théodosie antique, je suis bien surpris de ne me voir entouré que de monuments de Kertche ; pas une inscription de la colonie milésienne.

Pendant près de 30 ans, Théodosie eut le pas sur Kertche, qui n'était pour ainsi dire qu'un village; Théodosie fut le centre des affaires et du commerce de cette partie de la Crimée; elle eut un gouvernement. On y créa même un musée, et dès-lors tout ce qu'on trouva à Kertche et à Phanagorie, y fut déposé. C'est ainsi que la plus ancienne des inscriptions de Panticapée, celle de Leucon, s'y trouve, à côté d'un certain nombre d'autres plus ou moins importantes. L'une venait de Nikita ; j'en parlerai en son lieu.

Les seules inscriptions qui concernent Théodosie sont génoises et ont été enlevées des tours qui défendaient la ville. C'est là qu'est celle du pape Clément VI. Il semble inoui qu'on n'ait rien trouvé de la ville grecque : le fait est cependant vrai; Théodosie a été longtemps en ruines. Un millier d'années après, les Génois sont venus s'établir sur ce sol, l'ont fouillé et recouvert de vastes fortifications; les Tatares venus après eux accumulèrent les déblais pendant plusieurs siècles sur une étendue de terrain qui a dû contenir 80 mille habitants; en un mot, tout est si bien

effacé et enfoui sous les différents âges de construction, que l'antique position de Théodosie est une énygme, et que ce n'est que par conjecture qu'on la place sur le sol de la Quarantaine actuelle. On y a fait des fouilles qui ont produit un petit nombre d'antiquités grecques, des vases étrusques de terre rouge, vernissés en noir. D'autres fouilles opérées aux alentours de Théodosie, dans les nombreux tumules qui s'étendent vers la presqu'île de Kertche, ont amené à peine quelque résultat. En ouvrant deux ou trois tumulus qui devaient servir d'essai, on s'est contenté de les raser sans pénétrer dans le sein de la terre. On n'y a trouvé que deux vases d'une poterie très-grossière, un glaive, etc.

On conserve au musée des figurines en terre cuite, semblables à celles de Kertche et qui viennent des environs de Théodosie. On peut les comparer à celles qui ont été achetées en Anatolie par un ancien gouverneur qui les a données au musée. C'est encore la même fabrique. En fait de relief, il n'y a d'intéressant que le griffon dont j'ai fait déjà mention en parlant de Panticapée où il a été trouvé. Le travail de cet emblême de la capitale du royaume du Bosphore est fort beau, et il est à regretter qu'il ne retourne pas orner, soit le musée, soit un monument quelconque de la ville d'où il a été tiré : car à présent que Kertche a reconquis ses droits de ville, et s'est

créé un magnifique musée, il me semble que tout ce qu'on a déposé en attendant dans celui de Théodosie, doit retourner dans son lieu natal; ce serait de toute justice. D'ailleurs en réunissant ainsi tous les monuments si importants de l'histoire du Bosphore dans le même local, n'est-ce pas en faciliter l'étude?

M. le docteur Graperon montre encore le torse d'une statue de femme, trouvé dans son vignoble de Koze; il serait difficile d'en donner une explication qui ne fût pas hasardée.

CHERSONÈSE TAURIQUE.

Tableau général.

Abstraction faite de la presqu'île de Kertche que je viens de décrire, la Chersonèse taurique ou Crimée, dans ses rapports physiques et historiques, peut se diviser en deux régions :

I. La *steppe*, pays de passage, qui embrasse près des trois quarts de cette surface, plaine à perte de vue, antique domaine des nomades, sol privé de forêts, mais riche en blé, en pâturages, où ont régné les Scythes, les Khazares, les Komans ou Polovtses, les Tatares Nogaïs.

II. La *région montagneuse*. Celle-ci est naturellement coupée en plusieurs territoires, vallées, bassins ou versants.

1° La *côte méridionale* de la Crimée du cap *Aïa*, près de Laspi, au *Karadagh*, près d'Olouzé, resserrée entre une haute montagne à pic de roches calcaires jurassiques et la mer; terre pittoresque, étagée à l'infini sur les accidents

d'une côte schisteuse, ou coupée de courtes et profondes vallées. Là, la puissance des volcans et le fracas des soulèvements ont couvert le sol incliné de débris, de chaos, de roches erratiques qui ressemblent à des montagnes, et la nature impérieuse, gardant la main sur l'homme, a conservé ses formes sévères et sauvages, ses paysages sublimes où l'homme qui y a trouvé un asile, sent qu'il n'est pas le maître. La vigne, comme en Colchide, s'élance sur les arbres ; le térébinthe et le plaqueminier, l'olivier et le grenadier, plantes intrues, prospèrent au milieu des noyers gigantesques et des arbres fruitiers de toute espèce. Le pin taurique, le genèvrier oriental et l'arbousier se collent contre les hautes murailles calcaires, et ce dernier en rougit les flancs. Tel est l'antique domaine des Taures (1), race voisine des Kimmériens, auxquels ils paraissent avoir été soumis dans le temps de leur puissance sur le Bosphore. Chez eux sont le *mont Trapèze* (le Tchatyrdagh) et le cap *Krioumétôpon* (l'Aïoudagh), où leur religion a érigé un de leurs temples à la terrible Diane, métamorphosée en Iphigénie. Au pied du rocher ensanglanté par des sacrifices humains est le village *Parthénith* ou de *la Vierge* cruelle,

(1) Est-ce un lambeau de la race finoise caucasienne ? Je reviendrai bientôt sur cette opinion.

et plus loin la ville des *Lampades* ou des Fanaux.

2° La vallée de *Baïdar*, autre domaine des Taures, grand bassin couvert de champs, de pâturages et de forêts, fermé de toutes parts par des rochers jurassiques. Les embranchements de la vallée s'étendent jusque sur l'*Aïa*, cap bordé de précipices affreux, où il paraît qu'était le second sanctuaire des Taures.

3° Le *versant septentrional* de la chaîne Taurique, de Balaklava à Simféropol, vraie forteresse naturelle formée d'une suite de vallées adjacentes, toutes fermées du côté de la *plaine-steppe* par deux hauts rangs de rochers crayeux et tertiaires qui ressemblent à des murailles, pays de bois, de pâturages, de vin, de blé, de fruits. Les Taures y dominèrent aussi dans les temps les plus antiques, exerçant leur industrie sur le vaste hémicycle de rochers où ils ont creusé leurs villes et leurs demeures innombrables. Leurs chefs résidèrent sur les pics sauvages de Palakium, où ils eurent leur fort, cachant, sous le nom de *Lestrigons*, leurs brigandages et leurs pirateries au fond de la baie de Balaklava. Ils élevèrent encore tout près de là un autre sanctuaire à leur Diane sauvage, baignant d'un sang étranger les rochers de l'*Aïa*, et les terrasses qui portent le monastère de *St-Georges*. Ces Taures furent soumis aux

rois des Scythes, entre autres à Skilouros et à ses fils. Les Goths chassèrent les Scythes, et sous eux la contrée, devenue chrétienne, prit le nom de *Dory* ou *Doru* (la boisée), en contraste avec la steppe nue. Les Byzantins l'appelèrent *Klêmata* ou *Klimata* (le versant septentrional) et les Génois *Gothie*. Aujourd'hui ce sont les vallées du *Salghir*, de l'*Alma*, de la *Katche*, du *Belbek*, etc.

4° La Chersonèse héracléotique, plate-forme isolée, formant coin entre la mer, la steppe et la région montagneuse que conquirent les Doriens d'Héraclée sur les Taures : sol sec et pierreux, coupé de magnifiques ports, que l'industrie seule pouvait rendre habitable.

5° L'extrémité orientale des versants de la chaîne Taurique, depuis Simféropol jusqu'au Karadagh, pays composé de larges vallées, ouvertes au nord et à l'est, première proie du conquérant, sol qui changea cent fois de maîtres et d'habitants. Là sont *Karassoubazar* et la *Vieille-Crimée*, au milieu des ondulations crayeuses, et les formations tertiaires de la presqu'île de Kertche, gardant leur monotone apparence, montent encore depuis Théodosie jusqu'à Karadagh.

La grande route qui de Théodosie mène à Simféropol, capitale de la Crimée, est tracée tout entière dans ce cinquième territoire ; évitant le plus qu'il est possible toute ondulation

du sol un peu forte, elle suit à grande distance le pied de la chaîne Taurique, errant au milieu des affleurements plus ou moins légers de la craie, du calcaire à nummulites et du tertiaire, dont elle coupe les limites irrégulières. Cette route n'est guère plus pittoresque que celle de la presqu'île de Kertche, et sauf les ruines d'*Eski-Krim* (la Vieille-Crimée) qu'on visite en passant, et Karassoubazar, je ne sais, sur cette longue distance de 107 verst, ce que je pourrais citer d'intéressant. Toujours au nord, une steppe à perte de vue, ou des exhaussements crayeux et tertiaires, très-arides pour tout autre que pour un géologue. D'espace en espace, les minces filets d'eau qui descendent de la chaîne Taurique vers la *Mer Putride*, sillonnent de leurs lits cette uniformité, et arrosent de belles prairies, avec quelques arbres, les seuls qu'on rencontre sur la route desséchée.

La chaîne Taurique est toujours dans le lointain, et laisse soupçonner l'existence de forêts en Crimée; mais celui qui ne s'est pas écarté de la grande route en allant de Kertche à Pérékop, peut réellement affirmer en conscience qu'il n'a pas vu un seul petit bouquet de bois dans toute la Crimée, sur une distance de 334 verst (85 lieues). C'est ce que des voyageurs m'ont assuré, lorsque je me préparais à faire ce voyage.

Eski-Krim (Vieille-Crimée).

On se détourne quelque peu de la route pour visiter la première résidence des princes tatares en Crimée. A la station de Krinitski (1), à 22 verst de Théodosie, un chemin se dirige à gauche dans un large vallon ouvert au N. E. entre les formations crayeuses et jurassiques. La craie qui encaisse le vallon au nord présente une longue crête nue, aride, qu'on appelle *Aghermiche;* les contre-forts boisés et jurassique du *mont Karassan* forment amphithéâtre au sud. Le large fond de la vallée est comme un golfe abandonné par la mer au milieu des deux promontoires.

Eski-Krim en embrassait toute la surface. La date de sa fondation est inconnue; mais en 1266, elle était l'apanage d'Oran-Timour. Sous les Mongols, elle fut une des principales villes de l'Asie, et il ne fallait pas moins d'une demi-journée à un cavalier monté sur un bon cheval, pour faire le tour de son enceinte. Peu de villes

(1) *Krinitski* a une source d'une limpidité extrême, et de 10° ½ de Réaumur : elle est encaissée dans un tombeau d'Eski-Krim. *Zurichthal*, à 4 verst de Krinitski, a des sources sulfureuses dans le jardin du pastorat.

ont eu plus de noms différents. *Solgat* était son nom primitif : il a subi nombre de variantes. *Kremum* ou *Krimum* (dérivés de *kermen* ou *kerman*, château) furent en usage plus tard, quand Solgat fut abandonné pour une autre résidence, et pour marquer son origine antique, les Tatares l'appelèrent *Eski-Krim* (le vieux Krim). Selon Tounman, les Grecs la nommaient *Karéa* et *Karéônpolis* (καρεα et καρεωνπολις), dont le comte de Ségur fait *Karka* et *Karkoupol*. Enfin les Arméniens la connaissaient sous l'épithète de Kazarata (1).

Aujourd'hui, que reste-t-il de tant de grandeur ? Où sont les riches caravanes qui venaient déposer les produits de l'Asie dans les caravansérails de Solgate ? On est effrayé de voir comment d'aussi puissantes capitales peuvent disparaître en si peu de temps, et se recouvrir de champs et de pâturages, qu'interrompent seules quelques ruines plus solides qui ont su braver la destruction fatale qu'exercent d'émulation le temps et les hommes. Qu'ai-je vu à Eski-Krim ? Le guide qui me conduisait me fit observer cinq vieilles mosquées en ruines, aux flancs ouverts; un grand bain voûté, vis-à-vis de l'église grecque, et derrière celle-ci une sixième mosquée

(1) P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 338 et suiv. Comte de Ségur, t. III, p. 198.

en ruines, la seule où un moullah exerce encore ses fonctions. Peut-être est-ce celle que Bibarse, roi d'Egypte, originaire de la Crimée, fit construire en marbre et en porphyre, avec la permission du khan du Kaptchak. C'était la plus grande de la Crimée. Par-ci par-là, des traces d'anciens trottoirs, indiquent en plein champ la direction des rues. Quelques mûriers rabougris ont seuls échappé à la dévastation des beaux jardins, dont il reste à peine quelque trace. On a voulu établir une colonie d'ouvriers qui s'occuperaient de la culture des mûriers et des vers à soie. Ce projet venait du prince Potemkin. On fut obligé de l'abandonner, cet établissement n'ayant pu fournir, la dernière année de son entretien, que 20 livres de soie (1).

Les Arméniens sont maintenant presque les uniques habitants d'Eski-Krim, où ils ont une église; leur couvent de Saint-Georges, sur le mont Karassan, est l'objet de nombreux pélerinages (2).

Pour juger de la position d'Eski-Krim, mon guide me fit grimper du côté de l'Aghermiche, sur les flancs duquel on traverse en montant le double rempart qui entourait la ville; l'un était

(1) Pallas, *Voy.* t. II, p. 280.

(2) Id. id. 279. P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 28.

une muraille en pierres, flanquée de tours. Encore en dedans des murs, un immense espace était consacré aux tombeaux de toutes formes, dont le sol était jonché. Quelques-unes des tombes consistaient en voûtes carrées avec les angles arrondis. Des creux dans le sol marquaient la foule des sépulcres enfoncés. Au-delà des murs sur la hauteur, je m'arrêtai auprès du tombeau de *Mamai* et des quarante martyrs : on dit que ce Mamai était un ancien patriarche qui s'est immolé pour la foi avec ses quarante compagnons. Je n'en sais pas davantage; il paraît que c'est un saint musulman. On y va en pélerinage. A-t-on quelque maladie qu'on veuille guérir, on laisse quelque objet autour du tombeau, ou l'on pend une vieille guenille sur les arbres et des buissons qui l'entourent. J'y allais pour la vue, et elle est effectivement aussi vaste qu'on peut le désirer. Toute la vallée d'Eski-Krim s'étalait à mes pieds : je plongeais à l'est sur le golfe de Théodosie. Au nord la vue se perdait derrière Krinitski, sur les tristes rivages du Sevache ou Mer Putride.

LA COTE DE CRIMÉE,

DE THÉODOSIE A SOUDAK.

Ceux qui ont du temps devant eux, qui aiment le pittoresque, et qui ne craignent pas les fatigues d'une mauvaise route, feront mieux de prendre le chemin de la côte et de longer le pied de la chaîne Taurique baigné par la mer. Ce voyage, jusqu'à Soudak, se fait à cheval.

Je partis de Théodosie le 13 juillet 1834. Afin d'éviter les escarpements pénibles et rudement sillonnés par des ravins qui bordent la mer au-delà de Théodosie, je fus obligé de tourner par la vallée des Allemands qui s'écarte de la côte. Les extrémités de la chaîne Taurique de Théodosie à *Koktébel* consistent en formations tertiaires anciennes et récentes, qui ont reçu un mouvement d'ascension dans un des derniers soulèvements du système taurique, et qui s'appuient immédiatement avec la craie, sur les hauts rochers jurassiques.

Le tout présente l'ensemble d'un contrefort

tertiaire, découpé par petites vallées. Celle dite des Allemands est peuplée par une colonie de cette nation; l'argile feuilletée et la marne blanche se présentent ici comme aux environs de Kertche; et même un lac salé que je vis au haut de la vallée complète les caractères de ces formations. Une seconde vallée de même nature dont je traversai la tête, s'ouvre dans des formations semblables entre le cap *Kiik-Atlama* et le *cap Théodosie*. De là je parvins dans une troisième grande vallée, celle du Koktébel, qui n'est que le prolongement du golfe dessiné dans la côte, entre le cap Kiik-Altama et le cap Karadagh. Ici paraît la limite des terrains de la steppe et de la craie que cette vallée sépare des pics noirs pittoresques du Karadagh, qui commencent ici la longue série des hautes murailles jurassiques de la chaîne Taurique.

Les vallées tertiaires que je viens de signaler, sont de formes radoucies; mais la végétation en est pauvre, sèche et triste : pas un arbre, et presque pas d'habitants.

Le village de Koktébel, qui s'étend sur le rivage, est renommé par les *onyx* qu'on trouve dans les couches de craie qui s'étendent probablement au bord de la mer, et dans les rochers au-dessus (1).

(1) Pallas, II, 260.

Les escarpements du Karadagh dont les couches redressées regardent la mer, ne permettent pas de suivre la côte, tant elle est abrupte. Je tournai par le nord au milieu des roches jurassiques qui, quoique très-sauvages, sont plus abordables. J'eus même le plaisir, dans ce dédale aride, de trouver, à 4 verst du village, une fontaine qu'un khan de Crimée, dit-on, a établie avec des jardins et un palais, dont on voit la ruine à côté de la source. C'est un reposoir pour tous les voyageurs qui se rafraîchissent et bénissent leur bonne fortune.

Au-delà de la gorge rocheuse où est la fontaine, commencent les collines de schiste noir; cette formation si répandue dans le centre du Caucase, dont elle est la base neptunienne, joue le même rôle en Crimée, où elle est le socle qui supporte toutes les roches jurassiques. Sa position me la fait ranger dans le groupe liasique, sans que cependant cette assertion puisse être prouvée rigoureusement, puisque ce schiste ne renferme aucun débris fossile : je parle de l'étage inférieur, dont la puissance va au-delà de plusieurs milliers de pieds : car nous verrons d'autres suites de schiste alterner avec le grès du lias, ou avec le calcaire jurassique, et ce schiste-là n'est pas douteux.

Les pentes du schiste gazonnées me menèrent insensiblement dans la vallée d'*Otouze*, la pre-

mière qui porte les caractères de la côte de Crimée, c'est-à-dire qui, comme celles de Soudak, d'Aloucheta, de Yalta, présente dans un large écartement des roches calcaires, un thalveg, circonscrit par un amphithéâtre de collines schisteuses. La vue que j'ai donnée d'Otouze (1) fera mieux juger de cette forme physique du sol, que de longues paroles. A gauche dans l'angle du dessin, l'extrémité du Karadagh s'entr'ouvre pour donner ouverture à la vallée d'Otouze jusqu'à la mer. La crête de montagnes qui se relève à l'ouest, prend le nom de *Yetchekidagh*, et s'étend le long de la mer jusqu'à Koze. Partout le fond du vallon est schisteux.

La rupture entre le Karadagh et le Yetchekidagh, et marquée dans la mer par une baie que quelques antiquaires, dont M. de Blaremberg est du nombre, prennent pour le port des *Tauro-Scythes* mentionnés dans Scymnus de Chio. La présence d'anciennes ruines sur la côte a favorisé cette hypothèse, qui n'est justifiée néanmoins par aucun monument particulier : des monnaies antiques attestent seules la nature générale des ruines. M. de Kœppen (2), en a donné le plan : elles s'élèvent sur une colline au bord de la mer.

(1) Atlas, IIe série, pitt. pl. 44 *a*.

(2) *Krimskii-Sbornik*, p. 102. Voyez aussi la belle carte qui accompagne le texte.

On y reconnaît une enceinte fortifiée, avec deux tours, l'une ronde, l'autre carrée, et plusieurs autres corps de bâtiment. Il est presque certain que cette localité est celle que les géographes des quatorzième, quinzième et seizième siècles appellent *Callitera* ou *Callita*, qui répond au *Djalita* du géographe de Nubie, le premier endroit habité par les Komans à l'est de Soudak, sur la côte de Crimée.

Au haut de la vallée, sur un sol moins resserré, se présente le village d'*Otouze*, divisé en deux groupes, le haut et le bas : les maisons blanches ressortent sur la verdure foncée. Les montagnes ne sont couvertes que de clairières. L'usage de la tuile pour les toits indique un climat plus humide que la côte occidentale qui n'a que des toits plats en terre. Les peupliers pyramidaux se dessinent fort bien dans le paysage où le vert de la vigne est plus clair, plus tendre que celui du feuillage des arbres, tandis que ce qui est prairie est d'un vert pâle, brûlé. La mosquée du village avec son grossier minaret, est ce qu'on peut voir de moins élégant. A gauche un moulin à vent tatare, avec huit ailes, est un échantillon de ce genre de constructions si simples et si légères, pivotant comme les moulins d'allemagne dits *bockmühle*. Les parois et même le plancher sont des claies de branches tressées.

Plusieurs particuliers ont fondé des établisse-

ments à Otouze, principalement pour la culture de la vigne, qui y réussit fort bien.

Je logeai chez un colon allemand nommé Frédéric Schieg, le chef d'une des cinq familles de cette nation qui sont venues s'établir ici. Je le questionnai sur ses possessions et sur ses redevances. Il me dit qu'il avait reçu du gouvernement 7 dessétines de terrain (765 ares de France), pour lesquelles il payait 12 roubles en argent et quelques copeks de capitation, sans compter les impositions gouvernementales; en sus il devait donner 5 roubles argent pour le terrain; ce qui faisait monter ses redevances de 50 à 60 francs de France par an.

Le 14 juillet, je continuai ma route vers Koze. Nul chemin ne peut suivre le rivage, que le Yetchekidagh flanque de toute sa hauteur avec ses rochers à pic, et je fus obligé de passer par un col élevé et des plus sauvages, qui unit le Yetchekidagh au *Sandikh-Kaïa*. Un des contreforts de ce dernier rocher se présente comme une muraille nue et menaçante au nord du chemin : les tatares l'appellent *Kiziltache-Kaïa* (le rocher de la pierre rouge).

Passé le col, je commençai à descendre vers le vallon de *Koze*, en franchissant une espèce de mur naturel formé par le calcaire noir à polypiers de Soudak : il repose immédiatement sur les schistes noirs avec lesquels il alterne et les

couches étant sur leur tête, la décomposition du schiste n'a laissé que le calcaire, qui est resté comme un mur naturel. C'est la liaison géologique entre le Sandikh-Kaïa et Yetchekidagh.

L'abord du vallon de Koze par ce chemin est très-pittoresque, et le paysage, circonscrit de toutes parts par des rochers nus, est très-sauvage : mais enfin la vue s'ouvre, et le chemin débouche dans un vallon qui doit sa verdure à un ruisseau, qu'on voit jaillir au pied des rochers. En donnant un dessin de Koze, je crois y avoir réuni tout ce que ce vallon présente d'intéressant. Il précisera ce que des paroles ne peuvent expliquer. Le spectateur est retourné vers le chemin que je viens de faire (1), et par conséquent il a à sa droite le Yetchekidagh, avec ses ruines de calcaire recouvrant le schiste, et à gauche, le Sandikh-Kaïa, dont les flancs à pic présentent, à partir de Théodosie, le premier échantillon des murailles jurassiques qui ne cessent de border la côte de Crimée jusqu'à Balaklava.

Entre les deux montagnes se dessine la digue de calcaire noir que je viens de traverser : elle est divisée en deux fragments, celui qui est le plus rapproché du Sandikh-Kaïa supporte les ruines

(1) C'est-à-dire qu'il regarde au N. E. Voyez Atlas, IIe série, pitt. pl. 44 *b*.

du fort de *Yeltighen*, dont la muraille s'étend sur le terre-plein qui paraît au milieu ; ayant à gauche trois pointes de rochers dont la plus haute s'appelle *Délikli-Kaïa* (1). Près de là sont les traces de tombeaux et d'une ancienne église.

Sous une voûte, au pied du rocher, jaillit la belle source de *Yetlighen-sou*, qui abreuve le village et rafraîchit ses vergers plantés dans le thalveg de la vallée ; car ce qui n'est pas arrosé est sec et aride. Les fruits de Koze sont d'une beauté remarquable.

Le premier plan du dessin est occupé par la mosquée de Koze, dont le style est celui des mosquées de village : autour de l'édifice religieux s'étend le cimetière tatare, dont les tombes comme à Otouze, et dans plusieurs autres endroits de cette partie de la Crimée, sont marquées par des colonnes parallèlipipèdes de grès liasique à anthracites, non taillées, qui se divisent ainsi naturellement en cippes et en pilastres comme les basaltes. Ces monuments funéraires sont extraits des carrières d'alentour, et on les retrouve à Otouze, à Soudak, à Yelbouzli.

La partie inférieure de la vallée, longue de 5 verst jusqu'à la mer, est couverte de vignobles, qui appartiennent en majeure partie à des parti-

(1) Voyez une vue spéciale de ce rocher, *Krimskii-Sbornite*, de P. de Kœppen, p. 109.

culiers de Théodosie. Les vins de Koze passent pour être les plus généreux de la Crimée ; quelques-uns ont le goût de terroir, qui se perd en vieillissant. C'est dans l'un de ces vignobles que M. Graperon a trouvé le torse que j'ai vu au Musée de Théodosie : ceci indique un établissement grec.

En continuant ma route, je passai à la sortie du village, à côté d'une autre antiquité, d'une vieille chapelle grecque dans le genre de celles de la côte sud-ouest (1). Elle mesure 24 pieds de long sur 12 de large. Au lieu d'une grande porte, elle n'a qu'une porte latérale avec un petit portique. L'encensoir est formé du chapiteau d'une colonne antique qu'on a creusé. Je crois que c'est l'église que mentionne Pallas sur la croupe du *Kadily-Bouroun;* elle était sous l'invocation de saint Jacques (2).

De Koze à Soudak, on ne chemine que sur du schiste, qu'un grand écartement des rochers calcaires supérieurs laisse à jour : à droite, la chaîne principale, et à gauche un labyrinthe de massifs qui, lancés dans la mer, y forment un haut et imposant promontoire, d'une teinte sombre, renommé chez les navigateurs. C'est le cap *Méganome*, composé de calcaire noir, al-

(1) Atlas, IIIe série, arch. pl. 4.
(2) Pallas, *Voy*. II, 253.

ternant avec du schiste noir, formation jurassique qui se répète autour de la forteresse de Soudak. Les Tatares donnent à chaque partie de ce cap différents noms, et pour dénomination générale, celle de *Bïouk-Sirt*. D'où provient le nom de *Méganome* (la grande habitation)? Y avait-il un grand bourg, une ville dans le voisinage? Serait-ce *Toklouk* qui jadis était considérable? Il faudrait avoir eu le temps de visiter soigneusement la contrée pour répondre à ces questions.

Mais il existe une preuve matérielle de l'existence d'une très-ancienne population dans le voisinage; ce sont les tombes, *pierres-levées*, dont Pallas donne la description dans son voyage (II, 251). « A quelques centaines de pas d'un rocher remarquable, que les Tatares appellent *Paralam-kaïa* (roc brisé), l'on distingue, dit-il, au milieu d'une plaine aride, les restes d'un cimetière très-ancien, qui ne ressemble aucunement à ceux des autres parties de la Crimée, si on en excepte les tombes non tatares de la vallée de Koze. On voit d'abord dix tombeaux rangés à la file, de l'est à l'ouest, sur une longueur de 32 pas. Ces tombeaux sont entourés de pierres plates, plantées en terre et comme divisées par compartiments; quatre d'entre eux forment des carrés de 8 pieds 9 pouces sur chaque face, et cinq autres des parallélogrammes dont les pe-

tits côtés n'ont que 4 pieds 5 pouces. Ils sont placés à d'inégales distances, et dans l'ordre suivant, de l'est à l'ouest :

4, 2, 8, 2, 8, 4, 4, 8, 7 $\frac{1}{2}$, 8, 4, 4 pieds.

« Plusieurs paraissent avoir eu jadis une pierre plus élevée que les autres, à leur extrémité méridionale. On voit en outre au sud, à deux toises de distance, 3 tombeaux isolés sur une seconde ligne; et, près du bout du cimetière à l'est une colline plate entourée de pierres rangées circulairement, avec deux carrés isolés de pierres plates, dont la plus longue, placée de champ, est tournée vers le sud. Les Tatares regardent ces tombes comme l'ouvrage des Juifs; mais elles paraissent plutôt provenir d'une autre nation très-ancienne et peu nombreuse. »

On reconnaît à l'instant à cette description les tombeaux des bords de l'Atakoum près du fort St.-Nicolas, et ceux que j'ai mentionnés dans la presqu'île de Fontan, au-delà du village de Tchokrak-koï. J'en décrirai bientôt de pareils que j'ai visités près de Gaspra. J'ai déjà dit que je les attribuais aux Kimmériens, et que dans le nord de l'Europe nous avions l'équivalent de ces monuments dans les pierres-levées de la Bretagne, et dans les *Steinkiste* (coffres de pierre) de l'île de Rughen et des rives de la Baltique (1).

(1) *Darstellungen von der Insel Rügen*, von J. J. Grum-

L'enceinte circulaire en pierres rappelle aussi les tombes des anciens héros lithuaniens, formée d'un tumulus écrasé ou aplati, entouré d'un cercle de gros blocs erratiques de granite.

A quelques verst de Soudak, je traversai un beau vignoble établi par les frères Amanton, et dirigé alors par mademoiselle Jacquemart, qui se guérissait des blessures qu'elle avait reçues d'un Grec qui n'avait pu s'en faire aimer (1). Une jalousie furieuse l'avait porté à cet horrible attentat.

Un dernier contre-fort me séparait de Soudak : son pied se prolonge dans la mer où il forme un pic isolé, appelé *Altchak-hadjik-Kaïa*, l'un des moles naturels, qui ferme à l'est la baie de Soudak. La tête du contre-fort qui naît des flancs du *Mandjil*, forme un autre pic plus élevé, l'Aï-Ghéorghi, dont la partie supérieure est calcaire, ainsi que l'Altchak. Le col par où je passai est schisteux. Que celui qui veut jouir d'un magnifique coup d'œil vienne avec moi contempler d'ici la vallée de Soudak, qui s'étale enfin tout d'un coup à mes regards.

bke, 2 *ter*, *Theil*, p. 235. J'ai étudié ces monuments dans une excursion que j'ai faite, en 1830, sur l'île de Rughen.

(1) *Voyage du maréchal duc de Raguse en Hongrie*, etc. t. I, p. 325, 2e éd.

SOUDAK.

Monastère de Saint-Georges.

Pour jouir d'une vue plus magnifique encore, je montai au monastère de St-Georges, situé sur la tête du contrefort. J'arrivai par des pentes à peines recouvertes d'une maigre végétation de buissons, jusqu'au sommet où gisent les ruines de l'église, petit édifice semblable à celui de Koze; la voûte s'est écroulée, et je n'ai rien aperçu qui méritât la peine d'être relevé, soit peinture, soit ornement d'architecture. La vue seule compense toute la fatigue que peut coûter une pareille escalade, et l'on peut bien se donner la peine d'imiter les Grecs, non pour venir invoquer St Georges, mais pour admirer les œuvres du Créateur; car il est peu de sites en Crimée qui offrent un tableau plus riche, plus vaste, plus pittoresque de contrastes tirés de la nature ou de l'histoire : il présente en face la belle vallée de Soudak, dont on ne perd pas un détail. J'ai publié cette vue, et sa variété mérite un commentaire.

Assis sur le mur d'enceinte de l'église, mes regards se portent à gauche, où ils sont bornés par une partie de la ruine du monastère, masqué par des rosiers qui croissent sauvages sur la terrasse qui l'entoure. De là je plonge jusqu'à la mer : sur ses rives se dessine la forteresse de Soudak, couronnant son roc pelé, et l'on embrasse toute l'enceinte du château d'en bas avec ses hautes tours : la *tour de la Fille* (Kize-Koullé) termine cette pyramide de ruines, où il n'y a de vivant que le voyageur lointain ou les enfants de la colonie allemande, qui en font le théâtre de leurs jeux ; leurs maisons sont en dehors des murailles.

Le *Kouchekaïa* ou *Sokolgora* des Russes (montagne du faucon) domine la forteresse avec sa croupe noire. De son pied se détachent d'autres rochers couronnés de deux pointes, visibles au-dessus de la forteresse : telle est la limite à l'ouest du Liman ou port de Soudak, dont le rocher de la forteresse forme l'autre jetée.

Au-delà des rochers du Liman, sur la ligne lointaine de l'horizon de la mer, se perd, sous une teinte de plus en plus brumeuse, la côte de Crimée que termine le dôme de l'*Aïoudagh*, le *Crioumetopon* des anciens, le vrai sanctuaire de Diane et d'Iphigénie.

Mais je reviens à droite du Kouchekaïa, et en suivant le dos des montagnes intérieures, j'arrive

au *Pertchem-kaïa*, la sommité la plus élevée, dont les flancs, nus et trop secs pour qu'on ait pu y planter de la vigne, sont sillonnés de ravins. Le plus apparent qui se presse entre deux contreforts blanchâtres, l'*Afourdagh*, dont une trace d'ombre marque la continuation jusque dans la vallée, au milieu des vignobles de l'amiral Mordvinof, est renommé par une source d'eau sulfureuse fort visitée par les Tatares : elle est à l'entrée du ravin à droite, non loin de la petite maisonnette : on y a creusé un bassin pour pouvoir s'y baigner.

En tournant enfin jusqu'à l'extrémité du paysage, je signale un léger promontoire; tel est le point de partage des deux embranchements de la vallée, qui, comme deux fleuves de verdure, viennent confluer ici. L'un, le plus éloigné, bordé de maisons sur la hauteur, porte le nom d'*Aï-Sava*, tandis que le plus rapproché, dont on ne voit qu'un petit coin avec des arbres et des peupliers, mène à *Taraktache*.

Que dirai-je maintenant du magnifique golfe de verdure qui prolonge au loin les rivages au milieu de ces montagnes pelées et grises ? Dans ce dédale, où le vert des arbres et des hauts peupliers ressort sur le vert pâle de la vigne, quel plaisir de voir ces jolies maisons blanches si propres et si champêtres, semées çà et là, chacune au milieu de son riche domaine. Soudak

est une ville d'un nouveau genre; il n'y a ni rues, ni places, ni portes; c'est un village de Colchide. Le seul quartier ou l'on voie quelques maisons se rapprocher est celui de l'église, à côté de laquelle un Grec a bâti une espèce d'auberge. Mais ce n'est pas là que je cherche une maison amie, je vais chez M. Larguier, et mes yeux s'arrêtent sur trois maisons irrégulièrement groupées près de trois peupliers en-deçà du vallon, précisément au-dessous de l'angle intérieur de la forteresse. C'est là que je vais saluer un compatriote, au milieu des vastes établissements qu'il a créés pour la compagnie des vins de Crimée.

On aperçoit à peine les établissements du gouvernement, possédés jadis à *Achiklar* par le fameux prince Potemkin; ils sont vers moi en avant de ceux de la compagnie, et l'on ne distingue que la cime des peupliers et l'extrémité d'un vaste bâtiment. Ce domaine modèle comprend de belles caves et de beaux vignobles; le prince se l'était approprié après la conquête de la Crimée; mais à sa mort, le gouvernement rentra dans ses droits.

L'ensemble de ce paysage est découpé en entier dans les formations jurassiques ou liasiques; mais les révolutions plutonniennes ont tellement disloqué leur disposition régulière primitive, qu'on peut à peine suivre et recon-

naître dans ce labyrinthe ce qui appartient aux unes ou aux autres de ces formations. Le rocher de la forteresse, le Sokolgora, le Pertchemkaïa, consistent en calcaire noir à polypiers, entremêlé plus ou moins de couches de schiste noir. Les couches sont dans un état de confusion incroyable, se redressant, se recourbant comme dans la craie de Rughen; c'est un exemple en grand de ce que nous verrons si souvent dans la chaîne Taurique, de ces massifs qui, lorsque la chaîne principale s'est soulevée, se sont détachés brusquement, sont tombés les uns sur les autres, comme les déblais qui encombrent le pied d'une muraille renversée. Il n'y a pas un de ces massifs qui ressemble à son voisin; tout y est pêle mêle, et j'appelle cela un *chaos géologique*. Tous les débris ont une forme conique et pyramidale, et le paysage leur emprunte tout son pittoresque.

Le talus sur lequel ces fragments de la chaîne principale se sont accumulés, est en grande partie masqué; et vouloir suivre les rapports de concordance ou de discordance entre la base et le chaos est impossible. Seulement il paraît que le fond de la vallée de Soudak consiste en schiste noir comme le reste de la côte de Crimée. Il est par couches tantôt dures, tantôt tendres, ferrugineuses : il est quelquefois bulliforme, c'est-à-dire que toute la masse du schiste con-

siste en grandes boules formées de couches concentriques. Assigner un âge à ce schiste qui n'est pas jurassique, puisqu'il est superposé par le grès du lias, sera, comme je l'ai dit, toujours difficile. Ce dernier paraît au-delà du Sokolgora, au cap *Thikénin-Kaïassi*, où il ferme à l'ouest le Liman de Soudak.

La vallée de Soudak n'a pas d'abord été vallée à l'époque du soulèvement de la chaîne Taurique; elle a commencé par être golfe, comme le prouvent des formations plus récentes déposées en couches horizontales qui recouvrent une partie du fond de la vallée. Le principal dépôt de cette nouvelle création consiste en lits de glaise et en un gros pouding, composé de débris des roches avoisinants, que la mer a roulés et déposés en couches épaisses. On peut suivre l'horizontalité de ces lits jusque bien avant dans la vallée; leur hauteur absolue peut atteindre 100 pieds au-dessus de la mer. Pallas a déjà signalé ce fait, en visitant le bord de la mer depuis le cap Altchak-Kaïa jusqu'au Méganome; il a trouvé aussi là à plusieurs toises au-dessus du niveau actuel du rivage un terrain moderne avec des coquillages qu'il croit être identiques avec ceux de la Mer Noire, et qui sont sans doute quaternaires. L'ensemble de nos observations, ainsi que la nature du sol, prouvent qu'avant le soulèvement de la steppe taurique et de la pres-

qu'île de Kertche, la côte de Soudak au Méganome était découpée en baies plus profondes qu'aujourd'hui (1). Mais du reste, ici se termine cet ancien empiètement; plus loin, jusqu'à Balaklava, je n'ai trouvé nulle trace de formations tertiaires appuyées sur les flancs de la chaîne Taurique.

Le monastère de St-Georges a une superbe source d'eau délicieuse dans son voisinage; elle jaillit entre le schiste et le calcaire jurassique que couronne la montagne.

Les grès à anthracites appartenant au lias, que j'ai signalés autour de Soudak, ont fait croire à un mineur allemand nommé *Hensius*, qu'il existait de vastes dépôts de houille à Soudak : le comte Vorontsof, trompé par des échantillons de lignites disséminés, s'est empressé de l'aider dans ses sondages; le ministre, à St-Péterbourg, en attendit vainement les beaux résultats qu'on lui avait promis : il envoya un officier des mines à Soudak pour vérifier le fait. Si l'officier avait été tant soit peu géologue, à la simple inspection des roches, il eût dit que la chose était impossible, et que fouiller comme Hensius le faisait au milieu d'un chaos de roches jurassiques entassées sur des roches liasiques, ne pouvait aboutir qu'à faire trouver quelques débris de

(1) Voyez V[e] série, géologie, plans, coupes, pl. 26.

lignites, et que d'ailleurs, à supposer qu'on pût percer le jura, le grès liasique et une épaisseur de quelques mille pieds de schiste qui ne renferment pas le moindre indice de houille, on aurait sans doute bien d'autres milliers de pieds à percer à travers le calcaire conchylien, le grès bigarré, le calcaire pénéen, le grès ancien, jusqu'à la houille. Leurs fouilles ont été opérées au pied de la forteresse où je suis allé les visiter; du chiste noir et quelques troncs de lignites furent les seuls résultats de ces coûteuses recherches.

Sur la vigne et les vins de Crimée.

Après cet aperçu pittoresque et géologique de Soudak, je crois qu'il est temps de descendre dans la vallée où l'on m'attend; mais ce ne sera pas pour parler fossiles, calcaire jurassique ou chaos géologique. Au milieu des caves et des pressoirs de la compagnie, une autre question va m'occuper; il s'agira de parler vignobles, vins et commerce, et personne en Crimée ne peut donner là-dessus de meilleurs renseignements que M. Larguier, quand bien même on serait passablement distrait par les beaux yeux de mesdemoiselles ses filles.

La compagnie des vins de Crimée est une

société d'actionnaires dont le principal but est d'ouvrir des débouchés aux produits vignicoles de la Crimée. Cette nouvelle branche d'industrie, qui a fait de très-grands progrès depuis le commencement de ce siècle et surtout depuis que le comte Vorontsof a été nommé général-gouverneur de la Nouvelle-Russie, trouvait le principal obstacle à son développement dans le manque d'écoulement de ses produits. De tout temps, je le sais, la Crimée a exporté des vins dans le midi de la Russie. Bronevski, au milieu du seizième siècle, dit que Soudak avait de grands vignobles qui produisaient le meilleur vin de la Crimée. De La Motraye, en 1711, parle d'un vin de Soudak (Sudac) qui ne différait pas du Bourgogne pour la couleur, et qui ne lui cédait en rien pour le goût (1). Autre part il cite le vin de Katche (Catchik) qui pétille dans le verre comme celui de Bourgogne et de Champagne et qui est excellent (2). On le vendait 1 béchelik (2 ½ centimes) la bouteille.

Plus tard Peyssonel, en 1762, dans son traité du commerce de la Mer Noire, parle des vins de Crimée, dont il vante l'excellence et l'abondance : ils sont blancs, forts légers et très-diurétiques; il n'y a que le vin de Soudak qui

(1) *Voyage de De la Motraye en Europe*, etc. II. p. 53.
(2) *Id. Id.* p. 48.

soit fort, et on peut le mettre au rang des vins de liqueurs. Les qualités les plus estimées viennent de Soudak et des rives du Belbek, de l'Alma et de la Katche.

Les prix de ces vins étaient, à cette époque, de 5 à 6 paras (40 à 45 cent.) l'ok de vin de Soudak, ce qui ferait 32 à 38 cent. le litre (18 à 20 creutzer le pot de Neuchâtel) (1).

Le vin de Belbek se vendait 3 $\frac{1}{2}$ à 4 paras l'ok (26 $\frac{1}{4}$ à 30 cent.), ce qui ferait 22 à 25 cent. le litre (11 à 13 creutzer le pot).

Les vins de la Katche et de l'Alma valaient 2 à 2 $\frac{1}{2}$ paras l'ok (15 à 18 $\frac{3}{4}$ cent.) ce qui ferait 13 à 15 cent. le litre (7 à 8 creutzer le pot).

Les Kosaques de l'Ukraine et les Zaporoghes en emportaient chaque année 100,000 oks

(1) J'ai adopté pour base de mes calculs les proportions suivantes :

L'ok tatare pèse 2 $\frac{27}{40}$ liv. poids de marc.

Le védro russe pèse 26 $\frac{3}{4}$ liv. contient 10 quarts ou oks tatares.

Le litre contient 50 $\frac{5}{12}$ pouces cubes, et pèse 2 $\frac{2}{11}$ liv.

Le pot de Neuchâtel contient 96 pouces cubes de France et pèse 4 $\frac{1}{65}$ liv.

La pinte de Paris contient 46 $\frac{95}{100}$ pouces cubes et pèse 2 $\frac{1}{51}$ liv.

Par conséquent le védro équivaut à 12 $\frac{1}{10}$ litres, et à 6 $\frac{7}{10}$ pots de Neuchâtel et à 13 pintes de Paris.

Voyez Pallas, *Voyage*, II, p. 482. Peyssonel, *Traité du Commerce*, I, p. 202 et 264.

= 10,000 védros = 1,210 hectolitres = 66,666 pots (1).

Pallas écrit qu'en 1784, lors de la prise de possession de la Crimée, le védro de vin de Soudak se vendait de 15 à 20 cop. arg. (5 à 6½ cent. le litre = 3 à 4 creutzer le pot).

Pendant la guerre de Turquie, en 1793, il monta jusqu'à 2 R. arg. le védro (65 cent. le litre = 12 batz 1 creutzer le pot).

En 1794, les prix étaient tombés à 1 R. arg. 50 cop. le védro de vin de Soudak; les vins de Koze et de Toklouk étaient à 1 R. arg. 30 cop. Celui de Taraktache à 1 R. arg.

Les mauvais vins de Koulak et de l'Alma valaient à peine 60 à 70 cop. le védro (20 à 25 cent. le litre = 10 à 12 creutzer le pot).

Mais les vins qu'exportait la Crimée, malgré les éloges que leur donnent les auteurs que je viens de citer, n'étaient pas en état de lutter contre les vins de France et de la Grèce; la consommation ne s'en faisait que chez le peuple, et la classe aisée, habituée aux vins de Sauterne, de Bordeaux, de Hongrie, du Rhin, ne pouvait trouver de l'attrait dans les produits de Soudak et de la Katche, où la vigne, arrosée selon les procédés grecs et tatares, ne donne à proportion qu'un vin aqueux faible, sans corps et de peu de

(1) Peyssonel, *id.* I, p. 161.

garde. Celui de la Katche pouvait à peine passer l'année. Ainsi celui que l'on appelait de bonne qualité en Crimée était si inférieur, que la réputation des vins de Crimée pouvait passer pour nulle. D'ailleurs le peu de soin que l'on mettait à cette fabrication contribuait beaucoup à cette infériorité. Il fallait faire subir une révolution complète à la culture de la vigne pour la mettre en état de rivaliser avec succès contre les produits étrangers (1).

Rien n'a arrêté les auteurs de cette noble entreprise; le comte Vorontsof à la tête, n'a épargné ni argent, ni conseils, ni encouragement. On a fait venir de France, d'Espagne et des rives du Rhin les plants les plus renommés, et le comte en a réuni 200 espèces en petites plantations à Aloupka, pour y faire des expériences. On a appelé de bons vignerons, consulté les meilleurs ouvrages sur la vigne. Les meilleurs terrains sur la côte ont été soigneusement défoncés et couverts de belles plantations. On a choisi les expositions les plus favorables. Des tonneliers ont enseigné l'art de traiter les vins,

(1) Lisez dans le *Voyage de Mouraviev-Apostol en Crimée*, p. 164, édition allemande, sa critique sur la culture de la vigne et sur les vins de Crimée. Comparez avec celle du marquis de Castelnau, *Histoire de la Nouvelle-Russie*, III, 290.

et on a bâti de vastes caves meublées de beaux vases : en un mot, on a tout fait ; on n'a épargné ni peine, ni dépenses. Mais l'on n'en était pas plus riche, parce que les consommateurs habitués s'en tenaient aux vins bon marché de Soudak et de la Katche, et n'osaient se compromettre avec les nouveaux vins, qu'une culture plus soignée et des frais considérables rendaient plus chers. Les mauvais vins se vendaient toujours ; les bons restaient chez les propriétaires.

Ceux-ci conçurent alors le projet d'une association qui porterait remède à ce fatal état de choses. Au moyen d'un capital considérable, la compagnie des vins, gérée par un directeur (M. Larguier), devait se trouver à même d'acheter des propriétaires des vins de choix, qu'elle garderait dans ses caves ; et se mettant en relation avec les principales villes de la Russie, elle devait par ses commis-voyageurs faire connaître les différentes qualités de vins fins de la Crimée, en avoir des dépôts dans ces villes, leur donner la vogue, et détruire ainsi le préjugé qui régnait contre eux. Ceci était d'autant plus urgent que les marchands de vin par leur avidité, travaillaient chaque jour à augmenter cette mauvaise réputation. La majeure partie des vins faibles de Soudak et de la Katche, achetés par eux aux plus bas prix à l'époque de la vendange, et transportés en moût rapidement dans leurs ca-

ves à Moskou et autre part, y devenaient par toutes espèces de drogues et de falsifications, des vins de Crimée ou d'autres pays auxquels on donnait de grands noms, démentis dès qu'on en avait goûté. C'étaient de vrais poisons.

Le gouvernement était intéressé à voir prospérer cette compagnie qui pouvait conserver à la Russie une partie des sommes qu'elle paie à l'étranger. Elle transporta son principal établissement à Soudak, qui devint le centre de ses opérations d'achat. Pour la vente, elle ouvrit des caves et un bureau de commerce à Simféropol.

Les premiers commencements ont été pénibles, il a fallu tout créer, et pour une aussi vaste exploitation, dont les ramifications s'étendent jusqu'à St.-Pétersbourg et Moskou, on a dû s'attendre à des essais infructueux. D'ailleurs la compagnie visant au profit de l'établissement, n'a peut-être pas mis assez de choix dans ses achats, préférant des vins à des prix modiques à ceux qui étaient plus élevés, sans songer au grand but de l'entreprise, qui était de donner *de la réputation* aux vins de Crimée. Je sais que tel est le reproche que l'on a fait à la direction. Mais abstraction faite de l'esprit de critique qui ronge toute entreprise nouvelle, que l'on vante quand elle nous fait du bien, que l'on déchire lorsquelle n'en fait qu'au voisin, parlons fran-

chement, la compagnie pouvait-elle assurer et obtenir cette réputation sans compromettre son nom et ses intérêts ? Pour tout homme impartial, la réponse est facile : 1° Les qualités des vins des nouvelles plantations de la Crimée sont précaires, variables, si transitoires, qu'ils ne peuvent avoir encore de réputation ; 2° on a mis ces vins à des prix si exorbitants que toute spéculation pour la compagnie est impossible.

Ceci m'entraîne à dire quelques mots de l'état de la culture de la vigne en Crimée, de son présent, de son avenir. L'ancienne culture pratiquée par les Grecs et les Tatares qui ne visaient qu'à la quantité, s'était portée tout entière sur des terrains plats, sur des fonds de vallée, faciles à irriguer. Tout tendait à avoir des raisins à gros grains, à grandes grappes, et sur un sol gras, dans un pays chaud ; en soumettant la vigne à la taille en cerceaux, on obtenait une grande abondance de vin, mais d'un goût plat, sans bouquet, sans force, à peu d'exceptions près. Le vallon de Soudak, qui présente une étendue de 5 $\frac{1}{2}$ verst de la mer à Taraktache, se prêtait le mieux à ce genre de culture, et je ne doute pas que dans les temps les plus reculés l'on n'aie déjà planté de la vigne ici, alors que l'antique *Athénaïon* s'élevait où l'on voit aujourd'hui les ruines de Soudak. Il en est de même de Koze, de Kobsèle, qui avec Toklouk ont été longtemps

les seuls vignobles importants de la côte de Crimée : car Aloucheta qui est aussi favorablement situé que Soudak, et qui sous les Grecs anciens produisait beaucoup de vin, à en juger par les nombreuses amphores enterrées au milieu de ses ruines, était tombé à rien.

Les autres vignobles de la Crimée s'étendaient dans les vallons de la Katche, du Belbek et de l'Alma : le sol marneux ou calcaire est chargé des débris du schiste des montagnes; le fond des vallées passablement large est plat et facile à irriguer. Mais placés sur le revers de la chaîne Taurique et presque dans la steppe, ces vignobles jouissent d'un climat moins favorable que Soudak, et sous les mêmes conditions de culture, ses vins sont très-inférieurs aux premiers; souvent ils ne sont pas potables, à l'exception de celle du vallon du Belbek, qui, plus voisin de la mer, et moins élevé que les deux autres, peut produire des vins soignés qui ne le cèdent pas beaucoup à ceux de Soudak. On enterre la vigne dans ces vallons. Cette culture est aussi fort ancienne dans cette partie de la Crimée, puisqu'on trouve des pressoirs taillés dans le roc vif, dans les grottes de *Katchikalène*.

Tels sont les anciens vignobles de la Crimée.

Les nouveaux vignobles s'étendent de *Kourou-Ouzène* à *Laspi*, sur le pied méridional de la chaîne Taurique, le long de la mer.

L'une des premières plantations fut celle de Laspi; M. Rouvier avait fait un accord avec le gouvernement pour amener des mérinos et planter en ceps étrangers un certain espace de terrain qui devait lui être donné; pour avoir plus vite fait, il écarta ses ceps d'une manière prodigieuse, comme on pouvait s'en convaincre encore du temps que j'étais en Crimée. Il avait amené de Malaga ses sarments, qui produisent un vin qui a conservé quelques-unes de ses qualités primitives (1).

En 1826, le comte Vorontsof fit commencer les premiers défoncements au grand Aïdaniel, qui formait en 1834 un vignoble de 72,000 ceps.

La princesse A. S. Galitzine et le baron Berkheim ont commencé à peu près à la même époque, et l'élan une fois donné, il faudrait bien des pages pour énumérer toutes les nouvelles plantations que l'industrie a créées comme par féerie le long de la côte.

Ces vignobles qui comptaient, en 1834, déjà plus de 2,000,000 de ceps, ont tous à peu près le même climat, la même exposition, le même sol. Le climat de la côte, par les grands et vieux oliviers, par l'arbousier qui croît sur les montagnes, par les plaqueminiers, les térébinthes, in-

(1) *Histoire de la Nouvelle-Russie*, par le marquis de Castelnau, III, p. 216.

dique assez qu'il est l'égal pour la chaleur, de celui de la Provence. Les hivers y sont doux, les printemps sont précoces, les étés chauds et orageux, les automnes prolongés. En hiver, il est très-rare de voir le thermomètre descendre au-dessous de 6 à 7° Réaumur. Le sol consiste principalement en schiste noir ou brun décomposé, mêlé de débris de calcaire jurassique, ou de porphyre terreux. Ce sol mélangé est devenu une terre glaise grise ou jaunâtre, plus ou moins pierreuse, très-compacte, et qu'en temps de sécheresse il est impossible de travailler; c'est du roc; on ne peut défoncer un sol pareil qu'en hiver, lorsqu'il est amolli par les pluies. Tous ces terrains sont dans la catégorie des *fortes terres* du pays de Neuchâtel.

Quant à l'exposition, elle est aussi à peu près la même pour tous, à peu d'exceptions près. La côte méridionale de la Crimée, composée d'une base haute et étroite de schiste, qui est couronnée d'une muraille de rochers calcaires, s'élève rapidement, et les vignobles, étalés sur les pentes très-inclinées qui regardent le midi, sont travaillées par terrasses et par murets comme à Neuchâtel et dans le pays de Vaud. Par conséquent, la couche fondamentale du sol étant fortement penchée, il arrive que le cep est, pendant l'hiver, abondamment fourni d'eau, par une multitude de sources qui suintent ou se glissent sur

le schiste, et qui font de la surface du sol une espèce de marais incliné. Mais dès que la sécheresse arrive, l'eau disparaît entièrement, et le cep se trouve à sec; les ravins nombreux qui coupent profondément le schiste, contribuent beaucoup à soutirer l'humidité du sol. Le raisin est retardé par la sécheresse et les grandes chaleurs qui sont ordinaires sur la côte, et ne se développe bien qu'avec les pluies de septembre : retardé ainsi et recueilli très-tard, il perd sa qualité de vin fin. Où croissent ensemble la vigne et l'olivier, le vin perd de ses qualités délicates, qui distinguent les vins de France, de Suisse, du Rhin, et l'on n'a jamais parlé des qualités éminentes des vins d'Espagne ou d'Italie, qui n'entrent pas dans la catégorie des vins aimés des gourmets.

Telles sont les conditions générales de presque tous les vignobles de la côte méridionale, je n'en excepterai que celui d'Aloucheta, heureusement placé comme celui de Soudak, au fond d'une vallée, que la sécheresse ne peut jamais entièrement atteindre.

Ces considérations générales sont confirmées par l'expérience; tous les vins des nouvelles plantations de la côte ont une tendance à prendre le goût de vin d'Espagne; le blanc en prend la teinte, et le rouge perd de son bouquet. Cependant ce n'est pas faute de choix dans les cé-

pages, car la majeure partie des vignobles sont composés de cépages originaires de Bordeaux, de la Bourgogne ou du Rhin; on ne pouvait mieux choisir, et même plusieurs portions de vignobles sont plantés des originaux qu'on a amenés à grands frais de ces pays, et qu'ils soient au premier, au second ou au troisième degré descendus des cépages de la France ou du Rhin, leurs produits présentent tous le même résultat et les mêmes altérations aux dépens du goût primitif.

Dès qu'une plantation nouvelle, au bout de trois ou quatre ans, commence à produire quelques grappes, le vin qu'on en exprime indique assez bien les qualités du plant originaire; ce serait quelquefois à s'y méprendre : j'ai bu ainsi de ces nouveaux crûs qui faisaient augurer une réussite complète..... mais on se trompe : deux ans sont à peine écoulés que la nature du vin change, et d'année en année cette différence est plus marquée, et au bout de huit à dix ans, on n'a plus du Bourgogne ou du Bordeaux, mais un vin particulier plus fort, plus spiritueux que ces deux vins, mais moins fin. Les vignobles du grand Aïdaniel du comte Vorontsof, plantés en 1826 de ceps venus de France, et ceux du baron de Berckheim, aussi à Aïdaniel, ont fourni les mêmes observations, là même où les ceps ne sont nullement mélangés. Car dans les autres vignobles, on ne s'est pas tenu si strictement a

cette séparation par plants de différente origine, et les cépages sont composés pêle-mêle de *gros Bourgogne*, de *Pineau fleuri*, de *Rissling*, de *Bordeaux*, de *Kakour*; ce dernier plant, d'origine inconnue, produit un vin fort, en abondance; lorsqu'il est bien gouverné il acquiert, disent quelques connaisseurs, un goût très-agréable et un bouquet qui le ferait rechercher même de la vieille Europe, vu qu'il diffère entièrement de celui de tous les autres vins connus (1). On a planté aussi une certaine quantité d'*Aléatico*, et on a essayé quelques anciens plants de Crimée venus de Katche.

Le raisin qui paraît avoir le moins perdu de ses qualités primitives par le changement de climat, c'est le *Rissling* des rives du Rhin. On l'a propagé surtout dans la vallée d'Aloucheta, où un sol schisteux mêlé de particules calcaires et de détritus du grès du lias, plus léger et moins exposé à la sécheresse que celui du reste de la côte, paraît lui convenir et lui rappeler les qualités du sol primitif. On a aussi planté à Miskhor, chez M. Léon Narichekine, un quartier de Rissling qui, en 1834, produisait un vin fort bon, d'un goût fin, sans avoir cependant les qualités exquises des vins du Rhin : mais l'expérience n'avait pas encore appris si ces qualités lui reste-

(1) *Guide en Crimée*, par C. H. Montandon, p. 329.

raient ou s'il suivrait la tendance des autres vins de la côte.

En résumé, tout ceci prouve que les vins de la côte de Crimée sont encore dans une époque de transition et ne peuvent avoir de réputation stable, qui ne se dessinera qu'au bout d'un certain nombre d'années. Alors seulement on pourra parler des vins de Crimée, et ils pourront, par des qualités qu'ils auront à eux, soutenir une réputation méritée et lutter contre d'autres réputations qu'ils parviendront peut-être à balancer. Ce sera sans doute un milieu entre les vins fins du nord et les gros vins spiritueux du midi. Mais la Crimée jouit de tant d'espèces de climats, de sols, d'expositions, que je ne doute pas que si l'on ne peut obtenir des *terres fortes* de la côte de Crimée les qualités de vins fins que l'on en attendait, l'on ne puisse les obtenir autre part. Je ne citerai qu'un exemple.

Ce n'est pas une expérience de quelques années qui a appris que le sol et le climat de la Chersonèse héracloétique étaient aussi favorables à la culture de la vigne que ceux de la côte de Crimée; car déjà dans l'antiquité, quatre siècles avant notre ère, cette péninsule avait des vignobles, des caves et des amphores. D'ailleurs, cela est prouvé par une inscription trouvée en 1794 dans les ruines de Cherson, et où le peuple entre autres vote

une couronne de lierre à Agaziklêktê, *qui a fait fleurir la culture de la vigne dans la campagne* (1). Cette culture était une branche de l'économie et du commerce des Chersonésiens.

M. Bardac, capitaine du port de Sévastopol en 1803, a ramené avec succès la vigne sur un sol où les troupeaux de moutons et de chèvres des Tatares l'avaient extirpée. Il a planté comme essai près de Sévastopol, sur les pentes d'un ravin qui s'ouvre à l'extrémité de la baie du sud, un petit vignoble dont il a fait venir les plants de Smyrne ; d'heureux résultats ont encouragé d'autres particuliers, entre autres M. Tcherniafski, et en 1834, MM. Bardac fils et Tcherniafski récoltaient un vin rouge qui ne le cédait en rien ni pour la qualité, ni pour le goût, ni pour la couleur à aucun vin rouge du reste de la Crimée, *sans exception*. Je ne ferai pas valoir ma propre expérience, qui pourrait être suspectée ; mais j'en appellerai au témoignage de connaisseurs qui n'étaient rien moins qu'intéressés à dire du bien de ce vin, à celui de M. le baron Berckheim, qui passait pour avoir les meilleures qualités de vins de la Crimée, et qui, après avoir

(1) *Recueil de quelques antiquités trouvées sur les bords de la Mer-Noire*, par Léon de Waxel, n° 4. Clarke, *Voyage*, etc., p. 117. Elle est aujourd'hui au musée de Nicolaïef.

goûté ceux de M. Bardac, disait que, pour le moins, ils valaient les siens. Jamais je n'ai vu une surprise pareille à la sienne, en faisant cette découverte. Car ces vins ne sont pas connus; ils n'ont pas de réputation, parce que MM. Bardac et Tcherniafski ne sont ni des comtes Vorontsof, ni des princesses Galitzine, qui ont en main les moyens de faire connaître leurs vins. M. Bardac vendait son vin 6 R. ass. le védro (50 centimes le litre = 1 fr. le pot); il ne trouvait aucun profit à apporter à la fabrication des soins que personne ne lui paierait; il se contentait de soigner celui dont il avait besoin pour sa consommation particulière.

Cette supériorité des vins de Sévastopol s'expliquera peut-être par la nature du sol qui est composé d'un détritus de calcaire coquillier tertiaire, et de cendres et débris volcaniques qui composent une partie du sol; le fond sur lequel repose la terre végétale est la roche calcaire elle-même.

La compagnie des vins aurait dû acheter des vins Bardac et Tcherniafski, si elle voulait présenter aux amateurs quelque chose de national; car ils sont ce qu'ils doivent être, et le prix leur aurait permis de spéculer; non pas que les propriétaires de la côte, charmés d'avoir obtenu des échantillons qui rappelaient les vins étrangers, les aient mis à des prix exorbitants, chacun

voulant rentrer le plus vite possible dans les fonds qu'il a avancés pour son entreprise. Quand je dirai que j'ai vu estimer jusqu'à 24 roubles-ass. le védro, de petites quantités de ces nouveaux vins, ce qui équivaudrait à près de 2 fr. le litre, on verra que des prix pareils sont hors de la spéculation. Il en est de même d'une bonne partie des vins de la côte, quoiqu'à des prix moins exagérés.

Quelques données sur les prix des terrains, sur leur rapport et sur d'autres questions, termineront ce petit aperçu.

Encore au commencement de ce siècle les terrains de la côte de Crimée étaient pour rien : des propriétaires, parmi lesquels je citerai le général Révélioti, ont pu acheter pour une bagatelle des étendues immenses de terrains qu'ils ont vendus plus tard cinquante fois leur valeur primitive (1). Des terrains propres à la culture de la vigne, que l'on vendait d'abord

(1) Le duc de Richelieu, en 1817, fit acheter pour 3,000 francs la terre d'Oursouf, comprenant 140 dessétines de terrain. On y a dépensé 20,000 francs en bâtisses et en défrichements. En 1834, le comte de Vorontsof, qui en était devenu le propriétaire, a gardé pour lui cent dessétines et a revendu la maison avec 40 dessétines pour 100,000 fr. La terre de Khanime, comprenant 80 dessétines de terrain, fut achetée pour M. Darius Poniatovski 6,000 francs; en 1834 on l'estimait déjà plus de 80,000 francs.

dans la vallée d'Aloucheta 40 à 50 francs la dessétine (1), sont montés en peu d'années à 800 et à 1,000 francs. Ce prix s'est soutenu comme moyenne sur la côte.

La valeur des vignobles plantés était bien différente; elle était considérable, sans que je puisse citer une appréciation un peu certaine : d'ailleurs les possesseurs de vignobles n'étaient pas disposés à les vendre. L'estimation d'un vignoble ne se fait que d'après le nombre de ceps et non d'après l'étendue du terrain; ce nombre varie considérablement et suivant la nature du sol, l'on y plante de 7,000 à 12,000 ceps, ce qui n'est pas la moitié de ce que l'on en met dans les vignobles de Neuchâtel (2).

(1) La dessétine, mesure de surface russe, contient 104,000 pieds carrés de roi; elle correspond à 109,26 ares de France, ou à 28-$\frac{2}{5}$ ouvriers de Neuchâtel.

(2) On compte 1,000 ceps par ouvrier dans les *terres fortes* (soit 25,000 ceps par dessétine), et 1,200 ceps dans les *terres légères* (soit 34,000 ceps par dessétine). Quoique l'on se plaigne généralement de la difficulté d'écouler les vins, les bons vignobles sont toujours excessivement chers; on les a payés encore en 1842, de 45 à 50 louis l'ouvrier (28 à 31,000 francs l'hectare); on les payait il n'y a pas longtemps jusqu'à 70 et 80 louis l'ouvrier (44 à 50,000 francs l'hectare), tandis que les vignes d'un petit rapport, dans des terrains graveleux, se vendent 6 louis l'ouvrier (3,800 francs l'hectare).

En 1834, la Crimée possédait en plantations anciennes et nouvelles, environ 7,100,000 ceps, répartis comme suit :

Côte S. O. de Crimée. . .	1,600,000 ceps.
Soudak, etc.	2,000,000.
Vallée de la Katche. . . .	2,000,000.
— de l'Alma.	500,000.
— de Belbek.	500,000.
Colonies allemandes. . .	500,000.

587,000 ceps avaient été plantés en 1833, et l'on devait en planter davantage en 1834.

En 1832, la récolte en vin s'est montée à 267,000 védros (32,307 hectolitres), où la côte S. O. figurait pour 14,000 védros (1,694 hect.), Soudak pour 50,000 védros (6,050 hect.), et la Katche pour 65,000 védros.

En 1833, la récolte s'est élevée à 200,000 védros (22,420 hect.), où la côte sud-ouest comptait pour 20,000 védros (2,420 hect.), Soudak pour 30,000 védros (3,630 hect.), et la Katche pour 80,000 védros (9,680 hect.) Les prix des vins ordinaires, en 1833, étaient, en moyenne, de 3 roubles ou francs le védro. A Soudak il était de 4 et 4 ½ francs (32 à 38 cent. le litre), et à la Katche de 2 à 2 ½ francs (16 ½ à 20 ⅖ cent. le litre) (1).

(1) M. de Stéven, dans son rapport imprimé dans la

Ruines de la forteresse de Soudak.

Il est peu de ruines qui présentent un aspect plus grandiose, plus mélancolique et plus silencieux que celles de la forteresse de Soudak. L'on y va seul, se laissant guider par les souvenirs que l'on a recueillis, et par les sentiers presque effacés que les visiteurs ont tracés au milieu des murailles et des édifices abandonnés. Nul *cicérone* ne vient vous molester de son inflexible itinéraire, et vous fatiguer de son ennuyeuse érudition. On suit son instinct, et dans cette foule de monuments, la pensée et l'intelligence qui scrutent s'adressent au premier qui se présente. Je ne songe pas à suivre d'autre méthode dans mon pélerinage aux ruines de Soudak.

Je traversai les beaux vignobles, et, me dirigeant vers la mer, j'abordai bientôt le pied du rocher erratique pyramidal, qui porte les trois étages de la forteresse, monument aussi vaste que fort, pour les temps où il fut construit. Ce rocher à pic du côté de la mer, qui en baigne le pied, est manifestement inabordable de ce côté là. Mais du côté de l'intérieur de la vallée, ses flancs, d'abord très-escarpés, s'abaissent à mi-

Gazette Allemande de Saint-Pétersbourg, n° 109, $\frac{15}{27}$ mai 1834.

hauteur, sur une terrasse. Le talus de la terrasse est bordé d'un rempart très-haut et très-épais, flanqué de dix tours rondes ou carrées, formant un arc irrégulier en avant du rocher principal. La porte d'entrée défendue par un ouvrage extérieur, partage presqu'en deux moitiés égales la muraille. On y arrive insensiblement sur le dos des couches de gros poudingue récent dont les dépôts horizontaux abordent les flancs du rocher auquel ils servent de pont naturel (1). Là, devant la porte, s'étend au N.-O. la colonie allemande, bâtie sur les ruines d'un village tartare ou turc, qui avait lui-même succédé au faubourg génois de *Soldaya*. Entre le village et la porte coule, dans un bassin, composé de pierres antiques, une belle fontaine, que jadis les Génois avaient amenée jusque dans la forteresse; on l'a ornée d'un relief tiré des ruines, représentant saint Georges tuant le dragon; à droite est un écusson aux armes du doge Adorno : celui de gauche est effacé.

La porte principale est percée dans l'épaisseur d'une haute tour carrée, dont une inscription, qui est à droite en entrant, rappelle le fondateur. Je l'ai copiée sans difficulté, quoiqu'elle soit écrite en lettres gothiques, et elle porte ce qui suit :

(1) Atlas, IIe série, pl. 45 et pl. 64, fig. 3 et 4.

✝m. ccc. lxxx u die prima augusti gpre regiminis | hgregy et potentis viri dni iacobi gorsevi honor | abilis consulis et casteldani soldaye (1).

(1385, le premier jour d'Auguste, dans le temps du gouvernement de noble et puissant seigneur Jacob Gorsev, l'honorable consul et châtelain de Soldaye.)

Au coin, dans un petit cartouche après Soldaye est un petit lion, et, sous l'inscription, l'on a sculpté trois écussons; au milieu, celui de Gênes, à la croix de gueule sur champ d'argent; à droite, les armes du doge Adorno; à gauche, celles du consul Jacob Gorsev.

Le premier terre-plein auquel on arrive après avoir passé la porte, est la forteresse inférieure dont le sol plus ou moins ondulé et incliné est couvert de ruines, dont le principal groupe se présente en face, dès qu'on est entré. Là sont les immenses citernes murées en briques et capables de contenir une provision d'eau suffisante pour l'entretien d'une garnison pendant plusieurs années. Des aquéducs en tubes de terre cuite y amenaient les eaux de pluie du sommet du rocher et des fortifications supérieures. Tout près

(1) Publiée par Léon de Waxel. *Recueil de quelques antiquités trouvées sur les bords de la Mer-Noire*, n° 21, et par Pierre de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 128.

de là s'élèvent encore quelques maisons génoises de style gothique, avec des dates et des écussons : ce sont les seules qui aient échappé à la destruction, lorsque les Russes ont eu la malheureuse idée de tout détruire dans la forteresse, pour y ériger de vastes casernes, abandonnées aujourd'hui : autres ruines fort peu intéressantes qui sont venues se joindre aux anciennes.

Mais je n'ai pas la patience de m'arrêter longtemps ici; mes yeux ont déjà remarqué du milieu des vignes un édifice énigmatique, et je suis pressé d'aller l'examiner. Pour y arriver, je suis obligé de longer intérieurement le mur jusqu'à la dernière tour au N. E. où il fait un angle aigu, et remonte le long du bord du rocher en précipice, qui est baigné par la mer. Là, perché sur l'abîme, se trouve l'édifice (1) dont j'ai peine à me rendre raison ; car il me semble qu'il porte les marques de plusieurs styles et de plusieurs cultes.

L'on sait que depuis le huitième siècle, Soudak a eu des évêques, dont M. de Kœppen a cherché à compléter la série (2). Jusqu'en 1204, cette ville reconnut la suzeraineté de l'empire grec ; elle avait eu ses princes particuliers, qui

(1) Atlas, II[e] série, pl. 64, fig. 3 et III[e] série, pl. 29.

(2) *Krimskii-Sbornik*, p. 129.

furent exterminés par les Kaptchaks (Komans), dont *Sougdaï* devint la capitale : son commerce alors était très-florissant (1).

Mais déjà, en 1237, les Tatares mongols détruisirent l'empire des Komans, et Soudak redevint une ville chrétienne. Quand Rubruquis y passa, en 1253, *Soldaia* était alors le principal port de la Crimée ; la ville payait un tribut à Baatou, khan des Tatares ; mais elle avait ses chefs particuliers et son évêque, qui logea Rubruquis dans l'*église épiscopale* (2).

Dans le commencement du quatorzième siècle, les Tatares mahométans, dans un de leurs accès de fanatisme, chassèrent les chrétiens de la Crimée, et convertirent les églises de Soudak en mosquées. Mais en 1323, le pape Jean XXII demanda à Ousbek, khan de Kiptchak, qu'il voulût bien permettre aux proscrits chrétiens de revenir à Soudak, en leur rendant leurs églises, et en leur permettant l'usage des cloches, et Soudak redevint chrétien. Il ne paraît pas que les Tatares aient alors exercé en Crimée autre chose qu'une espèce de suzeraineté ; les habitants de Soudak ne leur payaient qu'un tribut à volonté (3).

(1) Reuilly, *Voyage en Crimée*, p. 84.
(2) *Collection Bergeron*, p. 3.
(3) *Krimskii-Sbornik*, de P. de Kœppen, p. 114 et suiv.

Ce ne fut donc pas sur les Tatares, que le 18 juin 1365, les Génois prirent Soudak, mais bien sur les Grecs, que Bronevski (1) traite de gens superbes et sans accord (*et disides*). Alors les Génois construisirent petit à petit la forteresse, composée de trois étages, l'inférieur qui renfermait trois grandes églises catholiques (2) celui du milieu et le plus élevé. Chaque tour eut son inscription, qui devait rappeler l'époque de sa construction.

Lorsque Soudak fut pris par les Turcs en 1575, ils laissèrent la forteresse dans le même état, se contentant d'en changer les églises en mosquées, d'y tenir une garnison qui relevait immédiatement de l'empire ottoman, et non du khan des Tatares : c'est pourquoi Soudak, jadis ville si commerçante, tomba dans une entière décadence et presque dans l'oubli.

Après cette longue lutte d'un millier d'années, l'on ne retrouve plus que ce seul édifice religieux. Il est probable que c'est l'un des trois dont parle Bronevski ; mais qu'est-ce qui porte à croire que c'est celui dans lequel fut logé Rubruquis, en en 1253, l'église épiscopale qui datait déjà du huitième siècle ? C'est un mélange tellement in-

(1) *Martin Bronovii Tartaria*, p. 282 et 283, éd. Elz. 1630.

(2) Id. *Templa tria maxima Catholica.*

time de l'église et de la mosquée, qu'il est très-difficile de dire laquelle a précédé l'autre. Cependant voici les raisons qui me font pencher pour cette dernière forme.

D'abord l'édifice est orienté comme une mosquée, c'est-à-dire que le *maharab* (niche de l'iman où l'on a placé ensuite l'autel) est tourné vers le midi, ce qui ne peut avoir lieu dans les églises grecques qui ont invariablement leur chevet tourné vers l'orient : par conséquent cet édifice n'a pu être primitivement une église grecque. Ensuite, on reconnaît ici au premier coup d'œil le type des mosquées primitives de la Crimée, telle que celle de *Karagos* que j'ai décrite plus haut. La partie antérieure, marquée B, se composait comme dans les mosquées antiques de la Crimée, d'un portique, l'équivalent de la tribune des églises du dixième siècle; il prenait tout le large de l'édifice, et était séparé de la coupole par une arcade en ogive oriental écrasé, supportée par deux pilastres et deux demi-pilastres carrés, de 9 pieds d'élévation avec base et chapiteau. Le portique est éclairé par deux étages de fenêtres basses carrées, placées en alternant les unes au-dessus des autres. Tout ceci est tatare, et rien ne rappelle les absides et la forme en croix des églises grecques, ni le génie génois, qui aurait placé ici de belles fenêtres gothiques.

Enfin, la coupole en plein cintre, les pendentifs, les ornements du maharab et des chapiteaux sont de style mongol-oriental et non génois.

Je ne crois donc guère me tromper en faisant remonter cette mosquée à l'époque où les Tatares fanatiques chassèrent les Grecs chrétiens de Soudak, au commencement du quatorzième siècle. D'autres, pour avoir plus vite fait, l'attribueraient tout simplement aux Turcs, lorsqu'ils eurent pris Soudak aux Génois en 1475. mais cela n'expliquerait pas ce qu'il y a de génois dans cette mosquée; car il est évident que le maharab, dont l'entourage est un travail oriental avec ses rosaces et ses dents triangulaires, a été changé par eux en autel comme en fait foi une inscription gothique avec une date illisible à présent, parce qu'elle est barbouillée de chaux, gravée au haut du cadre. Peut-être ont-ils voulu rappeler l'époque de la prise de Soudak sur les Grecs, le 18 juin 1365. Il sera facile au gouvernement de faire faire cette recherche en ordonnant qu'on nettoye l'inscription.

Deux fenêtres percées dans la muraille de l'est, donnent dans un portique voûté qui longeait ce côté de l'édifice; les cadres en sont aussi d'un travail de dentelle très-commun à l'Arménie et à la Géorgie. Sur celle marquée *b* sur le plan, se trouvait une inscription gothique gé-

noise, en deux lignes en grande partie effacée; on ne lit que la fin de la première ligne *edeo*, et celle de la seconde Solda*ya*.

Enfin dans le coin E, près de la porte d'entrée je lus encore une autre inscription génoise, dont j'ignore l'origine et qui avait été placée là : m. cccc. l. die prima junii tpre regiminis egregii viri dni Benedicti de..... Consulis et Castelani Sol..... Le nom de famille et l'écusson ont été effacés avec intention.

Voilà des preuves que les Génois ont fait de cette mosquée une de leurs églises, la principale peut-être, celle où plus de mille d'entre eux périrent en se défendant courageusement, lors de la prise de Soudak par les Turcs (1). Puis les Turcs qui sont venus après eux, ont effacé ce qui rappelait le christianisme, jusqu'à ce que les Russes, à leur tour, soient venus célébrer leur culte dans ce temple si disputé. Son histoire a donc cinq phases.

1° Mosquée tatare-mongole.
2° Temple rendu aux chrétiens grecs.
3° Eglise catholique génoise.
4° Mosquée turque.
5° Eglise grecque-russe.

Les matériaux des autres églises de la forteresse ont été employés à construire la nouvelle

(1) Bronovii Tataria.

église russe qui est au milieu de la vallée, et qui est dédiée à Notre-Dame.

En tournant autour de l'église dont je longeai le portique ruiné, je m'aperçus qu'en grimpant par un sentier escarpé, je pourrais parvenir au château du Milieu, le *Katara-Koullé* (1) des Tatares, que l'on voit dans mon dessin au-dessus de l'église. Cette partie des constructions est bâtie à mi-côte du rocher à pic, au-dessus de la mer, sans cesse agitée autour de sa base. Des genévriers de l'Orient se sont hasardés le long des murailles en ruines qui sont ouvertes de ce côté-là. La principale tour du château du Milieu est construite dans le style noble du quinzième siècle avec des arcatures pour corniches, et son sommet est couronné de créneaux arrondis.

Passant par l'ouverture de la muraille, je me trouvai au bord du précipice, sur une étroite lisière de rochers sur lesquels on a placé les tuyaux qui ramassaient les eaux de pluie des châteaux d'en haut. Je grimpai derrière le château par ce sentier, en frémissant à la vue de la mer qu'on surplombe à une si grande profondeur, et j'arrivai enfin au troisième château, le

(1) P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 125.

Kize-Koullé (château de la fille), la vraie *acropolis* qui couronne le rocher; ce n'est dans le fait qu'une simple tour carrée, voûtée, liée au reste des fortifications par une muraille, mais placée là comme un aire de faucon, pour dominer sur toute l'immensité de la mer, sur l'ensemble des fortifications, sur les embranchements de la vallée et sur le circuit de l'ancien port de Soudak, dont on saisit tous les détails et d'où l'on peut suivre tous les mouvements d'une flotte. Cette vue est ravissante, quoique d'un sévère comme peu d'endroits peuvent en présenter. Car un point pareil résume tout un pays, toute une histoire.

Du Méganome au Kastèle et à l'Aïoudagh, l'œil suit la côte et se promène sur les terrasses naturelles multiples adossées à la muraille Taurique : mais rien n'égale l'effet du port antique, aujourd'hui désert; le rocher le plus rapproché de la forteresse l'abrite du côté du nord; c'est le *Kouche-Kaïa* ou *Sokolgora* (1), fantastique, dont la muraille à pic nue, beaucoup plus élevée que la forteresse, regarde le rivage. Là une légère terrasse couverte de rochers éboulés et parsemée de genèvriers noirs, avait permis de

(1) *Kouche-Kaïa*, tatare; *Sokolgora*, russe, signifient montagne du faucon; M. de Kœppen lui donne le nom de *Odadji-Klarein-bouroun*.

pratiquer le sentier qui de la forteresse menait au port, dont la principale enceinte se dessine entre le *Kouche-Kaïa* à l'est et le *Tchikine-Kaïassi*, autre rocher fantastique et inabordable à l'ouest, au bord de la mer.

Le fond de la baie, fortement en talus, quoique exempt de rochers à pic, était occupé par l'ancienne ville du port. Aujourd'hui le prince géorgien Kerkéoulidzef en est le propriétaire, et en prenant possession de cet amphithéâtre abandonné, couvert de forêts, où il a établi une colonie de vignerons, il a cru faire la découverte d'un *Nouveau-Monde* (1).

Si la vue est belle le long de la mer, elle ne l'est pas moins quand l'œil se repose sur la colonie suisse qui a remplacé Scythes, Grecs, Komans, Génois et Turcs, et sur le beau golfe de verdure qui s'avance au milieu des rochers pelés et grisâtres que j'ai décrits plus haut.

Et quand on laisse le champ libre à son imagination au milieu de ce tableau, qu'on retourne en arrière, quel conflit d'événements bizarres! Soudak comme Panticapée est aussi un point où l'Orient vient heurter contre l'Occident. Soudak, port des Tauro-Scythes : où sont-ils les adorateurs de la cruelle Diane? Soudak, château grec; Soudak, fief de la Gothie; qu'est-il resté de la

(1) Tel est le nom qu'il a donné à sa terre.

Gothie criméenne, et qu'on me montre un seul Goth en Crimée? Soudak, capitale du royaume des Komans, *grand emporium* où les caravanes de l'Orient venaient décharger les produits de la Chine et de l'Inde sur les vaisseaux de l'Occident : qui peut montrer maintenant le moindre vestige de ces anciens Komans, et sur quelle géographie retrouver le nom de *grande Koumanie*, qui effaçait ceux de Tauride, de Crimée? Soudak, envahi par les hordes tatares-mongoles, échappées du plus profond de l'Orient : ses Grecs chrétiens chassés, ses églises changées en mosquées, et malgré tant d'intolérance, la parole d'un pape suffit pour restituer aux chrétiens leurs temples grecs, que des Génois catholiques, hardis négociants de l'Occident, viennent occuper à leur tour. A leur commandement s'élèvent ces remparts, ces trois châteaux, ces immenses citernes, ces tours avec de pompeuses inscriptions, et le commerce de l'Asie est encore lié à celui d'Europe par Soudak.

Mais ce ne sont pas encore toutes les vicissitudes de Soudak, capitale, évêché, vaste port de mer, forteresse imprenable. Kafa est tombé au pouvoir des Turcs, et Soudak tient encore. Les Turcs, alors fanatiques et vainqueurs, et depuis 1453, maîtres de Constantinople, bloquent, de leur flotte nombreuse, ce rocher, nouveau Gibraltar. La famine peut seule forcer les Génois

à se rendre ; ils se défendent même dans leurs églises, leur dernier refuge. Ainsi, Soudak a été pour ainsi dire rayé de la liste des villes en 1475. Tout s'effaça sous les Turcs barbares : le port et la ville se couvrirent de forêts ; il n'y resta que les ruines d'une église avec un espèce de couvent dédié à saint George (1). L'évêque et le troupeau s'enfuirent : Soudak ne conserva que ses vignerons et son vin rouge.

Jusqu'en 1781, Soudak dormit ; château turc au milieu d'une puissance tatare, celle-ci n'y eut aucun établissement. Lorsqu'à cette époque le prince Potemkin prit possession de la Crimée pour l'impératrice Catherine II, on crut un instant que Soudak allait redevenir capitale, forteresse, tant on s'empressa de démolir pour rebâtir des casernes au-dedans et au-dehors ; mais aujourd'hui Soudak dort plus profondément que jamais, et ses ruines s'affaissent chaque jour davantage.

Pour jouir de ce paysage sous toutes ses faces, et surtout de l'effet pittoresque de la forteresse, j'escaladai un rocher sauvage qui en est séparé à l'ouest par un ravin étroit et profond (2). C'est

(1) Pallas, *Voyage en Crimée*, II, p. 231 et 243.

(2) Pallas, vig. 20, soit B, vig. 6, a donné une vue très-fidèle de ce rocher, avec la petite église et la tour sur le premier plan.

de là que je dessinai la vue que j'ai publiée IIe série, pl. 64, fig. 4. On voit sur les flancs du rocher qui regarde la mer, des restes de fortifications presque inabordables aujourd'hui ; dans le lointain se dessine le cap Méganome, et sur le premier plan s'élève une grande tour carrée, crénelée comme celles de la forteresse, mais sans porte ; on ne peut y entrer qu'au moyen d'une haute échelle. Elle surveillait de ce côté-là l'abord de la forteresse et du port. A côté de la tour s'élève une petite chapelle grecque antique ; l'on distingue encore assez bien les anciennes peintures à fresque qui recouvraient ses murailles.

Le géologue fera bien de descendre dans le fond du ravin, car nulle part il ne trouvera de plus beaux fossiles jurassiques en Crimée, et surtout un plus grand nombre de polypiers, *Scyphia parallela*, *reticulata*, *Nesii* ; *Anthophyllum obconicum*, *turbinatum*, *piriforme* ; *Astræa* ; *Rhodocrinus* ; *Pentacrinus* ; *Funglia*, etc. Rien n'est abnorme comme les couches de calcaire et de schiste noir qui composent ces rochers erratiques ; et ce sera encore pour lui le sujet d'un autre genre de recherches que de vouloir en démêler le chaos comme j'ai voulu le faire. Les couches de calcaire noir renferment des térébratules, des ammonites, des peignes, des huîtres, des limes et d'autres fossiles qui

sont tous altérés et peu faciles à déterminer : le schiste n'est pas riche en êtres organiques.

Pour compléter cette étude, qui met sur la voie des révolutions plutoniennes de la Crimée, rien n'est plus instructif que de suivre ensuite le sentier de chèvre qui mène le long du Kouchekaïa au *Nouveau-Monde*, au milieu d'un labyrinthe de fragments de rochers entassés, à peine ombragés de quelques genèvriers. C'est de là que je pris la vue de l'ancien port de Soudak et du Nouveau-Monde : le liman offre un ancrage sûr aux vaisseaux les plus grands, sur un fond d'argile. De nulle part le Kouchekaïa ne se présente avec plus de majesté ; et quand on ne serait pas géologue, il vaudrait la peine de venir tout exprès ici, pour admirer sa muraille hardie, ainsi que les formes extraordinaires de Tchikine-Kaïassi, dont les pics de grès liasique marquent à l'ouest la limite du port. Ces grès, à l'ouest de Soudak, sont exploités comme pierre-meulière.

ROUTES

DE SOUDAK A ESKI-KRIM

ET A KARASSOUBAZAR.

La grande route actuelle qui établit la communication entre Soudak et le versant septentrional de la chaîne Taurique, suit le tracé de celle que fréquentaient dans le moyen-âge les caravanes de l'Orient, quand Soudak était leur entrepôt de commerce. La première partie de la route passe au travers des vignobles qui remplissent la vallée schisteuse jusqu'à *Taraktache*, grand village où cesse la vigne (1). Le chemin continue à suivre les rives du ruisseau Taraktache pendant une dizaine de verst; le vallon étroitement encaissé est d'un aspect des plus sauvages, qu'augmente la nature du sol, dont les couches le plus souvent redressées sur leur tête, ne montrent que d'énormes bancs de cailloux roulés, agglutinés; à Taraktache, elles se redressent presque perpendiculairement. Je pense

(1) Pallas a donné t. II, pl. 15 de son Atlas, une vue du rocher de *Taraktache* (rocher-peigne).

que ces poudingues appartiennent au groupe du lias qui forme visiblement dans la plus grande partie de la Crimée la base de l'étage jurassique.

Pour des voyageurs qui n'ont vu que le nord, rien ne frappe, en suivant ce vallon, comme les beaux poiriers à feuilles de saule qui bordent le ruisseau. Lorsque je les vis pour la première fois, en juillet 1832, à la forme allongée et argentée des feuilles, je les pris pour des oliviers, et je ne fus détrompé que lorsque je trouvai des poires au lieu d'olives. Partout prospère, sur les parois échauffées, la câpre avec ses superbes fleurs.

A 10 verst de Taraktache, l'on arrive au pied du col qu'il faut traverser; la montée est de 2 ½ verst : le revers présente une pente plus douce, et à 15 verst de Taraktache l'on arrive à *Yelbouzli*, dans le ruisseau duquel on trouve un schiste jaunâtre, alternant avec des couches bleues. Le cimetière de Yelbouzli est rempli comme celui de Koze, de cippes de grès à anthracites.

A Yelbouzli, la route se bifurque en entrant dans les formations crayeuses; une des branches mène par *Chakh-Mourza* à Eski-Krim, qui est à 21 verst de là. L'autre branche allant rejoindre à Andol (1) la grande route de Théodosie,

(1) Andol est à 7 verst de la station de Bouroundouk et à 28 verst de Karassoubazar.

tourne par la steppe avant d'atteindre Karassoubazar.

Ce trajet n'a d'intéressant que la roche *Ak-kaïa*, qui s'élève à droite de la grande route à 4 verst de Karassoubazar. De la route, en voyant cette muraille régulière de craie, élevée de 4 à 500 pieds au milieu des collines légèrement couvertes de verdure, on dirait une grande forteresse avec ses vastes remparts : elle présente une de ses faces à l'ouest et l'autre au sud. La base du rocher visible sur une longueur de 3 à 4 verst, consiste en craie d'un blanc grisâtre, dont les couches conservent sur cette longue distance une parfaite horizontalité. Les pétrifications nombreuses qu'on y trouve appartiennent toutes à l'étage de la craie blanche de Meudon : ce sont l'*Inoceramus Cuvierii*, le *Balemnites mucronatus*, la *Gryphæa vesicularis*, la *Scyphia Oeynhausii*, la *Scyphia Sackii*, etc. (1). Au-dessus de la craie repose, dans une disposition parfaitement concordante, un banc horizontal de calcaire compacte à *nummulites* de 30 à 40 pieds d'épaisseur, qui finit par marquer complétement la craie.

Je suivis un sentier qui mène sur le sommet de la plate-forme ; au pied du rocher on extrait dans des puits le *Kéfé-kill*, ou savon de Kafa,

(1) Atlas, Ve série, Plans, Coupes, pl. 14.

d'une couche de schiste savonneux qui appartient à l'étage du grès vert. Avant d'arriver au sommet, je m'arrêtai à visiter plusieurs grandes cryptes, les premières un peu considérables qu'on trouve du côté de l'est de la presqu'île Criméenne. Elles ont de 15 à 20 pieds de haut, suivant qu'on les mesure à l'entrée ou dans le fond; leur profondeur est d'une quarantaine de pieds, et l'une a le double en largeur. On les a taillées dans la partie supérieure de la craie, de manière que le calcaire à nummulites, qui est beaucoup plus compacte, tient lieu de plafond. Deux de ces grottes sont accolées l'une contre l'autre, n'étant séparées que par un mur en craie de deux pieds d'épaisseur, dans lequel on a percé une porte de communication. Toutes ces cryptes qui ne présentent aucune disposition intérieure remarquable ou particulière, servent aujourd'hui de retraite aux brebis, et elles sont encombrées d'une couche épaisse de fumier, que l'on exploite pour le chauffage comme une mine de charbon de terre (1).

La vue que l'on a de l'intérieur de la seconde

(1) L'on trouve encore des cryptes plus ou moins bien conservées, avec des traces de travaux faits de main d'homme, dans les rochers qui sont au sud de la route de Théodosie et du village de Mélek, traversé par un ruisseau qui arrose les plus belles prairies de la Crimée : on dit qu'elles rapportent jusqu'à 30,000 koppes de foin par an.

crypte mérite à elle seule qu'on se détourne un peu de sa route. On voit une belle chaîne de montagnes border l'horizon, et, pour second plan, la vallée de Karassoubazar, dont la ville s'étale sur une courbe irrégulière, présentant ses innombrables toits rouges, au milieu de la verdure des jardins. Le vaste sommet du rocher, légèrement gazonné, est plat comme une table, et à le voir aujourd'hui si désert et abandonné aux troupeaux de chèvres et de brebis, on ne soupçonnerait pas qu'il a retenti souvent des chaleureuses allocutions des *meetings* tartares.

Après la famille régnante des *Ghirei*, la race la plus puissante en Crimée était celle des *Chirines*, répandue de Karassoubazar à Kertche, et possédant de vastes domaines et de grands priviléges, qu'elle devait à un certain *Dangy*, bey, qui, dans une révolte générale, sauva le dernier rejeton de la famille des Ghirei, qu'on avait exterminée. La noblesse, fatiguée de l'anarchie, ayant élevé ensuite ce jeune homme à la dignité de khan, celui-ci combla Dangy et sa famille, dont descendent les *Chirines*, des témoignages de sa reconnaissance; ils avaient les seuls en Crimée la prérogative d'épouser des filles de la famille des Ghirei. Peyssonel rapporte une autre tradition par laquelle un Chirine, compagnon de Djinghiz-Khan, serait entré le premier en

Crimée et en aurait fait la conquête; ce qui faisait prétendre orgueilleusement à cette famille qu'elle avait plus de droits au trône que la famille régnante.

Ces priviléges et cette puissance excitèrent chez eux une ambition et un esprit d'opposition qui les rendit souvent redoutables aux khans; au moindre sujet de mécontentement, le chef de la famille qui portait le titre de Chirine, convoquait son parti, et l'on voyait bientôt tous les chefs de famille accourir avec leurs vassaux sur le sommet de ce rocher qui, foulé sous les pieds de milliers de chevaux, retentissait de cris de vengeance ou de projets de révolte: c'est pourquoi les Russes lui ont aussi donné le nom de *Chirinskaïa-gora* (1).

Le 18 juillet 1834, pour ne pas refaire la route que j'avais suivie en 1832, je pensai à traverser la muraille Taurique par un autre point : le trajet ne peut se faire qu'à cheval. A partir de Soudak, j'entrai dans l'embranchement occidental de la vallée, qu'on appelle Aï-Sava, et qui mène à Koutlak, en tournant autour du Pertchemkaïa.

La vallée de Koutlak est fermée vers la mer

(1) Pallas, *Voyage en Crimée*, t. II, p. 271 et 387. Peyssonel, *Traité sur le commerce de la Mer-Noire*, t. II, p. 269. *Mémoire sur la Petite-Tatarie*.

par les montagnes schisteuses du *Nouveau-Monde*, avec quelques débris isolés de calcaire. Au nord pareillement, montagne de schiste, que couronne le calcaire de la chaîne principale. *Koutlak* a des vignobles qui n'ont aucun renom.

De Koutlak à *Kapskhor*, je ne vis que du schiste : avant d'atteindre ce grand et beau village tatare avec une mosquée neuve, je traversai l'étroite vallée de *Voron*, tapissée de vignes qui s'étendent de la mer au village, sur une longueur de 6 à 7 verst. La vallée de Kapskhor est plus large que celle de Voron, et a une légère ressemblance avec celle de Soudak. Les Tatares cultivent partout la vigne et des arbres fruitiers, dont ils firent leur principal revenu en transportant leurs fruits et leurs raisins à Karassoubazar.

Je remontai la vallée de Kapskhor à l'ombre des vergers jusqu'à *Chélène;* on compte 6 verst pour cette distance. Chélène est au pied de la muraille qui forme la chaîne Taurique. Ici cesse le schiste noir, et du fond du vallon surgit successivement un calcaire rouge, espèce de marbre recouvert par une suite considérable de couches de gros poudingue, que recouvre du calcaire gris jurassique. L'escalade est des plus pénibles pour arriver au sommet de la montagne, dont la face est très-escarpée en regard de la mer. Mais à peine eus-je atteint la sommité, que je fus bien

étonné, après tant d'efforts, de me trouver sur une plaine doucement inclinée vers le nord, qui repose sur le dos des couches du calcaire jurassique.

C'est le premier exemple de ces plateaux gazonnés de montagnes, qui forment une suite presque continue le long de la chaîne Taurique ; les Tatares les appellent *yaïla*; ils servent d'alpage pendant l'été à de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres, pour lesquels on paie aux propriétaires des pâturages un impôt appelé *yaïlak*, consistant en une quantité relative de moutons et d'agneaux. Ces plateaux, plus ou moins réguliers, indiquent tous un fait géologique, qu'un examen détaillé des diverses formations qui composent le sol de Crimée confirme en plein.

Loin d'avoir ici, comme au Caucase, un système complet de soulèvement avec *créts* opposés de calcaire jurassique, *combes* (1) de schiste supposé liasique, et *dômes* ou ballons de roche ignée, jouant le rôle du lévier, nous avons à peine en Crimée la moitié du système. Toute la longueur de la chaîne Taurique ne présente que le *crét* septentrional; l'autre est resté au fond de la mer ; et quand au lévier, il manque le plus sou-

(1) Ces termes sont empruntés à la théorie de M. Thurmann de Porrentruy.

vent, ou s'il se montre comme aux dômes du *Kastèle* et de l'*Aïoudagh*, jamais il ne s'élève à la hauteur du crêt; ce qui n'est pas le cas du Caucase, où les dômes de l'*Elbrous*, du *Passmta*, du *Kasbek* s'élèvent à une hauteur beaucoup plus considérable que les crêts.

Il est clair, en admettant cette hypothèse, que les crêts qui sont en regard de la mer doivent être abruptes, présentant leur face composée de couches entassées qui plongent en sens opposé du crêt. Tous les étages présenteront cette disposition, depuis le schiste qui forme la base du crêt jusqu'au calcaire jurassique qui le couronne de sa puissante corniche. Mais si vous vous transportez sur le revers du crêt, ou plutôt sur son versant incliné vers le nord, plus de muraille à pic; la pente suit le dos des couches, que recouvre le gazon des *yaïla*. Ceci s'applique à toute la chaîne Taurique, dont l'étude devient nécessaire pour bien comprendre le caractère des sommités inabordables du Caucase.

Je descendis doucement la yaïla de Chélène, traversant d'abord des pâturages, puis des champs; bientôt ma route atteignit la rive d'un ruisseau et un ravin couvert d'arbres; je trouvai, au bas de la montagne, *Tchermalik*, village tatare au milieu de formations schisteuses mêlées de calcaire gris en fragment qui commencent l'étage de la craie, sur laquelle on marche jus-

qu'à Karassoubazar : le pays ne présente que des collines basses peu accidentées.

Karassoubazar (le bazar de l'eau noire) est la première ville tatare considérable que je rencontrai au nord du Caucase; elle a 15,000 habitants; ma surprise fut grande de trouver en Europe, jusque dans ses plus petits détails, l'Orient que je venais de quitter. Karassoubazar et Baktchisaraï sont les villes que l'impératrice Catherine II réserva exclusivement aux Tatares ; elles ont conservé pure leur forme primitive, commandées par les mœurs et les habitudes de l'Orient. Je me crus à Erivan ou à Gandja, en parcourant ses rues étroites, tortueuses, bordées de hauts trottoirs irréguliers, qui resserrent quelquefois tellement le milieu boueux de la rue, qu'à peine on peut y passer à cheval. Les canaux d'irrigation augmentent la fange, et les hasards d'une communication propre et commode. Au reste, ces rues m'ont rappelé nos chemins fermés de hautes et tristes murailles qui circulent au milieu des vignobles de mon pays. De distance en distance, on trouve une porte qui s'ouvre sur une cour, au fond de laquelle sont les maisons cachées au regard, ainsi que les vastes jardins qui les entourent. Là vivent les femmes et les enfants, pendant que les hommes courent à leurs boutiques au bazar, ou bien se rendent à leurs ateliers, qui, comme dans

l'Orient, sont tous réunis par groupes : c'était aussi le cas en Occident, comme le témoignent les noms des rues des anciennes villes. J'ai parcouru avec intérêt la rue des couteliers et serruriers, qui étaient naguère très-renommés jusqu'en Colchide et dans l'intérieur du Caucase; mais Karassoubazar n'est rien en comparaison de Baktchisaraï, qui comptait jadis jusqu'à cent boutiques de couteliers. Du temps de Peyssonel (1755), la Crimée fabriquait jusqu'à 400,000 couteaux à manches immobiles, renfermés jusqu'aux deux tiers de la poignée dans des étuis de maroquin, dont la fabrication est un article de première importance pour Karassoubazar.

Les seuls monuments ou édifices que l'on voie dans une ville pareille, sont ceux qui appartiennent à la vie publique, les karavanséraï que les Tatares appellent *khans*, les bazars, les mosquées et les églises.

Les khans nombreux dont on comptait vingt-trois du temps de Pallas, n'ont rien de l'élégance architecturale de ceux de Tiflis : le plus considérable, le *Tache-khan*, construit en 1656 par *Seffer-Gasy-Atchéïou*, ministre de Mechmet-Ghireï, est un vieil et immense édifice carré, qui ne présente à l'extérieur que quatre hautes murailles tristes et nues (1) : l'intérieur est rempli

(1) On jugera de l'effet de l'un de ces khans par celui

de boutiques qui sont ainsi protégées contre les voleurs. Un des khans les plus récents, celui des *Arméniens*, contraste par son luxe avec les autres. Il est construit comme un passage de Paris, seulement sur une plus grande échelle : il est plus large ; sa voûte haute et cintrée est éclairée par des fenétrages ; les boutiques rangées de part et d'autre laissent assez de place pour circuler, et même pour se promener comme dans la galerie d'Orléans.

Je n'ai vu aucune mosquée remarquable parmi les vingt-deux qu'on compte à Karassoubazar. Son église grecque mérite d'être visitée par son originalité : elle est bâtie en croix avec un dôme qui en éclaire le centre. Son portique s'ouvre au milieu par une grande arcade appuyée sur deux colonnes, avec piédestaux et ornements imitant le ionique. Deux colonnes plus petites et sans piédestaux contrebutent aux angles les arcades latérales beaucoup plus basses que celles du mi-

qui se présente au-devant de la vue que Pallas a donnée de Karassoubazar, t. II, pl. 13. La vue prise du sud, des hauteurs que baigne le ruisseau *Tunas*, porte entièrement sur la partie orientale de la ville, et sur ses immenses cimetières semés de pierres funéraires : ces cimetières grandissent d'une manière effrayante dans les villes populeuses musulmanes, pour lesquelles c'est un crime de remuer la cendre des morts.

lieu. Les portiques latéraux sont sur le même modèle.

Une chose curieuse à visiter encore, ce sont les cafés et les jardins attenants, où les inoccupés se réunissent pour fumer, pour jouer ou pour écouter un conteur. Ces cafés sont partagés en plusieurs cases ou compartiments séparés par un grillage très-bas, contre lesquels on appuie les coussins. Chaque case est, dans le fait, un divan carré, avec une petite table au milieu, sur laquelle se trouvent des pinces et un brasier pour allumer sa pipe; on y pose sa tasse de café. Une allée sépare les cases par le milieu, chacune ayant sa porte indépendante. Là se place le conteur, qui fait aussi le métier de fripier ou de revendeur. Il commence un conte des mille et une nuits, se repose de temps à autre, s'adressant à ses graves auditeurs, auxquels il a soin de dire, en faisant passer une petite assiette, que l'histoire deviendrait encore cent fois plus belle si on pouvait l'encourager par la vue de quelques piastres, et j'ai presque toujours vu que cet appel faisait son effet sur ces Tatares avides de merveilleux. Le conteur, sans être aussi gesticulateur que le Persan, sait aussi fort bien unir le geste au discours fleuri. Après le conteur, c'est le tour des chanteurs, qui croient ajouter à l'harmonie, en chantant d'une voix chevrotante, accompagnés d'un violon et d'un tambourin.

Là, chacun conserve encore son costume, et le Tatare de toutes les conditions, l'Arménien, le Grec, se présentent dans toute leur originalité.

A ne voir que ce que je viens de décrire, l'on n'aurait néanmoins aucune idée de Karassoubazar, si l'on ne se donnait la peine de monter sur l'une des collines crayeuses qui l'entourent. C'est ce que je fis lors de mon premier séjour, accompagnant deux dames qui, pour juger plus vite de l'ensemble de la ville, et sans y entrer préalablement, montèrent avec moi sur la hauteur du cimetière grec. En contemplant cette grande étendue couverte de jolies maisons à toits rouges, semées de pavillons au milieu de beaux jardins; en suivant des yeux les rues qui se glissent et se ramifient comme les sentiers d'un parc anglais, nous étions à nous dire qu'au lieu de faire le tour de la ville, nous aurions plus vite fait de la traverser, pour rejoindre notre compagnie au khan grec. Mais à peine entrés dans ce dédale, dont nous admirions d'en haut la verdure, tout disparut derrière la monotonie des tristes murs de terre grise : rien ne faisait reconnaître la belle maison, le beau jardin, les hauts peupliers, d'après lequels nous comptions nous orienter; nous nous perdîmes; nous n'étions compris de personne, et la nuit était venue, quand enfin, à force de me diriger

vers le point qu'éclairait la dernière lueur du crépuscule, nous nous trouvâmes devant notre khan, que je soupçonnais de ce côté-là, tout près d'un vieux minaret, dont la barre noire se dessinait encore sur l'horizon.

Karassoubazar est très-probablement l'une des villes mentionnées par Ptolémée dans l'intérieur des terres; mais dans ce dédale de longitudes et de latitudes fausses ou falsifiées par les copistes, sous quel nom la chercher? La plus probable des suppositions est peut-être encore bien loin de la vérité.

Etant à Karassoubazar, il est naturel de visiter la source du Karassou qui est dans le voisinage, à 6 verst au midi de la ville. Je n'entrerai pas dans l'appréciation des critiques que les voyageurs ont élevées pour ou contre la beauté de ce passage (1). Jusqu'à Karassoubéchir, l'on marche sur des formations crayeuses, fort peu pittoresques; au-delà du village, la terre semble s'entr'ouvrir; le sol peu accidenté est sillonné par une large fente, profonde de 150 à 200 pieds, encaissée par des roches jurassiques qui commencent à surgir. La fente se termine par une gorge étroite, hérissée de rocs, sur

(1) *Lettres de lady Craven*, éd. angl. t. IV, p. 169. Pallas, *Voyage*, etc. t. II, p. 270. C. H. Montandon, *Guide*, etc. p. 318.

lesquels bondit une eau qui se précipite en nappes et en cascades. La fente est remplie par un beau ruisseau d'une couleur bleuâtre qui lui a attiré l'épithète de *Karassou* (eau noire). L'onde en serpentant laisse tantôt d'un côté, tantôt de l'autre des morceaux verdoyants couverts d'arbres et de vigne sauvage. Rien n'annonce qu'on va trouver à ses pieds ce beau tableau.

Mais il faut descendre et visiter de plus près un grand rocher caverneux, dont les flancs se composent d'un calcaire fragmenté en mille et mille débris anguleux. Il paraît que cette assise de roc repose sur une couche schisteuse qui tient l'eau; car on la voit sourdre à gros bouillons du pied de cette roche, ou filtrer de toutes parts comme à travers un crible. Le roc rongé est percé de cavités profondes et arrondies qui ajoutent à la beauté du spectacle. Des plaques de verdure séparent les différents courants et les environnent d'un éternel printemps (1).

Les poudingues ont une grande épaisseur parmi les calcaires du Karassou.

(1) Atlas, Ve série, coupes, plans, etc. pl. 24, fig. 1.

SIMFÉROPOL.

La route de Karassoubazar à Simféropol ne présente rien de remarquable. A mi-chemin se trouve la station de *Zouïa*, près de laquelle s'élèvent deux grands tumulus. On passe alternativement sur la craie et sur les tertiaires dont les formations présentent leurs *falaises* escarpées en regard de la chaîne Taurique, en plongeant légèrement au N. vers la steppe, ce qui offre au voyageur un horizon fort extraordinaire, composé de terrasses et de rampes successives (1).

Enfin, j'arrivai à *Simféropol*, la capitale de la Crimée; ici le théâtre géologique change, et l'on entre dans la troisième portion montagneuse que j'ai signalée plus haut. Ce que la chaîne Taurique avait encore d'énigmatique à Soudak, s'explique ici : les agents, les moteurs sont à côté des effets : la nature étale aux yeux de chacun ses secrets, et ce que l'on ne peut deviner qu'hy-

(1) De Verneuil, *Mémoire géologique sur la Crimée*, pag. 17.

pothétiquement dans d'autres pays, on le voit, on le touche ici, et la conviction est sans arrière-pensée. Que le lecteur prenne la carte neuvième de la cinquième série; il suffira d'y jeter un coup d'œil pour comprendre les grands traits de l'esquisse géologique du pays.

La portion de la Crimée que j'y ai dessinée, embrasse l'angle S. O. de la partie montagneuse de la presqu'île, et présente l'ensemble d'un grand *cratère d'éruption et de soulèvement*, de 20 lieues de long, de 10 de large, différant de ceux que l'on connaît, en ce qu'il est *annulaire* au lieu d'être central, c'est-à-dire que les éruptions ignées se sont fait jour tout autour d'une portion de la chaîne Taurique, formant une ligne elliptique presque continue. Le massif central est composé, comme à Soudak, des trois étages de formations que j'ai indiquées : 1° schiste noir supposé liasique; 2° grès liasique; 3° calcaire jurassique mélangé de couches marneuses ou schisteuses.

On peut encore mieux qu'à Soudak se convaincre que ce massif qui forme la moitié de la chaîne Taurique, est le crêt septentrional qui bordait le long cratère qui a disloqué en deux la chaîne du Caucase et celle de Crimée; mais par quelle cause est-il arrivé qu'il n'y ait que le crêt septentrional de soulevé, tandis que l'autre, en opposition avec ce qu'on voit au Caucase, est

encore caché sous les ondes de la Mer Noire? N'a-t-il poit été soulevé une fois, et ne s'est-il point enfoncé ensuite? Il est permis à chacun de faire son hypothèse, je ferai la mienne plus tard.

Aujourd'hui la ligne cratérique est marquée au Caucase par des jets de porphyre et de granite. En Crimée, aucun jet ne paraît de Soudak à Aloucheta; d'ici à l'extrémité occidentale, les roches plutoniennes sortent sous la forme de *dômes*, de *crevasses cratériques*, de *jets;* les dômes sont ceux du *Bïouk-Ouraga*, du *Kastèle*, de l'*Aïoudagh*, composés de granite ophitique. Les crevasses cratériques sont celles de l'*Aïthodor*, sur Bïouk-Lambat, et d'*Aloupka*, aussi dans le granite ophitique, on trouve des jets de porphyres amygdaloïdes globuleux ou pyroxépiques à *Koutchouk-Lambat*, à *Limène*, à *Foroze*, à *Laspi*, etc.

Le soulèvement et la dislocation de la chaîne Taurique a eu lieu principalement par les dômes d'ophitone à la fin de l'époque jurassique. Leur éruption a été simultanée avec la grande éruption serpentineuse qui bouleversa tout le bassin de la méditerranée, immédiatement avant le dépôt des craies (1). A la suite de cette violente

(1) *Bulletin de la Société géolog. de France*, réunion d'Alençon, 1837, p. 28. Théorie de M. Boblaye.

commotion, la Crimée se dessina sous l'aspect d'une longue île, dont les yaïlas étaient la plate-forme; elle s'étendait de Bala-Klava au Kara-dagh, près d'Otouze. Sur le pied septentrional de cette île, se déposa petit à petit une série de nouveaux terrains qui ont l'air de former un récif en face de l'île. Ces nouveaux terrains sont : 1° le *néocomien*, sédiment sablonneux, jaunâtre, ferrugineux, plus ou moins riche en polypiers et en mollusques;

2° Le *schiste gris* inférieur de la craie.

3° Le *grès vert*;

4° La *craie blanche* de Rughen et de Meudon;

5° Le *calcaire à nummulites* (1).

Cette série crayeuse qui se présente en couches continuellement concordantes avec ses falaises au midi, et une légère inclinaison vers la steppe, est la muraille naturelle d'un second cratère d'éruption, la moitié septentrionale du cratère *annulaire* que j'ai décrit plus haut. M. Thurmann appellerait cela une *combe* marquée entre l'ancien massif central et le nouveau *crét* crayeux. Le *thalweg* de cette longue *combe* est percé d'une suite de jets porphyriques et mélaphyriques, ceux de *Simféropol*, de *Sa-*

(1) V° série, coupes et plans, pl. 13.

bli, de *Badrak*, de *Kokkoze* et du *cap Parthénique.*

Il me paraît certain que déjà, à l'époque du premier soulèvement, et antérieurement aussi, des masses ignées ont su se faire jour à travers l'angle de brisure du crêt jurassique, comme on le verra plus bas : mais l'inspection des masses basaltiques et amygdaloïdes du cap Parthénique (Féolente) est là pour prouver que la principale éruption a dû se faire le long de la combe, à la fin de l'époque du calcaire à nummulites. Cette éruption a détruit une partie des formations crayeuses, et a commencé à fendre et à façonner ce qui restait de ces formations, comme nous le voyons aujourd'hui : elle a ouvert la plupart des portails par lesquels le *Salghir*, l'*Alma*, la *Badrak*, la *Katche*, etc., coulent vers la steppe, comme en s'échappant d'une écluse.

Cette époque éruptive fut suivie par le dépôt d'une masse considérable de *marne blanche* extrêmement feuilletée (argile plastique), de 100 à 200 pieds d'épaisseur, remarquable par une absence presque complète de fossiles, à l'exception d'écailles de poissons et d'un petit banc d'huîtres tertiaires qui reposent immédiatement, au cap Pathénique, sur le sommet des jets basaltiques. On voit que cette marne calcaire, d'un blanc éclatant, brillant, est une roche remaniée. Sa nature peu solide l'a empêchée de se présen-

ter en falaises comme le grès vert et le calcaire à nummulites ; aussi son dépôt se reconnaît-il à une large terrasse qui forme une combe parallèle à la première entre le crêt du calcaire à nummulites et celui du tertiaire récent (1).

Le dépôt de la marne blanche se termine d'une manière fort extraordinaire, par une couche de coquillages marins, d'eau douce et terrestres , tels que *Pleurotomes* , *Limnées* , *Planorbes*, *Hélices plébéiennes*, etc. que renferme ou que recouvre une couche plus ou moins épaisse de cendres volcaniques et de scories. Cette couche se remarque dans tout le pourtour de la baie de Sévastopol, et le long du promontoire Parthénique. Elle se retrouve jusqu'au centre de la Crimée, près de Simféropol, où les débris volcaniques se reconnaissent à peine, mais où les fossiles sont toujours les mêmes. Les dépôts de fer hydraté et phosphaté, accompagnés des *Cardiums* innombrables , de formes et d'espèces nouvelles, des *Mytiles*, des *Lymnées*, des *Paludines*, des *Néritines*, qui se voient à *Kamiche-bouroun* et à *Taman*, paraissent appartenir à la même époque.

Ainsi, lorsque l'Arménie centrale, hérissée de volcans, créait pendant l'époque tertiaire ses bassins qu'elle détachait de la mer Caspienne ou

(1) Atlas, Ve série, géol. plans, coupes, etc. pl. 19.

de la Mer Noire, il existait à l'extrémité occidentale de la Crimée, d'autres volcans qui y opéraient leurs révolutions. Où sont ces volcans? La mer les a engloutis.

Il est fort remarquable que la ligne d'éruption de la Crimée réponde à la dépression du lit du Don, de la Mer d'Azof, de la Mer Noire, du détroit de Constantinople, de la Mer de Marmara, des Dardanelles, etc.

La fin de l'époque tertiaire est marquée par le dépôt des assises horizontales de calcaire coquillier, dit *calcaire de la steppe* ou *calcaire de Kertche*. Il se dessine en falaises au bord de la combe de la marne blanche, dont il forme le crêt septentrional, parallèle à celui du calcaire à nummulites. Ainsi le versant septentrional de la chaîne Taurique présente, au point de rupture du massif jurassique, 1° une *combe* percée de roches ignées; 2° un *crêt* composé de tous les étages de la craie, du néocomien au calcaire à nummulites; 3° une *combe* ou terrasse de marne tertiaire blanche, sans fossiles, terminée par une couche volcanique proprement dite; 4° un *crêt* de tertiaire récent ou de la steppe.

Ce résumé systématique servira de clef aux descriptions détaillées de mes différentes excursions dans cette partie de la Crimée, dont Simféropol sera mon point de départ.

Sur un lambeau (1) de la falaise de calcaire à nummulites, qui regarde au sud-est la vallée du Salghir, et au nord-est le portail par où cette rivière s'échappe vers la steppe, s'étendent les ruines du Simféropol primitif, une forteresse, ancienne résidence sans nom de Skilouros, roi des Scythes, l'ennemi de Mithridate. Les Tatares appellent cet amas de ruines *Kermentchik* (le petit château). Une faille qui a fendu le calcaire à nummulites du haut en bas, sépare ce lambeau et ces ruines de la terrasse de marne blanche sur laquelle est assis le Simféropol d'aujourd'hui, capitale à deux époques distinctes : d'abord c'est *Akmétchet*, résidence du kalga-soultan sous le règne des Tatares; puis c'est *Simféropol*, où sont concentrées les autorités russes de la Crimée.

L'*Akmétchet* (mosquée blanche), comme résidence du kalga-soultan, était la seconde ville de Crimée. Ce prince était le vicaire-général du khan des Tatares; à sa mort il prenait les rênes du gouvernement jusqu'à l'arrivée de son successeur, nommé par la Porte. Il prenait le commandement des armées, quand le khan ne pouvait s'y rendre. La cour du kalga était exactement composée comme celle du khan, d'un *visir*, d'un *defterdar* (contrôleur-général), d'un

(1) Voyez Atlas, V^e série, pl. 9 et 19.

divan-effendi (secrétaire d'état), d'un *kadi*, (juge) : il avait comme lui parmi ses femmes une *anabeï* et une *ouloukhani*, avec une juridiction particulière. Son commandement s'étendait de Akmétchet à Kafa exclusivement. On pouvait appeler du jugement du kalga au grand divan; mais ses ordres, passeports et commandements avaient la même valeur que ceux du khan (1).

Le kalga avait son palais à l'entrée de la faille, au bord du Salghir : les ruines le dominaient d'un côté, et Akmétchet, sa capitale, de l'autre. Là s'élevait un groupe irrégulier de bâtiments qui embrassaient de beaux jardins supérieurement arrosés par une source d'eau vive qui jaillit au fond de la faille, et qui était assez abondante pour nourrir des jets d'eau et entretenir de grandes pièces d'eau sur lesquelles le kalga avait plusieurs nacelles pour son amusement (2). Aujourd'hui toute la gloire du kalga a disparu; et qui reconnaîtrait, dans les usines d'une brasserie et d'une brandevinerie, et dans les bancs d'un jardin public où l'on va danser et boire de la bière, son palais, son harem et ses bocages parfumés de roses?

(1) Peyssonel, *Traité du Commerce*, II. p. 252 et 259.

(2) J'ai trouvé le 23 août et le 20 septembre 1832, la température de cette source de 9°,8; M. de Kœppen, le 3 octobre 1833, l'a trouvée de 9°.

Akmétchet, bâti sur la partie de la terrasse la plus rapprochée des ruines scythiques, ressemblait au Karassoubazar tatare que j'ai décrit, par ses rues étroites et tortueuses, par ses murailles blanchies, percées de portes comme dans nos vignobles. Quelques mosquées peu dignes de remarque entrecoupaient cette monotonie. Le Simféropol russe s'est prolongé à côté d'Akmétchet, sur la partie de la terrasse blanche tournée vers la steppe, et autant la ville tatare est ramassée, tortueuse et cachée, autant la nouvelle ville est large, alignée, dilatée. Ce n'est pas qu'il soit fort judicieux sur un sol blanc et poudreux, sec et aride, d'ouvrir ainsi de larges carrières aux rayons du soleil; mais ainsi le veut le grandiose de l'étiquette d'une capitale. La ville s'accroît rapidement, et la nouvelle église grecque, fort belle quoique bâtie dans le style monotone des édifices à trois portiques à colonnes, avec un dôme, que j'ai vue s'élever en 1832, hors de la ville pour ainsi dire, au milieu de la plaine vide, était déjà entourée de maisons et même de rues en 1834.

Au reste, il me serait impossible de signaler aucun édifice remarquable et monumental parmi ceux qu'on vient d'élever; tous sont dans un style simple et sans grande prétention : quelques-uns forment des masses assez considérables.

Une seule chose justifiait le nom prophétique

de Simféropol (la ville du centre utile), donné par l'archevêque Eugène ; c'était son marché qui se tenait tous les vendredis dans une immense place, entourée de *bouznik* (vendanges de *bouza* ou bière de millet), où les Tatares allaient s'amuser et danser au son des violons et des tambours de Bohémiens. Ce marché avait obtenu une grande importance, parce que la côte de Crimée pouvait facilement, par la chaussée d'Aloucheta, s'y approvisionner de toute espèce de comestibles. Que tout voyageur qui arrive de l'occident ou du nord de l'Europe, par les plaines de la Russie, ne néglige pas d'aller visiter ces marchés, s'il cherche des observations pittoresques et plaisantes sur les moeurs, les costumes, les traits des populations qui se réunissent ici fraternellement ; les Tatares-Nogaïs de la steppe et les Tatares des montagnes, race mélangée de Taures, de Scythes, de Grecs, de Goths et de Tatares ; les Allemands de Neusatz, de Friedenthal et de Rosenthal, se pressent les uns les autres, rangés avec leurs denrées sur de longues lignes : chacun d'eux cherche à baragouiner la langue de l'acheteur ; tantôt c'est du tatare, ou c'est du russe ou de l'allemand : le Russe, confondu dans les rangs de ces peuples soumis, avec ses denrées du Nord, reste seul Russe.

Mais le Simféropol que j'aime n'est pas celui qui est sur la hauteur, sur la steppe poudreuse

et desséchée. Mon Simféropol est dans la vallée, sur les rives du Salghir. Une belle chaussée qui tranche les couches de la marne blanche et du calcaire à nummulites, y conduit ; on laisse à gauche un grand jardin public, avec les caves de la compagnie des vins ; à droite, au bas de la descente, deux ou trois carrés grossièrement murés passent pour être des tombeaux de saints musulmans que la foule pieuse vient implorer en cas de maladie, en étendant des lambeaux de vieux linges sur les pierres rongées par le temps. Pendant les ardeurs de juillet, c'est ici qu'on trouve un refuge, sous les ombrages et dans la magnificence des vastes vergers que rafraîchissent les ondes du Salghir. Mais une invitation plus pressante encore m'y appelle : c'est celle de l'amitié. Qui pourrait oublier l'hospitalité, l'amabilité des familles de *Serre*, *Milhausen*? N'est-ce pas aussi là que M. *de Stéven*, successeur de Pallas, a sa modeste campagne, au pied du lambeau de calcaire à nummulites qui fait le pendant de celui des ruines, et forme l'autre côté du portail de la vallée du Salghir. Son portique, qui regarde le sud-ouest, domine les terrasses de son jardin, où le savant botaniste aime à faire prospérer des plantes rares et lointaines ; quelques sentiers bordés de massifs d'arbres et d'arbustes fournissent un ombrage délicieux à toutes les heures de la journée, et mènent à une vigne qu'il a

plantée ; c'est un des premiers essais que l'on a faits dans la vallée du Salghir, que sa hauteur relative de 789 pieds au-dessus de la mer rend moins favorable que toutes les autres vallées à la culture de la vigne, dont il faut enterrer les ceps pendant l'hiver. Cet essai avait réussi et avait encouragé plusieurs autres particuliers à imiter M. de Stéven. Un berceau de vignes qui traversait le jardin et la vigne, menait au verger riche en arbres fruitiers et traversé par un canal du Salghir où prospérait l'*Unio Steveniana*, Kryn (1).

Des terrasses, la vue dominait la vallée et les vergers ; l'œil pénétrait jusqu'au Tchatyrdagh, qui s'élève sur l'horizon comme une large *tente* (2). La pièce qui s'ouvrait sur le portique, était une salle à manger avec une bibliothèque et une chambre de travail à droite, et à gauche un salon où M. de Stéven réunissait, chaque jeudi, ses amis à dîner ; jour de fête, de discussions, de nouvelles et d'amitié, auquel ne manquait pas celui qui était à portée de Simféropol. L'herbier avec le portrait de Pallas était à l'étage supérieur dans une grande pièce disposée pour

(1) *Unio* testa ovato-oblonga, crassa, rugosa, tumida, radiis flavis et viridibus picta, margine interiore in callum valde incrassato.

(2) Pallas, *Voyage*, etc. *Vue du Tchatyrdagh*, t. II. p. 196, vignette 15.

cela, avec un balcon sur le portique. Une chambre, dans une maison attenante, était réservée pour les amis qui venaient en visite, ou pour les voyageurs qui se trouvaient heureux d'étudier la Crimée sous la direction d'un savant comme M. de Stéven. Qui pourrait énumérer les noms de tous ceux qui sont venus de l'Allemagne, de la Suisse, de la France ou de la Suède, trouver instruction et hospitalité dans cette chambre modeste? Combien de pages de mon journal m'ont été dictées dans cette retraite paisible.

Le Salghir sépare le domaine de M. de Stéven d'un autre domaine qui appartient aussi à l'histoire, celui de madame Pallas, qu'elle avait créé. L'ayant vendu au gouverneur, feu M. de Narichekine, celui-ci s'est bâti une demeure somptueuse, d'un style oriental, qui va si bien sous les majestueuses pyramides des peupliers de Crimée. Cette campagne était devenue, par les soins de sa veuve, l'une des plus belles de la Crimée et un centre d'urbanité. Aujourd'hui c'est la politique et les affaires de la Nouvelle-Russie et de la Crimée qui se discutent où l'on n'entendait naguère causer que sciences et philosophie pratique. M. le comte Michel Vorontsof, général-gouverneur de la Nouvelle-Russie, en a fait l'acquisition; il était urgent qu'il eût un hôtel dans la capitale de la Crimée, sa province favorite.

Parmi les autres campagnes des rives du Salghir, je citerai encore les jardins et les vergers de M. de Serre, ancien associé de Vauquelin. Peu d'autres domaines pouvaient rivaliser avec celui-ci pour la position, l'excellence des fruits et le rapport des arbres, privilége que la famille de Serre devait à la supériorité des soins qu'elle leur donnait. Tout les fruits à pepins ou à noyaux de l'Europe tempérée y réussissaient à merveille, prunes, pêches, abricots, pommes et poires. Toutes les variétés de l'Europe y avaient été transplantées par les soins de son possesseur qui en tirait un revenu annuel de 3 ou 4,000 fr. Les marchands de fruits de Moscou viennent en automne louer les vergers; ils se chargent de les garder, et ils font la cueillette des fruits au fur et à mesure qu'ils les trouvent en état d'être chargés et expédiés à leurs magasins à Moscou. Naturellement ils préfèrent les fruits les plus durs, qui se conservent et supportent le mieux les secousses d'un long trajet. Aucune espèce ne répond mieux à toutes ces exigences que la pomme *sinape*, compacte, d'une forme oblongue, de belle apparence, pouvant se conserver sans se rider jusqu'au mois de juillet de l'année suivante, époque où elle acquiert un goût exquis: elle est de la grosseur des pommes d'api. On prétend qu'elle est originaire de Sinape, dans l'Asie mineure; sa maturité tardive est cause qu'on ne

peut la faire réussir plus au nord. Dans l'estimation des jardins, les marchands russes ont surtout égard à cette pomme que M. de Serre a propagée dans ses vergers. On l'emballe tout simplement dans de grandes *télégues* (chariots découverts), dont la corbeille haute est tressée en osier. Les fond et les côtés sont garnis de paille; les pommes sont déposées par lits et le tout recouvert d'une couche de paille et d'une toile fortement serrée pour contenir les fruits : un chariot pareil pèse dix quintaux; il est traîné par un cheval : c'est étonnant avec quelle rapidité ces voituriers ont exécuté leur voyage pour Moscou, et même jusqu'à St-Pétersbourg, où les pommes sinapes sont très-recherchées et payées fort cher. Les marchands russes expédient aussi beaucoup de rainettes, de poires Saint-Germain, etc.; mais ils n'en font pas autant de cas tant s'en faut que des sinapes.

Cratère d'éruption et de soulèvement de la vallée du Salghir à Simféropol.

Il ne faut pas aller bien loin de Simféropol pour que le géologue puisse faire l'application de la théorie que je viens de donner des soulèvements de la Crimée (1). En remontant la vallée

(1) Atlas, V^{e} série, pl. 19. Coupes et plans.

du Salghir, la route coupe successivement l'étage marneux blanc, puis toute l'épaisseur du calcaire à nummulites. Sa hauteur, exprimée par la falaise, est de 60 à 70 pieds : j'ai compté à peu près trente couches, par un jour de neige. Chaque couche étant plus dure sur ses joints que dans son centre, les joints forment des saillies sur lesquelles la neige peut se déposer.

Tout est gigantesque dans les fossiles de cette formation nummulitique : ce sont des *Nautiles* de 9 à 10 pouces de diamètre, un *Conoclypus conoideus* Ag. (Galerites conoïdeus Lam.), de 4 pouces de haut, de 5 pouces de large (1); un *Conoclypus Du Bois* Ag. de 1 $\frac{1}{4}$ pouce de haut, de 3 $\frac{1}{4}$ de large (2); un *Amblipygus latus* Ag. de 2 $\frac{1}{2}$ pouces de large; l'*Ostrea latissima* Desh. (*diluviana* Pall.), dont la valve inférieure pèse 4 livres et a 2 $\frac{1}{2}$ pouces d'épaisseur, près des crochets (3); une *Cérithe*, voisine du *Ceri-*

(1) Atlas, Vᵉ série, Fossiles, pl. 1. fig. 22-24, où il est indiqué sous le nom de *Echinolampas Agassizii*. *Description des Echinodermes fossiles de la Suisse*, par L. Agassiz. Première partie p. 65, tab. X, fig. 14-16.

(2) *Description des Echinodermes fossiles de la Suisse*, par L. Agassiz. Première partie, p. 67, tab. X, fig. 11-13.

(3) Elle est marquée sous le nom d'*Ostrea gigantea* Desl. dans mon tableau des fossiles crayeux. *Bulletin de la Société géologique de France*, réunion d'Alençon, 1837, p. 385.

thium giganteum, dont le premier tour de spire a 5 pouces de diamètre et 2 pouces de hauteur; un *Trochus giganteus* de l'espèce des Pleurotomaires, ayant 4 pouces de haut, 5 pouces de large; une *Ovula tuberosa* Duclos, à proportion (1). On y trouve des *cônes*, des *ampulaires*, des *turritelles*, des boucardes, des *crassatelles*, la Terebratula vitrea, etc.; mais aucun de ces fossiles, à l'exception de l'Ostrea latissima, des térébratules et des échinodermes, ne paraît sous autre forme que celle des moules, tous pétris dans une pâte de nummulites tellement abondantes, que les autres fossiles paraissent noyés dedans (2).

Sous le calcaire à nummulites sort la craie blanche de Meudon, que l'on peut surtout étudier derrière la maison de M. de Stéven (3).

(1) *Mémoire Géologique sur la Crimée*, par M. de Verneuil, p. 20.

(2) *Mémoire sur la Crimée*, par M. de Verneuil, p. 66 et suiv., où M. Deshayes décrit cinq espèces de nummulites, *Nummulites irregularis*, pl. 5, fig. 15-16. *Nummulites distans*, pl. 5, fig. 20, 21, 22. *Nummulites polygyratus*, pl. 5, fig. 17, 18, 19. *Nummulites rotularius*, pl. 6, fig. 10 et 11. *Nummulites placentula*, pl. 6, fig. 8, 9.

(3) On trouve aussi dans cette craie des nummulites; mais elles sont différentes des premières et plus petites : elles sont accompagnées de petits disques, parfaitement semblables à des nummulites, mais que leur structure me

Le grès vert est masqué par des talus très-inclinés, et la formation crayeuse en général paraît sur ce point de la Crimée moins considérable, ou pour mieux dire moins puissante que plus à l'est, vers Baktchisaraï, où elle prend un développement extraordinaire, et intéressant à étudier.

Sous le grès vert ressort par lambeaux une formation jaunâtre, semblable pour les caractères et les fossiles à la pierre jaune du néocomien neuchâtelois (1). Tous ces différents étages de la craie sont à stratification parfaitement concordante. Quant aux limites du néocomien, elles se dessinent par golfes et promontoires, ou par îlots isolés, qui s'avancent ou reculent sur une formation complétement étrangère aux premières. C'est un poudingue composé de cailloux roulés de phyllade, de grès ancien, de gros

fait ranger parmi les polypiers en gâteaux, avec un bourrelet au milieu.

(3) Ce calcaire néocomien est caractérisé par les *Nautilus simplex* et *elegans*, de Neuchâtel et du Mormont, canton de Vaud, les *Terabratula biplicata*, *vicinalis* des marnes néocomiennes de Neuchâtel, la *Terebratula Dyphia* des craies d'Italie, les *Terebratula alata*, *concinna* et *striatula;* par l'*Exogyra Coulonii de Neuchâtel*, le *Discoïdea macropyga* et les *Cidaris clunifera* et *vesiculosa*, aussi de Neuchâtel. *Voy. Bulletin de la Société Géologique de France*, réunion d'Alençon, 1837, p. 71.

blocs de roches granitiques, et surtout de jaspe et de quarz hyalin, de toutes grosseurs, liés par un ciment alumineux verdâtre. Le quarz blanc s'y trouve souvent dans une proportion à couvrir le sol de ses fragments. Ces matériaux, plus ou moins grossiers, sont partagés en couches innombrables, épaisses de plusieurs pieds, alternant avec quelques lits schisteux, toutes dressées perpendiculairement sur leur tête, et formant par leur affleurement des sillons d'une régularité incroyable, dont le fond de la vallée est pavé sur une longueur de plusieurs verst.

Ce redressement paraîtrait inexplicable, si l'on ne voyait s'avancer comme un golfe au milieu de ces couches redressées, les jets de granite ophitique et de porphyre de *Djinsofou* et de *Eski-Orda*, agents visibles et naturels du soulèvement. Ces jets ignés sont de forme arrondie; leur surface est légèrement gazonnée; sur quelques points l'on reconnaît des pics ronds qui ressemblent à des tumulus ou à des cratères. En surgissant ils ont empâté plusieurs masses considérables de poudingue, qui ont conservé leur structure stratifiée, comme cela se voit en face de Djinsofou. Ce poudingue redressé se prolonge plus loin à l'est vers la colonie de Neusatz, sur les rives de la Zouïa, ce qui prouve irrévocablement qu'il appartient à une époque fort ancienne, puisque dans sa verticalité, il passe

sous un promontoire de la chaîne Taurique composé de l'étage entier du jura de Crimée, dans son état normal, avec ses couches régulières horizontales (1).

Ainsi, avant le dépôt du jura en Crimée, il y avait eu déjà en Crimée un mouvement violent dans le sol, et des éruptions granitiques; ce que d'autres observations que j'exposerai plus bas, prouvent encore. Le calcaire jaune néocomien de *Kourtsi*, a été déposé immédiatement sur ces roches ignées. Mais tout ne s'est pas terminé par ce soulèvement et cette éruption. En visitant le *crét* du tertiaire de la steppe, à l'issue de la vallée au nord, près de *Saraïli-kiat*, on remarque qu'il a dû y avoir une violente catastrophe au moment où a commencé le dépôt des formations tertiaires récentes : car la couche à *hélices*, à *lymnées*, à *paludines*, qui paraît au toit de la marne blanche, depuis le centre de la Crimée jusqu'aux rivages de Sévastopol où elle est mêlée de *cendres volcaniques* et de *lapilli*, indique trop bien un bouleversement diluvial qui a ravagé l'île Taurique, pour qu'il soit possible d'en douter. Au-dessus paraît un *grès oolithique*, composé surtout de quarz blanc et de silex corné, avec des empreintes de Vénus et de Boucardes mal conservées; sa structnre indique

(1) Atlas, V[e] série, Coupes et plans, etc. Pl. 19.

qu'il a été déposé au milieu d'une grande agitation des eaux : il est entrecoupé de lits de sable jaunâtre, de gravier; son épaisseur est de 20 pieds.

Puis vient un amas de galets, aussi de 20 pieds d'épaisseur, consistant principalement en quarz blanc roulé, en schiste, en grès, en silex gris et blanc de la craie, roulé et fracturé, en craie blanche roulée; point de calcaire jurassique noir, ni de calcaire à nummulites et de néocomien. Beaucoup de cailloux paraissent évidemment avoir été altérés et comme brûlés. Je ne puis interpréter cet amas de galets sans ciment que par une décomposition violente des poudingues par une éruption porphyrique.

La couche de galets est superposée par une couche de 7 à 10 pieds d'épaisseur d'argile rougeâtre ou jaunâtre sableuse, telle que celle qui cimente les poudingues du voisinage du Tchatyrdagh.

Je regarde comme contemporains de ces dépôts, les dépôts de galets de *Zouia*, et surtout le grand dépôt de cailloux roulés qui repose immédiatement au sommet de la colline à l'est de Mamak, sur la tête des couches du poudingue. Outre les débris du poudingue lui-même, il renferme comme les galets de Saraïli-kiat, des calcaires de la chaîne Taurique, du marbre noir, des grès ancien, des débris de molasse (peut-

être du grès vert), du quarz blanc, du jaspe, des roches porphyriques ou granitiques (1).

A présent il ne me reste plus qu'à prier mon lecteur de me suivre dans mes diverses excursions dans le sud-ouest de la Crimée. Je les distribuerai en deux groupes principaux : le premier résumera la description de la chaîne Taurique, ses cols, la côte de Crimée et les demeures des Taures, le second est destiné à faire connaître le versant septentrional et la grande combe ignée, intermédiaire entre le calcaire jurassique et la craie, depuis l'antique Chersonèse héracléotique jusqu'à Simféropol : là nous étudierons essentiellement les demeures des Troglodytes, les Goths et les ruines du moyen-âge. J'espère que mon lecteur m'excusera s'il a quelque peine à me suivre, qnand je lui ferai perdre haleine à gravir les sentiers les plus sauvages; je ne serai pas souvent sur les grandes routes.

(1) La position de ce dépôt, et surtout la nature rougeâtre des couches d'argile produites par le ciment décomposé, pourraient faire croire que l'effort plutonien s'est fait sentir, dans la vallée de l'*Angar*, dans les poudingues rouges du pied du Tchatyrdagh, plutôt que dans les granites de Djinsofou.

LA VALLÉE DU SALGHIR.

Etage jurassique à Térénaïr. — Gorge et grottes de Kisilkoba. — Jénisala. — Vallon de l'Angar. — Col de la route d'Aloucheta. — Tchatyrdagh.

La grande route ordinaire suit les rives du Salghir en le remontant. Commode, champêtre, ombragée souvent de magnifiques trembles et de hauts peupliers, elle ne quitte un village tatare que pour rentrer dans un autre : toutes les maisons sont couvertes en tuile, et les minarets blancs se confondent de loin avec les peupliers et les frêles cheminées. L'on ne quitte les jets d'ophitone et de porphyre qu'au village de *Kilbouroun*, belle campagne de M. Pérovski (1). Le

(1) Je ne sais sur quel fondement M. le duc de Raguse, t. I, p. 305 de son Voyage, transporte la forêt d'Hylée, où fut tué le sage Anacharsis, aux environs de Kilbouroun, sur les rives du Salghir, tandis qu'il est reconnu de chacun que l'Hylée s'étendait vis-à-vis de la ville actuelle de Cherson, à gauche du Dnépr : les restes de cette forêt existent encore. Voy. le comte Jean Potocki, *Voyage dans les steppes d'Astrakhan*, I, 178.

fond de la vallée consiste plus loin en un grès plus ou moins tendre, et en schiste qui s'appuie sur les marbres rouges du pied du Tchatyrdagh. Ces dépôts récents sont peut-être crayeux, comme le feraient croire une ammonite que j'ai trouvée près de *Biouk-Tavèle*. Ce terrain mérite d'être étudié et distingué des alluvions du Salghir. Cette route en fait d'antiquités n'a qu'*Eski-Saraï*, construction enigmatique, entourée d'un haut mur en parallélogramme, crénelé, et dont les Tatares ont fait un palais inachevé pour un de leurs khans.

Mais je prèfére remonter la vallée du petit Salghir, et passant par *Mamak*, au contact des poudingues et des porphyres, je m'avance vers une paroi qui ferme à l'est comme une muraille, les vallées des deux Salghirs et s'étend de *Djamataï* jusqu'à *Yénisala* où elle rejoint la chaîne principale et s'appuie sur les poudingues rouges. C'est cette muraille qui m'a paru fermer de ce côté le cratère annulaire que j'ai cité plus haut; dans sa longueur de 20 verst, elle est lézardée par un nombre considérable de fentes qui pénètrent dans le centre des massifs et se terminent comme des impasses; ce sont autant de petits vallons étroits causés par des déchirements, et dont plusieurs recèlent des villages : en y pénétrant l'on peut y étudier avec facilité presque toute l'épaisseur de l'étage jurassique, et c'est

avec admiration et reconnaissance que l'on s'abandonne à des recherches que la nature semble prendre plaisir à vous faciliter.

J'ai donné, V^e^ série, pl. 12, fig. 1, une coupe de ces terrains entre Djamataï et Térénaïr; la hauteur totale de ceux que j'ai étudiés est de 85 à 90 pieds, l'inclinaison des couches touche à l'horizontalité, elle n'est marquée que vers l'E. où elle est de quelques degrés.

Entre deux bancs d'oolithe miliaire, compacte, caractérisée par des nérinées, s'étend une couche de terre schisteuse noire ou bleuâtre, renfermant aussi de petites nérinées qui tombent en poussière quand on les touche. Ce schiste renferme des fragments de lignites que le possesseur de Térénaïr, M. Kortchan, a fait passer pour de la houille. Il m'avait prié de visiter ce gisement, espérant que je le confirmerais dans sa découverte, à la suite de laquelle il s'était empressé d'entrer en marché de livraison avec le gouvernement pour la flotte de Sévastopol. Mais je fus bien fâché de ne pouvoir, ni pour or ni pour prière, souscrire le document qu'il exigeait de moi. Il ne se rebuta pas, et trois ans plus tard, il voulut obtenir de M. de Verneuil ce que je lui avais refusé. M. de Verneuil ne fit que rire de ses prétentions (1).

(1) *Mém. géolog. sur la Crimée*, p. 29.

Des marnes jaunâtres à ménilithes, du schiste sablonneux séparent l'oolithe miliaire inférieure d'un banc d'oolithe à plus gros grains irréguliers, de 40 pieds d'épaisseur, divisé par couches d'un à 3 pieds. Ces grains oolithiques sont ou des grains de sable enduits d'une pâte calcaire jaunâtre, ou de petits coquillages revêtus de la même substance; ils sont de toutes formes. Cette oolithe est riche en fossiles; ce sont principalement des *nérinées* de diverses espèces, des *Turbinolies*, des *Avicules*, la *Modiola plicata* et *vauscripta* Sow.; l'*Ampularia obesa*, l'*Exogyra decussata*, le *Spondylus corallifagus* Goldf., etc.

Après quelques minces feuillets de schiste, l'étage se termine par un banc de polypiers, formant une roche jaunâtre, qui ne consiste qu'en tubes de coraux ramifiés dans tous les sens et en madrépores. Ainsi se termine la formation jurassique à Djamataï.

On a essayé de creuser un puits artésien dans l'une des gorges de Djamataï: il a, dit-on, 14 sagènes (de 7 pieds anglais) de profondeur, et traverse principalement les lits d'oolithe miliaire et de terre noire. Ce puits artésien qu'on vante tant, n'est qu'un badinage qui donne 1 pied cube d'eau dans 23 minutes, expérience que j'ai faite avec soin en présence MM. de Stéven et Milhausen.

L'étage jurassique dans son état normal, très-

peu altéré par conséquent, se prolonge jusque près de la gorge de *Bora*, en s'élevant petit à petit : là, par je ne sais quelle transition, la muraille commence à s'élever davantage, et les couches conservant une inclinaison assez voisine de l'horizontalité, tout en prolongeant vers le nord, prennent une teinte grise ou noire. Dans cette paroi rongée par le temps, et assez à pic, s'ouvrent plusieurs gorges peu profondes, mais dont toutes les parois sont aussi à pic. L'une des plus remarquables est celle de *Kisilkoba*, à 12 verst de Djamataï. Elle a peut-être 2000 pas de profondeur et les $\frac{2}{3}$ en largeur. Le village de ce nom est à l'entrée.

On pénètre dans la gorge en suivant un sentier escarpé le long du ruisseau Kisilkoba qui jaillit à mi-pente du creux, sous les roches calcaires. La partie inférieure de la gorge, jusqu'à une hauteur de 400 pieds à peu près, consiste en grès et en poudingue rouge, dont les couches inclinées vers le nord présentent au fond de la gorge leurs têtes coupées de biais, pour porter sur un plan légèrement incliné aussi au nord, le calcaire jurassique dont les premiers lits sont renflés par place et ondulés (1); ils sont fendus dans plusieurs sens. La roche calcaire est rouge ou rose, teinte qui lui donne les qualités

(1) Atlas, V[e] série, pl. 12, fig. 7.

du marbre; des dépôts et des filons de terre rougeâtre mêlés au calcaire, sont cause sans doute de sa teinte.

Quand on a erré parmi les arbres, le long du ruisseau, on escalade d'abord une pente très-escarpée dont les débris de roche sont entremêlés de poterie de différents genres : on pourrait supposer que cette enceinte a été habitée. C'est de là que j'ai dessiné la vue que j'ai donnée IIe série, pl. 49. Elle représente le fond de l'amphithéâtre des roches de *Kisilkoba*, et l'on pourra suivre sur mon dessin ma description. Des accumulations de tuf, dans lequel on a taillé plusieurs grottes, forment une terrasse de quelques arpents carrés de surface, couverte d'arbres et surtout de cormiers. On ne peut rien trouver de plus beau, au milieu d'une vue sauvage, pour se créer un ermitage digne de remplir le but d'une vie contemplative; retiré du monde, l'ermite ne le voit que de loin, planant sur Aïan et sur le Tchatyrdagh, qui sont en face de l'ouverture de la gorge. Des traces d'habitations indiquent assez que plus d'un projet semblable a été mis exécution.

Une source jaillit au fond de la terrasse où elle arrive par des canaux souterrains; mais ce n'est que le trop-plein qui dégorge ici, après les pluies d'hiver et les orages de l'été. L'eau formant alors un ruisseau considérable, tombe en

cascade du haut de la terrasse dans le fond de la gorge, où elle écume sur les rochers entassés. Ce rocher souterrain a dû changer plusieurs fois de cours ; car on trouve au-dessus de ce canal inférieur, plein, deux autres étages de canaux vides, qui forment aujourd'hui une série de grottes majestueuses, dignes d'attirer l'attention par leur immense étendue.

Les moins élevées et les moins fréquentées, quoique les plus belles quant à l'entrée et à l'importance, s'ouvrent au-dessus de la cascade par un beau portail naturel de 20 pieds de haut. Le sol de la grotte va en descendant dans le sein de la montagne, et l'on marche dans le sable. A mi-profondeur, mon guide me montra une montée par laquelle on peut pénétrer dans des canaux d'une telle grandeur, qu'un Français, M. *Odinet*, a marché toute une journée avec le guide Mambet, muni de provisions et de flambeaux, sans pouvoir en atteindre le fond. Dans la grotte inférieure, on est arrêté à 60 pas de l'entrée par un bassin d'eau limpide. Entre les couches de calcaire, on recueille une glaise jaune et rouge que les Tatares de Karassoubazar exploitent pour fabriquer des pipes.

Les grottes supérieures sont à 200 pas au-dessus de la terrasse ; on y arrive avec peine en grimpant sur les pierres roulantes. J'en ai donné un plan V[e] série, géol. pl. 12, fig. 11. On y

entre par un trou très-bas, en rampant; mais bientôt le couloir s'agrandit et l'on peut se tenir debout. A 50 pas l'on atteint le premier caveau, qui a de 15 à 20 pieds en différents sens. Jusque-là la direction est N. E. Plus loin elle devient N.O. et l'on passe successivement dans trois nouveaux caveaux, dont les parois sont recouvertes de stalactites blanches : le dernier surtout est d'un fort bel effet aux lumières, la couleur rouge du roc contrastant avec la blancheur des stalactites. La longueur du couloir que l'on suit ordinairement est d'environ 700 pieds. Ce passage souterrain m'a paru l'effet du déchirement d'une couche, la supérieure et l'inférieure restant intactes pour former le sol et le plafond du passage.

Supposant que cette dislocation datait du soulèvement de l'île jurassique de Crimée, j'avais pensé qu'il serait intéressant de faire des recherches dans ces grottes pour y trouver des ossements fossiles. J'en avais écrit à un professeur, membre de l'académie de Berlin, m'offrant de surveiller les fouilles, si le musée voulait bien payer les ouvriers nécessaires ; j'ai attendu en vain; je n'ai pas eu même de réponse. J'espère que l'académie de St-Pétersbourg fera en faveur de quelqu'autre voyageur ce que celle de Berlin n'a pas voulu faire pour moi.

A *Koutchouk-Yankoï*, qui n'est qu'à 2 verst

de Kisilkoba, s'ouvre une gorge toute pareille à celle que je viens de décrire ; par là s'échappe l'une des sources du Salghir qui, comme la plupart des grandes sources de la chaîne de Crimée, jaillit entre l'étage calcaire et les roches de grès ou de poudingue inférieures.

Ici se termine la large vallée du Salghir qui s'engouffre entre le pied du Tchatyrdagh et les massifs calcaires qui montent vers les sommités du *Samarkaïa*, s'appuyant sur les gros poudingues rouges dont les masses rongées, sous les noms de *Kisilkaïa* et de *Siméonkaïa*, closent la vallée. Elles forment le col qui sépare le mont Samarkaïa du Tchatyrdagh, et la nouvelle chaussée en atteint la dépression à 2479 pieds de hauteur absolue.

Yénisala occupe le fond de la vallée, s'étendant sur quelques collines de schiste qui sortent sous les poudingues rouges. Ce village grec, abandonné en 1778, n'offre plus que les ruines d'une chapelle et des tombeaux. Ses habitants, transférés aujourd'hui sur les rives de la Mer d'Azof, dans le district de Marioupol, ont fondé un nouveau Yénisala, qui ne leur a pas fait oublier l'ancien (1) : car fort peu de temps avant ma visite à M. Nestor Grot, possesseur actuel

(1) Les colons grecs ont donné à leurs villages tous les anciens noms de ceux qu'ils habitaient en Crimée.

d'un domaine qui remplace le village détruit, on avait vu arriver à l'approche de la nuit deux vieillards qui demandèrent l'hospitalité. Dès l'aube du jour, on les vit se traîner avec empressement vers les tas de pierres et les fourrés d'arbres, devenus sauvages, qui ont succédé aux maisons et aux jardins, et ce fut une scène attendrissante que celle où chacun d'eux put montrer à l'autre la pierre du foyer ou l'angle du mur d'une demeure qu'ils avaient quittée depuis cinquante ans et qu'ils n'avaient pu oublier. Avant de mourir, ils avaient voulu revoir les lieux de leur naissance, et ils emportèrent tous deux quelques rejetons de leurs anciens jardins pour les replanter dans les nouveaux.

On rejoint la grande route à peu de distance de Yénisala : elle suit d'abord le thalveg du frais vallon de l'*Angar*, qui paraît une profonde déchirure ménagée dans les poudingues rouges au pied du Tchatyrdagh. Une place ombragée, qu'on appelle *Tavchan-bazar* (le marché des lièvres), sert de repos aux voitures qui se préparent à passer la montagne ; jusque-là la route n'a présenté aucune difficulté ; mais la montée qu'on a devant soi est rude ; nos ingénieurs européens n'eussent pas commis la faute qu'on peut reprocher à M. le colonel Chipilof ; ils auraient pris de beaucoup plus loin la montée, et auraient ménagé considérablement les pentes.

Le schiste se montre au fond de la vallée de l'Angar surmonté de poudingue rouge qui prête un aspect unique au paysage. Les extrémités du Kisilkaïa et du Siméonkaïa, qui dominent la route, sont couronnées de deux îlots de calcaire jurassique, dont les fragments encombrent le lit de l'Angar; là où leurs masses obstruent pour ainsi dire le passage, se trouve l'une des murailles dites *Démirkapou* (portes de fer) qui garantissait la Crimée méridionale des invasions du nord.

Avec la route, qui est ici bordée de *Belladona*, le schiste noir monte; les poudingues rouges s'écartent et s'asseyent sur le col schisteux pour former une série d'accidents topographiques qui intéressent la géologie. Mais avant de m'en occuper, j'ai la souree du Salghir à visiter et le Tchatyrdagh à escalader.

J'ai déjà appelé l'attention sur la possibilité d'une grande commotion et de grandes altérations dans les roches du vallon de l'Angar et du pied du Tchatyrdagh, à une époque donnée, voisine des tertiaires récents. Nulle part, il est vrai, je n'ai vu de traces d'un agent igné : mais ses effets sont si visibles qu'on ne peut les nier. Car comment s'expliquer la nature rouge de ces poudingues et de ces marbres fissurés et remplis de filons de terre rouge, qui n'est que locale et se trouve substituée aux oolithes naturelles de Té-

rénaïr, et aux poudingues verdâtres de Mamak, sinon par l'action d'un gaz plutonien ? Comment voir dans ces grandes déchirures de gorges, de grottes et de vallons, et dans ces roches soulevées, écartées, isolées même, autre chose que les antres, les cheminées, les gouffres par lesquels l'effort plutonien a eu lieu ? Dans ce conflit hypothétique, le vallon de la source du Salghir est une belle page à consulter.

A juger d'après la longueur du cours, ce titre devrait appartenir à la *Kisil-Koba* ou à l'*Angar*. Mais comme c'est la masse d'eau fournie qui doit décider, nous irons chercher la nymphe du Salghir, plus à l'ouest, au pied du Tchatyrdagh. Là, à 4 v. de Tchafki, s'étend sur des rochers calcaires le village d'*Aïan*, habité par des Tatares (1). J'allai loger chez l'un d'eux nommé *Abla*, dont la maison, la dernière vers la source, dominait le vallon étroit par lequel elle a trouvé un passage. Nous descendîmes à pied, et en me trouvant au fond, je pus me convaincre que ce n'était pas autre chose qu'une fente profonde, dans une montagne de marbre rouge, qui n'avait que le thalveg nécessaire pour le lit de la rivière. Nous la remontâmes en sautant sur les pierres, et à ½ verst d'Aïan, nous vîmes la

(1) *Aïan*, contraction de ἅγιος ἰωάννης, saint Jean. Voyez Atlas, IIe série, pl. 48.

fente se fermer par un cul-de-sac, creusé à vif dans le sein même de la montagne. Sous un roc énorme, couronné d'autres rocs brisés, s'ouvre une large bouche qui vomit le Salghir tout entier au milieu des blocs mousseux (1). L'onde à peine échappée écume sur un premier banc de marbre, qu'elle franchit en cascade. Le bruit de l'onde qui tombe, se mêle au froissement de celle qui se presse dans les gouffres, ou, pour dire le mot, dans les entrailles de la montagne. Et c'est à la lettre : car, grimpant au haut du roc qui se cintre sur la source, je pénétrai dans une grotte où je vis, à mes pieds, dans un gouffre qu'on dit avoir plus de 100 pieds de profondeur, le ténébreux Salghir bouillonner et tournoyer, arrivant des profondeurs de la terre pour paraître à la lumière du jour. Ces gouffres souterrains, comme les cavernes de Kisilkoba, pénètrent jusque dans le vif de la montagne, où ils communiquent avec les gouffres et les abîmes qui conservent de la neige pendant toute l'année, sur la cime du Tchatyrdagh.

L'eau du Salghir, en sortant, marque 8° de Réaum. (2).

Le roc qui constitue les parois du gouffre et

(1) Atlas, IIe série, pl. 48.

(2) P. de Kœppen, *über* 130 *Quellen Tauriens*, p. 11, l'a trouvée de 7°,4.

de son pittoresque écouloir, est un marbre rouge et rose, veiné de blanc. Les couches, quelquefois assez apparentes, sont relevées sur leur tête, courant de l'est à l'ouest, en regard de la vallée du Salghir; elles sont entrecoupées de poudingues à gros cailloux et de schiste. Le sens de ce redressement de couches est en contradiction avec ce qu'on voit tout autour d'Aïan.

Le même Tatare, Abla, me servit de guide sur le Tchatyrdagh : nous l'escaladâmes le 29 août 1832, par le flanc oriental, tournant d'abord autour du pied, en nous dirigeant vers Tchafki. D'ici, la vue plonge sur l'extrémité de la vallée du Salghir : on voit Koutchouk-Yankoï et Kisilkoba, et l'on pénètre jusqu'au fond de leurs antres. Ce premier trajet se fait sur du schiste, qui constitue, jusqu'à une grande hauteur, la paroi occidentale de la vallée de l'Angar. En remontant, nous retrouvâmes bientôt le marbre avec ses couches à fleur de terre, et ce fut pour nos chevaux un pénible exercice que d'en escalader les flancs couverts de ravins et sur lesquels les débris se sont entassés. Enfin, nous élevant d'assise en assise, sur un sol aride où paissent des moutons, nous parvînmes, après 6 à 7 verst de marche, sur la table du Tchatyrdagh : en effet, on peut lui donner à juste titre ce nom. C'est un des plus beaux échantillons de *Yaïlas unics*, de 6 à 7 verst de longueur sur 3 verst de large, presque hori-

zontales. La nature a employé à ce pavé régulier les têtes des couches du calcaire noir qui affleurent en se redressant d'autant plus qu'on approche de l'extrémité méridionale de la montagne (1), les couches les plus dures forment des sillons sur lesquels la végétation est presque nulle, tandis que les intervalles légèrement enfoncés présentent des bandes de tapis vert où paissent les troupeaux.

De fréquents enfoncements verdoyants de 40 à 100 pas de diamètre interrompent encore l'uniformité du sol : ils rappellent ceux que l'on voit sur quelques sommités du Jura, près de Neuchâtel; mais leur profondeur ne dépasse pas

(1) Les partisans des roches polies et des glaciers me demanderont si dans cette vaste tranche de couches fort extraordinaires, qui forme la surface de la yaïla, je ne crois point voir une surface unie par les glaces : je ne puis rien affirmer, rien nier. Le seul fait prouvé par l'histoire géologique de la Crimée nous enseigne que les yaïlas de la Crimée ont été des sommets d'îles pendant les époques crétacées et tertiaires, et que par conséquent le temps depuis lequel elles exposent leurs surfaces nues et rocheuses aux injures de l'air est très-long, incommensurable pour nous. Vouloir expliquer dès-lors les agents qui ont pu niveler ainsi le sol, me paraît pour le moment impossible. J'observerai que ces tranches de couches plus ou moins redressées, se remarquent dans des terrains encore plus anciens, comme je l'ai fait remarquer au fond de la gorge de Kisilkoba et aux environs de Mamak.

8 ou 10 pieds. Souvent le roc vif encadre ces enfoncements. Il en est qui s'éloignent de ce que je viens de dire par leurs proportions; ce ne sont plus de simples dépressions, mais des gouffres profonds, inabordables, où la neige se conserve pendant toute l'année.

Ces gouffres et ces enfoncements ménagés entre les têtes des couches sont autant d'entonnoirs où l'eau s'engouffre dans les abîmes de la montagne, jusqu'à ce qu'elle rencontre le schiste qui l'arrête et la force à s'échapper par une issue quelconque au pied de la montagne. La plus abondante des sources est celle du Salghir, qui n'est qu'une miniature de celle du Rhin ou du Rhône : car comment le Tchatyrdagh, élevé de 4,740 pieds, n'ayant presque pas de forêts pour couvrir sa tête chenue, pourraît-il fixer sur lui la fraîcheur et l'humidité?

Si la cime est nue, on ne peut pas en dire autant des pentes orientales qui, surtout dès que le schiste paraît, sont parées d'une riche verdure de charmes, de frênes, de hêtres, etc. Point de conifères. Cette végétation se hasarde quelquefois jusque sur le bord de la table, où j'ai vu, dans les fentes du roc, de beaux hêtres qui semblaient braver en hardiesse les arbousiers qui se montrent sur les rochers les plus inabordables.

Notre sentier nous mena longtemps le long

de l'escarpement oriental; l'adresse des chevaux est incroyable au milieu des pierres, si près du bord du précipice. Mais la vue superbe dont on jouit de si haut distrait; elle plane à vue d'oiseau sur le vallon de l'Angar, au fond duquel on voit serpenter le chemin d'Aloucheta, au milieu des collines boisées.

Mais si cette vue est enchanteresse, que dirai-je de celle que l'on a de l'extrémité orientale du Tchatyrdagh? En effet, après la table uniforme, on arrive tout à coup au pied d'un surgissement des couches qui, en s'élevant de 6 à 700 pieds au-dessus du plateau inférieur, forment cette partie de la montagne qui lui a fait donner le nom ancien de *Trapezus*, et chez les modernes celui de *Tchatyr-dagh* (montagne de la tente). Sa forme en effet est celle d'une longue tente qui prendrait tout le large de la montagne. La pente en est moins escarpée du côté de la table où les couches ascendent : mais elle est presque à pic du côté d'Aloucheta, où se présentent les têtes des couches; le sommet est en dos d'âne. Il faut se placer sur cette crête pour jouir de la vue la plus étendue et la plus intéressante : elle ne change pas pour les objets les plus éloignés, qu'on se place sur la pointe orientale ou sur l'occidentale.

Ce qui me frappe le plus, c'est de voir autour de moi, à mes pieds, l'immense labyrinthe de

collines et de contreforts, bas, arrondis ou coniques, presque tous boisés, d'un beau vert frais, qui remplissent la longue combe ignée que bordent, d'un côté, le haut *crêt* jurassique, semblable à un mur de marbre, et de l'autre, les falaises de la craie, du calcaire à nummulites et du tertiaire. Ces falaises que l'on voit commencer derrière Karassoubazar avec une régularité étonnante, se prolongent uniformément sur une ligne qui paraît semi-circulaire, comme un boulevart blanc, sans interruption jusqu'à Sévastopol, où elles plongent sous la mer.

Cette ligne blanche que surmonte Tchoufout-*Kalé*, coupe singulièrement le paysage, et sert de démarcation à la steppe qui recule, dans son effrayante monotonie, derrière cette forte barrière. Quelques points s'aperçoivent çà et là sur cet *océan terrestre*, et au bout d'un long contour que fait la mer azurée, on devine même *Kozlof* dans son désert. A l'est, l'œil soupçonne aussi les rives ténébreuses ou vaporeuses du *Sivache* : ce n'est pas la belle partie de la Crimée.

Mais retournons dans le beau labyrinthe de verdure qu'alimente la fraîcheur du schiste et du grès. C'est là que l'œil se perd au milieu de tous les défilés des montagnes ; mais il s'attache surtout au fil moins embrouillé des vallons du *Belbek* et de la *Katche*, qui, comme de grandes

branches munies de nombreux rameaux, coupent ce vaste tapis vert.

La vallée du *Salghir* et celle de l'*Alma*, la première à droite, la seconde à gauche, rivalisent par un contraste surprenant. Plus le Salghir s'enorgueillit de voir que sur ses deux rives l'homme ait laissé à peine une place sans s'y créer une habitation, plus l'Alma se plaît à conserver ses ondes vierges loin du bruit des hommes, à les cacher sous d'épais ombrages.

Sur le Salghir, des jardins innombrables encadrent une foule de villages aux huttes chétives, il est vrai; mais Simféropol dans le lointain, en fermant la vallée, paraît avec quelque pompe, et son dôme blanc sur l'horizon de la steppe rappelle celui de St-Pierre sur la campagne romaine. Sur l'Alma, au contraire, à peine de la pointe occidentale du Tchatyrdagh qui penche sur la vallée, entrevoit-on briller l'onde sur les roches schisteuses. Un prêtre dont j'ignore le nom, est le seul qui ait tenté de faire un établissement dans ces solitudes. Sur les bords de la rivière jaillit une fontaine appelée *Saulouk-Sou* (eau de santé); on lui attribue de grandes vertus curatives. Le troisième jour des fêtes de Pâques on s'y rend de Baktchisaraï, de Simféropol et des lieux avoisinants en partie de plaisir. Ce prêtre a voulu profiter de cette vogue pour y

établir des bains de boue (1). Un seul village, le grand *Béchev*, bâti sur les deux rives de l'Alma, au milieu des jets de porphyre et d'ophitone qui percent sous le schiste, au-dessus et au-dessous du village, interrompt cette monotonie jusqu'à la barrière de la craie.

Avant l'établissement de la chaussée d'Aloucheta, cette vallée était un des principaux passages pour se rendre sur la côte de Crimée par le col occidental qui sépare le Tchatyrdagh de la Babougan-Yaïla.

En portant mes regards au sud-ouest, mon œil ne peut pénétrer par-dessus le boulevart de calcaire noir qui longe la côte. Le *Kastèle*, petit comme un tumulus, au bord de la mer, est le seul point qui soit visible; la côte pittoresque, les jardins de fées et les trois riches baies de Koutchouk-Lambat, d'Oursouf et de Yalta sont couverts du voile d'Isis. Seulement en dépassant son extrémité occidentale, l'on distingue parfaitement les deux rochers qui commandent le port de Balaklava, et en suivant la mer on découvre encore plus loin la rade, la grande baie et les ports de Sévastopol.

(1) M. de Kœppen, *über* 130 *Quellen Tauriens*, in-4°, p. 16, a trouvé la température de cette source, 6 septembre 1833, de 6° R. Il dit que c'est le 1er de juillet qu'on s'y réunit pour assister à la célébration d'un service divin. Comparez avec Montandon, *Guide du Voyageur*, etc. p. 297.

Il n'en est pas de même de la côte de l'est; car en passant à côté et par-dessus le mont *Téïrki*, dont les couches de grès, découpées en formidables aiguilles, couronnent le mont comme de gigantesques glaçons et menacent *Démirdji*, bâti au pied, on aperçoit toute la côte de l'est, avec la baie et les promontoires lointains de Soudak.

La riche vallée d'Aloucheta, avec ses vignobles productifs, est le point de partage entre les deux côtes rivales. Telle est la vue générale de ce grand observatoire, dont Pallas a trouvé la flore composée d'un mélange de plantes alpines et de plantes de la steppe, suivant la différence d'exposition de ses nombreuses terrasses (1).

Je venais d'escalader le Tchatyrdagh par son escarpement, côté oriental; je voulus, le 3 août 1834, le visiter par le côté opposé. Cette excursion offrira aussi de curieux résultats au géologue; car, en suivant un sentier qui passe par *Bïouk-Yankoï*, je me trouvai bientôt sur les poudingues rouges les plus développés que j'aie remarqués en Crimée. Je prie le lecteur de regarder ici la carte géologique que j'ai mentionnée

(1) *Voyage en Crimée*, p. 205. Voyez la nomenclature des plantes qu'il y a recueillies.

plus haut. Ces poudingues, mêlés de couches minces de grès, montent avec le sentier, et, à la hauteur de l'*Eklissa-Bouroun*, on se trouve avec lui au niveau de la yaïla du Tchatyrdagh. Ici quelques couches du calcaire jurassique qui forme la corniche de la montagne, séparent le poudingue de deux petits îlots de schiste qui ont percé sur les bords de la yaïla. C'est à ne pas en croire ses yeux que de suivre la confusion qui règne en général dans le centre de la chaîne Taurique, autour du Tchatyrdagh.

L'*Eklissa-Bouroun* (promontoire de l'église) paraît en suivant de là une ligne à l'ouest vers l'Alma, la frontière du schiste et du poudingue dont la teinte rouge prête au paysage un aspect si singulier avec le vert des bouquets de bois qui le recouvrent. Au-delà du promontoire, le chemin descendant de la grande yaïla du Tchatyrdagh, sur une terrasse secondaire, appelée *Ouzoun-Alan-Yaïla*, qui longe l'escarpement jusqu'à son extrémité sud-ouest, l'on peut suivre, une par une, toute la longue série de couches qui forment la grande yaïla et le boulevart méridional, comme je l'ai dessiné pl. 12, f. 4 et 5. C'est le profil le plus net que je connaisse pour bien voir les couches tranchées sous le même niveau sur une aussi grande longueur (1). La

(1) M. Montandon, *Guide du Voyageur*, etc. p. 240,

yaïla est ombragée de hêtres, de charmes, d'érables champêtres.

Dans la ligne de l'angle du Tchatyrdagh au *Kantchardagh* ou *Sinabdagh*, j'ai vu les restes d'une muraille qui fermait le passage de ce côté-là, commençant au bord du précipice et s'appuyant contre l'escarpement impraticable du Tchatyrdagh : elle est composée, comme les murs cyclopéens, d'énormes blocs de pierres couverts de mousse; nulle trace de ciment. C'est un des *Démirkapou* (portes de fer) de la chaîne Taurique. Au-delà, je regagnai, dans un bois de hêtres magnifiques, qui forme la ceinture du Tchatyrdagh au midi, la route que j'avais parcourue précédemment en descendant de la haute cime. Audessus du bois se trouve la limite du calcaire noir du Tchatyrdagh, du grès et du schiste qui paraît en-dessous en couches concordantes, pareillement inclinées et qui forment un terrassement d'une inclinaison très-douce. Là jaillit à une hauteur de 2706 pieds une source qui mar-

indique, sans en bien préciser la place, une immense caverne percée dans cette muraille calcaire : sa profondeur n'est pas connue; mais au dire des Tatares, elle s'étend à plusieurs verst dans les flancs du rocher. Le premier caveau peut avoir 50 pieds de haut, et cinq carrosses y marcheraient facilement de front : les parois en sont couvertes de mousse; la glace s'y conserve toute l'année.

quait 8° Réaum. le $\frac{\text{29 août}}{\text{10 septembre}}$ 1832. Ruines d'anciennes habitations.

Korbékli est à quelques verst plus loin dans un étroit vallon excavé dans des parois de schiste (1).

(1) Pour juger de la position de Korbékli, voy. Atlas, Ve série, plans, coupes, pl. 11 à gauche.

COTE DE L'EST.

Aloucheta.— Démirdji. — Côte dite de l'Est. — Kourou-ouzène. — Koutchouk-ouzène. — Touvak. — Oulou-ouzène. — Karabi-Yaïla.

L'Européen du nord, qui, après avoir traversé la steppe et le versant septentrional de la chaîne Taurique, descend en aspirant avec volupté l'air chaud de la côte, est bien surpris, à l'approche des villages, de voir si peu d'élégance, si peu de luxe d'architecture : telle a été ma première réflexion lorsque je passai les cols du Tchatyrdagh, en 1832, en compagnie de quatre aimables dames qui venaient prendre les bains de mer à Aloucheta. Le passage d'un versant à l'autre a suffi pour changer considérablement le climat; l'air est beauconp plus chaud, la pluie plus rare; les habitants, pour se défendre de l'un sans craindre l'autre, se sont construit des cavernes; c'est presque le terme : les maisons presque toujours adossées par un côté quelconque au rocher ou aux pentes rapides de la côte, sont à moitié dans

la terre. L'on ne voit qu'une partie des murs construits en pierres brutes, liées avec de la terre glaise; la façade tournée entre le levant et le couchant, consiste en trois ou quatre poutres grossièrement équarries, qui, tenant lieu de colonnes, supportent l'architrave d'un portique qui prend tout le large de la maison; c'est celui des héros d'Homère. Là, le Tatare reçoit les étrangers et leur fait honneur, abrité contre les rayons ardents du soleil, tandis que la femme dans des appartements intérieurs, qui n'ont souvent de jour que par la cheminée, mène une vie retirée, et prépare tout ce qu'exigent les besoins de la maison. Des toits plats en terre couronnent le sommet de l'édifice, servant de terrasse pour y prendre le frais le soir.

Au premier sentiment de curieuse surprise se joignit un grand étonnement, quand je retrouvai plus tard cette architecture généralement adoptée dans plusieurs parties de l'Asie que j'ai visitées : cette similitude de mœurs à de si grandes distances et chez des peuples si divers, prouve que cette architecture est plus ancienne que les Tatares et qu'elle fut adoptée déjà par les Taures et les Grecs de l'antiquité. *Kobékli* n'a pas d'autres édifices, et il en serait de même d'Aloucheta, si sa position n'y avait attiré de nouveaux colons qui ont apporté les toits de l'Europe dans la vallée.

Il est peu de plus belle position sur la côte que celle d'Aloucheta dont la vallée, en très-peu d'années, s'est couverte de vignobles qui, en 1834, comptaient plus de 355,000 ceps (1). Aloucheta, par conséquent, a dû être de tout temps un endroit considérable sur la côte de Crimée : néanmoins l'histoire ne nous a gardé nul souvenir de ce qu'il était avant le sixième siècle de notre ère, que l'empereur Justinien fit reconstruire son château, alors déjà connu sous le nom d'*Alouston* (2). Aujourd'hui les ruines de ce château couronnent un monticule isolé de schiste, très-voisin de la mer, baigné à l'est par le *Démirdji-ouzène*, et à l'ouest par l'*Oulou-ouzène* qui vient de Kobékli. Une acropolis occupait l'angle S. O. Trois tours, l'une ronde en commençant à droite, la seconde carrée, la troisième hexagone, défendaient l'enceinte extérieure. L'épaisseur du mur et des tours varie de 1 toise à 1 $\frac{1}{2}$ toise. Les Tatares ont bâti leurs huttes sur les ruines, ou les ont appuyées contre les pans les mieux conservés.

L'ancienne ville d'Aloucheta avait été construite en face du fort sur la rive droite de l'Ou-

(1) Montandon, *Guide du Voyageur*, p. 125.

(2) Dans son *Krimskii-Sbornik*, M. P. de Kœppen, p. 154, donne un plan exact des ruines d'Aloucheta, qu'il sera bon de consulter. Voyez aussi Atlas, IIe série, pl. 47, et Ve série, plans et coupes, pl. 11, une vue d'Aloucheta.

lou-ouzène, le ruisseau d'Aloucheta; son sol aujourd'hui désert, couvert de buissons ardents, de vigne sauvage et de tamarix, embrassait les ondulations de quelques collines de schiste, arrosées de petits filets d'eau. Là, j'ai vu nombre de ruines de maisons, entourant les restes de plusieurs églises grecques, placées sur les points les plus élevés; ces églises sont d'une dimension plus considérable que les chapelles grecques qui sont semées le long de la côte; elles rappellent les églises de Cherson : l'absyde semi-circulaire de la principale indique le siége d'un évêque, ou au moins d'un prêtre d'un rang supérieur (1); elle était construite à la manière byzantine, en briques et en pierres, et, parmi ces premières, j'en ai trouvé qui portaient des lettres grecques, de 3 pouces de haut, qui avaient servi à la composition d'une inscription. M. Fauchère, en traçant la nouvelle chaussée de la côte dans ces ruines, a déterré bon nombre de jarres ou *koupchines* en terre cuite, propres à conserver le vin; on les enterrait comme en Iméreth et en Géorgie (2).

La vue que j'ai dessinée de la vallée d'Aloucheta, du haut de ces ruines, a été coloriée géo-

(1) Pallas, II, 194, dit expressément qu'Aloucheta était un siége épiscopal.

(2) Les plus grandes à Aloucheta, ont 2 $\frac{1}{2}$ pieds de diamètre.

logiquement pour la V[e] série, et il suffira de peu de paroles pour en donner la clef. Tout ce que l'on voit de la disposition des couches indique un violent redressement du schiste, des grès et poudingues, et du calcaire en regard de la mer; elles offrent ici une concordance de couches qui n'existe pas sur le versant septentrional, comme je l'ai remarqué. Le massif le plus frappant au milieu de ce grand cirque, est celui du mont Téirké, qui présente un développement de poudingue et de *grès vert à anthracites* très-considérable. Les couches épaisses, fendues perpendiculairement et rongées par les injures du temps, font paraître tout le rocher comme hérissé d'une quantité prodigieuse de tronçons de colonnes arrondies par le haut.

Démirdji est bâti au milieu des fragments de grès et de poudingue qui se sont écroulés; sa position est fort belle, et son ancienneté se trouve confirmée par son vieux château et son église grecque assez bien conservée, qui s'élevait au milieu du château (1).

Aloucheta est la limite entre ce qu'on appelle *Côte de l'est et Côte de l'ouest*, côtes rivales qui cherchent à se disputer la palme de la fertilité et de l'agrément des positions. Mais, à mon avis,

(1) Atlas, II[e] série, pl. 46. *Krimskii-Sbornik*, par P. de Kœppen, p. 18 et 19.

les propriétaires de la Côte de l'est ont tort, et leur côte tant vantée ne pourra jamais rivaliser avec l'autre partie que la nature a favorisée d'une manière toute particulière. Les jets ignés d'ophitone ne dépassent pas Aloucheta, et tandis que les dômes du Kastèle, de l'Aïoudagh, de Limène forment des promontoires, des baies et des accidents sublimes de paysage, vous ne trouvez sur cette Côte de l'est qu'une éternelle et monotone répétition de contreforts de schiste noir et de ravins étroits, où le commun des voyageurs s'ennuie à descendre et à grimper péniblement; le géologue seul peut s'y distraire à étudier les *méandres* sans fin que forment les plissements des couches du schiste. Je citerai entre autres les parois du ravin de l'*Ediev*.

Les contreforts sont maigrement recouverts de charmes, de térébinthes, de genèvriers de l'Orient (*Juniperus excelsa*) les plus beaux que j'aie vus en Crimée, et qui ont 1 $\frac{1}{2}$ pied de diamètre. Sur les bords des ruisseaux prospère l'*Agnus-Castus*.

Kourou ouzène (le ruisseau sec), où M. le docteur Lang a ses vignobles, est le premier vallon habité. M. Lang y possède 8,000 dessétines de forêts et de terrains vagues ou cultivés. Le contrefort *Manganar* sépare ce vallon de celui de *Koutchouk-ouzène* (le petit ruisseau), dont un autre contrefort, qu'on appelle *Kutilla*,

marque la limite du côté du Touvak. Elevé de 500 pieds, on jouit de là d'une vue étendue, qui n'a de bornes que le Kastèle et l'Aïoudagh à l'ouest, Soudak et le Méganome à l'est, et l'imposante masse du *Téirki* au nord.

J'arrivai à *Touvak* précisément lorsqu'on emmenait une jeune épouse dans la maison de son fiancé. On avait tendu sur deux chariots des espèces de tapis pour former une couverture impénétrable aux yeux des mortels curieux; mais le tout était si bas, qu'assises dans le fond du chariot, la fiancée et les paranymphes (suivantes) pouvaient à peine s'y tenir la tête levée. Je n'ai pas vu la fiancée; cela est impossible, d'ailleurs, tant elle est chargée de voiles et de couvertures.

Au devant du tombereau se tenait un des accompagnants, assis et portant deux petites bougies allumées en plein jour. Dans un troisième chariot on avait chargé la dot qui consistait en tapis, couvertures, oreillers, etc. On attela devant chacun des chars une paire de bœufs : le fifre et le tambour entonnèrent l'hymne du départ, et toute la caravane s'en alla descendre à 100 pas de là.

Le coup d'œil est joli, quand la foule des gens s'empresse autour de la fiancée au moment du départ : les toits des rues d'alentour sont chargés d'hommes et d'enfants, et une trentaine de

petites filles parées de tous leurs atours et coiffées de la barette rouge, couverte de petites pièces d'or, qui cache la tige d'une infinité de petites tresses, semblent contempler avec avidité et timidité ce spectacle auguste, où elles espèrent bien un jour jouer le rôle principal.

De Touvak, je regagnai la partie supérieure du Kourou-ouzène dont un embranchement, flanqué du mont Téirki et de la Karabi-Yaïla, prend le nom de *Oulou-ouzène* (le grand ruisseau). Un village qui fait partie des domaines de M. Lang, est bâti dans l'endroit où le *thalveg* du ruisseau présente les premières bandes cultivables. Quoique cette partie soit élevée, la vigne y croît encore.

Au-dessus du village le ruisseau devient torrent et bondit sur d'énormes blocs roulés de poudingue et de calcaire entassés sur le schiste (1). Puis tout à coup, à 2 verst d'Oulou-ouzène, à la frontière des poudingues aux couches redressées comme un mur, on le voit se précipiter d'une hauteur de 40 pieds en cascade (2). Ce

(1) Voyez II[e] série, pl. 48, une vue d'un moulin à foulon tatare, établi sur ce torrent, au milieu des blocs qui encombrent le ruisseau. Quelques ceps de vigne servent de toit à ce bâtiment qui rappelle l'enfance de l'art.

(2) Atlas, V[e] série, plans, coupes, etc, pl. 24, fig. 3, dessin de la cascade de Djourdjour ou d'Oulou-ouzène.

paysage sauvage mérite d'être visité. En remontant encore le ruisseau d'une centaine de pas au-dessus de la cascade, on trouve enfin la limite du calcaire gris, puant, fragmenté et recimenté ; il repose à couches concordantes sur les poudingues (1).

Il existe un chemin ou plutôt un sentier qui mène d'Oulou-ouzène à Karassoubazar, à travers la *Karabi-Yaïla*. J'étais curieux de comparer cette portion de la chaîne Taurique avec le Tchatyrdagh : j'en fis la traversée et je puis dire en général que ces faits sont toujours les mêmes. On me fit grimper à cheval pendant deux heures, dans le fond d'une longue et sauvage vallée, avant d'atteindre le sommet de la montagne, bordé d'une ceinture de charmes. Nous étions à peine arrivés au faîte, où est encore un *Démir-Kapou*, que nous commençâmes à descendre comme s'il y avait eu une espèce de crêt, semblable à la cime du Tchatyrdagh. Au bout de 300 pas commence alors une plaine haute ou yaïla, la plus large de celles qui couronnent les sommités tauriques, et avec la yaïla surgissent derechef les longs sillons produits par les têtes dures et saillantes des couches. L'allure en est de O. S. O. vers E. N. E. et ils traversent toute

(1) Atlas, V[e] série, pl. 12, fig. 10, vue du fronton N. E. du Samarkaïa vu d'Oulou-ouzène.

la longueur de la yaïla, les couches qu'ils représentent plongeant vers le nord comme au Tchatyrdagh. Les intervalles plus ou moins creux sont de 8 à 10 pieds, et présentent ou des bandes gazonnées, ou des amas de petits fragments de rocher; mais il paraît que dans l'intérieur la roche est compacte.

La vue est immense du côté de Pérécop. Des creux gazonnés et des bas-fonds comme sur la yaïla du Tchatyrdagh interrompent la régularité des sillons, et indiquent similitude de formation et de révolution. Quelques-uns des bas-fonds recèlent des sources ou des réservoirs, qui viennent bien à propos aux moutons et aux chevaux qui paissent en été, et qu'on retrouve même jusqu'à la fin de décembre rongeant les herbes sèches sur les places dépouillées de neige.

La pente de la yaïla n'est pas grande; on dirait une espèce de steppe sur une montagne. Voilà encore un exemple d'une tranche uniforme de 10 verst de large, à travers une formation relativement immense, qui compterait entre mille et mille cinq cents têtes de couches, et peut-être davantage. En approchant de l'extrémité septentrionale de la yaïla, l'inclinaison des couches devient toujours moindre, et à Kazanlé à peine diffèrent-elles de 15° de l'horizontalité.

Cette yaïla, comme le Tchatyrdagh, est parsemée de grottes et d'abîmes, de cavernes et de

glacières. A 8 verst de Kazanlé, je visitai une première grotte : une portion de rocher affaissée se présente en coupe (1). De plain-pied avec la pelouse s'ouvre, dans la paroi, une grotte peu profonde, qui n'est qu'une excavation accidentelle. Les bergers s'y réfugient dans les mauvais temps.

Une autre caverne de 4 verst plus rapprochée de Kazanlé, paraît avoir été produite par une autre cause (2). Son entrée commence par un gouffre dans une paroi de laquelle s'ouvre un grand portail qui permet de pénétrer dans l'intérieur de la montagne, où l'on trouve une glacière naturelle. La voûte est composée de grands blocs de calcaire restés en place, avec leur pose horizontale. Mais en examinant devant et derrière ce portail, on voit que la yaïla s'est enfoncée. Ici donc, pour former cette caverne, il s'est fait un grand écartement qui a produit le ravin *a*, le gouffre *b* et l'enfoncement *c*, tandis que toute la voûte du rocher *d* est restée intacte au-dessus des fragments qui se sont écoulés dans l'abîme : cette circonstance me fait supposer que l'écartement s'est opéré de bas en haut, ses effets étant plus considérables dans le fond qu'à la croûte. Les Tatares appellent cette caverne

(1) Atlas, Ve série, géol. plans, coupes, etc. pl. 24, fig. 4.
(2) Id. id. fig. 5 et 6.

Gugourdjine-Koba (grotte aux ramiers). La Karabi-yaïla renferme encore un gouffre de ce genre beaucoup plus considérable encore ; les eaux et les neiges s'y accumulent et y forment la plus grande glacière naturelle de la Tauride (1).

(1) Les Tatares la connaissent sous le nom de *Bouzlouk*, et les Russes sous celui de *Lédianaïa Yama*, gouffre de glace. Hablitz, *Description physique de la Tauride*, p. 43, la décrit très-exactement : il dit que la neige et la glace sont à 27 toises de profondeur.

COTE DE L'OUEST.

Cratère d'éruption et de soulèvement du Kastèle, du Koutchouk-Ouraga, de l'Aïthodor. — Terrain erratique et chaos de Sunenkaïa. — Karabagh. — Biouk-Lambat.—Koutchouk-Lambat.

Quelle intéressante excursion que celle que je vais commencer! Que n'ai-je l'éloquence digne d'un pareil sujet! Comment approcherai-je de la grandeur des tableaux qui vont se dérouler à mes yeux! Comment m'élèverai-je à la hauteur des œuvres de Dieu, et mon intelligence suffira-t-elle pour les comprendre? Ne m'égarerai-je point en remontant si loin dans les domaines de la création et des sources de l'histoire? Hélas! je me suis lancé en aveugle dans cette carrière; je prendrai courage, puisqu'il faut l'achever.

En voyant les cratères d'ophitone de Djinsofou et de Béchev, et les puissants amas de poudingue rouge, dont les efflorescences ont pénétré jusque dans les marbres du Tchatyrdagh et de Kisilkoba, on s'explique le Tchatyrdagh, isolé

comme une île et les profondes vallées qui le séparent des deux longs tronçons de la chaîne Taurique. Mais on n'a vu que la moindre partie des agents plutoniens, et en jetant les yeux vers l'ouest, au départ d'Aloucheta, on a bientôt jugé de l'ensemble du phénomène, à l'aspect de la Babougan-yaïla, la rivale du Tchatyrdagh, s'appuyant si haut sur les dômes d'ophitone du Bïouk-Ouraga et du Kastèle qui sort sa tête arrondie du milieu des schistes qui bordent le rivage. La vue géologique que j'en donne (1) n'a pas besoin de long commentaire.

Deux chemins ici laissent aujourd'hui le voyageur dans l'embarras du choix. La nouvelle chaussée se dessinant au milieu des ruines de l'ancien Aloucheta, sur les collines schisteuses, s'élève assez pour doubler commodément le col qui joint le Kastèle au Koutchouk-Ouraga. Elle est remarquable par la beauté des points de vue; on plane sans cesse sur le beau golfe marqué entre le Méganome et l'Aïoudagh, dont l'enceinte est digne du pinceau d'un habile peintre. L'ancienne route cotoyait d'abord le rivage de la mer, jusqu'au pied du Kastèle, où cessait toute possibilité de se frayer plus loin un passage, si ce n'est en montant jusqu'à mi-côte de la montagne, où la nature avait ménagé une étroite

(1) V^e série, géol. plans, coupes, etc. pl. 20.

terrasse, taillée dans les flancs du Kastèle. Telle est la première route que j'ai faite, et c'est en la suivant que je continuerai ma narration.

La vue de Kastèle, au premier moment, frappe par ses formes extraordinaires; jusqu'à présent je n'avais rien vu de pareil en Crimée. Il a l'air d'un dôme aplati, présentant sa tête et son plus fort escarpement en face de la mer. A l'extrémité opposée ses flancs s'abaissent et prennent une courbure plus radoucie, comme opprimés par les masses schisteuses qui pèsent dessus. Je donne ces détails avec intention.

Dans tout son pourtour, la roche est à nu, et les contreforts de schiste qui s'appuient dessus vers Aloucheta et vers Karabagh, ne montent qu'à mi-côte. Le Kastèle entier est un granite ophitone très-pur, homogène, bleuâtre, parsemé de cubes de fer sulfuré; tel il paraît à sa cime dénudée, présentant des traces jaunes et rouges de décomposition. Là, il est par plaques verticales et se casse par cubes ou parallélipipèdes; la cassure est plate, quelquefois écailleuse : on trouve des plaques d'ophitone qui n'ont que 2 à 3 pouces d'épaisseur et qui sont entassées les unes sur les autres. Quelques lits sont composés d'ophitone globuleux ou à faces sphériques concentriques. Chaque boule a de 2 à 3 pieds de diamètre, et consiste en enveloppes régulières appliquées à l'infini les unes sur les autres, ayant

de 1 à ½ ligne d'épaisseur : les surfaces sont légèrement décomposées et teintes de brun et de jaune. Les boules formant des lits de plusieurs pieds d'épaisseur, sont comprimées et aplaties par les parois en contact ; mais l'effet de cette compression diminue en approchant du centre où les noyaux n'ont rien d'anguleux. L'*ophitone* ou *granite ophitique*, d'après M. Cordier, est une roche où le *feldspath* et le *pyroxène* sont à grains fins, distincts, et disséminés à peu près dans la même proportion. Quand il se décompose, il prend une teinte brune, qu'il doit à la décomposition du pyroxène, et Pallas fait le plus heureux des rapprochements en appliquant alors l'épithète de *Soukarnoi-Kamen* (biscuit de pierre) que les paysans russes donnent au *grunstein* de l'Oural; car en effet cet ophitone décomposé a quelque ressemblance avec le biscuit de mer russe pétrifié (1).

Les pentes inférieures de la montagne sont masquées par le *détritus* qui s'y est accumulé, entraîné par son poids et par les pluies ; c'est une terre jaunâtre, terne, légère, ferrugineuse, dont la partie nord-est du Kastèle, comme la plus décomposée, offre les plus grands amas. Enfin un dernier fait expliquera la nature de la compo-

(1) *Mémoire géologique sur la Crimée*, par M. E. de Verneuil, p. 34.

sition et des révolutions de cette montagne. Sur ses flancs, à mi-hauteur, en regard de la mer, se sont ouverts deux espèces de cratères semblables à des entonnoirs dont les flancs sont composés de blocs roulés, arrondis, d'ophitone. C'est une répétition du phénomène que j'ai observé plus tard dans les jardins du comte Vorontsof, à Aloupka. Au Kastèle, le cratère le plus visible a 20 pieds de profondeur au moins, et nulle issue. Le fond est planté de jardins.

La terrasse étroite du Kastèle que j'ai mentionnée plus haut était donc le seul passage un peu commode que la côte pût offrir. Fidèles à leur système, les plus anciennes populations de la Tauride y avaient établi l'une de leurs fortifications, que la tradition tatare a baptisée du nom de *Démir-kapou* (porte de fer). Trois murailles en formaient l'enceinte : les deux plus courtes avaient de 200 à 250 pas de développement, s'appuyaient par un côté sur les flancs à pic du Kastèle, et descendant dans une disposition parallèle, venaient aboutir aux deux extrémités de la troisième muraille qui bordait l'escarpement irrégulier de la terrasse sur une longueur de 5 à 600 pas (1).

Les murs sont composés de gros blocs de gra-

(1) On en trouvera un plan dans la Ire série, géographie ancienne et moderne, pl. 17.

nite ophitone, entassés les uns sur les autres, sans ciment quelquefois; ils ont une toise d'épaisseur et autant de hauteur, plus ou moins : ils ne diffèrent en rien de celui que j'ai décrit à l'ouest du Tchatyrdagh. L'intérieur qui n'est qu'une bande étroite, renfermait quelques grossiers édifices; j'ai cru même avoir reconnu, à l'angle sud-est, les restes d'une tour grossière. Tout témoigne ici de l'enfance de l'art, et rappelle les constructions cyclopéennes de la Grèce, ou même les camps gaulois de la France et de l'Helvétie. J'attribue en Crimée ces ébauches de constructions aux Taures. De ce côté du Kastèle, je n'ai pu trouver trace d'une construction grecque ou génoise, à l'exception des fondations d'un petit édifice qui est en dehors du fort, vers Aloucheta, au milieu de quelques arbres. Les Taures, à mon avis, sont aussi les auteurs d'une seconde forteresse beaucoup plus considérable que la première, et qui embrassait une partie de la sommité de la montagne. Une muraille construite sans ciment s'étend du nord au sud, d'un précipice à l'autre, et renferme des traces nombreuses d'habitations mêlées de beaucoup de fragments de vases en terre cuite, de différentes espèces. M. de Kœppen y a trouvé de la chaux, ce qui l'a étonné, vu que la grande muraille n'en offrait point de tra-

ces (1). Mais il est probable que des générations qui ont connu la chaux ont succédé aux anciens Taures ; car on a trouvé en établissant la chaussée en 1833, sur le col du Kastèle, un aquéduc de 7 à 9 pouces de diamètre, muré à la chaux, qui menait l'eau d'une source nommée *Vrissi*, sur la cime du Kastèle. J'ai vu ce canal qui n'a rien de remarquable que le ciment de tuile pilée (*korossana* des Tatares), et le mastic de chaux dont il est enduit.

En explorant la contrée avant qu'on eût construit la route, je passai du Kastèle au *Koutchouk* et au *Bïouk-Ouraga* qui le dominent, et qui ont percé sous l'angle de la Babougan-yaïla, au milieu des schistes bouleversés. Mais en surgissant ainsi, ils ont couvert de blocs de granite ophitique et de calcaire noir toutes les pentes qui sont au-dessous jusqu'au bord de la mer, du côté de Karabagh; ils en ont rempli de même le vallon qui mène à Aloucheta : les blocs sont petits. En s'égarant au milieu des forêts et des blocs qui recouvrent le Koutchouk-Ouraga, ainsi que l'autre, l'on s'imagine arriver aux confins des habitations des hommes ; quelle a été ma surprise de trouver, au milieu d'un pays si sauvage, des allées de

(1) P. de Kœppen, *Krimskii-Sbornik*, p. 158.

chênes plantées de main d'homme sur les pentes de la montagne.

Les ruines d'une chapelle de *Aï-Brokoul* (St-Proclus), qui ne sont pas loin de l'aquéduc, sur un exhaussement du sol, ont fait supposer à M. de Koeppen que le Kastèle pourrait bien être le *Pangropulle* ou *Pangropoli* des géographes des quatorzième et quinzième siècles. Mais à en juger par le fragment de la carte de Fréduce d'Ancone (1497), que j'ai sous les yeux, Pangropoli devait être à l'ouest de l'Aïoudagh, exprimé sur la carte par un petit ovale et par deux points noirs qui, dans la mer, représentent les rochers de *Tachelar*, entre l'Aïoudagh et Yoursouf.

Redescendu sur le rivage de la mer, du haut des terrasses du Kastèle, je suis toujours l'ancienne route, longeant une haute paroi de schiste noir qui, entre le *Tsikournine-Déré* et le ruisseau *Kara-ouzène*, reflète les rayons d'un soleil ardent qu'on a peine à supporter. Cependant cette paroi mérite d'être étudiée par le géologue qui veut se faire une idée des torsions et plissements que les couches du schiste ont subis au pied des dômes d'ophitone. Mais bientôt le chemin quitte les sables du rivage, et montant un peu péniblement sur un sol terrassé qui domine la mer, je suis bien récompensé de mes fatigues en trouvant ici la demeure champêtre

et commode d'un ami comme on est trop heureux d'en rencontrer de temps en temps dans la vie. M. *Pierre de Kœppen* a acheté des Tatares de Bïouk-Lambat quelques jardins et des portions de terrain vague, qui s'étendent au-dessous du village. Il en a défoncé une partie pour de la vigne ; le terrain inférieur, le plus plat, est resté verger, et sa maison, bordée d'un long portique taurique, domine en haut tout son domaine et le vaste horizon de la mer. C'est dans cette retraite champêtre, à laquelle il a conservé le nom de *Karabagh,* que j'ai goûté les douceurs de la plus aimable hospitalité. La vue d'un beau ménage, d'une famille heureuse, repose le voyageur de bien des fatigues ; car il ne trouve pas cela partout ; et M. de Kœppen si instruit, si zélé, si consciencieux dans ses études sur l'histoire et les antiquités de la Crimée était pour moi le meilleur et le plus complaisant des guides. Karabagh d'ailleurs est une fortune à trouver pour un géologue qui veut bien s'initier dans les bouleversements de notre globe et en rechercher les causes. Que j'en fasse la tableau succinct.

Autour des jets de roches ignées et au-dessus, se présentent naturellement au premier coup d'œil les grands effets, les grands traits des bouleversements exprimés par de grandes lignes de terrains soulevés, par des chaînes entières de

montagnes. Mais il est des effets partiels, des accidents particuliers, qu'il est aussi nécessaire de suivre et d'étudier, et ce sont souvent ces petits détails qui sont les plus sûrs indicateurs du mode et des circonstances qui ont accompagné les grandes catastrophes.

Les blocs de granite remplissent le fond du ravin de Tsikournine-Déré; mais ils viennent des Ouraga et du Kastèle. Ils cessent : puis, à Karabagh, les blocs erratiques reparaissent et recouvrent toutes les pentes schisteuses de la manière la plus irrégulière, sans qu'on puisse attribuer leur éruption à un petit jet d'ophitone qui paraît sur le rivage. Ce n'est pas ici qu'il faut chercher ni digue de glacier, ni moraine.

Curieux de connaître la *source* de ces blocs, je poursuis mon inspection le long de la côte; mais tout à coup plus de blocs : ils cessent au bord du ravin le plus voisin de Karabagh, et lorsque je cherche à poursuivre leurs traces, mes yeux sont frappés tout à coup du spectacle le plus extraordinaire (1). Ce ne sont plus quelques blocs isolés, semés çà et là; mais c'est tout une montagne fracassée en mille et mille fragments, qui aurait amoncelé ses débris au long et au large. Je me hâte, et à 1 verst de Karabagh, au-delà du *Kakouion-Déré*, j'entre dans ce dédale,

(1) Atlas, V^e série, coupes et plans, pl. 23.

qu'on a appelé à juste titre *chaos*, et qui est connu des Tatares sous le nom de *Sunenkaïa*. Là, le chemin a peine à se frayer passage au milieu des blocs énormes, grands comme des maisons, hauts comme des tours, d'un calcaire noir, puant, qui hérissent le sol, jetés au hasard, entassés ou appuyés les uns sur les autres, présentant mille dédales; on croirait voir ici des aiguilles ou des pyramides dressées; là les énormes ruines d'un édifice cyclopique. Plus loin c'est l'aspect sauvage et déchiré d'un glacier, dont les jets groupés cherchent à se surpasser en grandeur. Le sumac, le noyer, la vigne sauvage, la ronce, le buisson ardent, l'épine blanche à petits fruits, l'azerolier poussent, à travers les fentes profondes, leurs racines qui vont chercher au-dessous l'eau qui filtre sur le schiste, la base du chaos (1).

La mer a rongé ce schiste facile à décomposer qui présente ainsi partout une haute falaise. Nombre de blocs ne trouvant plus d'appuis se sont écroulés dans la mer, et forment tout le long du chaos une ceinture de blocs contre lesquels la mer vient décharger sa furie.

(1) Quelques petites sources qui jaillissent entre le schiste et les débris calcaires, non loin du rivage, montraient, le 29 août 1832, à midi, 8° R. M. de Kœppen, dans deux observations du 24 avril 1834 et du 6 juillet 1837, l'a trouvée de 7° R.

J'avais admiré ce tableau avec une aimable compagnie; mais aujourd'hui, monté sur l'un de ces rocs, la mer seule fait entendre son tonnerre, et moi, isolé au milieu de l'écume tourbillonnante, je plane comme l'aigle des mers sur ce grand désordre de la nature. Je vois les vagues comme un mur sinistre s'avancer sourdement pour affronter la falaise rocheuse qui l'arrête; toute sa force se brise sur les écueils; l'onde jaillit, s'élance dans l'air, forme des tourbillons d'écume qui retombe en pluie blanche, et le roc n'est pas même ébranlé. On peut juger de leur grosseur en les voyant sortir de leur cime élevée à une si grande distance du profond rivage. L'imagination toujours prête à créer, croit voir dans ces blocs les formes d'un rabbin ou d'un moullah : l'écume s'élance par-dessus leur tête élevée de 20 pieds. De plus habiles inventent des légendes piquantes, et prétendent reconnaître parmi ces pierres un moine auquel Dieu avait ordonné d'aller opérer la conversion d'un puissant seigneur du voisinage, fameux par ses débauches. Le moine se rendit auprès de lui; mais, oh faiblesse! le seigneur fut plus puissant que le moine qui, bien loin de convertir le pécheur, se laissant envelopper dans ses filets, écouta sa langue dorée, et passa plusieurs jours avec lui dans les festins et les plaisirs. Dieu irrité ne le voyant pas revenir, l'appela de dessus

les vagues de la mer où il l'attendait; le moine confus, s'avança lentement sur les flots, cherchant une excuse à sa désobéissance; mais Dieu ayant écouté ses vains échappatoires, lui dit : Impie, c'est ainsi que tu exécutes mes ordres; tu t'es laissé corrompre par celui que tu devais ramener au bien : pour ta punition, je te condamne à faire pénitence ici au milieu des flots, sans bouger, jusqu'au jugement dernier. Dieu dit, et le moine est resté là.

Le chaos, le long de la mer, a $\frac{1}{2}$ verst de large et cesse dans le voisinage d'un jet de porphyre noir qui s'avance dans la mer pour former en même temps le cap *Plaka*, et le môle qui ferme à l'est le port de *Koutchouk-Lambat*. Mais plus haut en remontant sur le schiste jusqu'à 1 $\frac{1}{2}$ verst du rivage, il s'élargit et se fait ceinture au-dessus de Koutchouk-Lambat même. J'ai parcouru nombre de fois ce labyrinthe et chaque fois avec une nouvelle surprise; car malgré la sévérité, l'aridité d'un sol pareil, partout j'ai retrouvé la main des hommes, et quand je me croyais au milieu des groupes de roches les plus ignorées, les plus inabordables, c'est là que je trouvais leurs plus nombreuses demeures, placées sur une foule de terrasses irrégulières, dont ils avaient profité. Des murs grossièrement travaillés sans ciment, s'appuient sur les blocs, se groupent autour. Beaucoup de débris de tuiles, et

de poterie gisent sur le sol, presque dans chaque ruine de maison, j'aperçus aussi un gros bloc plat de granite ophitone, qu'on y a apporté pour y établir sans doute un foyer. Autour des habitations, chaque petit coin de terre avait été changé en jardin dont les anciens enclos sont encore visibles. Une source traversait le chaos.

Ces scènes extraordinaires, ces grands bouleversements dans la nature, frappent même le plus simple, qui, dans son ignorance, cherche à s'expliquer le puissant phénomène par une cause quelconque. Quand il n'en trouve pas de visible, il en cherche une extraordinaire; il appelle à son secours les diables et les anges, et tout s'explique. C'est ainsi que les habitants de Biouk et de Koutchouk-Lambat, témoins du désordre du chaos, dont ils ne savaient s'expliquer les raisons, ont su inventer une légende qui satisfait leur intelligence.

Un puissant seigneur, Désentels, possédait tout le terrain qui s'étend d'Aloucheta à l'Aïoudagh. Il l'avait conquis par la force de son bras. Son fils voulut couronner son œuvre en bâtissant un puissant château sur un grand rocher qui s'élevait entre Koutchouk-Lambat et Karabagh. Pour l'élever, il força ses sujets à travailler plus qu'ils ne le devaient par leurs corvées.

Le château prêt, afin de l'inaugurer dignement, il invite un moine de l'Aïoudagh à venir

consacrer son œuvre inique. Celui-ci refuse de bénir un ouvrage élevé par des moyens illégitimes. Le seigneur irrité prie alors les invités qui devaient assister à la cérémonie, à se réjouir avec lui, sans s'inquiéter du moine têtu, dont il promet bien de se venger dans l'occasion. Mais pendant la nuit, un violent tremblement de terre ébranle les entrailles mêmes du rocher; le rocher se brise, s'écroule en mille fragments et ensevelit sous ses énormes ruines le puissant seigneur, ses amis et son château; tout disparaît dans cette mémorable catastrophe.

Plus on remonte, plus les blocs gagnent en hauteur, et il faut escalader la pyramide informe de Tsaliakope, élevée de plus de 200 pieds, pour jouir du plus sauvage et du plus sévère paysage qu'on puisse se représenter (1).

La limite du chaos est très-nette; il s'appuie sur deux protubérances de grès, qui sortent au-dessus du chaos. Mais ce n'est pas ce que cherche mon œil inquiet : il se porte vers l'amphithéâtre des hautes montagnes pour voir s'il ne devinera point les causes d'une pareille catastrophe. Je les soupçonne de loin, et je brûle d'aller confirmer mes suppositions par de nou-

(1) Atlas, V^e série, coupes et plans, pl. 23. Etudes du terrain erratique du Karabagh.

velles courses. De plus je voudrais retrouver le cratère qui a vomi les blocs d'ophitone de Karabagh. C'est pourquoi j'escalade péniblement les pentes qui supportent le plateau élevé de Biouk-Lambat, et étudiant des yeux les champs de blocs bleuâtres que l'escarpement a retenus malgré eux, je les suis comme le fil du labyrinthe.

Enfin, arrivé au-dessous du village, je vois percer deux petits jets d'ophitone : mais je ne puis croire qu'ils aient lancé tous ces blocs erratiques. Je traverse le village et la grand'route ; je monte encore et j'arrive enfin au pied d'un nouveau chaos, deux hautes collines composées, au lieu de fragments de calcaire, de blocs d'ophitone entassés pêle-mêle. Ces blocs sont d'une grande taille et arrondis ; on voit qu'ils ont surgi sur place et qu'ils ont versé leur trop-plein sur la pente, jusqu'à la mer.

C'est un spectacle curieux qu'un cratère de ce genre, qu'une énorme bouche par laquelle ont surgi ces gros fragments brisés dans le sein de la terre, broyés et arrondis au fur et à mesure qu'elle les vomissait. Un partisan des glaciers me dira en battant les mains de joie que j'ai trouvé là une moraine ; mais je lui répondrai : Que les travaux qu'on a exécutés au pied de la colline pour établir la chaussée, ont fait trouver la roche en place, consistant en ophi-

tone jaunâtre à fissures angulaires, qui repose sur des lits d'ophitone globuleux, semblable à celui que j'ai décrit plus haut. Le schiste en contact avec l'ophitone est extrêmement altéré et brisé dans ses couches, et le calcaire gris, qui est dans le voisinage, devient marbre rouge auprès de la colline de l'*Aïthodor*. Secondement, aux blocs d'ophitone n'est mêlé aucun débris du calcaire noir du *Balgatur* qui domine l'Aïthodor, dont il est séparé par un profond vallon de schiste; une moraine renfermerait les deux espèces indistinctement. Enfin, aucun bloc d'ophitone ne se montre au-dessus de la colline d'Aïthodor; vomis par ce cratère, ils n'ont pu se répandre qu'au-dessous en roulant jusqu'à la mer.

La colline la plus élevée a servi de refuge à d'anciennes populations comme les roches inaccessibles du chaos. Le sommet même est occupé par les ruines de l'église grecque de St.-Théodore (Aïthodor), bâtie en ophitone taillé, et en tuf qui a servi à la confection des voûtes et de quelques autres parties de l'édifice. Le bâtiment est composé de deux corps; l'un, plus grand que l'autre et carré long, à l'ouest (1); l'autre ayant la forme des chapelles

(1) M. de Kœppen, *Sbornik*, p. 163, lui donne 13 pas de long, 9 de large.

grecques de la côte, avec une absyde, à l'est. Le bâtiment était entouré d'un mur d'enceinte, au dedans duquel était le cimetière. Au pied du mur, parmi les grands blocs de granite ophitique, des terrasses nombreuses sont occupées par des ruines de maisons, en murs grossiers sans ciment. Enfin à l'ouest, entre les deux jets d'ophitone, se trouve, sur un terrain plat, les ruines d'une seconde chapelle grecque, plus petite que la première, et entourée d'un cimetière, avec des plaques d'ophitone, et des pierres dressées à la tête du tombeau.

Cependant, je suis au sommet de l'Aïthodor, et après que j'ai scruté ce sol énigmatique, que j'ai erré parmi les pierres et les ruines muettes, sans inscriptions ni relief quelconque, je m'assieds sur l'un des blocs, et c'est alors seulement que je me recueille pour admirer et deviner les éléments de cette vue extraordinaire, dont une fatalité m'a fait perdre le dessin. C'est alors du haut de cet observatoire, que pour la première fois je saisis l'ensemble de tout ce système géologique et que je puis relier tous les faits les uns aux autres. J'indique ce point aux géologues pour qu'ils viennent y étudier comme moi : ils verront le *Kastèle*, les *Ouraga*, l'*Aïthodor*, grouper leurs forces réunies, comme un immense lévier, sous l'angle et sous les flancs de la *Babougan-Yaïla*, aux couches redressées. Ils

verront au N. E., au-dessus d'eux, le *Balgatur* et le *Paraghilmène* (roc brisé), deux grosses montagnes aux flancs à pic, n'être cependant que deux énormes fragments de calcaire gris, qui lors du soulèvement se sont détachés de la chaîne principale, et ont glissé mille pieds plus bas sur le schiste. Ils en diront tout autant de l'*Aïan-Kaïa*, qui est tombé plus bas encore au sud de l'Aïthodor, et dont les puissants débris touchent le plus près au *chaos de Sunenkaïa*, qui enfin, c'est tout clair, n'est qu'un champ de menus débris que cette violente catastrophe a précipités jusqu'au bord de la mer.

Ainsi tout est expliqué, tout est compris, au moins pour moi, jusqu'à un certain point. Mais entre l'*Aïan-Kaïa* et l'*Aïthodor* que je domine, je remarque encore une colline isolée que je veux visiter, en retournant à Karabagh. Derechef une double ruine, un fragment consistant en grandes masses confuses et disjointes de marbre gris et rougeâtre, mêlé de petits cailloux de schiste rouge et de quarz, autour duquel les hommes étaient aussi venus entasser leurs habitations, maintenant en ruines : mais ce sont les plus récentes de toutes.

La chapelle de ce groupe considérable de maisons, que le *Biouk-Lambat* actuel a remplacé, était au S. E. au pied de la colline ; elle avait 20 pieds de long et 12 de large : elle est assez

bien conservée. Les tombeaux disséminés tout autour consistaient en grandes dalles d'ophitone, recouvraient des espèces de caveaux, dans lesquels on a trouvé deux ou trois corps. Au-dessous de la chapelle recommencent les ruines du village, qui est sans aucun doute le Bïouk-Lambat que les Grecs ont quitté lorsqu'ils ont émigré sur les rives de la Mer d'Azof.

Aïthodor est plus ancien que cela, malgré ses petites églises; mais rien ne me paraît remonter plus haut que les ruines du chaos qui, sans édifice religieux, occupent l'amphithéâtre de la baie de Koutchouk-Lambat. Je n'hésite pas à faire remonter de pareils vestiges jusqu'à l'époque des Taures sauvages, et certes, rien ne cadre mieux aussi avec la géographie antique, qui par l'organe de Scymnus de Chio, un siècle avant J.-C., nous apprend qu'il existait déjà alors une localité, ville ou bourgade, *des Lampades* (λαμπαδων) distante de 120 stades d'un promontoire élevé qu'on appelle le *Front du Bélier* (Kriou-Métôpon). Le *Koutchouk* ou *petit Lampade* en opposition avec le Bïouk ou grand Lampade, est aujourd'hui un petit village tatare au fond d'une baie, avec un bon ancrage, défendue à l'est par le promontoire *Plaka*. Le sol du tour de la baie est du schiste, et les généraux Borosdine qui en ont acquis en propriété une bonne partie, y ont planté de

beaux vignobles. Ce petit vallon est une des plus chaudes expositions de la Crimée.

La vieille route passe par Koutchouk-Lambat, tandis que la nouvelle traversant Bïouk-Lambat, s'en va faire sur la hauteur d'immenses contours pour éviter de descendre dans des ravins profonds et fréquents, creusés dans le schiste : elle va déboucher tout droit à Kisiltache. Si le voyageur qui désire étudier sincèrement la Crimée, veut me croire, il ne la suivra pas ; il n'ira pas se griller au soleil contre ses hautes parois noires de schiste triste et nu, pour éviter, il est vrai, quelques montées un peu pénibles, mais en laissant de côté ce que la Crimée a de plus intéressant.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE DU TOME CINQUIÈME.

A. Pihan de la Forest, Imprimeur de la Cour de cassation, rue des Noyers, 37.